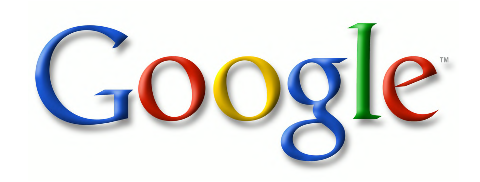
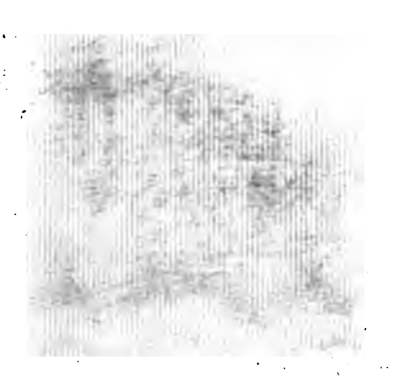






MÉDITATIONS

SUR

LES ÉPITRES ET LES ÉVANGILES

DU CAREME

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

GEORGES DARBOY, par la grâce de Dieu et l'autorité du saint-siége apostolique, archevêque de Paris,

Nous permettons d'imprimer les MÉDITATIONS SUR LES ÉPÎTRES ET ÉVANGILES DU CARÊME, par *M. l'abbé Bautain*, notre vicaire général. Son talent éprouvé se conciliera l'attention et l'estime de tous les lecteurs; mais nous voulons louer les grands sentiments de religion qui respirent dans ce livre et le recommander aux fidèles qui y trouveront, avec une doctrine sûre, un aliment substantiel pour leur piété et les règles les plus sages pour leur conduite.

Donné à Paris, le 18 février 1865.

† G., *archevêque de Paris.*

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

MÉDITATIONS

SUR

LES ÉPITRES ET LES ÉVANGILES

DU CARÊME

PAR M. L'ABBÉ BAUTAIN

Vicaire général de Paris et de Bordeaux
Docteur en théologie, en médecine et ès lettres, etc.

Ouvrage recommandé par Monseigneur l'Archevêque de Paris



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865

gae

AVERTISSEMENT.

Ces méditations sur les épîtres et les évangiles du carême ayant été faites par les mêmes motifs et dans le même esprit que celles sur les épîtres et les évangiles des dimanches et des fêtes, nous croyons à propos de reproduire ici quelques lignes de la préface du premier ouvrage, qui pourront servir d'avertissement et de direction aux lecteurs du second.

« Ce livre n'a aucune prétention scientifique. Il est un simple résumé de nos prédications sur l'Évangile où, depuis trente-cinq ans, nous avons tâché, avec l'aide des Pères, des docteurs et des auteurs ecclésiastiques les plus autorisés, de saisir les trésors cachés dans les profon-

deurs du texte pour les amener au jour et en faire ressortir l'éternelle vérité. Parmi les anciens, c'est à saint Augustin, aux papes saint Grégoire et saint Léon que nous devons le plus, et chez les modernes, après Bossuet, qui est peut-être l'interprète le plus sublime du livre sacré, ce sont les écrits du cardinal de la Luzerne, l'excellent manuel de Goffiné et les notes du docteur d'Allioli sur l'Ancien et le Nouveau Testament qui nous ont le plus aidé. Nous avons adopté en général le texte de la traduction française de ce dernier ouvrage, qui est à peu près celui de Sacy. Du reste, après avoir présenté ces méditations à l'approbation de l'Ordinaire, nous les soumettons pour le fond et pour la forme au jugement du saint-siége, dont nous acceptons d'avance la décision.

« Nous engageons ceux qui voudront se servir de ce livre de le lire avec l'esprit de foi et de simplicité qui l'a dicté, n'y cherchant des lumières que pour s'édifier et devenir meilleurs. Malgré nos efforts pour expliquer les textes, il en reste encore d'obscurs ou de difficiles à entendre. Que nos lecteurs fassent alors ce que

nous avons fait nous-même. Quand, après avoir médité et prié, ils ne comprendront pas, qu'ils passent outre sans vouloir forcer par la pensée l'entrée qui leur est refusée, et surtout sans entreprendre avec la parole sainte une sorte de lutte où l'esprit propre a plus de part que l'esprit de Dieu. Qu'ils renoncent par un acte de foi à comprendre dans le moment, espérant pour demain la lumière qui ne leur est pas accordée aujourd'hui, et s'en remettant en cela, comme en tout le reste, à la bonne Providence qui donne le pain de chaque jour à tous ceux qui le lui demandent. La divine lumière leur arrivera un jour ou l'autre, qu'ils en soient sûrs, s'ils persistent à l'invoquer, et il viendra un temps où, illuminés tout d'un coup dans leurs obscurités, ils ne comprendront même plus comment ils n'avaient pas compris. »

MÉDITATIONS

SUR

LES ÉPÎTRES ET LES ÉVANGILES

DU CARÊME.



LE MERCREDI DES CENDRES.

Leçon tirée du prophète Joël, II, 12-19.

Maintenant, dit le Seigneur, convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes et dans les gémissements. Déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant, patient et plein de miséricorde, et qu'il change le mal en bien. Qui sait s'il ne reviendra pas à vous pour vous pardonner, vous combler de ses bénédictions,

afin que vous puissiez présenter au Seigneur vos sacrifices et vos offrandes ? Sonnez de la trompette dans Sion, ordonnez un jeûne public, convoquez l'assemblée solennelle. Réunissez le peuple, purifiez-le, assemblez les vieillards, les enfants, même ceux qui sont à la mamelle. Que l'époux sorte de sa couche et l'épouse de son lit nuptial. Que les prêtres, ministres du Seigneur, pleurant entre le vestibule et l'autel disent : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et ne laissez point tomber votre héritage sous l'opprobre de la domination des nations. Les peuples diront-ils avec dérision : où est leur Dieu ? Le Seigneur a aimé sa terre et il a épargné son peuple. Le Seigneur a parlé à son peuple, et il lui a dit : Je vous enverrai du blé, du vin et de l'huile, et vous en serez rassasié, et je ne vous abandonnerai plus aux insultes des nations.

Les Juifs en leur temps de pénitence ou de désolation se couvraient d'un sac et répandaient de la cendre sur leurs têtes. L'Église conserve quelque chose de cette coutume, et en ce jour, qui ouvre les mortifications du carême par le jeûne et l'abstinence, elle répand aussi de la cendre sur le

front de ses fidèles, en leur rappelant qu'ils sont poussière et qu'ils retourneront à la poussière. Ce qui ne s'entend proprement que du corps tiré du limon de la terre et qui doit y rentrer par la mort. Néanmoins l'homme tout entier est atteint par la mort; car en séparant les deux parties qui le composent elle détruit l'intégrité de son existence ou l'œuvre de Dieu dans sa création : ce qui implique la nécessité d'une réintégration future ou de la résurrection.

Considérons en outre que la poussière humaine n'est point une poussière comme une autre. Ayant été unie à une âme immortelle par la communauté de la vie pour constituer la personne humaine, elle a participé à la nature et aux qualités de cette âme, comme l'âme elle-même a communiqué à ses propriétés; car le moi, expression de la personnalité humaine, s'applique au corps et à ses fonctions comme à l'âme et à ses opérations. Après leur séparation il doit donc rester dans le corps quelque chose de l'âme, qui en fait une poussière *sui generis*, une sorte de poussière sacrée qui a été respectée dans tous les temps et chez tous les peuples.

Il y a plus. Le corps humain a participé à la régénération de l'âme par le baptême; car c'est à travers sa substance que l'Esprit-Saint a passé avec l'eau pour purifier l'âme de la tache origi-

nelle, la délivrer du péché et lui implanter la semence de la vie divine. La chair a encore pris part aux bienfaits des autres sacrements, qui ont tous une partie matérielle, justement à cause du corps, afin de pouvoir opérer par son intermédiaire sur l'âme qu'il enveloppe. Il a donc été arrosé des bénédictions d'en haut; il a mangé le pain du ciel, bu le sang de Jésus-Christ, et le Verbe incarné a daigné descendre en lui et y demeurer. Donc le corps a été pénétré comme l'âme de la vertu des sacrements, et, comme en Jésus-Christ, la plénitude de la Divinité a habité corporellement en lui. Il lui reste donc des vestiges de la régénération chrétienne, et plus il en aura conservé au milieu de la poussière commune où la mort l'a dissous, plus il lui sera facile de se rejoindre à son âme au grand jour de la résurrection, quand l'homme tout entier devra paraître devant le tribunal suprême pour la restauration complète de la justice et de la gloire divine.

Voilà pourquoi l'Église nous invite en ce temps de pénitence à mortifier notre corps par le jeûne et la pénitence, à le discipliner par la tempérance, afin que nous apprenions à vaincre la concupiscence charnelle dont les instincts grossiers poussent les hommes aux excès, à l'impureté et à la corruption : ce qui souille et dégrade l'âme en la matérialisant, en l'animalisant, c'est-à-dire en

la rendant l'esclave du corps qu'elle doit gouverner.

La cérémonie des cendres a donc pour fin de nous rappeler à la fois que nous mourrons et que nous ressusciterons. Nous mourrons; car nous avons été formés de la poussière de la terre, où la malédiction attirée par le péché nous oblige à retourner : mais nous ressusciterons, parce que la poussière que nous sommes, et qui fait partie intégrante de l'humanité, participe en tout homme à l'immortalité de l'âme à laquelle elle a été unie par la vie, et dans le chrétien à la vie même de Dieu par le corps de Jésus-Christ, dont tout homme régénéré par le baptême est devenu membre.

Évangile selon saint Matthieu, VI, 16, 21.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme des hypocrites, car ils affectent de paraître avec un visage défait, pour faire voir aux hommes qu'ils jeûnent. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais vous, quand vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage, afin que les hommes ne s'aperçoivent pas que vous jeûnez, et votre Père, qui voit ce qui est caché, vous le rendra. N'a-

massez point de trésors sur la terre, où la rouille et les vers les consument, et où les voleurs les déterrent et les dérobent, mais faites-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne les rongent, où il n'y a point de voleurs qui les ravissent ; car là où est votre trésor, là aussi est votre cœur.

Saint Augustin dit à ce sujet (lib. II, *de Serm. Domini in monte*, cap. XII, tom. IV) : « Il est évident que ces préceptes tendent à diriger notre intention vers les joies intérieures, de peur qu'en cherchant notre récompense au dehors, nous ne devenions semblables aux hommes du siècle, et que nous ne perdions la promesse d'un bonheur d'autant plus solide et assuré qu'il sera plus au dedans, par lequel Dieu veut nous rendre conformes à l'image de son fils. Il faut remarquer à ce propos qu'on peut mettre de la jactance non-seulement dans l'éclat et la pompe des choses du corps, mais aussi dans la négligence et la saleté, et qu'alors cette jactance est d'autant plus dangereuse, qu'elle trompe par l'apparence du service de Dieu. En effet, celui qui se distingue par le soin excessif de son corps ou par la splendeur de ce qui l'entoure est convaincu par là même d'être un amateur des pompes du siècle, et il ne trompe

personne par l'image hypocrite de la sainteté. Mais celui qui, faisant profession d'être chrétien, attire sur lui les regards par une affectation de malpropreté et de mauvaise tenue, quand il agit ainsi de sa volonté propre et sans nécessité, ne peut-on pas douter par le reste de sa conduite s'il le fait par un vrai mépris d'un luxe superflu ou par une secrète ambition ? Car le Seigneur a recommandé de prendre garde aux loups cachés sous une peau de brebis. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits, a-t-il dit. »

Après nous avoir montré dans cet Évangile comment nous devons jeûner pour être agréables à Dieu et en retirer un fruit véritable, l'Église nous enseigne encore que nous devons en ce saint temps travailler à nous détacher des biens de la terre et de la gloire du monde. Les uns sont aussi périssables que l'autre, et la possession des deux est toujours incertaine, pleine d'inquiétude, et en définitive ne mène à rien. Là où est votre trésor, là est aussi votre cœur. Or, le trésor de la volonté est ce qu'elle aime le plus, ce qu'elle désire par dessus tout si elle ne l'a pas, ce qu'elle craint le plus de perdre si elle le possède ; et le cœur qui est la faculté d'aimer se pose tout entier dans l'objet de son amour et s'y absorbe. Faisons donc un retour sur nous-mêmes et sondons notre cœur. Où est-il placé en ce moment ? A quoi tend-il par son désir

le plus vif, ou autrement qu'aime-t-il de préférence et que s'estimerait-il heureux de posséder? Est-ce Dieu ou la créature? Est-ce le ciel ou la terre? Serait-ce la puissance, la gloire, la volupté? Le degré de chaque âme dans la voie du perfectionnement est déterminé par la direction et la prédominance de son désir ou de son amour; car elle devient conforme à ce qu'elle aime, et le cœur se fixe dans son trésor.

PRATIQUE.

Préparons dès ce moment notre résurrection future, d'un côté par les œuvres de pénitence qui, en purifiant l'âme et le corps, les harmonisent: de l'autre par la participation fréquente au corps et au sang de Jésus-Christ, qui en se mêlant à notre être y déposent des semences d'immortalité.

PRIÈRE.

Seigneur, accordez à vos fidèles la grâce d'entrer avec courage dans la pratique du saint jeûne du Carême, et d'en parcourir tout le cours avec une dévotion et une persévérance que rien ne puisse troubler. Par Notre Seigneur Jésus-Christ.

LE JEUDI APRÈS LES CENDRES.

Leçon tirée du prophète Isaïe, XXXVIII, 1.

En ce temps-là, Ézéchias fut malade jusqu'à la mort, et Isaïe, fils d'Amos, vint le voir et lui dit : Voici ce que dit le Seigneur : Mettez ordre aux affaires de votre maison, parce que vous allez mourir. Alors Ézéchias tourna son visage vers la muraille, et pria le Seigneur en lui disant : Souvenez-vous, Seigneur, je vous en conjure, que j'ai marché devant vous dans la vérité et avec un cœur parfait, et que j'ai fait ce qui est bien à vos yeux. Et il pleura avec une grande abondance de larmes. Alors le Seigneur parla à Isaïe et lui dit : Allez et dites à Ézéchias : Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu de David votre père : j'ai entendu vos prières et vu vos larmes, j'ajouterai quinze années à votre vie et je vous délivrerai de la puissance du roi des Assyriens, j'en délivrerai aussi cette ville et je la protégerai.

Hier l'Église nous disait en couvrant notre front

de cendres : Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras à la poussière. Aujourd'hui elle nous rappelle encore la pensée de la mort, parce que le carême est le temps de la pénitence et de l'expiation du péché par la mortification dont la mort doit être ici-bas le dernier acte. Elle nous offre l'exemple du roi Ézéchias, malade jusqu'à la mort, et qui va mourir si Dieu ne le sauve : car les hommes ne peuvent plus rien pour lui. Sans doute, sa famille et ses courtisans n'osaient point le lui dire, et comme il arrive encore aujourd'hui autour des moribonds, chacun sans y croire lui donnait en paroles l'espérance de vivre ; ce qui l'aveuglait sur son état et l'empêchait de se préparer à paraître devant son juge. L'homme de Dieu seul a le courage de lui annoncer la vérité. Hélas ! combien nous avons de peine aussi à la dire en pareilles circonstances ! Que de raisons plus ou moins plausibles, que de prétextes spécieux pour nous en dispenser, et qui ne sont au fond que les inspirations d'une affection trop humaine ou les couvertures de notre lâcheté ! On craint, dit-on, de redoubler le mal par l'émotion pénible produite sur le malade, qui peut s'abattre à l'aspect de la mort ou de ce qui l'annonce, et ainsi on se reprocherait de précipiter le moment fatal par une parole indiscrète ou inopportune, comme si quelques jours de plus d'agonie étaient un gain

devant l'éternité. On craint encore d'être repoussé par cette âme qui ne connaît point son état, ou peut-être ne veut point le reconnaître, ou bien de l'indisposer contre Dieu par une tentative maladroite, qui tournerait alors contre la fin qu'on désire pour la sauver. On craint tout dans ces cas, et le malade et ceux qui l'entourent et soi-même, tout, excepté ce qu'on devrait craindre, à savoir la perte d'une âme qui va tomber sans préparation entre les mains de son juge suprême. On prétend aimer cet homme, quelquefois même de l'affection la plus tendre, et cependant on refuse, on n'a pas le courage de lui en donner la meilleure preuve, et de lui rendre le dernier et le plus grand de tous les services, le seul qui puisse en ce moment lui être vraiment utile. Car quel plus grand bien peut-on lui faire dans cette extrémité que de lui ouvrir les yeux sur son état, et de tourner son regard vers le ciel, au moment où la terre lui échappe, afin de briser dans son cœur les liens qui l'y retiennent encore, et le torturent. Mettez ordre à vos affaires, dit courageusement le prophète, aux affaires de votre conscience et à celles de votre famille; à celles de la conscience avant tout; car il est terrible de sortir de ce monde avec le poids de l'injustice, avec les souillures du vice, avec les stigmates du crime. Il faut se débarrasser de ce fardeau avant de mourir, afin de n'avoir point à le

porter devant le tribunal de Dieu. Heureux celui qui peut payer toutes ses dettes avant de quitter ce monde! Plus heureux encore celui qui peut dire, comme le roi Ézéchias : Souvenez-vous, Seigneur, que j'ai marché devant vous dans la vérité, et que j'ai toujours fait ce qui vous est agréable! Et cependant Ézéchiel, en disant ces paroles, verse encore une abondance de larmes. Le témoignage de sa conscience ne suffit pas à le rassurer devant la justice divine, et il a recours à la miséricorde. O puissant et admirable effet de la sincérité, de l'humilité du cœur, qui s'effraye même des fautes légères! La tristesse qu'il en ressent touche le cœur de Dieu et en attire des grâces. Un répit est accordé à Ézéchias, et quinze années sont ajoutées à son existence. La mort est désarmée par son humble prière. Chrétiens, si quand nous arriverons à un pareil moment, nous avons aussi le bonheur de pouvoir offrir au Père céleste une vie pure et consacrée à son service, nous enfants de Dieu, frères et cohéritiers de Jésus-Christ, ne demandons point la prolongation de notre séjour ici-bas, mais plutôt d'aller en avant, en haut, vers le ciel, afin de saisir le prix glorieux que nous poursuivons depuis longtemps; ou plutôt, nous abandonnant à la volonté divine, remettons avec confiance notre sort entre ses mains; prêts à partir si elle nous appelle, prêts à

rester, si notre vie peut encore servir à sa gloire et au salut de nos frères. Mais que dire, hélas! et que penser de tant d'âmes qui après une longue existence passée dans l'ignorance ou l'oubli de Dieu, dans le mépris ou la négligence de sa loi, à l'article de la mort et quand ils vont comparaître devant son tribunal, n'ont ni une pensée, ni un sentiment, ni un désir, ni une voix pour le confesser et implorer sa miséricorde?

Évangile selon saint Matthieu, VIII, 5.

Comme Jésus entrait à Capharnaüm, un centurion s'approcha de lui et lui adressa cette prière: Seigneur, mon serviteur est couché dans ma maison, frappé d'une paralysie et il souffre cruellement. Jésus lui dit: J'irai et je le guérirai. Mais le centurion lui répondit: Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. Car, quoique je sois un homme soumis au pouvoir, ayant des soldats sous mes ordres, je dis à l'un: allez, et il va; à l'autre: venez, et il vient; et à mon serviteur: faites cela, et il le fait. Jésus entendant ces paroles fut dans l'admiration, et dit à

ceux qui le suivaient: Je vous le dis, en vérité, je n'ai point trouvé une si grande foi en Israël. Aussi je vous déclare que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident et auront leur place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob; mais que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors Jésus dit au centurion : Allez et qu'il vous soit fait comme vous l'avez cru. Et son serviteur fut guéri à l'heure même.

Les plus grands exemples de foi rapportés dans l'Évangile ont été donnés au monde, suivant le témoignage de notre Seigneur Jésus-Christ, par des païens, par des hommes qui n'appartenaient point au peuple de Dieu. C'est le centurion, qui croit tellement à la puissance divine de Jésus, qu'il lui demande seulement une parole pour guérir son serviteur, et l'Église a été si édifiée de sa foi, qu'elle en fait répéter l'expression à tous ses enfants, quand ils viennent à l'autel recevoir le corps et le sang du Sauveur. C'est Zachée qui se précipite au milieu de la foule et monte sur un arbre pour avoir le bonheur d'apercevoir Jésus à son passage. C'est la Chananéenne qui im-

plore avec importunité la guérison de sa fille, malgré les rebuts qu'elle essuie, et quand il lui est dit qu'on ne donne pas aux chiens le pain des enfants, en demandant humblement au moins une miette tombée de la table des enfants. Aussi le Seigneur dit avec admiration : En vérité je n'ai point trouvé une telle foi même en Israël.

Ces faits si frappants et qui, au premier abord pourraient sembler contraires à la providence de Dieu sur son peuple, tout en inspirant une certaine crainte aux chrétiens qui se croient fidèles et qui, à cause de leur régularité dans l'accomplissement des commandements et des observances, pourraient s'en prévaloir en eux-mêmes et dire comme les juifs : nous sommes les enfants d'Abraham, sont consolants d'un autre côté pour les âmes éloignées de l'Église par la négligence de ses préceptes ou l'abandon de la pratique religieuse, si elles ont encore le sentiment du bien et la bonne volonté de le faire. Ne désespérons donc pas de leur retour à Dieu, même quand elles paraissent le plus éloignées de lui et de son service ; et que notre affection pour elles se prouve par une prière persévérante et même importune en leur faveur. Car il ne faut qu'un éclair du ciel qui dessille subitement leurs yeux et leur ouvre le cœur en y excitant la foi : et ainsi il y a dans le monde

beaucoup de païens comme ceux-là, bien près de Dieu et qui s'en rapprocheront tout d'un coup, quand l'heure de la grâce aura sonné. Ayons donc de l'indulgence pour eux, de la patience pour leur ignorance, leurs désordres et même leur hostilité. Saint Paul persécutait Jésus-Christ quand il a été appelé à son service, et il a mis encore plus d'ardeur à le défendre qu'à l'attaquer; car il a souffert pour son nom tout ce qu'on peut souffrir, et il a donné sa vie pour la vérité de l'Évangile.

Et en même temps que nous serons plus indulgents pour les infidèles, et même pour ceux qui paraissent les ennemis de Dieu et de son Église, ayons moins de confiance en nous-mêmes, en notre justice propre et dans les dons qui nous ont été accordés. N'oublions point que c'est la foi qui sauve, qu'elle seule peut nous rendre agréables à Dieu, et que si elle est faible, froide, peu active, même au milieu de la plus stricte régularité et quand nous accomplirions exactement tous les actes de dévotion, nous risquons encore de ne point entrer dans le ciel, suivant la parole du maître : qu'on ouvrira les portes à ceux qui viendront de l'Orient et de l'Occident à l'exclusion des enfants du royaume. Mais faisons remarquer aussi à ces étrangers, qui sont ainsi appelés ou rappelés de si loin au royaume du ciel par la lumière admirable de la foi, dont le don leur est si miséricordieuse-

ment accordé, qu'il y a toujours à cette donation une préparation mystérieuse de la grâce agissant dans le secret sur la volonté humaine, et qui la dispose doucement et sans qu'elle s'en aperçoive à la réception de la vertu d'en haut qui va la toucher et la changer. Ainsi le centurion, quoique païen, aimait le peuple de Dieu, faisait de larges aumônes et avait bâti à ses frais une synagogue. Ainsi le centurion Corneille, auquel Pierre a été envoyé si miraculeusement pour son salut et celui de sa famille, craignait Dieu, le priait assidûment et exerçait la justice avec un cœur sincère. La justice et la bienfaisance sont les préambules ordinaires de la foi; et c'est pourquoi nous disons à ceux qui ne croient pas à la divinité de la parole qui proclame les dogmes sacrés du christianisme, ni aux miracles qui la confirment, tout en admirant la sublimité de sa morale et son inépuisable charité : commencez par pratiquer sincèrement et autant qu'il sera en vous cette morale sublime, efforcez-vous de participer suivant vos forces à cette charité qui vous touche, et la foi qui vous manque, et que vous regrettez peut-être au fond de votre cœur, vous sera donnée.

PRATIQUE.

Quoi que nous demandions pour notre santé et celle des nôtres, pour les besoins de notre corps, de notre

esprit ou de notre âme, et surtout pour notre salut au moment de la mort, demandons-le avec une foi ferme en la puissance et en la bonté de Dieu, comme le centurion, ou remettons-nous entre ses mains avec confiance et humilité comme le roi Ézéchias. La prière, qui sort du cœur de l'homme va au cœur de Dieu, et l'énergie d'une foi ardente excite sa puissance et attire le rayon de sa grâce.

PRIÈRE.

Seigneur, que les fautes offensent et que la pénitence apaise, recevez favorablement les prières de votre peuple qui vous supplie, et détournez de nos têtes les fléaux de votre colère mérités par nos péchés. Par Notre Seigneur Jésus-Christ.

LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES.

Isaïe, LVIII, 1.

Le Seigneur a dit : Criez sans cesse, faites retentir votre voix comme une trompette ; annoncez à mon peuple ses crimes et à la maison de Jacob ses péchés. Car ils me cherchent chaque jour, et ils veulent connaître ma voix, comme si c'était une nation juste et qui n'eût point abandonné la loi de son Dieu. Ils réclament ma justice, et veulent que je m'approche d'eux. Pourquoi, disent-ils, avons-nous jeûné sans que vous nous ayez regardés? Pourquoi avons-nous humilié nos âmes, sans que vous l'ayez su ? C'est parce que votre volonté propre est dans votre jeûne, et que vous traitez avec rigueur ceux qui vous doivent. Vous ajoutez à vos jeûnes des procès, des querelles et même des violences impies, jusqu'à frapper vos frères du poing. Ne jeûnez plus comme vous avez fait jusqu'à ce jour, en faisant retentir l'air de vos cris. Le jeûne qui me plaît, est-ce d'affliger

son âme pendant un jour, de tourner sa tête en cercle, de se couvrir d'un sac et de cendres? Est-ce là que vous appelez un jeûne agréable au Seigneur? Le jeûne que je veux, n'est-ce pas plutôt de rompre les liens de l'impiété, de se décharger des fardeaux qui accablent, de renvoyer libres ceux qui sont sous le joug, et de briser tout ce qui charge les autres. Rompez votre pain à celui qui a faim, et recevez dans votre maison les hommes pauvres et sans asile. Quand vous verrez un homme nu, donnez-lui un vêtement, et ne méprisez point votre semblable. Alors votre lumière éclatera comme l'aurore et vous recouvrerez bientôt la santé de l'âme. Votre justice marchera devant vous et la gloire du Seigneur vous protégera. Alors vous invoquerez le Seigneur et il vous exaucera. Vous crierez vers lui et il vous dira : Me voici, si vous cessez d'opprimer les autres, d'étendre la main contre eux et de dire des paroles nuisibles.

Ces paroles sévères du prophète aux Juifs, l'Église les adresse en ce jour aux chrétiens auxquels elle impose aussi des pénitences et des mortifica-

tions en certains temps de l'année et surtout pendant la sainte quarantaine. Elle emploie à ce sujet deux recommandations, afin que l'accomplissement de ces œuvres soit vraiment fructueux pour l'amélioration de l'âme et serve à sa purification et à son salut.

La première est de faire ce qui leur est prescrit à cette fin sans plainte, sans gémissement, et surtout en ne s'en prévalant point devant Dieu ni devant les hommes. Quand on se lamente de ce qu'on est obligé de faire, comme d'un fardeau accablant pour la nature, on agit en esclave, presque par contrainte, et ainsi on perd la sainte liberté des enfants de Dieu, qui doivent toujours agir de cœur et par amour plus que par l'obligation de la justice. On a l'air de porter un joug intolérable, et presque d'accuser Dieu de l'avoir imposé. Par cela même on ne le porte pas de bon cœur, avec bonne volonté, ce qui incline à en ôter le plus qu'on peut, et par conséquent à observer la règle à la lettre plus que dans son esprit. Hélas! combien de chrétiens qui se croient fidèles parce qu'ils accomplissent extérieurement ce qui est commandé, mais de mauvaise grâce et presqu'en grondant! Croit-on être agréable à Dieu de la sorte? et que dirions-nous si nos serviteurs nous obéissaient ainsi, à chaque ordre que nous leur donnons, et ne nous servaient qu'en murmurant?

En outre, on se laisse aller à exhaler sa mauvaise humeur, comme si la nature vexée trouvait un soulagement à le faire paraître; ce qui nous rend aigres et désagréables à tous ceux qui nous entourent et qui souffrent ainsi de notre prétendue justice. Et enfin, quand on a fait tant bien que mal les pénitences ordonnées, par exemple le jeûne, l'abstinence ou des aumônes, par une secrète vanité, qui veut s'en donner le mérite, on le manifeste au dehors par son visage, par sa contenance, par un air languissant ou maladif causé par la mortification, afin d'exciter la louange ou la compassion; ou bien on raconte ses bonnes œuvres, ses aumônes, ses privations, ses sacrifices en faveur des malheureux, pour se faire une réputation de générosité, de largesse et de charité. Dans ces cas on se fait à soi-même sa récompense en la demandant à l'opinion des hommes, et on perd celle que Dieu réserve à ses fidèles serviteurs et que lui seul peut donner. « *Vani vanam*, dit un Père de l'Église; leur vanité est récompensée par une vanité. »

La seconde recommandation de l'Église à ses enfants, et déjà le prophète Isaïe la faisait aux Juifs, c'est de parfaire ou de consommer la pénitence corporelle par celle de l'esprit et du cœur, comme la circoncision de la chair n'était elle-même que le symbole et la préparation de celle de l'âme.

Ainsi il est bon de jeûner par le corps pour apprendre et habituer la volonté à maîtriser ses appétits grossiers et à ne point se laisser entraîner à l'injustice et au mal par la concupiscence aveugle de la chair, par les instincts et les désirs de la vie animale. Mais il est encore mieux de jeûner par le cœur, c'est-à-dire de maintenir toutes ses affections dans les limites de l'équité, dans le respect de la loi et du droit commun, pour ne point chercher à se satisfaire aux dépens des autres; il est encore meilleur et plus noble de se priver volontairement même de ce qui vous appartient légitimement afin de leur être utile ou même agréable, et surtout dans l'intérêt de leur bien véritable, c'est-à-dire l'amélioration de leur âme et leur avancement dans la voie du salut. C'est un jeûne très-agréable aux yeux de Dieu que de savoir dans l'occasion renoncer à son droit, et ne poussant point la justice à son extrême rigueur, et en préférant comme Dieu la miséricorde au jugement. C'est aussi une abstinence plus méritoire que la privation de la viande ou l'usage des aliments maigres, que de pouvoir retenir sa mauvaise humeur, modérer son impatience, mettre un frein à sa colère, ne point s'abandonner à sa vivacité, même quand on en aurait un motif légitime, ou que les circonstances rendraient l'entraînement excusable. C'est une abstinence bien fructueuse à celui qui la pratique

avec courage, que de pouvoir arrêter sa langue, quand elle va jeter une parole dure à un inférieur, à un serviteur méprisante, un mot piquant à une personne déplaisante ou ennuyeuse, une moquerie sur un travers, une médisance, qu'on croit spirituelle, sur une réputation. C'est une aumône cent fois plus précieuse que celle de l'or et de l'argent, que de donner avec bonne volonté et par un mouvement de charité une partie de son temps, de ses facultés, de ses forces, et encore mieux sa vie entière, comme dans l'état de religion, à instruire les ignorants, à soigner les malades, à consoler les affligés, à encourager les faibles, à soutenir ceux que le malheur accable, à relever ceux qui sont tombés, par des paroles cordiales et des services dévoués. Ceux qui ont le bonheur de pratiquer cette espèce de mortification toute spirituelle, qui n'exclut pas l'autre, mais la perfectionne au contraire, seront revêtus, comme dit le prophète, de la gloire du Seigneur, et sa justice marchera devant eux ; car le Fils de Dieu n'a subi le supplice de la croix, qui comprend toutes les mortifications de la chair, que pour racheter et sauver les âmes en les ramenant et les unissant à son Père par la vertu de son esprit et dans l'abondance de son amour.

Évangile selon saint Matthieu, V, 43, et VI, 4.

Jésus dit à ses disciples : Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi ; et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et répand sa pluie sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense aurez-vous ? Les publicains ne le font-ils pas aussi ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous en cela de plus que les païens ? Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait. Prenez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés ; autrement vous n'en recevrez pas la récompense de votre Père qui est dans les cieux. Lors donc que vous faites l'aumône, ne faites point sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues pour

être honorés des hommes. Je vous dis en vérité qu'ils ont reçu leur récompense. Mais quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite, afin que votre aumône soit dans le secret, et votre Père, qui voit dans le secret, vous en rendra la récompense.

Dans cet Évangile Notre-Seigneur pose nettement la différence entre la justice purement humaine, toujours imparfaite, et la justice divine qui est la perfection même, et qu'il vient enseigner au monde comme justice chrétienne.

La première, qui est l'équité naturelle, consiste comme le nom l'indique, dans l'égalité des hommes entre eux devant la loi, en sorte qu'il soit rendu à chacun ce qui lui appartient, et que chacun soit traité par les autres, comme il les traite lui-même ; ce qui est énoncé dans cette formule : *Par pari refertur, suum cuique*, œil pour œil, dent pour dent, sang pour sang ; ne fais pas aux autres ce que tu ne veux point qu'ils te fassent, et fais pour eux ce que tu désires qu'ils fassent pour toi, etc. C'est la loi du talion, expression exacte de la stricte équité ou de l'égalité.

Mais il n'en est point ainsi de la justice divine, de la parfaite justice. Celle-ci, comme Dieu dont

elle émane, ne prend point son caractère ni sa mesure dans le balancement des intérêts humains ni dans la compensation des torts et des bienfaits. Sa mesure, comme sa source, est dans la bonté infinie de Dieu unie à l'infinité de sa puissance, laquelle ayant créé les hommes par amour et aussi pour faire leur bonheur en les aimant, ou par la communication de sa propre vie et de ses perfections, n'est satisfaite que par le bien de tous, et le cherche dans toutes les voies et par tous les moyens de sa providence; sans regard à son intérêt propre, puisque celui qui est le Principe de la vie, la tient de lui-même et n'a besoin de personne; et sans la considération exclusive de l'avantage particulier de ses créatures, puisqu'il est le Dieu de toutes. C'est là la justice souveraine, universelle ou transcendante, parce que planant au-dessus de tous les intérêts privés, elle a pour fin, non de les balancer ou de les compenser, mais de les unir, de les confondre ou de les identifier dans le bien de tous, c'est à-dire en Dieu lui-même, qui est le Bien infini. Or, selon saint Paul (Rom., VIII, 14), ceux-là sont vraiment les enfants de Dieu qui sont mus par son esprit et qui font ses œuvres; comme au contraire, ainsi que Jésus le disait aux Juifs : Ceux qui font les œuvres du démon l'ont pour père; *vos ex patre diabolo estis*. (Jean, VIII, 44.) C'est pourquoi les véritables en-

fants de Dieu, qui le sont devenus par la grâce du baptême ou par la régénération dans la vie divine, doivent aimer comme Dieu aime, c'est-à-dire avec désintéressement, avec dévouement et par dessus la justice naturelle, qui fait du bien à ceux qui lui en font, et qui a le droit de rendre le mal dont on l'afflige, ou autrement d'aimer ceux qui l'aiment et de haïr ceux qui le haïssent. Les disciples de Jésus-Christ, qui sont animés de son esprit, n'ont aussi comme lui d'autre motif d'agir que le bien lui-même à consommer, autant qu'il est possible, dans toutes les créatures, quels que soient leurs torts, leur injustice et leur mauvaise volonté, à l'imitation du Père céleste qui fait luire son soleil et tomber sa pluie sur les méchants et sur les bons. Voilà pourquoi Jésus a dit à ses disciples : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin de devenir parfaits comme votre Père céleste est parfait.

Un second exemple de cette justice suprême est donné encore dans cet Évangile. Prenez garde, dit le Sauveur, de ne point faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés. Car alors ce n'est plus le bien lui-même que vous aimez, que vous cherchez, mais la gloire qui peut en revenir; et ainsi votre justice, au lieu d'être une justice véritable et pure, comme celle de

Dieu, n'est qu'un retour sur vous-même et une recherche d'intérêt propre. C'est à vous, à votre moi que se rapporte ce que vous faites; vous n'agissez plus en vue du bien ou de Dieu, ce qui est tout un, mais pour votre personne. Vous êtes vous-même la fin de votre action, quand le bien seul ou Dieu doit en être le terme. Elle peut encore être juste, d'une justice naturelle, si conformément à l'équité vous respectez le droit d'autrui tout en réclamant le vôtre, et encore mieux si par générosité ou le désir d'une bonne réputation vous cédez de ce qui est à vous. Mais au fond, ce n'est ni la justice elle-même ni l'amour des autres qui est le dernier ressort de votre conduite ; c'est votre gloire propre, voulue et cherchée avant le bien ou la gloire de Dieu. C'est donc une justice incomplète, partielle et purement humaine, qui trouve en elle-même sa récompense, comme Jésus-Christ l'a dit des publicains et des païens, et c'est pourquoi elle ne suffit pas aux enfants de Dieu créés et régénérés à sa ressemblance, et qui doivent, pour atteindre à leur sublime destination, en reproduire en eux la perfection, comme l'image les traits de son modèle.

PRATIQUE.

Ne nous contentons pas de jeûner par le corps, tâchons d'y joindre le jeûne de l'âme, encore plus agréa-

ble à Dieu, l'abstinence de l'esprit et de la volonté propre dont celle des aliments n'est qu'une image, et à l'aumône matérielle ajoutons celle de notre temps, de nos peines, de notre sympathie, de notre affection, de notre charité. Que la justice parfaite, comme elle existe en Dieu, soit toujours l'idéal de notre pensée, le terme de nos aspirations, afin que nous apprenions à aimer comme Dieu aime, et à ne poursuivre comme lui que le vrai et le bien dans toutes nos actions.

PRIÈRE.

Seigneur, nous vous en prions, regardez d'un œil favorable les jeûnes que nous commençons avec ce carême, afin que cette observance matérielle de vos commandements, sincèrement accomplie par vos fidèles, les rende capables de vaincre les tentations de la chair et les conduise à la purification de leur âme. Par Notre Seigneur Jésus-Christ.

LE SAMEDI APRÈS LES CENDRES.

Isaïe, LVIII, 10.

Voici ce que dit le Seigneur : Si vous détruisez l'oppression parmi vous, si vous cessez vos menaces et vos paroles outrageantes, si vous assistez le pauvre avec effusion de cœur, et si vous remplissez de consolations l'âme affligée, votre lumière se lèvera dans les ténèbres, et vos ténèbres deviendront comme le midi. Le Seigneur vous donnera un repos continuel ; il remplira votre âme de sa vertu et il donnera à vos os de la vigueur. Vous deviendrez comme un jardin arrosé et comme une fontaine dont les eaux ne tariront jamais. Les lieux déserts depuis des siècles seront rebâtis en vous, vous relèverez des fondements abandonnés pendant plusieurs générations, et vous serez appelé le réparateur des ruines, qui fait des lieux de passage une demeure paisible. Si vous vous abstenez de voyager le jour du sabbat, et de faire votre volonté au jour qui m'est consacré ; si

vous en faites un repos délicieux, un jour saint et consacré à la gloire du Seigneur et que vous lui rendiez l'honneur qui lui est dû en ne suivant pas vos voies, n'accomplissant pas votre propre volonté, et ne disant point de vaines paroles; alors vous trouverez votre joie dans le Seigneur; je vous élèverai au-dessus des hauteurs de la terre, et je vous nourrirai de l'héritage de Jacob votre père; car la bouche du Seigneur a parlé.

Isaïe prophétise dans ces paroles les miracles de la charité, qui ne s'accompliront que par la communication de l'Esprit de Jésus-Christ aux hommes; car alors seulement ils seront capables d'aimer Dieu par-dessus tout et le prochain comme soi-même, ou de remplir complétement les deux commandements dans lesquels le Sauveur a résumé la loi et les prophètes : la loi qu'il n'est pas venu abolir mais perfectionner, les prophéties qui ont toutes annoncé au monde ce qu'il devait faire pour le salut du genre humain.

La charité envers le prochain s'exerce de deux manières : par l'aumône matérielle et par l'aumône spirituelle. Mais la première n'a toute sa valeur

morale, toute son efficacité salutaire, que par la vertu de la seconde, parce qu'en effet, dans tous les actes de l'homme comme dans toutes ses paroles, la lettre seule est morte et c'est l'esprit qui vivifie. C'est pourquoi il est recommandé d'assister les pauvres avec affection de cœur, et de consoler les affligés avec empressement, en se donnant volontiers à ceux qui ont besoin de notre secours; car Dieu aime celui qui donne avec joie, dit l'Apôtre : *Hilarem enim datorem diligit Deus*. (2 Cor., IX, 7.) Il n'y a donc d'aumône vraiment chrétienne, que celle où respire l'esprit de Jésus-Christ et qui est animée par une étincelle du feu de son amour, en sorte que, quelle que soit la forme du mal à soulager et des remèdes employés, le cœur se répand à travers ses dons et l'âme charitable se dévoue à l'âme affligée pour la relever, l'encourager et la fortifier dans la voie du bien et du salut. C'est le don le plus profitable au prochain et le plus agréable à Dieu, parce que, tout en fournissant ce qui est nécessaire à l'existence du corps, il transmet surtout la vie de l'âme et celle du ciel.

Aussi le prophète promet une admirable récompense à ceux qui pratiqueront ainsi la charité. Leur lumière se lèvera dans les ténèbres, car le Verbe divin, qui est la lumière éternelle, régnera en eux, et illuminera leur esprit comme le soleil éclaire le monde en plein midi. Ils jouiront d'un

repos continuel; c'est la paix du ciel que le Sauveur est venu apporter sur la terre par la réconciliation de l'humanité coupable avec le Père céleste, par le rétablissement de l'ordre entre Dieu et sa créature, par le plein accomplissement de la volonté divine dans le monde. Avec le repos ou la paix de l'âme est donnée la gloire du ciel, à laquelle le chrétien participe déjà ici-bas par la grâce; et enfin la glorification ou la transfiguration est promise même à son corps, qui aura part au jour de la résurrection à la grandeur de l'âme, dont il a été l'instrument pour le bien sur la terre. Ce peut être le sens de cette parole du prophète traduite littéralement, *il délivrera vos os*, ou il donnera à la chair une vie spiritualisée par sa parfaite harmonie avec l'âme glorifiée. C'est le corps spirituel de saint Paul. (1 Cor., xv, 44.)

Une fois l'âme remise en communication avec la source de la vie par la charité, elle en devient un canal qui sert à la répandre par toutes ses voies sur les misères humaines. Elle devient le jardin de Dieu, toujours arrosé des eaux de la grâce qui s'infiltrent jusque dans ses moindres produits, c'est-à-dire dans toutes les manifestations de sa vie. Les lieux déserts sont repeuplés et rebâtis, car Dieu revient habiter avec ses anges dans les âmes régénérées. Les fondements abandonnés sont relevés, parce que l'image de Dieu défigurée par

le péché est rétablie dans les âmes, qui redeviennent le temple de Dieu. (1 Cor., III, 16.)

La céleste Jérusalem descend sur la terre par l'édification de l'Église, dont chaque fidèle est une pierre vivante, qui a sa place et sa part dans la construction éternelle. Les ruines du royaume divin sur la terre sont réparées, et les chemins qui mènent au ciel, débarrassés des ennemis et des obstacles qui les obstruaient, par la défaite de Satan et de ses satellites deviennent sûrs et plus faciles. Il y a dans ces paroles la prophétie complète de la réhabilitation de l'humanité par la charité du Dieu fait homme qui, en se dévouant par amour pour les hommes et les rachetant par son sacrifice, leur a appris par sa parole et par son exemple à aimer comme Dieu aime.

Voilà comme le prophète veut qu'on célèbre le jour consacré au Seigneur, d'un côté s'abstenant de tout ce qui peut éloigner le cœur de Dieu et ramener à la vie matérielle et aux choses de la terre, de l'autre en l'élevant dans ses sentiments, ses pensées, ses paroles et ses actes vers le ciel, où l'âme doit ce jour-là, suivant les paroles de l'Apôtre (Philip., 3, 20), avoir toute sa conversation, afin de s'unir plus profondément, plus étroitement à la source du bien et du bonheur. Qu'il y a loin de cette recommandation à ce que font aujourd'hui la plupart des chrétiens, même

ceux qui ont de la foi et qui prétendent observer le commandement de célébrer le jour du Seigneur! Une messe basse entendue à la hâte, et comment? fait tous les frais de leur piété et suffit à leur conscience. Encore on arrive souvent quand elle est commencée : on en sort avant la fin, et de quoi s'occupe-t-on pendant la célébration des saints mystères? On regarde la plupart du temps ce qui se passe autour de soi, les figures et les toilettes, ou bien on se laisse emporter par le torrent des distractions, par les fantômes de l'imagination, par toutes sortes de pensées mondaines. On lit sa messe, comme on dit, quand on a un livre, sans recueillement, sans presque savoir ce qu'on lit, sans retour sur soi devant Dieu, peut-être sans un mouvement de cœur, et on se retire le plus tôt possible pour vaquer à ses plaisirs ou à ses affaires, qui absorbent le reste d'un jour dû au Seigneur, et qu'on donne comme les autres au monde et à ses vanités.

Évangile selon saint Marc, VI, 47.

Le soir étant venu, la barque, où se trouvaient les disciples, était au milieu de la mer, et Jésus était resté seul à terre. Et voyant qu'ils ramaient avec peine parce que le vent était con-

traire, vers la quatrième veille de la nuit il vint à eux marchant sur la mer et il voulait les dépasser. Mais eux le voyant marcher sur les eaux crurent que c'était un fantôme et jetèrent des cris; car tous le virent et en furent épouvantés. Mais aussitôt il leur parla et leur dit : Rassurez vous, c'est moi, ne craignez point. Alors il monta dans la barque et le vent cessa. Ce qui augmenta encore plus leur étonnement : car ils n'avaient pas compris le miracle de la multiplication des pains à cause de l'aveuglement de leur cœur. Après avoir traversé le lac, ils vinrent sur le territoire de Génésareth et y abordèrent. Dès qu'ils furent sortis de la barque, les habitants du lieu le reconnurent, et parcourant tout le pays ils se mirent à lui apporter des malades sur des lits partout où ils entendaient dire qu'il se trouvait. Et en quelque lieu qu'il arrivât, bourgs, villes ou villages, ils posaient les malades sur la place publique, et ils le priaient de leur laisser toucher seulement le bord de son vêtement, et tous ceux qui le touchaient étaient guéris.

Le vénérable Bède commentant ce passage au

livre II chap. XXVIII de son explication de l'Évangile de saint Marc, dit :

« Le travail des disciples qui rament avec effort et le vent qui leur est contraire figurent les divers travaux de la Sainte Église, qui du milieu des flots du siècle qui lui est opposé et malgré le souffle des esprits impurs s'efforce de parvenir au repos de la patrie céleste comme à un port assuré. Il est dit avec raison que la barque était au milieu de la mer et que Jésus était resté seul à terre, parce que en certains moments l'Église est tellement accablée et comme souillée par les persécutions des gentils, qu'il semblerait, s'il était possible, qu'elle est abandonnée par son Rédempteur. De là vient ce cri, qu'elle jette au milieu des flots soulevés et des tempêtes qui l'assaillent, implorant avec gémissement le secours et la protection de son divin maître : Pourquoi, Seigneur, vous êtes-vous tant éloigné, et me délaissez-vous dans la tribulation et dans mes dangers ? (Ps. XXI, 2). Et dans la suite du même psaume elle rappelle la ruse de son ennemi, de son persécuteur, par ces paroles : Il a dit dans son cœur : Dieu l'a oublié, il a détourné son visage pour ne pas voir jusqu'à la fin. Mais Dieu n'oublie pas les prières du pauvre, et ne détourne point sa face de ceux qui espèrent en lui. Bien plus, il les secourt dans le combat contre leurs ennemis, afin qu'ils triomphent, et vainqueurs il les couronne

dans l'éternité. C'est pourquoi il est écrit que Jésus voyait ses disciples, pendant qu'ils travaillaient à ramer. Son regard les suivait sur la mer, quoiqu'il fût au rivage, parce que, bien qu'il semble différer quelquefois d'accorder son secours aux affligés, néanmoins, afin qu'ils ne défaillent pas dans leurs tribulations il les fortifie par le regard de son amour, et souvent par une assistance manifeste qui surmonte les adversités et apaise la fureur des flots.»

Ce que le vénérable Bède dit de l'Église s'applique aussi à tous les chrétiens fidèles, qui marchent et travaillent sur la parole de Jésus-Christ, et qui par cela même qu'ils suivent sa direction et rament au milieu du siècle dans la barque où il les a placés pour traverser la mer de ce monde, sont exposés aux orages de cette mer perfide, et assaillis par les vents contraires des tentations et des épreuves. Parfois la tempête devient si violente et le vent si furieux qu'ils paraissent sur le point d'être accablés, celui qui les a envoyés n'étant point dans leur barque et semblant les avoir abandonnés. Mais s'ils persévèrent dans leur foi et dans leurs efforts, son regard, qui les suit du rivage, les soutient mystérieusement dans leur âme par une vertu secrète, et bientôt ils voient leur guide revenir à eux comme par miracle, marchant aussi sur la mer soulevée pour

les rejoindre, pour les sauver, domptant d'uu mot les flots courroucés qui se courbent sous ses pas, et entrant à leur grande joie dans leur barque agitée qui reprend sa marche calme et assurée au milieu des vents vaincus, dès qu'il y a remis le pied. Dans une autre circonstance, Jésus endormi dans la barque des apôtres et réveillé par leur frayeur, leur reprochait leur peu de foi, tout en apaisant d'un mot la tempête. Cette fois, après les avoir laissés seuls pendant quelque temps au milieu de la tourmente, comme pour éprouver leur foi et leur courage, il récompense leurs efforts et leur confiance en sa parole dans la traversée périlleuse qu'il leur a ordonnée, et après qu'ils ont lutté intrépidement et avec persévérance contre les vents contraires, il leur rend le calme avec le bonheur de sa présence, et les conduit au port.

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Épître (2 aux Cor., VI, 1-10.)

Nous vous exhortons de ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu, car il dit : Je vous ai exaucés au temps favorable et je vous ai secourus au jour du salut. Nous tâchons de ne donner de scandale à personne, afin que notre ministère ne soit point blâmé ; mais nous nous montrons en toutes choses comme des ministres de Dieu par une grande patience dans les tribulations, dans les nécessités, dans les angoisses, dans les violences, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes, par la chasteté, par la science, par la longanimité, par la douceur, par une vraie charité dans l'Esprit saint, par la parole de vérité, par la vertu divine, par les armes de la justice pour combattre à droite et à gauche, dans l'honneur et l'ignominie, dans la mauvaise et la bonne réputation, regardés comme des séducteurs quoique fidèles, comme des inconnus

quoique très-connus, comme toujours près de mourir et vivant néanmoins, comme châtiés, mais non jusqu'à la mort, comme tristes et toujours dans la joie, comme pauvres et enrichissant les autres, comme n'ayant rien et possédant tout.

La grâce de Dieu est, comme la lumière du soleil, toujours prête à se verser là où elle trouve accès. Mais, comme le soleil aussi, elle a des époques où elle se donne avec plus d'abondance et d'efficacité. De là la différence des saisons dans l'ordre physique, et la diversité des temps dans l'ordre moral et surtout dans l'ordre surnaturel. En certains jours il y a comme un redoublement de lumière et de chaleur dans l'action de la grâce, et la sainte Quarantaine, qui représente les quarante jours passés par Jésus-Christ au désert dans le jeûne et la prière, et aussi le temps qui a précédé sa Passion et sa mort, est une de ces époques les plus fructueuses. Si nous participons aux mortifications du Sauveur, comme l'Église nous y invite en carême, nous aurons aussi plus de part à ses mérites et aux bienfaits de sa rédemption. C'est pourquoi l'Apôtre invite à ne pas recevoir en vain le secours d'en haut qui nous est accordé en ces jours salutaires.

Le reste de l'Épître semble s'appliquer surtout aux ministres de l'Évangile, et néanmoins tous les fidèles peuvent en profiter, puisque le pasteur doit être le modèle et la règle du troupeau (1 Pier., V, 3). Le prêtre doit éviter soigneusement de scandaliser personne, pour ne pas déconsidérer et discréditer son saint ministère, le caractère et l'autorité dont il est revêtu étant toujours diminués par ses fautes ou ses faiblesses. Mais il faut aussi que chaque chrétien prenne garde de blesser la conscience des autres, afin de ne pas attirer le mépris ou la mauvaise volonté des hommes sur la religion qu'il professe, et dont le mal qu'il commet, ou paraît commettre, peut affaiblir l'autorité et ternir l'éclat. Plus encore que la femme de César, le ministre de Jésus-Christ et le disciple de l'Évangile ne doivent point donner prise au soupçon. C'est à Dieu, à sa parole, à son Église que remontent les scandales des chrétiens, et ainsi en obscurcissant la gloire divine, autant qu'il est en eux, ils risquent par leurs mauvais exemples d'entraîner des âmes à leur perte. Pesons donc chacun des mots de cette Épître, indiquant les situations diverses où le prêtre et le fidèle peuvent se trouver, et comment ils doivent s'y comporter, chacun à son degré, pour honorer son ministère ou son titre de chrétien par la patience dans la souffrance, par l'exercice impartial de la justice, par l'annonce

courageuse de la vérité, par la manifestation de la vertu de Dieu dans les œuvres, et enfin par la pratique d'une charité sincère, pleine de la richesse du ciel au milieu de la pauvreté de la terre, sans cesse tribulée, jamais abattue, toujours joyeuse dans la tristesse du monde, et possédant toutes choses, quoiqu'elle n'ait rien à elle.

Évangile selon saint Matthieu, IV, 1-11.

Alors Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable. Et ayant jeûné quarante jours et quarante nuits il eut faim ensuite. Alors le tentateur s'approchant lui dit : Si vous êtes le fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent du pain. Jésus lui répondit : Il est écrit, l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Le diable alors le transporta dans la ville sainte et le plaçant sur le sommet du temple il lui dit : Si vous êtes le fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : Il vous a confié à ses anges et ils vous porteront sur leurs mains, afin que votre pied ne heurte point contre la pierre. Jésus lui répondit : Il est aussi écrit : Vous ne tenterez point

le Seigneur votre Dieu. Le diable le transporta sur une haute montagne, et lui montrant tous les royaumes du monde et leur gloire, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses si en vous prosternant vous m'adorez. Mais Jésus lui répondit : Retire toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous le servirez lui seul. Alors le diable le laissa, et aussitôt les anges s'approchèrent de lui et le servirent.

Le Verbe divin, ayant assumé la nature humaine, a dû en subir toutes les misères, sauf le péché, et c'est pourquoi il a voulu passer par la tentation, en tant qu'homme, pour nous montrer la manière de la combattre et de la vaincre (Héb. IV, 13).

Deux choses sont surtout à considérer ici : les précautions à prendre contre la tentation et la défense à lui opposer. La première précaution est de ne point aller au-devant de la tentation, de ne point la chercher, mais d'en fuir les occasions pour combattre seulement celles qu'on ne peut éviter. C'est pourquoi il est dit que Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté. En second lieu, il va dans la solitude y attendre l'épreuve, ce qui nous apprend à nous retirer, au-

tant que possible, en nous-mêmes, dans le secret de notre âme, par la prière et la méditation, même quand nous sommes obligés de vivre dans le monde, afin de ne point dissiper nos forces par les distractions et le tumulte des affaires ou des plaisirs. Le jeûne de Jésus-Christ pendant quarante jours nous indique la troisième précaution, qui consiste à combattre et à dominer la chair et ses appétits par le régime sévère de la mortification, dont le double effet est d'affaiblir la tentation et de nous fortifier contre ses attaques. Vient ensuite la tentation elle-même, qui est triple d'après la parole de saint Jean (1 Jean, II, 16), suivant qu'elle excite la concupiscence de la chair, celle des yeux ou l'orgueil de la vie.

La tentation de la sensualité est la plus grossière et la plus commune ; elle cherche à nous entraîner au mal par les besoins de la vie du corps et l'attrait du plaisir attaché à leur satisfaction. Jésus la repousse en lui opposant la vie de l'esprit, la principale dans l'homme, et qui, demandant une autre nourriture, procure aussi des jouissances supérieures.

La deuxième tentation est celle de l'orgueil, et le plus subtil et le plus mauvais naît au sein même de la vertu qui s'exalte et de la piété qui se confie en ses mérites. Le démon propose

à Jésus d'exposer sa vie, dans la confiance que Dieu la sauvera par un miracle. C'est la fausse voie des choses extraordinaires, merveilleuses, particulières, où l'orgueil entraîne parfois des âmes pieuses, qui, se croyant très-avancées dans la perfection, s'aventurent imprudemment, pour elles ou pour d'autres, dans l'espoir présomptueux d'un secours insolite. Mais Dieu nous a promis des grâces et non des miracles, et c'est le tenter que de se jeter volontairement et témérairement dans le péril, sous le prétexte qu'il doit nous en retirer.

Le démon tente Jésus en troisième lieu par la cupidité ou la concupiscence des yeux. C'est la puissance et la richesse de la terre excitant la convoitise du cœur et l'éblouissant, le fascinant par l'éclat de leurs magnificences, en sorte qu'il se détourne de Dieu et de ses lois pour satisfaire à tout prix son ambition, son avarice ou sa prodigalité. Là où est votre trésor, là est votre cœur (Matth., VI, 21) : et comme le charnel se fait un dieu de son ventre, l'ambitieux ou l'avare devient idolâtre du pouvoir ou de l'or. Dieu seul est adorable, répond Jésus-Christ, et on ne doit servir que lui. Les réponses du Sauveur, tirées toutes les trois de la parole divine, nous montrent quelle est l'arme la plus sûre pour combattre la tentation. C'est le glaive spirituel, dont parle saint Paul, et qui est

la pièce principale de l'armure du chrétien pour repousser les attaques de l'ennemi (Éphès., VI, 17).

PRATIQUE.

Prenons garde à deux choses également importantes : 1° à ne pas manquer les moments de la grâce qui arrive et disparaît quand on s'y attend le moins ; 2° à ne pas abuser des grâces par négligence, par imprudence ou par présomption ; ce qui nous laisse sans défense ou sans force devant la tentation.

PRIÈRE.

O Dieu, qui purifiez votre Église en ce saint temps de Carême qu'elle observe religieusement chaque année, faites, nous vous en prions, que vos enfants s'efforcent d'obtenir par leurs bonnes œuvres les grâces nombreuses qu'ils vous demandent. Par Notre Seigneur Jésus-Christ.

LE LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

Ézéchiel, XXXIV, 21.

Voici ce que dit le Seigneur : je viendrai chercher moi-même mes brebis, et je les visiterai. Comme un pasteur visite son troupeau, quand il se trouve au milieu de ses brebis dispersées, ainsi je visiterai mes brebis, et je les délivrerai de tous les lieux ou elles avaient été dispersées au jour des nuages et de l'obscurité. Je les retirerai du milieu des peuples, je les rassemblerai de divers pays et les ramènerai dans leur propre terre, je les ferai paître sur la montagne d'Israël, le long des ruisseaux et dans tous les endroits les plus tranquilles. Je les mènerai paître dans les pâturages les plus fertiles, sur les hautes montagnes d'Israël, où elles se reposeront dans les herbes vertes. Je ferai paître moi-même mes brebis et je les ferai reposer moi-même, dit le Seigneur. Je chercherai celles qui étaient perdues; je relèverai celles qui étaient tombées, je banderai les

plaies des blessées; je fortifierai les faibles, je conserverai les fortes et je les conduirai dans la voie de la justice.

Qu'on rapproche ces paroles du prophète Ezéchiel de celles de Notre Seigneur dans l'Évangile de saint Jean (Jean, X, 14) et l'on sera frappé de leur conformité, nous dirons presque de leur identité. Elles se correspondent exactement dans leur sens et dans les termes, et il n'y a entre elles qu'une différence, c'est que les unes annoncent ce qui se fera et que les autres racontent ce qui se fait. Je suis le bon pasteur, dit Jésus-Christ; le bon pasteur donne sa vie pour son troupeau. Je connais mes brebis et elles me connaissent. Le bon pasteur marche devant ses brebis et elles le suivent. Il les défend contre les loups ravissants et donne sa vie pour les sauver. J'ai encore d'autres brebis et d'autres bergeries; mais je les ramènerai toutes au même bercail, afin qu'il n'y ait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur. Qu'on relise aussi la parabole de la brebis égarée, que le bon pasteur, laissant toutes les autres, va chercher avec sollicitude dans le désert et qu'il rapporte avec joie sur ses épaules toute saignante et épuisée (Luc, XV, 4). Tout ce qu'Ezéchiel prophétise dans ces lignes, Jésus l'a fait, et le fera jusqu'à la fin du monde par ceux qu'il a envoyés, par les minis-

tres de son Église; et il le fait encore lui-même, puisqu'il a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles, et que tout s'opère en elle par sa vertu et en son nom.

Il est donc venu sur la terre, le pasteur céleste, qui s'est annoncé si longtemps d'avance par la bouche de son prophète, il est venu en la personne adorable de l'Homme-Dieu visiter son troupeau et rassembler ses brebis dispersées. Le genre humain était en effet dispersé dans toutes les voies de l'erreur et de l'iniquité, et même chez le peuple choisi et préparé par tant de merveilles pour être le centre du bercail divin ou le point de rassemblement des brebis disséminées, l'esprit du mal et du mensonge jeta la division, l'infidélité et l'égarement. Dieu a longtemps conduit son peuple par ses anges et ses prophètes; mais il annonce le temps où il viendra lui-même, en personne, le visiter et le gouverner. Après avoir parlé aux hommes en divers temps et de différentes manières, dit saint Paul (Héb. I, 1), il est venu leur parler en la personne adorable de son fils bien-aimé, dans lequel il a mis toute sa complaisance. Et alors, dit saint Jean (I, 14), le Verbe qui était en Dieu, qui était Dieu, s'est fait chair et il a habité parmi nous, et le tabernacle de Dieu a été établi parmi les hommes.

Les enfants d'Adam avaient été dispersés dans

les jours de nuages et d'obscurité, c'est-à-dire quand chacun, comme à Babel, marchait dans les ténèbres de son esprit propre, dans l'entraînement de ses passions excitées par le souffle de l'ennemi de Dieu et des hommes, par les inspirations du mensonge et de l'iniquité, par les séductions de la sensualité et de la vanité. Mais au moment marqué par la miséricorde divine, et que tous les prophètes ont annoncé, la lumière a lui dans leurs ténèbres, et ceux qui l'ont comprise se sont rassemblés autour du foyer de cette lumière du ciel, dont le rayon les a régénérés en les illuminant; et alors renés dans leur âme ou engendrés à une vie nouvelle non par le sang ni par la volonté de la chair ni par celle de l'homme, mais par Dieu lui-même, ils ont reçu le pouvoir de devenir les enfants de Dieu (Jean, I, 13).

Ainsi a été rétabli sur la terre par la parole de Jésus-Christ, par son Évangile, le royaume du ciel ou le bercail divin qui est l'Église, dans lequel tous les hommes sont appelés à se réunir, pour ne faire qu'une seule famille, une nation sainte, pour y devenir déjà ici-bas les citoyens de la patrie céleste ou de la nouvelle Jérusalem descendue sur la terre avec le Verbe divin, et dont la magnificence ne sera consommée que dans le ciel. Là en effet se trouve seulement ici-bas la sécurité, la paix et la vie des âmes, qui sont l'objet d'une incessante

sollicitude, d'une protection toujours vigilante contre les attaques des loups dévorants. Là se trouvent les eaux fraîches, les herbages verts et les gras pâturages, dont l'Église nourrit ses brebis par les sacrements et l'aliment divin qui surpasse tous les autres, le pain au-dessus de toute substance et descendu du ciel, là se trouve en un mot tout ce qui peut épurer, élever, fortifier et diviniser l'humanité par la part qui lui est accordée à la vie même de Dieu, par la communication ineffable de la lumière sans ombre, de la justice sans restriction, de la bonté sans limites, de la beauté sans tache; car celui qui est tout cela ou en qui résident toutes ces perfections se donne lui-même en nourriture dans le corps et le sang du Verbe fait chair : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie en lui (Jean, VI, 54) ». Là se trouvent les remèdes à tous les maux, les secours pour toutes les misères, les soutiens pour toutes les faiblesses, des consolations à toutes les peines, des ressources contre tous les désespoirs, et c'est le bon pasteur lui-même, le Dieu fait homme, qui est venu en personne visiter son bercail et rassembler ses brebis de tous les coins du monde, comme l'annonce le prophète, dans une bergerie unique, qui est son Église, l'Église universelle ou catholique, puisqu'ils y sont appelés pour ne former qu'un seul troupeau sous un seul pasteur. Ce bon pasteur toujours présent

en elle, suivant sa promesse, dans l'adorable sacrement, principe et fin de tous les autres, toujours vivant dans le prince de ses Apôtres, son vicaire et son représentant sur la terre, et dans tous ceux qu'il envoie gouverner le troupeau du Seigneur, en soigne tous les membres avec une tendresse paternelle, leur donnant la direction, la nourriture, la protection, le repos et la sûreté, cherchant sans cesse les brebis perdues dans le désert, ramenant au bercail les égarées, relevant celles qui sont tombées, pansant les plaies des blessées, guérissant les malades, fortifiant les faibles, ressuscitant même les mortes, et les conduisant toutes dans le sentier de la vérité, de la justice et de la vie.

Évangile selon saint Matthieu, XXV, 31.

Jésus dit à ses disciples: Quand le fils de l'homme viendra dans sa majesté, et tous les anges avec lui, il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations étant rassemblées devant lui, il séparera les unes d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs, et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui sont à sa droite: Venez, les bénis de mon Père,

possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais sans asile et vous m'avez recueilli, j'ai été nu et vous m'avez revêtu, j'ai été malade et vous m'avez visité, j'étais en prison et vous êtes venus me voir. Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim et que nous vous avons donné à manger ? ou avoir soif et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu sans asile et que nous vous avons recueilli, ou nu, et que nous vous avons vêtu ? Ou quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, et que nous sommes venus vous visiter ? Et le Roi leur répondra : En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges; car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu

soif et vous ne m'avez pas donné à boire, j'ai été sans asile et vous ne m'avez pas recueilli, nu et vous ne m'avez pas couvert, malade et en prison et vous ne m'avez point visité. Alors ils lui diront aussi : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif, ou sans asile, ou nu, ou malade et en prison, et que nous avons manqué à vous assister ? Mais il leur répondra : En vérité, je vous le dis, autant de fois que vous ne l'avez pas fait pour l'un de ces petits, vous avez manqué de le faire à moi-même. Et ceux-ci iront au supplice éternel, et les justes dans l'éternelle vie.

L'évangile de ce jour nous annonce en termes clairs et magnifiques le jugement dernier, qui aura lieu à la consommation des siècles, et où tous les hommes devront comparaître devant le tribunal divin pour recevoir définitivement le prix de leurs bonnes ou de leurs mauvaises actions en ce monde. Chacun sera traité selon ses œuvres, et ainsi il n'aura au fond que ce qu'il a voulu, puisqu'il subira les conséquences de ses actes, qui reflueront sur lui comme sur leur source : il sera ainsi jugé par lui-même. La raison naturelle avec les lumières de la conscience et ses idées du juste

et de l'injuste, ne peut pas ne pas admettre qu'en ce dernier jour comme aujourd'hui, dans un autre monde comme dans celui-ci, tout agent moral doit être récompensé ou puni selon le bien ou le mal qu'il a fait. C'est l'application nécessaire de l'imprescriptible justice, qui est pour tous les temps et pour tous. Ici donc, comme ailleurs, la parole sacrée confirme les dictées de la conscience et de la raison. Mais, en outre, elle dépeint, avec l'autorité et l'éclat qui lui appartiennent, ce qui arrivera en ce jour solennel et comment les choses s'y passeront; ce que la raison naturelle n'a aucun moyen de savoir. Elle nous dit, et c'est ce qu'on doit le plus remarquer dans cet Évangile, ce qui contribuera surtout à mériter la céleste récompense ou le partage même du royaume divin. C'est principalement aux œuvres de miséricorde et de charité que cette gloire est accordée. En effet, Jésus-Christ ne dit pas : Vous êtes les bénis de mon Père parce que vous avez cru en moi, parce que vous m'avez invoqué et honoré, mais à cause des services que vous m'avez rendus en la personne des malheureux que vous avez assistés. Saint Augustin en fait l'observation dans son livre *De Fide et operibus* (chap. xv, t. IV). Jésus-Christ condamne les méchants, non parce qu'ils n'ont pas cru en lui, mais parce qu'ils n'ont point fait de bonnes œuvres, afin que personne ne

se promette la vie éternelle en vertu de la foi seule, morte sans les œuvres. L'erreur fondamentale du protestantisme n'était pas nouvelle, comme on le voit, et déjà un des docteurs les plus savants de la primitive Église l'avait signalée.

Mais ce qui est encore le plus remarquable, c'est ce que le Sauveur ajoute pour expliquer la vertu des bonnes œuvres, et la raison de leur mérite. En vérité, dit-il aux justes, toutes les fois que vous avez rendu un de ces services au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait; c'est moi que vous avez secouru. — Et comment cela, Seigneur? disent les justes étonnés. Dans la réponse du Juge suprême est indiqué l'un des points les plus profonds de la doctrine chrétienne, à savoir la solidarité de l'homme avec Jésus-Christ, qui a daigné revêtir sa nature et se faire homme comme lui pour satisfaire en sa place à la divine justice, et l'admettre au partage de sa puissance et de sa gloire, après avoir partagé lui-même sa misère et s'être chargé de son expiation.

Ce qui a été fait au plus petit de ses frères a été fait à lui-même, parce qu'il a daigné se faire notre frère en assumant notre humanité, et il nous a fait ses frères en nous faisant participer à la divinité. Tous les chrétiens lui sont donc unis par une double fraternité.

En effet, ils ont le même père que lui, bien qu'à un titre différent. Il est l'unique engendré, *unigenitus* de la substance même du Père, et ils ont été créés de rien. Mais la création est aussi un rayon de la paternité. Consubstantiel avec son Père, la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance, il en est l'image parfaite, adéquate (Hébr. I, 3). Mais l'image du Père est aussi dans l'homme que Dieu a fait à sa ressemblance, et il veut que cette image de lui-même, toute imparfaite qu'elle soit par la condition de la créature, se perfectionne sans cesse pour se rapprocher, autant que possible, de son type glorieux, ou de sa complète ressemblance, c'est-à-dire de son Verbe divin ou de Jésus-Christ, qui doit se reproduire dans les âmes humaines, dont il est le parfait modèle. C'est pourquoi tout le bien que les hommes peuvent faire et qu'on peut leur faire doit tendre, pour être un bien véritable, à perfectionner en eux l'image de Dieu, qui est leur gloire, et par conséquent à faire Jésus-Christ ou sa ressemblance dans leur âme. Donc c'est à Jésus-Christ lui-même que ce bien est fait, puisqu'il contribue à l'établir dans les cœurs, ou à y imprimer son effigie et le sceau de sa puissance.

En outre, tout homme, qui a reçu la grâce du baptême, a l'honneur d'être membre du corps de Jésus-Christ, qui est l'Église. Donc il est devenu

un avec Jésus-Christ, comme tout membre est un avec le corps dont il fait partie; et ainsi tout ce qu'on fait pour lui est fait à Jésus lui-même, puisque le bien fait à un membre profite au corps entier et au foyer de la vie du corps. Car Jésus-Christ vit dans son Église, qui est son corps, et ainsi dans tous les chrétiens qui en sont les membres.

C'est pourquoi une bonne œuvre, qui peut être appelée ainsi parce qu'elle tend au bien du prochain d'une manière quelconque, n'est vraiment une œuvre de charité que si elle est faite au nom de Jésus-Christ, et par conséquent pour lui; car ce qui est fait au nom d'une personne ou par sa délégation est comme fait par la personne elle-même. D'où il suit que l'excellence de toute œuvre chrétienne provient à la fois de l'esprit de celui qui l'accomplit, qui est l'esprit de Jésus-Christ agissant par lui, et du motif qui la détermine, à savoir l'intention de contribuer à l'établissement du règne de Dieu dans les âmes, à sa plus grande gloire, ou au triomphe du bien souverain sur la terre comme au ciel.

Voilà pourquoi l'Église nous invite à voir Jésus-Christ lui-même dans les pauvres, dans tous ceux qui souffrent, en nous pressant de les soulager. En effet, surtout en ce qui concerne les chrétiens, membres de son corps, Jésus-Christ a souffert

pour tous afin de les sauver tous, en sorte que, en aidant leurs frères malheureux, ceux qui s'imposent des privations ou des peines pour leur être utiles ne font pour ainsi dire, et encore bien faiblement, que payer en la personne des affligés leur dette envers le Sauveur. Car c'est encore lui qui souffre aujourd'hui dans tous les membres de son corps, comme il a souffert pendant son existence en ce monde de toutes les misères de notre humanité qu'il a daigné revêtir pour nous sauver. Il est né et a vécu dans la pauvreté; il a souffert la faim dans le désert, la soif sur la croix; il a été sans asile, n'ayant pas où reposer sa tête, dépouillé de ses vêtements, flagellé, couvert de plaies, insulté, bafoué, condamné, crucifié. Il a voulu subir toutes les afflictions du corps et de l'âme, d'abord pour nous racheter au prix de son sang, et ensuite pour nous apprendre à les supporter en nous-mêmes et à les soulager dans les autres.

Ainsi, les chrétiens qui dédaignent et négligent les pauvres et les malheureux, dédaignent ou négligent Jésus-Christ lui-même, mort pour les sauver, et auquel ils devraient payer, autant qu'il dépend d'eux, le prix de son sacrifice et de ses douleurs en la personne des membres souffrants de son corps ou de son Église dont ils sont les enfants comme eux. Ils seront donc

traités au jour du jugement comme ils auront traité eux-mêmes leurs frères malheureux sur la terre. Ils entendront cette terrible parole qu'ils ont fait retentir si souvent à l'oreille du pauvre : Retirez-vous, je ne vous connais pas (Matth., VII, 23), et celles plus terribles encore, adressées par le souverain Juge à tous ceux qui n'auront point accompli les œuvres de miséricorde et de charité envers les membres souffrants du corps de Jésus-Christ, envers Jésus-Christ lui-même souffrant dans ses membres.

PRATIQUE.

Ce n'est point ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront au royaume du ciel. Il sert peu de l'invoquer, de le prier, de le louer, si on ne cherche avant tout à observer sa loi, à faire ce qui lui est agréable, même avec le sacrifice de sa volonté propre, de son intérêt ou de son plaisir. Car la foi sans les œuvres est morte, ou comme un corps sans âme (Jacq., II, 26). Appliquons-nous donc de préférence aux œuvres de miséricorde et de charité que la parole du Sauveur nous recommande dans cet évangile, et pour nous exciter et nous soutenir en ces bonnes œuvres, parfois si pénibles, voyons toujours notre aimable Sauveur dans tous ceux qui en sont l'objet. Nous ne ferons jamais pour eux tout ce qu'il a fait pour nous.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant et tout miséricordieux, daignez toucher et convertir nos âmes, et pour que le jeûne quadragésimal leur profite, veuillez les éclairer en ce saint temps par la lumière de vos célestes enseignements. Par Notre Seigneur Jésus-Christ.

LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

Isaïe, LV, 6.

Cherchez le Seigneur, pendant qu'on peut le trouver, invoquez-le pendant qu'il est proche. Que l'impie quitte sa voie, l'injuste ses pensées, et qu'il retourne au Seigneur qui aura pitié de lui ; car notre Dieu aime à pardonner. En effet mes pensées ne sont point vos pensées, et mes voies ne sont point vos voies, dit le Seigneur. Mais autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont au-dessus des vôtres, et mes pensées au-dessus de vos pensées; et comme la pluie et la neige descendent du ciel et n'y retournent plus, mais abreuvant la terre et la fécondant, elles la font germer, et donnent la semence pour semer et le pain pour s'en nourrir; ainsi ma parole, qui sort de ma bouche, ne me reviendra pas vide, mais elle produira tout ce que j'ai voulu, et prospérera dans les choses pour lesquelles je l'ai envoyée.

L'Église nous rappelle par ces paroles du pro-

phète, qui sont celles de Dieu, ce que nous avons à faire pendant la sainte quarantaine pour la rendre fructueuse, et profiter du secours spirituel qu'elle offre à tous les chrétiens. D'abord en ce temps le Seigneur est plus proche et il est plus facile de le trouver. C'est en effet l'époque de l'année la plus favorable au retour vers le bien et au salut, parce que l'Église, en mère pleine de sollicitude pour ses enfants, les y invite de toutes manières et leur procure les moyens les plus sûrs de s'amender et de changer de vie, s'ils ont la bonne volonté et le courage de les employer.

Le premier de ces moyens est la prière, ou l'invocation du secours divin; car par la prière l'âme cherche Dieu et tend à s'unir à lui. Or une prière plus fréquente, plus fervente est recommandée aux fidèles pendant tout le cours du Carême, et pour la rendre plus efficace, l'Église appelle plus souvent ses enfants dans la maison de Dieu, afin que l'attraction de leur désir tourné vers le ciel soit plus puissante par l'union des cœurs et que la grâce en descende plus abondamment.

A la prière, qui retourne l'âme vers le ciel, on doit ajouter les œuvres de pénitence qui tendent à la détacher de la terre et de ses séductions, du corps et de sa concupiscence, du mal et de ses fascinations. De là les préceptes du jeûne et de l'abstinence, qui doivent maîtriser la chair et ses appé-

tits, surtout l'abstinence et le jeûne spirituels, qui disciplinent la raison et l'activité personnelle, afin de substituer dans l'homme les mouvements de l'esprit de Dieu à sa propre pensée et les voies de la Providence à celles de la volonté humaine.

Puis, quand la terre de l'âme est ainsi préparée, ouverte et comme retournée, Jésus, le Verbe divin, le grand semeur, le semeur du ciel, y jette par ses ministres la semence de la divine parole, qui y dépose tous les germes du bien, afin qu'ils s'y enracinent, s'y développent et y fructifient sous la bienfaisante influence de la rosée céleste et du soleil des esprits. Et alors ce qui arrive dans une terre féconde s'opère spirituellement dans les âmes qui sont le champ de Dieu. Comme dit le Psalmiste : Le ciel a regardé la terre et la terre a donné son fruit (Ps. LXVI, 7). C'est par la vertu de la parole divine que s'opère cette admirable fécondation, qui reproduit ici-bas au milieu du temps les merveilles de l'éternité, ou le royaume de Dieu en ce monde. Ainsi les âmes créées par Dieu à son image en sont à la fois les filles et les épouses, et la parole éternelle, ou le Verbe qui a tout fait, les renouvelle et les transfigure par les effluences de sa lumière et de son amour. C'est pourquoi cette parole vivifiante se répand plus abondamment dans les saints jours du Carême pour ouvrir, féconder et sanctifier les

âmes, afin que, en ce temps de rénovation et de révivification, elles produisent les fleurs et les fruits de la vérité, de la justice, de la charité, comme au printemps par l'effusion plus abondante des pluies et les impressions chaudes et pénétrantes du soleil tous les germes de vie sont ouverts, remués, animés dans le sein de la terre, qui va se couvrir de verdure, de fleurs et de fruits.

Mais comme dans la nature les rayons solaires ni la rosée du ciel ne lui reviennent point vides et stériles, mais au contraire lui rendent ce qu'il leur a donné en productions abondantes qui témoignent de la puissance et de la gloire de la paternité d'en haut; ainsi dans l'ordre spirituel la parole divine, répandue dans les âmes par les canaux de l'instruction chrétienne et sous toutes les formes de la prédication évangélique, ne doit point rester inféconde ni revenir à Dieu stérile. Elle doit aussi prendre racine dans les cœurs, s'y implanter, s'y transformer en toutes les œuvres de la science et de la vertu, pour renvoyer au Père céleste, qui en est le premier auteur, les effets de sa puissance, les reflets de sa gloire, et ainsi contribuer à en accroître la splendeur par la réaction vivante de la reconnaissance et de l'amour de ses créatures. C'est dans cet esprit que les chrétiens doivent entendre plus

fréquemment la parole de Dieu pendant le Carême, parce que c'est le temps du labourage et de l'ensemencement du champ divin, ou de la fécondation des âmes.

Évangile selon saint Matthieu, XXI, 10.

Lorsque Jésus entra en triomphe à Jérusalem, toute la ville en fut émue et chacun demandait : Qui est celui-ci? Mais la multitude qui l'accompagnait, disait : c'est Jésus le prophète de Nazareth en Galilée. Jésus étant entré dans le temple de Dieu, chassa tous ceux qui vendaient et achetaient dans le temple, et il renversa les tables des changeurs et les bancs de ceux qui vendaient des colombes, leur disant : Il est écrit, ma maison sera appelée la maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs (Isaie, 56, 7, Jérémie, 7, 11). Alors des aveugles et des boiteux vinrent à lui dans le temple et il les guérit. Mais les princes des prêtres et les scribes voyant les merveilles qu'il avait faites et les enfants criant dans le temple : Hosanna au Fils de David, en furent indignés et lui dirent : Entendez-vous ce qu'ils

disent? Oui, leur répondit Jésus, n'avez-vous jamais lu cette parole: Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle. (Ps. 8, 3.) Et les ayant laissés là, il sortit de la ville et s'en alla à Béthanie où il passa la nuit.

Le nom de Jésus a produit dans tous les temps au milieu du monde, et surtout de nos jours, le même effet que son entrée et sa présence à Jérusalem. *Quis est hic*, quel est celui-ci, demandaient avec émotion, avec étonnement, avec inquiétude les princes des prêtres, les docteurs de la loi, les pharisiens, tous les savants d'Israël? Quel est cet homme, qui parle avec tant d'autorité et fait des choses merveilleuses qui séduisent le peuple et lui attirent son affection avec son admiration et sa louange? Qui est-il donc? Et le peuple, témoin des miracles opérés par Jésus-Christ, nourri, instruit et guéri par lui, répondait tout d'une voix et avec enthousiasme, c'est Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée. Les savants de la science humaine ont fait dans tous les siècles la même question en face des autels élevés à Jésus-Christ, le voyant loué, acclamé, adoré par la multitude, et ne pouvant eux-mêmes s'empêcher d'admirer la pureté de sa doctrine, la sublimité de sa parole, qui a si

merveilleusement changé la face du monde et transformé l'humanité. Qui est-il donc? d'où lui vient son autorité, et par quelle vertu a-t-il opéré tant de merveilles? Alors ils ont essayé toutes les explications possibles sans rien expliquer, et pour échapper au miracle du Dieu fait homme, et de la puissance divine agissant personnellement par le Verbe incarné, ils ont imaginé toutes sortes d'hypothèses ou de systèmes encore plus incompréhensibles que le fait à expliquer.

Les uns ont dit que Jésus-Christ était un homme qui par un génie hors ligne, unique, avait opéré ce qu'aucun autre homme n'avait été capable de faire avant lui ni après lui, donc celui de tous les hommes qui s'est le plus approché de la divinité, et c'est pourquoi on pouvait sous ce rapport lui donner le nom de Fils de Dieu. D'autres ont prétendu qu'il était l'incarnation panthéistique de l'esprit du monde, qui n'acquiert la conscience de lui-même que par l'esprit humain, lequel esprit universel, ou âme du monde, uni à la matière constitue le grand tout, dont tous les êtres sont des transformations. D'autres, trouvant avec raison ces explications absurdes, ont dit que Jésus est la personnification du genre humain dans son développement intellectuel et moral, comme les héros des temps fabuleux chez tous les peuples sont des mythes, des symboles, des légendes, et non

des personnes réelles. Tout cela est encore affirmé de nos jours sous une forme ou sous une autre, et dernièrement on l'a redit dans un livre fameux, qui a été donné comme le dernier mot de la critique sur le christianisme. Ces vieilleries de la science humaine ont été reproduites avec assurance comme des nouveautés, avec un faux appareil d'érudition pour en imposer à la raison des libres penseurs, et un style romantique pour séduire l'imagination et exciter les passions du peuple.

A ce sujet il y a encore eu une grande émotion en voyant ainsi paraître Jésus-Christ devant le public, non plus en triomphe comme à son entrée à Jérusalem, mais dans l'état à peu près où Pilate le présenta au peuple sur le prétoire en disant : *ecce homo*, voilà l'homme. Mais pendant que les savants d'aujourd'hui se demandaient aussi, à l'exemple de ceux d'Israël et avec la même inquiétude: *Quis est hic?* Qu'est-ce donc que Jésus-Christ? et que celui qui renouvelait leur inquiétude et provoquait leurs questions, leur répondait en beau langage et d'une voix doucereuse : Jésus est un homme comme nous, c'est moi qui vous l'affirme : mais il faut l'avouer, c'est le plus aimable et le plus intelligent des enfants des hommes ; c'est l'homme le plus semblable à Dieu, donc le plus divin par son génie et par sa vertu, quoiqu'il ait commis beaucoup d'erreurs, beaucoup de fautes

et ait eu des faiblesses, entre autres celles de se donner pour Dieu, et de laisser croire à des miracles qu'il ne faisait pas, afin de gagner la faveur du peuple et d'assurer l'autorité de sa parole et son crédit. Mais aujourd'hui encore, pendant que la sagesse du siècle parle à la manière des pharisiens d'Israël, le peuple, qui connaît ses miracles et qui a éprouvé depuis son enfance les effets salutaires de sa puissance surnaturelle, répond nettement avec l'instinct de son bon sens et par l'inspiration de sa foi : Jésus-Christ est le Fils de Dieu, le Verbe incarné, qui est descendu du ciel, s'est fait homme pour notre salut, et est mort sur la croix pour nous racheter. Alors les savants disent à l'Église : Faites donc taire ce peuple qui anthropomorphise la divinité en apothéosant un homme. Et l'Église leur répond avec son divin fondateur : Dieu tire sa louange la plus excellente de la bouche des petits enfants, et le royaume du ciel est pour ceux qui leur ressemblent (Matth., XVIII, 3). Je confesse, ô mon Dieu, que vous avez caché ces choses aux puissants et aux sages du siècle et que vous les avez révélées aux petits et aux simples (Luc, X, 21).

L'Évangile de ce jour nous donne encore un autre enseignement. Il nous apprend par l'exemple de Jésus-Christ chassant les vendeurs du temple et renversant leurs comptoirs, quel respect on doit

avoir pour la maison de Dieu, la maison de la prière, qui est profanée par toute occupation ne se rapportant point au service divin. Jésus, ordinairement si doux, si patient, si indulgent pour les pécheurs, est saisi d'indignation à la vue de cette profanation, et le zèle de la maison de son Père qui le dévore (Jean, II, 17) se manifeste par l'expulsion des profanateurs. En deux occasions seulement cette sainte colère a éclaté. L'autre fois, c'est quand il reproche aux scribes et aux pharisiens leur hypocrisie et leur avarice, les appelant des sépulcres blanchis, brillants au dehors et au dedans pleins de corruption. (Matth., XXIII, 27.) Que dirait-il donc s'il revenait aujourd'hui dans nos églises à certains jours? Il y rencontrerait parfois, non plus des vendeurs et des acheteurs, mais des personnes mondaines qui passent pour avoir de la piété parce qu'elles savent accommoder les exigences de la vanité avec les pratiques de la religion, et qui s'y mettent à leur aise à peu près comme dans leur salon, se faisant presque des visites les unes aux autres, et s'entretenant des nouvelles et des relations du monde en face des autels du Dieu vivant. D'autres, tout en croyant accomplir leurs devoirs religieux, n'y vont guère que pour voir ou être vues. La vaine curiosité et les distractions qu'elle entraîne occupent presque tout le temps consacré à la prière, et au lieu de

tourner leur âme vers le ciel, elles la laissent se remplir des fantômes et des futilités de la terre. Pour quelques-uns le temple est un lieu de rendez-vous profanes, où naissent et s'alimentent de mauvaises pensées et des désirs souvent coupables. Quant aux solennités officielles, où la multitude des fonctionnaires civils et militaires est convoquée et se rend par ordre, ce qui l'affranchit du respect humain, on n'ose pas dire ce que ferait le Sauveur et quelle sainte colère le saisirait, s'il paraissait tout d'un coup au milieu de tant d'irrévérence, de légèreté et de mauvaise tenue. Beaucoup d'hommes, considérables cependant par leur rang, par leur science ou par leur fortune, qui passent pour des gens bien élevés, et qui rougiraient en effet de se conduire d'une manière inconvenante ou contraire à la politesse dans un salon, n'ont ni décence, ni retenue, ni respect dans la maison de Dieu. Ils assistent au service divin sans foi, sachant à peine ce qui s'y fait et ne s'en inquiétant guère, mais regardant tout ce qui se passe autour d'eux, parlant avec leurs alentours de toutes sortes de choses, même les plus scandaleuses; quelques-uns affectant par leur position extérieure, par une tenue sans gêne, par l'air ennuyé de leur physionomie, de ne prendre aucune part à l'office divin, pure cérémonie à leurs yeux, bonne pour les enfants, les femmes et les ignorants, mais

parfaitement inutile à des hommes intelligents, puissants ou riches comme eux. C'est un spectacle navrant pour une âme chrétienne, et elle ne serait pas étonnée que la colère de Dieu, à qui rien n'échappe, n'éclatât sur tant d'indignités qui déshonorent sa maison.

PRATIQUE.

Respectons la maison de Dieu qui ne doit pas plus être un lieu de conversations ou d'affaires du monde qu'un marché ou une caverne de voleurs. Tâchons de nous recueillir en y entrant, pour mettre notre âme en rapport avec Dieu, et de persévérer dans ce rapport vivifiant tant que nous y restons. Évitons les entretiens inutiles, les conversations mondaines; et au dedans, pendant notre prière, résistons de toutes nos forces aux distractions des sens, de l'imagination et de la pensée, afin de ne point profaner par des choses indignes de la Majesté divine ni le temple extérieur que Dieu habite, ni le temple intérieur que nous portons en nous-mêmes et où il fait ses délices de résider.

PRIÈRE.

Mon Dieu, nous vous en prions, daignez jeter un regard miséricordieux sur votre famille, afin que nos âmes, purifiées par la mortification de la chair, brûlent du désir de s'unir à vous. Que nos prières montent vers vous, ô mon Dieu, et veuillez éloigner de votre Église toute impureté et toute méchanceté. Par Notre Seigneur Jésus-Christ.

LE MERCREDI DES QUATRE TEMPS.

Liv. 3 des Rois, XIX, 3.

Élie étant venu à Bersabé en Juda renvoya son serviteur et fit dans le désert une journée de chemin. Puis il s'assit sous un genévrier, et désirant de mourir, il dit : Seigneur, c'en est assez, retirez mon âme de mon corps, car je ne suis pas meilleur que mes pères. Alors il se jeta à terre et s'endormit à l'ombre du genévrier. Mais voici qu'un ange du Seigneur le toucha et lui dit : Lève-toi et mange. Élie regarda derrière lui et il vit auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il mangea donc, il but et il s'endormit de nouveau. L'ange du Seigneur revenant une seconde fois le toucha et lui dit : Lève-toi et mange, car il te reste un grand chemin à faire. S'étant levé, il mangea et il but, et étant fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu.

Cette histoire d'Elie que l'Église nous fait lire au commencement du Carême, doit nous encourager dans la voie de la pénitence où nous venons d'entrer, et qui paraît toujours plus rude à son début. Le serviteur, que le prophète renvoie en partant, figure les secours et les consolations de la nature auxquels nous devons renoncer en nous enfonçant dans le désert de la mortification. Il faut laisser derrière nous les plaisirs, les amusements, les distractions permises en d'autres temps, et qui ne conviennent plus en celui-ci, parce qu'ils arrêteraient notre marche, ou nous éloigneraient du but, qui est la croix de Jésus-Christ sur la sainte montagne du Calvaire. Pleins de courage au départ, nous faisons d'abord comme Élie une journée de chemin dans le désert. Puis la fatigue arrive, la nature défaille, on s'arrête, on s'asseoit, on se laisse aller à terre, abattu par la vue de la longueur de la route, des obstacles à surmonter, et par le sentiment de sa faiblesse. En certains moments on va même jusqu'à désirer de mourir, parce qu'on n'a pas la force de combattre, et pour s'en épargner les efforts et les douleurs. Le sommeil du prophète sous le genévrier est l'image de ce découragement, de cette prostration, de cet abandon de nous-mêmes, où perdant parfois la conscience de notre vocation, le sentiment de nos forces et de notre dignité, nous sommes

disposés à tout laisser aller en nous et autour de nous par le désespoir de vaincre le mal.

Élie venait d'opérer un miracle devant tout Israël assemblé, afin de lui prouver la puissance de son Dieu qu'il avait abandonné, et de l'y ramener. Par sa prière il avait fait descendre le feu du ciel sur son sacrifice, tandis que les prêtres de Baal avec leurs supplications et leurs cris n'avaient pu allumer leur victime; et, cependant, malgré une preuve si éclatante du vrai Dieu et de la puissance de son ministre, le roi Achab ne se convertit pas, et la reine Jézabel menace le prophète de mort, parce qu'il a tué les prêtres de l'erreur. Élie effrayé s'enfuit au désert, et après une journée de marche, épuisé dans son corps, découragé dans son âme, il désire mourir! N'éprouvons-nous pas quelque chose de semblable quand, nous étant employés à faire quelque bien aux autres avec beaucoup de peines, de sacrifices et même de dangers, nous n'atteignons pas le but de nos efforts; ceux que nous avons tâché de convertir ou d'arracher au mal ne persistant pas dans la bonne volonté excitée en eux, ou même par une réaction d'ingratitude se tournant contre les instruments de leur salut, et persécutant leurs bienfaiteurs? N'est-ce pas aussi ce qui nous arrive dans la direction de notre propre conduite, quand après un grand effort pour surmonter un vice,

briser une habitude funeste, rompre les liens d'une mauvaise passion, effort dont le premier succès nous avait donné l'espérance de la victoire, nous retombons tout d'un coup dans une faute qui nous rejette en arrière, et croyons avoir perdu tout le fruit de nos peines et le gage de notre avancement? Alors aussi, comme le prophète découragé, on voudrait mourir; et dans cet abattement et la vraie douleur qui le cause, l'amour-propre a une grande part avec la honte de sa propre faiblesse ou le mécontentement d'avoir produit si peu de chose par tant de labeurs. On se jette à terre comme Élie, et l'on s'endort; c'est-à-dire qu'en laissant tout aller par manque de confiance et d'espoir, on cherche à éteindre dans une sorte de sommeil la conscience de ses peines et le sentiment de son impuissance. Comment sortir de cette léthargie funeste de l'âme, qui lui serait mortelle si elle durait? La suite de l'histoire nous l'indique.

L'ange du Seigneur touche le prophète endormi et lui dit : « Lève-toi et mange; » et en effet il trouva sous sa main du pain et de l'eau. Il mange, boit et se rendort. Mais l'ange l'éveille de nouveau et le presse encore de manger; « Car, lui dit-il, tu as un long chemin à faire. » L'avertissement céleste donné à Élie n'est-il pas le symbole de la grâce prévenante, qui vient à plusieurs reprises tirer l'âme découragée de son assoupisse-

ment, lui apportant et la pressant de prendre la nourriture dont elle a besoin pour ranimer ses forces et son courage, afin de pouvoir continuer son voyage ici-bas et remplir la mission qui lui a été donnée? Ce pain angélique, mangé par le prophète, est la figure du pain descendu du ciel, du pain au-dessus de toute substance, que Jésus-Christ a apporté à la terre avec son corps dans l'adorable sacrement de l'Eucharistie; et cette eau céleste est l'image du véritable breuvage, ou du sang de Jésus-Christ, qui communique la vie éternelle à ceux qui le boivent. Elle rappelle aussi le fleuve d'eau vive, qui, selon la parole du Sauveur, jaillira jusque dans l'éternité, du sein de tous ceux qui croiront en lui. (Jean, IV, 14.)

Puis, quand Élie est fortifié et comme muni par ce saint viatique, il se remet courageusement en route, et il marche sans boire ni manger pendant quarante jours et quarante nuits, jusqu'à ce qu'il arrive à Horeb, la montagne de Dieu. Exemple remarquable de la vertu du jeûne, pratiqué avec persistance après avoir été nourri abondamment par la grâce, jeûne recommandé par l'Église à tous les chrétiens pendant le Carême, parce que, est-il dit dans la Préface de ce saint temps, le jeûne élève l'âme en disciplinant le corps, et dompte les vices en ôtant aux mauvaises passions leur aliment et leur feu. Car rien

de grand dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre moral, dans les œuvres de l'esprit comme dans celles de la vertu, ne peut être produit par les hommes et surtout par des chrétiens, s'ils ne savent vaincre la concupiscence charnelle et maîtriser les appétits grossiers du corps. C'est pourquoi Moïse a passé quarante jours sur le Sinaï sans boire ni manger; et Jésus, pour nous donner l'exemple, et comme pour se préparer à sa mission divine, reste quarante jours dans le désert sans prendre de nourriture, ou plutôt ne se nourrissant que de cette autre nourriture dont il a parlé à ses disciples, qui est de faire la volonté de son Père. (Jean, IV, 34.)

Le jeûne du Carême imposé par l'Église, qui commence aussi par nourrir abondamment du pain et de l'eau du ciel les hommes de bonne volonté, qu'elle veut mener à la montagne du Seigneur, est donc un puissant moyen de perfectionnement spirituel, de progrès dans le bien, d'avancement vors le ciel; et c'est toujours un malheur de ne pouvoir le pratiquer tel que l'Église le recommande. Sans doute, son indulgence maternelle le proportionne à la faiblesse de chacun, ne voulant pas qu'on détruise le corps pour le soumettre. Mais aussi, quand ce moyen fait défaut à cause de l'infirmité humaine, elle veut qu'on le compense par un autre, ou qu'on supplée par

des aumônes plus abondantes, des prières plus fréquentes et d'autres bonnes œuvres, aux privations que le corps ne peut supporter. Mais rappelons-nous que le prophète ne se met en route pour un si long voyage, qu'après s'être fortifié par la nourriture apportée par l'ange. C'est pourquoi, au commencement de la sainte Quarantaine, quand il s'agit de la traverser comme le désert au milieu des fatigues et des privations pour arriver à la montagne de Dieu, c'est-à-dire au Calvaire, nous devons au début de ce voyage long et difficile, nous munir du divin viatique, sans lequel nous risquons de défaillir sur la voie douloureuse, où tout chrétien fidèle doit s'engager en ce temps et suivant ses forces à suivre son Rédempteur.

Évangile selon saint Matthieu, XII, 31.

Quelques-uns des scribes et des pharisiens dirent à Jésus : Maître, nous voudrions bien que vous nous fissiez voir un prodige. Mais il leur répondit : Cette race méchante et adultère demande un prodige, et on ne lui en donnera point d'autre que celui du prophète Jonas ; car comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans

le ventre d'un grand poisson, ainsi le fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. Les Ninivites s'élèveront au jour du jugement contre cette race et la condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, et il y a ici plus que Jonas. La Reine du midi s'élevera au jour du jugement contre cette race, parce qu'elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse du roi Salomon, et il y a ici plus que Salomon. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va dans les lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve pas. Alors il dit : Je retournerai dans la maison d'où je suis sorti ; et revenant il la trouve vide, nettoyée et parée. Alors il va prendre sept autres esprits plus méchants que lui, et entrant dans cette maison ils y habitent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. C'est ce qui arrivera à cette race criminelle. Pendant qu'il parlait encore au peuple, sa mère et ses frères étaient dehors, cherchant à lui parler. Quelqu'un lui dit : Voici votre mère et vos frères qui sont dehors et qui vous demandent. Mais il répondit :

Qui est ma mère et qui sont mes frères? Et étendant la main vers ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère.

Par les paroles de cet Évangile, qui ne semblent au premier abord qu'une condamnation des Juifs incrédules, Jésus affirme sa divinité, d'un côté par l'annonce de sa mort et de sa résurrection, dont l'histoire de Jonas est le symbole, et de l'autre, en disant qu'il y a en lui plus que Jonas et plus que Salomon. Jonas était prophète : donc Jésus est plus que prophète. Salomon avait été déclaré le plus sage des hommes; et c'est pourquoi on venait l'entendre et le consulter des extrémités du monde. Donc s'il y avait en Jésus-Christ plus que Salomon, c'est qu'une sagesse surhumaine parlait par sa bouche; il était plus savant que le plus savant des hommes, ou autrement la sagesse divine était en lui. Et cependant les sages et les savants d'Israël n'écoutent point sa parole et ne l'acceptent pas. Ils sont pires que les Ninivites, qui firent pénitence, quand Jonas vint les avertir. Ils sont bien au-dessous de la reine de Saba, qui

vint de si loin pour entendre la sagesse du roi d'Israël, et qui en fut ravie d'admiration.

Hélas ! que dira donc Notre-Seigneur au jour du jugement des chrétiens de nos temps, qui ont devant eux, comme motifs de foi en Jésus-Christ, bien plus de merveilles que les Juifs incrédules d'alors, toutes les prophéties concernant le Messie ayant été réalisées depuis, et l'Église, par son établissement prodigieux au milieu des oppositions du monde et des plus horribles persécutions, par sa propagation à travers le temps et l'espace, par cette royauté spirituelle qu'elle a fondée sur la terre et qui est la préparation du royaume divin, ayant démontré et démontrant tous les jours l'autorité et la puissance divines de son fondateur ! Aujourd'hui encore les docteurs de la loi et les savants demandent à Jésus-Christ des miracles pour croire à sa divinité, mais des miracles à leur façon, comme ils les entendent, et Dieu, en les opérant, devra se conformer à toutes les conditions de leur curiosité, à toutes les exigences de leur incrédulité. Certes, ce n'est pas le moyen d'obtenir des manifestations exceptionnelles de la toute-puissance divine. On ne somme point Dieu de faire des miracles; et quand il a la bonté d'en faire,. il les fait à sa manière et à son heure. Il écoute volontiers les humbles et il les élève; mais il résiste aux superbes et les abaisse, quand

il lui plaît, il les renverse du trône de leur orgueil. C'est donc toujours la même histoire, à savoir la puissance et la bonté de Dieu méconnues, insultées, repoussées par la méchanceté de l'homme, toujours prêt à se préférer à son Créateur, à violer sa loi pour se rendre indépendant, et s'aimant lui-même, aimant sa gloire, son plaisir, son intérêt par-dessus tout et contre tout. L'exaltation de son orgueil, en le soustrayant à l'action protectrice de la loi divine qu'il secoue comme un joug, le précipite misérablement dans la matière par l'entraînement des instincts de la chair, qu'il devrait dominer et dont il devient l'esclave.

A la fin de cet Évangile est annoncée une des vérités les plus profondes de la doctrine chrétienne. Qui est ma mère, qui sont mes frères? dit Jésus-Christ; ceux-là qui font la volonté de mon Père qui est au ciel. En effet, Marie a dû l'insigne honneur, le bonheur ineffable de concevoir et de porter dans son sein virginal le Verbe incarné, à son entière et pure soumission à la volonté divine, quand elle lui a été annoncée par l'ange, soumission admirablement exprimée par cette parole si humble : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ! Cet abandon d'elle-même entre les mains de Dieu et à son Esprit qui daigne la visiter, cette donation absolue de toute sa personne à l'accomplissement des desseins

divins, s'est continuée pendant toute sa vie et par tous ses actes. C'est pourquoi, toute âme chrétienne qui imitera la soumission et l'humilité de Marie, son obéissance d'esprit et de cœur, sa complète abnégation, recevra aussi en elle l'effusion de l'Esprit-Saint, et concevant le Verbe divin dans les entrailles de son être, elle portera Jésus en elle, elle l'enfantera spirituellement dans son sein, et elle le mettra au jour par ses paroles, par ses actions, par la pureté, la sublimité et le dévouement d'une vie vraiment chrétienne, parce qu'elle sera identifiée, autant qu'il est possible ici-bas, avec la vie de Jésus-Christ. Car le chrétien véritable, comme le nom l'indique, est un autre Christ, ou un porte-Christ, Christifère, comme disaient les Pères de l'Église. Celui-là peut dire avec l'Apôtre : « Je ne vis plus, moi, mais Jésus vit en moi. » (Gal., II, 29.)

Cette vérité est encore énoncée dans une autre parole de Jésus répondant à cette femme, qui exalte le bonheur de sa mère de l'avoir porté dans ses entrailles et nourri de son lait. Plus heureux encore, dit-il, ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent ! En effet, par la foi en la parole divine l'Esprit-Saint entre dans l'âme ; et sa vertu, qui la pénètre, y engendre l'image du Verbe divin, en sorte que l'âme ainsi fécondée devient véritablement la Mère de Jésus-Christ qu'elle porte en elle, et dont la vie devient la

sienne; ou autrement l'âme qui s'unit à Dieu par tout son amour, avec le plein acquiescement à sa parole et à sa volonté, devient l'épouse du Père céleste et, par conséquent, la Mère du Fils. Ce mariage ineffable, grand mystère en Jésus-Christ et en son Église, dit saint Paul (Éphés., v, 32), et dont le mariage humain n'est qu'un symbole, est la fin dernière de l'ascétique chrétienne, le comble de l'amour du Créateur et du bonheur de la créature. C'est pourquoi, dans les Livres saints, Sion, qui représente le peuple choisi, est toujours appelée l'épouse du Très-Haut, toute remplie de bénédictions et de prospérités quand elle est fidèle, accablée de reproches et de malheurs quand elle ne l'est pas. C'est le fond du Cantique des cantiques, qui est en effet un chant d'amour, un épithalame, mais d'un amour tout divin, l'hymne du mariage de l'âme avec son Créateur. Voici, du reste, un passage du vénérable Bède, qui confirme cette explication (Lib. 4, cap. 49, in Luc. II).

« Le Seigneur ajoute au témoignage de cette femme, qui déclarait Marie bienheureuse d'avoir enfanté et allaité Jésus, que non-seulement celle-là est heureuse, qui a mérité de concevoir corporellement le Verbe divin, mais aussi tous ceux qui se sont attachés à concevoir le Verbe dans leur âme par la foi, et à l'enfanter par leurs bonnes œuvres en eux-mêmes ou dans les autres

et à l'y nourrir. Car Marie elle-même, très-heureuse sans doute d'avoir été l'instrument temporel de l'incarnation du Fils de Dieu, l'est encore davantage, parce qu'elle est la gardienne éternelle de son amour. »

Le titre de *frère* que Jésus donne ici à ses disciples s'explique de la même manière et plus clairement encore. Car si par le sang de Jésus-Christ qui nous rend la vie du ciel dans le baptême en nous faisant de nouvelles créatures, nous devenons effectivement les fils adoptifs du Père, nous devenons aussi les frères du Fils unique qui l'est par nature, et en vertu de la filiation divine qui nous est accordée et de la fraternité qui s'ensuit, nous sommes les cohéritiers de Jésus-Christ. Nous sommes même ses frères selon la chair, puisque le Verbe divin ayant revêtu la nature humaine dans le sein de la Vierge, la chair et le sang qu'elle lui a donnés sont notre chair et notre sang.

Les disciples de Jésus ont donc une double fraternité avec leur maître, l'une naturelle et humaine du côté de la mère, qui est une fille d'Ève et qui est devenue spirituellement notre mère, puisqu'elle nous a donné celui qui est la vie ; l'autre surnaturelle et toute divine par la filiation du Père céleste, qui nous a régénérés dans l'Esprit-Saint par la vertu de son Verbe.

PRATIQUE.

Quand nous avons eu le bonheur, avec la grâce de Dieu, de chasser de notre cœur le démon impur, soyons bien sur nos gardes pour qu'il n'y rentre pas, malgré tous ses efforts et ses assauts réitérés. C'est le plus obstiné de nos ennemis, le plus difficile à vaincre; car plus qu'un autre il endurcit l'âme et la ferme à la parole divine et à sa vertu. Or, sans la foi en la parole de Dieu qui nous fait goûter l'éternelle vérité dans notre esprit et la concevoir dans notre cœur pour la reproduire par nos actions, nous ne pouvons participer au bonheur maternel de Marie, puisque nous ne porterons point Jésus-Christ en nous, ni à l'honneur de la fraternité divine, de l'héritage divin, parce que nous n'avons point la vie du ciel, qui peut seule nous rendre les frères de Jésus-Christ en nons faisant les enfants adoptifs du Père céleste.

PRIÈRE.

Seigneur, nous vous en prions, écoutez avec bonté nos prières et étendez la droite de Votre Majesté contre tous nos ennemis. Éclairez nos âmes du rayon de votre lumière, afin que nous puissions voir ce qu'il faut faire et accomplir tout ce qui est bien. Par Notre Seigneur Jésus-Christ.

LE JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE.

Ézéchiel, XVIII, 1.

Le Seigneur m'adressa la parole et me dit : D'où vient que vous vous servez parmi vous de cette parabole et que vous l'avez tournée en proverbe dans Israël? Les pères, dites-vous, ont mangé des raisins acerbes et les dents des enfants en sont agacées. Je jure par moi-même, dit le Seigneur Dieu, que cette parabole ne passera plus en proverbe en Israël; car toutes les âmes sont à moi. L'âme du fils est à moi comme l'âme du père. L'âme qui a péché mourra elle-même. Si un homme est juste, s'il agit selon l'équité, s'il ne mange point sur la montagne et s'il ne lève point les yeux vers les idoles de la maison d'Israël; s'il ne viole point la femme de son prochain et ne s'approche point de la sienne à certaines époques; s'il ne contriste personne, s'il rend à son débiteur le gage déposé, s'il ne prend rien par violence, s'il donne de son pain à celui qui a faim, et couvre celui qui est nu;

s'il ne prête point à usure et ne reçoit pas plus que ce qu'il a donné, s'il détourne sa main de l'iniquité et rend des jugements équitables; s'il marche selon mes préceptes et garde mon ordonnance pour agir selon la vérité; celui-là est juste et il vivra de la véritable vie, dit le Seigneur.

La première réflexion qui se présente à la lecture de ce passage d'Ézéchiel, et elle explique pourquoi l'Église nous le donne à lire en ce moment, c'est qu'elle veut nous rappeler que les œuvres de pénitence, dont elle nous a parlé dans l'épître précédente, le jeûne, l'abstinence et la mortification corporelle, bien que très-utiles au progrès spirituel, ne suffisent cependant point à la justification, et qu'il y faut joindre la pratique assidue de la justice par l'observation des commandements et l'exercice de la charité. C'est ce qui a été dit dans un Évangile précédent, où nous avons vu le Sauveur appeler à la possession du royaume céleste tous ceux qui ont eu soin de lui en la personne des pauvres et des malheureux. C'est pourquoi pour bien faire notre carême, il ne suffit pas de jeûner, d'observer l'abstinence, de s'imposer des mortifications, ni même de multiplier les prières et d'en-

tendre plus fréquemment la parole de Dieu ; tout cela est bien, mais il faut autre chose, qui est l'essentiel et comme la fin à laquelle tous ces moyens tendent et doivent nous préparer, à savoir l'observation exacte de la justice par l'accomplissement de tous ses devoirs, par le respect des droits d'autrui, et, par-dessus la justice, la pratique sincère et cordiale de la charité.

Une seconde réflexion plus profonde ressort des paroles du prophète, c'est que la justice divine ne fait point acception des personnes, et que dans son exactitude inaltérable, dans sa parfaite impartialité qui en fait la souveraine équité, elle rendra un jour à chacun selon ses œuvres; c'est-à-dire que chacun sera jugé en définitive sur ses actes propres, et par les effets mêmes de sa liberté et de l'emploi qu'il en aura fait.

Chaque âme répondra pour soi et non pour les autres, sauf les cas où, par l'intervention de sa volonté, sa responsabilité a été engagée dans la conduite d'autrui, et encore là même elle ne recevra que la part de peine ou de récompense afférente à la mesure de sa participation. Sans doute il existe une certaine solidarité entre les hommes comme entre les membres d'un même corps, et en vertu de cette union il y a un partage de joie ou de souffrance par la communauté de vie ; mais dans le corps de l'humanité les membres sont des êtres

intelligents et libres. Il y a entre eux autre chose qu'une sympathie organique, une réaction instinctive et fatale comme dans les êtres sans raison : il y a la loi de justice qui régit tous les agents moraux, et qui n'est accomplie que si chacun reçoit en proportion de ce qu'il a fait ou suivant son mérite. C'est une des preuves les plus frappantes de la nécessité d'une vie future, où l'imprescriptible justice devra être parfaitement réparée par un jugement final, qui mettra chacun à sa place en raison de ses mérites ou de l'usage qu'il aura fait de sa liberté pour le bien ou pour le mal, entre Dieu, le principe et la plénitude du bien, et Satan, l'auteur et le consommateur du mal.

Mais ce qui s'appliquait déjà aux Juifs est encore plus vrai des chrétiens, que le prophète désigne ici par son tableau du juste, qui vivra de la véritable vie. Car le Messie en rachetant l'humanité coupable au prix de son sang, qui a lavé le péché d'origine et en a détruit la fatalité, ce qui a été une véritable libération des hommes tenus jusque-là sous le joug de Satan, Jésus-Christ le Rédempteur, le Libérateur, le Sauveur, tout en laissant subsister la solidarité naturelle qui provient de la génération, a rendu à chaque homme sa liberté native en le régénérant par le baptême qui en a fait une créature nouvelle, c'est-à-dire une âme dégagée des liens du péché, purifiée de la

tache originelle, et ainsi n'étant plus sous l'anathème, en proie à la malédiction, objet de la colère divine et dans la mort. Renée à la vie du ciel par la vertu du sang du Fils qui l'a pénétrée, quoique par l'union avec son corps elle ait encore à subir les influences de la chair et du sang par lesquelles des dispositions bonnes ou mauvaises lui sont transmises, elle reçoit cependant par sa régénération un rayon de la puissance divine qui la rend capable de les surmonter; et sa liberté, aidée efficacement par la grâce, reprend sa force native exaltée par le secours qui lui est accordé, en sorte que désormais elle n'aura plus à subir de servitude morale, que celle à laquelle elle consentira en se dégradant. Voilà la liberté des enfants de Dieu, que Jésus est venu apporter au monde! Elle renaît en nous au baptême par l'infusion de l'Esprit divin; elle se développe par l'éducation chrétienne, par l'observation de la justice; elle se perfectionne par l'exercice de la charité, et enfin elle se consomme en s'identifiant à la liberté même de Dieu par la participation pleine à son éternelle vie dans le ciel. C'est ainsi que l'âme humaine, qui était devenue la proie du prince du mal, a été arrachée à son joug, Satan ayant été vaincu par la croix de Jésus-Christ sur le Calvaire, comme il le sera définitivement à la consommation des temps par son Église contre

laquelle tous les efforts de l'enfer ne prévaudront pas.

Ces considérations expliquent aussi ces paroles énergiques du Seigneur au prophète : « Toutes les âmes sont à moi ; l'âme du fils est à moi comme l'âme du père. L'âme qui a péché mourra elle-même ; » ce qui montre qu'aucune ne devra plus être punie pour le péché d'un autre, mais seulement pour le sien propre ; car toutes appartiennent à Celui qui seul les crée par son amour, pour sa gloire et pour leur bonheur. Quelles que soient les voies par lesquelles elles arrivent en ce monde, créatures de Dieu, faites à son image et devant reproduire sa ressemblance, c'est à lui seul en définitive qu'elles auront affaire ; à lui seul elles doivent le compte de leurs mérites ou de leurs démérites ici-bas. Dieu est leur unique juge, comme il est le seul Père, le seul législateur, le seul roi. De là la grandeur, la vertu, la liberté des âmes, ou leur indépendance de tout ce qui n'est pas Dieu ou pour lui, de qui seulement elles relèvent dans leur conscience, dans le plein exercice de leur intelligence et de leur volonté. De là aussi sortent plusieurs conséquences importantes pour les droits spirituels des individus dans la famille et dans la société, qu'il serait trop long d'exposer ici, et que nous retrouverons dans le cours de ces méditations

Évangile selon saint Matthieu, XV, 21.

Jésus ayant quitté la terre de Génézareth se retira du côté de Tyr et de Sidon, et voilà qu'une femme chananéenne, sortie de ce pays, se présenta à lui en s'écriant : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi : ma fille est misérablement tourmentée par le démon. Jésus-Christ ne lui répondit pas un seul mot. Alors ses disciples s'approchant de lui le priaient en lui disant: Accordez-lui ce qu'elle demande, parce qu'elle crie après nous. Mais il leur répondit : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Cependant elle s'approcha de lui et l'adora en lui disant : Seigneur, assistez-moi. Il lui répondit : Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. Elle lui répliqua : Cela est vrai, Seigneur; mais les petits chiens mangent au moins les miettes qui tombent de la table de leur maître. Alors Jésus lui dit : O femme, votre foi est grande ! qu'il vous soit fait comme vous le voulez; et sa fille fut guérie à l'heure même.

Il y a trois choses à considérer dans ce récit évangélique : la prière de la Chananéenne, la conduite des disciples, et ce qu'a fait Notre-Seigneur.

Cette mère, qui demande si instamment la guérison de sa fille, est une femme de Chanaan, *Syrophænissa*, dit saint Marc, donc de la race des gentils adonnés à l'idolâtrie et ignorant le vrai Dieu. Elle s'adresse néanmoins à Jésus, qu'elle appelle fils de David. Elle implore sa pitié sur sa fille possédée du démon. Elle croit donc à sa puissance, et il y a un commencement de foi dans la seule démarche d'aller implorer son secours. Mais en outre elle y met une insistance opiniâtre, que rien ne décourage. Elle poursuit les disciples de ses cris, au point qu'ils ne songent qu'à s'en débarrasser. Elle se jette aux pieds de Jésus sans se rebuter de son silence d'abord, ni ensuite de son refus exprimé en termes sévères et qui devraient lui paraître durs. Cette païenne enfin mérite que le Sauveur lui dise cette parole remarquable : ô femme, votre foi est grande, assez grande pour obtenir ce que vous désirez; et l'effet salutaire suit la parole de clémence. Sa fille est guérie au moment même.

Saint Jérôme dit (*Lib.* 2, *Comment. in cap.* 15 *Matthæi*) que la fille de la Chananéenne représente les âmes qui croient déjà, quoiqu'elles soient tour-

mentées par le démon, parce qu'elles ignorent le Créateur et sont encore engagées dans les ténèbres de l'idolâtrie. En appliquant ce fait et la pensée de saint Jérôme à ce qui se passe trop souvent au milieu de nous, quel encouragement et quelle espérance ne pouvons-nous pas en retirer ! Il peut donc y avoir un commencement de foi, même une foi vive en des âmes qui ignorent Dieu et qui sont abandonnées à toutes les erreurs, à toutes les passions, à tous les désordres que cette ignorance entraîne. Il ne faut donc pas désespérer du salut de ceux que nous aimons, quand ils paraissent le plus éloignés de Dieu, même ses ennemis. Saul, gardant les vêtements de ceux qui lapidaient saint Étienne, et ensuite persécuteur furieux des disciples de Jésus, était déjà marqué comme un vase de miséricorde, et l'instrument le plus efficace de l'établissement de cette Église, qu'il voulait détruire à son origine. Attendons seulement le moment de la grâce, et que ce cri, *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi, assistez-moi*, ou encore, *Seigneur, que voulez-vous que je fasse,* soit arraché du cœur bouleversé, et alors les loups deviendront des agneaux, et les ennemis de Jésus-Christ seront ses soldats les plus dévoués. C'est ce moment que les fidèles, qui ont à cœur le salut d'une personne aimée, doivent préparer et accélérer par leurs prières.

La conduite des apôtres en cette circonstance

nous donne une autre leçon. Saint Jérôme, dans le passage cité plus haut, dit qu'en ce temps-là ils ignoraient les mystères du Seigneur et ne comprenaient rien à sa conduite. Ils le prient donc d'accorder à cette femme ce qu'elle demande, soit par commisération, soit, ce qui est plus probable, et ils l'avouent eux-mêmes, à cause de l'ennui de ses cris importuns et pour se débarrasser d'elle. Hélas! combien d'œuvres, bonnes en apparence, nous faisons de la sorte, quand on nous persécute pour obtenir une aumône, un secours, un signe de protection, une parole de recommandation, un appui quelconque! Trop souvent nous n'accordons que pour nous délivrer de l'importunité des malheureux, ou pour en finir avec les obsessions de ceux qui les soutiennent. En ce cas évidemment c'est notre repos que nous cherchons et non le soulagement de la misère.. Nous agissons pour nous et non pour les autres, et l'amour de Dieu n'est pour rien ou pour bien peu dans notre action, qui peut être bienfaisante à un certain degré par son résultat extérieur, mais qui à coup sûr n'est pas charitable, si le désir de nous débarrasser d'un ennui en est le principal motif.

Enfin, ce que Jésus a fait ici doit exciter à la fois notre admiration et notre espérance. D'abord il ne répond rien à cette femme, non par un superbe dédain semblable à celui des scribes et des

docteurs de la loi, mais afin de ne point agir contre l'ordre qu'il a donné lui-même à ses disciples, de ne point aller d'abord chez les gentils ni dans les villes des Samaritains. C'est ce qu'il répond à leur instance : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Il ne refuse pas d'annoncer l'Évangile aux nations, mais il doit le prêcher auparavant aux enfants d'Israël, et la parole divine se reversera sur les infidèles à leur défaut. C'est ce que saint Paul dit plus tard aux Juifs orgueilleux et incrédules, qui repoussaient le don de Dieu. (*Act.* XIII, 46.) Ainsi le Sauveur poursuit sa mission avec fermeté, sans s'en laisser détourner par les cris d'une mère désolée ou par les obsessions intéressées de ses disciples. Jusque-là il ne voit dans ce qu'on lui demande que des affections humaines, des sentiments humains, des raisons vulgaires, et bien qu'il puisse en être touché, il n'en est point ébranlé. Ce qui nous apprend à persévérer dans les voies de la vérité, de la justice et du bien, que nous sommes appelés à faire prévaloir au milieu du monde en raison de notre position sociale ou par l'obligation de nos devoirs, nonobstant les supplications, les réclamations ou les importunités de tout genre dont nous pouvons être assaillis par les intérêts et les passions qui nous entourent et qui s'efforcent d'empêcher notre action, si elle leur est

contraire, ou de la tourner dans leur sens et à leur profit.

Jésus reste donc inébranlable au milieu de tout ce bruit, de cette agitation de la Chananéenne et de ses disciples. Mais voici qu'un autre élément intervient dans cette affaire, et celui-là n'est plus de la terre, mais du ciel. Alors la face des choses change, parce que son cœur en est vivement touché. La réponse sévère du Sauveur, loin de décourager la pauvre mère, a au contraire augmenté sa foi en faisant jaillir de son âme ce qui est le plus agréable à Dieu, le cri d'un cœur humble et contrit. Seigneur, a dit le psalmiste, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié. (Ps., L, 18.) Par les paroles si humbles de cette pauvre femme, qui se laisse comparer aux chiens, qui accepte et accroît encore ce qu'il y avait de pénible pour elle dans cette assimilation en demandant à être traitée comme les petits chiens, auxquels on permet de manger les miettes tombées de la table de leurs maîtres; cette réponse qui avoue si naïvement la supériorité de la maison d'Israël, l'indignité des gentils, et combien la première a droit d'être préférée aux seconds, cette abnégation d'amour-propre qui consent à être traitée comme les animaux, pourvu qu'elle ait la part la plus minime à la nourriture des enfants de Dieu, désarment la sévérité du Sau-

veur et font prévaloir la miséricorde sur la justice. Un rayon d'amour sort du cœur de Jésus et va se répandre avec sa parole sur la mère et sur la fille, qui ont donné l'exemple d'une si grande foi. Ici donc se réalise aussi une parole dite ailleurs aux Juifs : Dieu peut faire sortir des pierres des enfants d'Abraham. (Luc, III, 8.) Cette païenne, cette Chananéenne devient par l'ardeur de sa foi une fille d'Abraham, le père des croyants, et ainsi le Seigneur en accordant à son humilité l'objet de sa demande n'agit point contrairement à sa parole et ne déroge point à sa mission.

PRATIQUE.

Que notre prière soit comme celle de la pauvre Chananéenne, ardente, persistante même jusqu'à l'importunité, mais surtout pleine de foi et d'humilité. L'abnégation de nous-mêmes dans ce que nous demandons est ce qui touche le plus le cœur de Dieu. Les cris, les agitations, les emportements de la douleur ou de la passion, quand notre volonté propre en est la fin, ne l'émeuvent pas plus que les sollicitations intéressées ou le désir de nous épargner des peines. Que notre prière se termine toujours, au moins virtuellement, par la parole du Sauveur : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne !

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, nous vous en prions, accordez une attention favorable aux humbles supplications de votre peuple, afin que ceux qui mortifient leur corps par l'abstinence soient refaits et fortifiés dans leur âme par le fruit des bonnes œuvres. Par Notre Seigneur Jésus-Christ.

LE VENDREDI DES QUATRE TEMPS.

Ézéchiel, XVIII, 20.

L'âme qui a péché mourra elle-même. Le fils ne portera point l'iniquité du père, et le père ne portera point l'iniquité du fils. La justice du juste sera sur lui, et l'impiété de l'impie sera sur lui. Mais si l'impie fait pénitence de tous ses péchés, s'il garde tous mes préceptes et s'il observe la justice, il vivra certainement et il ne mourra point. Je ne me souviendrai plus de toutes les iniquités qu'il avait commises : il vivra dans les œuvres de justice qu'il aura faites. Est-ce que je veux la mort de l'impie, dit le Seigneur Dieu, et non qu'il se convertisse de sa voie et qu'il vive? Que si le juste se détourne de sa justice, et s'il commet l'iniquité et toutes les abominations que l'impie commet d'ordinaire, est-ce qu'il vivra? Toutes les œuvres de justice qu'il avait faites seront oubliées, et il mourra dans sa prévarication et dans son péché. Après cela vous dites : La voie du Seigneur n'est pas juste. Écoutez donc, mai-

son d'Israël : Est-ce ma voie qui n'est pas juste et ne sont-ce pas plutôt les vôtres qui sont perverties? Car lorsque le juste se sera détourné de sa justice et aura commis l'iniquité, il mourra dans les œuvres injustes qu'il a commises. Et lorsque l'impie se sera détourné de son impiété et qu'il aura accompli la justice, il rendra la vie à son âme. Reconnaissant son état et se détournant avec réflexion de toutes les iniquités qu'il a commises, il vivra certainement et il ne mourra point.

Le prophète a annoncé par les paroles lues dans l'épître précédente qu'il viendra un temps où le joug de la fatalité, qui pèse sur le genre humain depuis le péché d'Adam, étant brisé par le libérateur, chaque homme qui participera à la vérité de la rédemption, sera réhabilité dans sa liberté native, et deviendra lui-même l'arbitre de son sort par l'usage bon ou mauvais qu'il en fera ici-bas. Il sera donc l'artisan de son salut ou de sa ruine, en raison de son choix entre le bien et le mal, entre la vie et la mort posées devant lui. Ézéchiel poursuit la conséquence de cet état nouveau, où l'homme délivré de la mort par le baptême, affranchi du joug du mal par la vertu du

sang de Jésus-Christ, ne se perd ou ne se sauve plus que par l'effet de sa volonté, par la préférence ou la prédilection de sa liberté, et ainsi ne peut plus s'en prendre qu'à lui-même, s'il retombe dans le mal et dans le malheur qui le suit. Dieu, qui est le bien souverain, veut se donner à tous, comme la lumière se verse partout où elle trouve accès. Il est le soleil des esprits et il rayonne sans cesse et universellement sur tous les esprits. Il veut donc que tous vivent du bien qui sort de lui et de l'abondance de la lumière. Le juste vit de sa foi, dit la parole sacrée (Rom., I, 17); c'est-à-dire en recevant dans son cœur et en accomplissant dans sa conduite la parole divine qui est sa loi et son flambeau. Par là il s'unit intimement à Dieu, et vit de la vie divine qui fait son bonheur. Mais si la foi faillit ou s'éteint, ou s'il cesse de la réaliser par ses actes, le rapport vivant de son âme avec Dieu est interrompu, puisqu'il en détourne sa volonté, et ainsi elle cesse de vivre de l'éternelle vie; elle tombe dans la mort, qui est la privation de la vie: ce qui est l'effet du péché mortel.

Que si, au contraire, une âme séparée de Dieu par l'incrédulité ou le désordre, touchée de la grâce se retourne vers le ciel et y pose de nouveau son désir et son espérance, rejetant de son sein le venin du mal absorbé jusque-là, et attirant par son repentir et son humilité le rayon vital qui

rétablit son rapport avec son principe, la vie lui sera rendue, quand même elle eût commis tous les crimes, dont les souillures sont effacées par la grâce de son état nouveau. D'un côté comme de l'autre, c'est une question de fait; et le fait est déterminé par l'acte de la liberté humaine, par le choix de chacun, à qui il sera donné ce qu'il aura voulu.

Il sort de là une conséquence terrible et consolante à la fois : c'est que le plus juste des hommes peut toujours faillir, tant qu'il est dans l'épreuve, et qu'un seul péché mortel suffit, s'il n'a pas le temps d'en revenir, pour détruire l'effet d'une vie sans reproche jusque-là; car la mort laisse son âme dans l'état où elle la trouve, unie à Dieu ou séparée de Dieu. Mais par contre, et là est la consolation et l'espérance, une âme coupable des plus grands forfaits jusqu'au moment de la mort, peut les effacer tous d'un seul trait, pour ainsi dire, par un mouvement sincère de conversion qui la rattache à Dieu, comme le bon larron sur la croix, et lui rend les prémices de la vie divine en rétablissant son rapport vivant avec Celui dont elle émane. Toi, qui te crois juste et dans l'ordre, tiens-toi bien et prends garde de tomber, car il ne faut qu'une chute pour te perdre. Et toi, qui es devenu par ta faute l'esclave du mal qui t'a enfoncé dans le péché et dans le crime, reprends courage; il ne faut qu'un effort, un élan pour sor-

sortir de l'abîme. Lève-toi donc comme l'Enfant prodigue pour retourner vers ton père, qui en voyant ton repentir et ta bonne volonté de revenir à lui, te rendra le bonheur avec la vie dans les embrassements de son amour.

Évangile selon saint Jean, V, 1.

La fête des Juifs étant arrivée, Jésus monta à Jérusalem. Or il y avait à Jérusalem près la Porte des brebis une piscine, appelée en hébreu *Behtsaïda*, qui avait cinq galeries dans lesquelles étaient couchée une multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, qui attendaient le mouvement de l'eau. Car l'Ange du Seigneur descendait à un certain temps dans la piscine et en agitait l'eau, et celui qui y descendait le premier après l'agitation de l'eau était guéri, quelle que fût sa maladie. Or il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. Jésus l'ayant vu couché, et sachant qu'il était malade depuis longtemps, lui dit : Voulez-vous être guéri ? Le malade lui répondit : Je n'ai personne pour me porter dans la piscine après que l'eau a été troublée, et pendant le temps

que je mets à y aller, un autre y descend avant moi. Jésus lui dit : Levez-vous, emportez votre lit et marchez. Et à l'instant cet homme fut guéri, il prit son lit et marcha. Mais comme c'était le jour du sabbat, les Juifs dirent à celui qui avait été guéri : C'est le jour du sabbat, il ne vous est pas permis de porter votre lit. Il leur répondit : Celui qui m'a guéri m'a dit : Emportez votre lit et marchez. Ils lui demandèrent donc : Qui est cet homme qui vous a dit : Emportez votre lit et marchez ? Mais celui qui avait été guéri ne savait pas lui-même qui c'était ; car Jésus s'était retiré de la foule qui était dans cet endroit. Depuis, Jésus trouva cet homme dans le temple et lui dit : Vous voilà guéri, ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. Cet homme s'en alla trouver les Juifs et leur annonça que c'était Jésus qui l'avait guéri.

Ce miracle de Jésus-Christ semble plus difficile à expliquer que plusieurs autres, qui ont produit aussi des guérisons instantanées, parce qu'on n'y retrouve point la condition ordinaire de ces guérisons, qui est la foi du malade, comme chez

l'aveugle-né, ou la foi de ceux qui l'entourent comme pour le paralytique apporté avec tant de peine au Seigneur par le toit de la maison. L'homme de la piscine en effet ne connaît pas Jésus-Christ, et ainsi ne peut avoir confiance en sa puissance surnaturelle ni réclamer son assistance. Ce n'est donc pas sa foi qui attire sur lui la vertu divine dont il va ressentir les effets salutaires. C'est pourquoi Jésus lui demande, non pas s'il croit qu'il peut le guérir, mais simplement s'il veut être guéri. La réponse à cette question n'implique pas un acte de foi surnaturelle de sa part; car quel est le malade qui ne veut pas être guéri?

On peut donc dire qu'en ce cas comme en plusieurs autres un fait merveilleux s'est accompli pour manifester la gloire de Dieu par la puissance du Sauveur, qui va éclater aux yeux de tout le peuple et confondre la jalousie et la mauvaise volonté des Juifs. Dans la résurrection de Lazare, par exemple, ce n'est pas seulement par pitié pour sa sœur et pour leurs amis que Jésus opère le miracle. Il est clair qu'il y voit une occasion de montrer le pouvoir divin dont il dispose, puisqu'il attend plusieurs jours après qu'on lui a annoncé la maladie de Lazare, et le laisse mourir sans aller à son aide, malgré les avis répétés et les tendres supplications de Marthe et de Marie. Il prédit même que cette maladie n'ira pas jusqu'à

la mort, et quand ses disciples la lui annoncent, il répond que Lazare n'est qu'endormi. Il l'a laissé mourir pour le ressusciter, afin que cette résurrection, le plus grand des miracles de l'ordre physique, devînt aussi le plus éclatant témoignage de sa divinité. Le but de la guérison miraculeuse de l'homme de la piscine paraît être le même, et en effet nous voyons qu'elle produisit une grande émotion parmi le peuple de Jérusalem, les uns y trouvant un motif d'exalter Jésus-Christ et de croire en lui, les autres de l'accuser de violer la loi et de le calomnier.

Après cette réflexion, nous nous bornerons à rapporter brièvement quelques considérations des Pères de l'Église commentant ce passage et notamment de saint Augustin, de saint Chrysostome et du vénérable Bède.

Saint Augustin fait remarquer (*Tract.* 21 *in Joan.*) que la piscine probatique (du grec Πρόβατον qui veut dire brebis), s'appelait ainsi, parce que les prêtres lavaient dans ses eaux les corps des victimes immolées, et il y voit une image du baptême qui lave toutes les souillures. C'est pourquoi, ajoute-t-il, il y avait là des malades de tout genre qui venaient y chercher leur guérison, des aveugles, des boiteux, des paralytiques, comme le baptême guérit toutes les maladies de l'âme ou efface tous les péchés.

Saint Chrysostome dit (*Homel.* 35 et 36 *in Joan.*) que de même que l'eau de la piscine ne guérissait pas naturellement, comme une eau minérale quelconque, mais par la vertu qu'un ange y déposait à certains moments en troublant l'eau, ainsi dans l'eau du baptême c'est le Seigneur des anges qui y descend par son esprit et la rend capable de guérir les âmes. Mais il y a cette différence qu'un seul était guéri par la piscine, celui qui y descendait incontinent après le trouble de l'eau; tandis que la vertu de l'eau du baptême ne s'épuise point par les guérisons qu'elle opère, comme la lumière qui se multiplie en se répandant. Tous peuvent être guéris, et à tout moment, dans la piscine sacrée.

Le saint docteur insinue en outre que la foi du malade est cependant pour quelque chose dans sa guérison. Notre-Seigneur, dit-il, commence par l'interroger familièrement, comme pour ouvrir la porte à la foi et l'exciter. Il ne lui demande pas s'il croit en lui, puisque cet homme ne le connaît pas; mais il est touché de sa patience, qui supporte depuis trente-huit ans son mal sans murmurer, et aussi de son impuissance à profiter par lui-même du bienfait de l'eau qui pourrait le guérir. En effet, le malade répond avec douceur à la question du Sauveur, ne se fâchant pas de ce qu'il lui demande s'il veut être guéri, et acquies-

çant aussitôt à sa parole, quoiqu'elle pût lui paraître singulière et même dérisoire : « Prends ton lit et marche. » Il aurait pu, dit saint Chrysostome, fairè des objections et dire à cet inconnu qui commande à un paralytique de marcher : « Eh quoi ? Êtes-vous donc plus puissant que l'ange de la piscine ? » La promptitude à exécuter ce qui lui est ordonné ne semble-t-elle pas indiquer qu'il obéit à Jésus comme au Seigneur des anges?

Puis une fois guéri, cet homme ne se cache pas de l'avoir été, malgré les menaces des Juifs qui accusaient son bienfaiteur d'avoir violé le sabbat. Il confesse franchement celui qui l'a guéri, quoiqu'il ne sache pas son nom, et plus tard, quand il reconnaît Jésus dans le temple, il le proclame devant tous l'auteur du miracle, et publiant à la fois le bienfait et sa reconnaissance il annonce et prêche Jésus à sa manière. Exemple pour beaucoup de chrétiens tièdes ou incertains de nos jours qui n'osent pas professer leur foi devant le monde, malgré les bienfaits qu'ils lui doivent et les grâces nombreuses dont ils ont été l'objet!

Enfin, ajoute saint Chrysostome, cette parole que Jésus lui adresse en le retrouvant dans le temple : « Tu es guéri maintenant, ne pèche plus à l'avenir de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire », semble indiquer que la maladie de cet homme avait été la suite de ses péchés, probablement de

certains désordres qui amènent ordinairement la paralysie, ou ce que l'évangéliste appelle le dessèchement des membres. C'est pourquoi il lui est recommandé de ne plus recommencer, de peur que la récidive ne produise un plus grand mal. A cette occasion le saint docteur fait remarquer que la plupart des maladies, sinon toutes, proviennent du péché, le corps portant les suites des fautes de l'âme qu'il aide à commettre. Aussi Jésus dit-il à un autre paralytique qu'il guérit aussi : Vos péchés vous sont remis. Il enlève la cause pour détruire l'effet.

Le vénérable Bède voit dans cette parole du maître : « Prends ton lit et marche », une exhortation au pécheur engourdi et rendu impuissant, par une longue habitude du mal et la tyrannie de ses passions, à faire un effort, à se redresser, à sortir de sa torpeur pour n'être plus à charge aux autres, ou porté par eux comme le paralytique. Par cet élan généreux dont la parole de Jésus le rendra capable, s'il la reçoit avec confiance de la bouche de l'Église, il reprendra le gouvernement de lui-même en s'arrachant aux liens de la sensualité, et il pourra à son tour porter les autres qui l'ont porté si longtemps, ou au moins les supporter avec patience comme il a exercé la leur par ses désordres et par son impuissance qui en a été la suite.

PRATIQUE.

Imitons la patience du paralytique de Bethsaïda qui attendit tant d'années son libérateur, et le trouva au moment où il y pensait le moins. Nous aussi nous le trouverons, quelle que soit la maladie de notre âme, même quand elle l'affligerait depuis la plus tendre enfance, si nous le désirons vivement et que nous soyons prêts à exécuter sa parole, dès qu'elle nous arrivera. Plus heureux que lui, la piscine de la régénération et de la purification nous est toujours ouverte, et il ne nous faut qu'un peu de bonne volonté pour y descendre et profiter de sa vertu salutaire. Mais une fois guéris et rendus à la vie du ciel, comme le paralytique aussi, rendons gloire à celui qui nous a sauvés et confessons hautement sa puissance surnaturelle devant ses ennemis d'aujourd'hui, qui le calomnient encore et le blasphèment comme les Juifs pendant sa vie, pour échapper à l'aveu de sa Divinité.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, soyez favorable à votre peuple et regardez-le avec pitié, soutenant par un secours plein de bonté ceux auxquels vous avez accordé la grâce de vous servir. Daignez exaucer nos prières, ô Dieu miséricordieux, et éclairer nos esprits de la lumière de votre grâce. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE SAMEDI DES QUATRE TEMPS.

1re Épître de saint Paul aux Thessal., V, 14.

Mes frères, nous vous en prions, reprenez les esprits inquiets, consolez les pusillanimes, soutenez les faibles, soyez patients envers tous. Prenez garde que nul ne rende à un autre le mal pour le mal; mais cherchez toujours à vous faire du bien les uns aux autres et à tout le monde. Soyez toujours dans la joie. Priez sans cesse. Rendez grâces en toute chose; car c'est là ce que Dieu veut que vous fassiez tous en Jésus-Christ. N'éteignez point l'esprit, ne méprisez pas les prophéties. Éprouvez tout et gardez ce qui est bon. Abstenez-vous de tout ce qui a quelqu'apparence de mal. Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même en toute manière, afin que votre esprit, votre âme, votre corps se conservent sans tache pour l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ.

Arrêtons-nous aux paroles de cette épître, qui

paraissent à première vue plus difficiles à comprendre.

1° *Soyez toujours dans la joie* — on objectera peut-être qu'on ne se réjouit pas à volonté, quand on a des peines de cœur, d'esprit ou de corps à supporter; on ne secoue pas le chagrin comme on veut, surtout s'il est profond et s'il atteint l'âme dans ce qu'elle a de plus intime. Cependant l'Apôtre dit encore ailleurs : *Gaudete, et iterum dico gaudete*, réjouissez-vous et je vous le repète, soyez dans la joie (*Philip.*, IV, 4). Il faut que cela soit possible, puisqu'il le recommande si instamment. C'est qu'il y a deux sortes de joie comme deux sortes de tristesse (2 *Cor.*, VII, 10), l'une dans les sens et selon le monde, l'autre dans l'esprit et selon Dieu, et cette dernière peut se goûter même au milieu des souffrances du corps et des douleurs du cœur, si dans le feu de la tribulation on reste patient, calme, résigné, abandonné entre les mains de Dieu dont on adore la providence, même quand on n'en comprend pas les desseins, avec la confiance qu'il ne nous laissera pas charger au delà de nos forces, et que sa grâce soutiendra notre faiblesse.

2° L'Apôtre nous indique les moyens d'obtenir cette joie du ciel, qui vient ranimer notre âme au milieu des orages de la terre. C'est d'abord de ne point se relâcher dans la prière : ce qui arrive trop souvent aux personnes affligées, se laissant aller

au découragement parce qu'elles n'ont point été exaucées comme elles l'entendaient, et que l'épreuve qu'elles redoutaient ne leur a point été épargnée. C'est une des tentations les plus dangereuses pour les âmes adonnées à la piété. Tant qu'elles en goûtent les douceurs, les consolations, elles prient volontiers et semblent marcher avec confiance et allégresse sous le vent du ciel et dans la voie chrétienne. Mais si l'horizon se trouble et qu'une tempête éclate sur elles ou sur ce qu'elles ont de plus cher, qu'un désastre ou une grande douleur s'ensuivent, elles sont prêtes à laisser la prière comme inutile ou impuissante, parce qu'elle ne les a point préservées du malheur, comme si Dieu devait satisfaire tous nos désirs, même les plus légitimes, comme si ce qu'elles ont demandé avec tant d'instance, et qui leur a été refusé, n'eût pas été peut-être la cause de malheurs plus grands encore.

Prions donc sans cesse, et surtout quand nous avons le plus à souffrir; car c'est alors que nous avons le plus besoin de secours. Mais pour prier comme l'Apôtre le veut, il n'est pas nécessaire d'y avoir toujours l'esprit tendu, ni de réciter sans relâche des oraisons. Les paroles ne sont que les signes ou le corps de la prière, qui peut être vive, ardente et continue, sans que l'esprit combine des pensées et que la bouche articule des mots. C'est

la prière intérieure ou mentale qui est l'âme de la prière extérieure ou orale. La conversion habituelle de l'âme vers Dieu, faisant tout en sa présence et lui offrant tout ce qu'elle fait, le désir incessant de lui obéir en toutes choses et de lui plaire par tous les moyens, ne voulant que ce qui est conforme à sa loi, et repoussant ce qui lui est contraire avec la disposition de se remettre entre ses mains, quoi qu'il arrive; voilà le fond de la prière intérieure, la source où elle prend son cours et qui l'alimente sans cesse. Et alors, quoi qu'on fasse et en quelque situation qu'on se trouve, un mot, une exclamation, un regard vers le ciel, un mouvement du cœur suffisent pour en exciter le courant et l'entretenir; ce qui donne à l'âme affligée un calme tout particulier et cette joie intime dont parle l'Apôtre, parce qu'elle se sent comme suspendue au trône de Dieu par le lien de la prière et sous l'égide de sa bonté toute-puissante.

3° Le second moyen indiqué par saint Paul pour avoir la joie du cœur au milieu des peines de cette vie, c'est de rendre grâces à Dieu en toutes choses et de tout ce qui nous arrive; ce qui n'est possible, comme il le dit, qu'en Jésus-Christ et par sa grâce. Il est écrit ailleurs (1 *Cor.*, X, 31) : « Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, » c'est-à-dire même dans les choses qui semblent le moins importantes, « faites tout pour la gloire de Dieu ». Ici

l'Apôtre nous conseille d'accepter tout comme venant de sa main, soit qu'il veuille en effet ce qui arrive pour nous éprouver, soit qu'il le permette seulement, comme dans beaucoup de tentations. Ce qui ne doit pas nous empêcher de repousser vigoureusement les attaques du mal; car nous sommes alors dans le cas de la défense naturelle, et souvent notre position nous impose le devoir de nous opposer, autant qu'il est en nous, au succès de l'iniquité et de travailler au triomphe du bien. Mais quand nos efforts sont infructueux, et que la cause de la vérité et de la justice semble vaincue et l'iniquité prévaloir, tout en dégageant notre responsabilité et acquittant notre conscience par une lutte persévérante, sachons supporter ce que nous n'avons pu empêcher et ne nous indignons pas; ne nous irritons pas de paraître opprimés; car alors l'amour propre aurait plus de part dans notre douleur que la conscience de la justice violée, et le sentiment du bien. Rendons grâces à Dieu, même dans notre défaite, non pas de ce que le mal a prévalu, ce qui est toujours un malheur; mais de ce qu'il nous accorde la patience pour le subir et surtout la charité pour le diminuer. De cette manière le mal se tourne en bien dans notre cœur, et comme Dieu seul peut opérer cette heureuse transformation au dedans de nous comme au dehors, c'est à sa main misé-

ɪicordieuse que nous devons la paix, même au milieu des tribulations, et la joie céleste qui la suit.

N'éteignez pas l'esprit. — C'est le Saint-Esprit avec tous ses dons qui se communique par les sacrements et par la grâce. Il est allumé en nous au baptême par la grâce infuse, qui régénère l'âme et la revêt de justice et de pureté. L'enfant éteint l'esprit en lui ou au moins en ternit l'éclat, quand il commence à altérer la vérité par le mensonge, la pureté par la sensualité, la justice par l'égoïsme. Il est rallumé dans son cœur par la vertu de la confession, et il menace de s'éteindre de nouveau, s'il retourne au péché; il s'éteint même tout à fait dans les ténèbres du péché mortel. L'esprit est allumé par le flambeau de la parole divine qui éclaire l'âme, l'échauffe, et la porte à tout ce qui est bien. Il est éteint par les concupiscences de la chair et dans l'emportement des passions qui en sortent. Il est allumé dans l'âme qui reçoit en elle avec foi celui qui est la lumière et la vie, et elle vit en effet alors de la vie du ciel. Mais il s'éteint si cette lumière n'est pas entretenue, si elle est couverte et étouffée de nouveau par le goût des choses terrestres, par les instincts grossiers du corps. L'esprit se donne avec toutes ses vertus dans le sacrement de confirmation, qui rend l'homme capable de tout faire et de tout souffrir, même la

mort, en témoignage de sa foi et pour affermir le royaume de Dieu. Puis il se retire, il s'évanouit, si ses dons restent négligés, sans culture, sans fruits, et qu'au lieu de devenir un soldat vaillant de Jésus-Christ, comme le sacrement lui en a conféré le caractère et la puissance, le chrétien amolli retourne dans le camp du monde qu'il avait juré de quitter, abandonnant lâchement la cause de son libérateur. Enfin l'esprit est allumé par la méditation sérieuse de la parole sacrée, par la prière assidue, par toutes les lumières et les bonnes inspirations que procurent ces pieux exercices. Mais il est éteint par la lecture des mauvais livres qui excitent les passions, par la négligence de l'oraison qui rejette l'âme sous les influences du monde et dans les illusions de la chair. La vie du chrétien consiste donc à entretenir dans son intérieur la lumière de l'Esprit saint, qui y a été allumée par Jésus-Christ. La vie non chrétienne est de le laisser s'éteindre et mourir : ce qui rejette l'âme de la splendeur du ciel dans les ténèbres de la terre.

Examinez toutes choses et gardez ce qui est bon. On voit qu'au sens de l'Apôtre la foi chrétienne n'exclut pas l'examen ni la liberté de l'esprit. Il est permis au fidèle de tout examiner, cela lui est même prescrit, comme il est dit ici. En matière de dogme et de morale il s'en rapporte aux déci-

sions et aux commandements de l'Église, instituée divinement pour l'instruire des vérités célestes, et qui a reçu à cette fin les paroles de la vie éternelle. Mais pour l'application de ces hautes vérités à la science et à la pratique de la vie, il doit user de son intelligence et éprouver par sa raison tout ce qui lui est proposé. Il y a là pour la pensée un cercle immense, où elle peut légitimement s'exercer, et avec d'autant plus d'élévation et d'assurance que la parole divine lui ouvre le monde de l'infini où elle ne pourrait pénétrer seule, et qu'en s'appuyant sur les principes transcendants qu'elle lui révèle, elle peut juger sainement les choses inférieures qui en dérivent et qui en sont les copies imparfaites ou les reflets passagers. Qu'on ne dise donc plus que la foi rétrécit l'esprit et obscurcit l'intelligence. Elle les illumine au contraire des clartés du ciel, et les dilate par l'immensité de l'infini.

Enfin saint Paul affirme que la perfection humaine est dans la sainteté, c'est-à-dire, comme il l'explique, dans la pureté complète de l'âme, de l'esprit et du corps, et qu'ainsi pour posséder le ciel et jouir de la béatitude divine, il ne doit rester aucune tache, aucune souillure dans ces trois parties de l'homme. Il est écrit ailleurs que rien d'impur n'entrera dans le royaume céleste. Plus de tache dans l'âme, c'est-à-dire plus de préfé-

rence d'elle-même, de sa volonté, de son désir, de sa gloire, de son plaisir, de son intérêt à la volonté divine, à la loi de justice, à la vérité! Subordination entière de l'amour-propre à l'équité, qui traite le prochain à l'égal de soi, à la charité qui l'aime plus que soi-même, puisque à l'exemple de Jésus-Christ, elle est prête à se dévouer pour les autres! Plus de tache dans l'esprit, c'est-à-dire renoncement à sa vue propre, à sa propre pensée en face de la vérité; plus d'exaltation ni d'enflure dans sa science, et n'y chercher par l'exercice de l'intelligence que le discernement sincère du vrai et du faux sans rapport à son intérêt ni à sa gloire! Plus de souillure dans le corps, c'est-à-dire que parfaitement soumis à la raison comme celle-ci à la volonté divine, le corps doit remplir exactement ses fonctions de serviteur et d'instrument, sans être jamais entraîné par la concupiscence charnelle, et ne s'employant, conformément à sa destination, qu'à exécuter les ordres d'une volonté droite et d'une intelligence éclairée par la lumière divine! Qu'on juge d'après cela combien d'hommes peuvent espérer d'aller directement au ciel en sortant de ce monde, et quel bonheur c'est pour les chrétiens fidèles, pleins de bonne volonté, mais faibles et qui portent encore au moment de la mort bien des souillures dans leur âme, leur esprit et leur corps,

que la miséricorde divine leur ait préparé un lieu de purification, ou ils achèveront les expiations et dépouilleront toutes les impuretés de leur vie terrestre. Leur conversion sincère vers Dieu, le désir qu'ils ont de se donner à lui, déjà réalisé en partie par leur rupture avec le mal, et le rejet volontaire par la confession de tout ce qui les y avait attachés ici-bas, les a remis en rapport vivant avec le Père céleste qui veut leur salut et qui leur en donne l'assurance, quand ce qui les sépare encore de sa pureté infinie sera enlevé de leur âme, et ne fera plus obstacle à leur pleine participation à l'éternelle vie. C'est donc un immense bienfait, que de se reconnaître avant de mourir avec le sentiment de sa misère, de son indignité, de son impureté, désavouant sincèrement tout ce qui a pu offenser Dieu et violer ses commandements afin de se réconcilier avec lui, et implorant sa miséricorde par les mérites de Jésus-Christ notre Sauveur. Ce retour à Dieu dans la dernière crise de l'existence terrestre qui décide de notre éternité, cette conversion d'un pécheur, même chargé d'iniquités, peuvent être tellement vifs, sincères et pleins de bonne volonté par une foi ardente en la grâce du Rédempteur, que l'âme soit remise subitement dans la voie de la vie, dans le chemin du salut, s'y élevant même quelquefois directement et d'un seul coup, comme il est arrivé au bon

larron, qui, pour avoir confessé Jésus-Christ mourant à côté de lui sur la croix en face des outrages et des blasphèmes, a eu l'insigne bonheur d'entendre cette douce parole : Aujourd'hui, je vous le dis, vous serez avec moi dans le paradis.

(L'Évangile de ce jour est le même que celui du lendemain. Nous y renvoyons le lecteur, pour le *Commentaire*, la *Pratique* et la *Prière*.)

LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Épître (1 aux Thess., IV, 1-17).

Mes frères, nous vous prions et vous conjurons par le seigneur Jésus, afin que, ayant appris de nous comment vous devez marcher dans la voie de Dieu pour lui plaire, vous y marchiez en effet de telle sorte que vous y avanciez de plus en plus. Vous savez quels préceptes je vous ai donnés de la part du Seigneur. Car la volonté de Dieu est que vous vous sanctifiiez, que vous vous absteniez de la fornication, que chacun de vous sache posséder le vase de son corps saintement et avec honneur, et non point dans la passion de la concupiscence, comme les gentils qui ne connaissent point Dieu. Que personne ne fasse violence à son frère, ni ne le trompe en affaires, parce que le Seigneur est le vengeur de toutes ces choses, comme nons l'avons déjà dit. Car Dieu ne nous a point appelés à l'impureté, mais à la sanctification.

L'Église en ce saint temps où nous devons particulièrement travailler à nous améliorer par tous les moyens, nous recommande dans cette épître de ne pas nous arrêter dans la voie du bien, si nous avons le bonheur d'y marcher, et de nous affermir de plus en plus dans l'observation de ses préceptes et la pratique de ses enseignements. C'est donc au progrès qu'elle nous invite; elle veut que nous avancions tous les jours, si peu que ce soit, dans le chemin de la perfection, et surtout que nous ne reculions jamais. Demandons-nous donc si nous prenons sérieusement à cœur cette recommandation, et si, par exemple, dans nos examens de conscience nous nous attachons à constater chaque jour s'il y a eu de l'avancement, de l'arrêt, ou du recul, surtout en ce qui concerne notre défaut principal et les mauvaises habitudes où nous sommes le plus engagés. Demandons-nous si réellement, d'une confession à l'autre, il y a eu de l'effort pour nous affranchir, pour nous élever, et si nous avons vraiment profité de nos aveux et des paroles de blâme ou d'encouragement qui nous ont été données, pour combattre sérieusement le mal dont nous nous sommes accusés et ne plus retomber dans les mêmes fautes Hélas! que de tiédeur, de légèreté ou d'imprudence pour nous garantir ou pour lutter, même

quand nous reconnaissons la gravité du péché rejeté avec contrition et avec le désir de ne plus le commettre. Nous tournons souvent et longtemps dans le même cercle en croyant marcher en avant, nous retrouvant au point de départ, quand nous nous croyions près du terme. C'est en ces jours de grâces qu'il faut redoubler d'efforts, l'Église nous fournissant abondamment, en ce temps favorable au renouvellement intérieur, tout ce qui peut seconder l'élan généreux du cœur et la réalisation de notre bonne volonté.

Ici se trouve la vraie doctrine du progrès, dont on parle tant de nos jours, que la philosophie humaine prône partout, dont elle inscrit le nom sur son drapeau comme si elle en avait le privilége, dont cependant elle ne peut dire nettement la nature, ni la fin ni les moyens, ou qu'elle explique d'une manière si obscure et si vague, que le bon sens de la multitude n'y comprend rien et ne sait à quoi se prendre. Mais le progrès enseigné aux hommes par l'Évangile est clair, le but en est parfaitement déterminé, et les moyens pour y arriver sont simples et à la portée de tous, avec l'aide de Dieu qui ne manque jamais aux hommes de bonne volonté. Il est le même pour tous; et tous, grands et petits, puissants et faibles, savants et ignorants peuvent entrer dans la voie indiquée par la parole divine,

atteindre le terme où elle mène. Et si tous, en effet, y entraient sincèrement et y marchaient avec courage, chacun, progressant en soi en même temps que les autres, contribuerait au bien de tous en faisant le sien, comme tous les rayons d'un cercle se soutiennent l'un l'autre par un admirable accord en gravitant vers le même centre.

Le progrès véritable est dans la tendance continuelle de l'âme vers Dieu, c'est-à-dire vers le bien parfait, la vérité pure, vers la lumière infinie et la beauté souveraine ; car Dieu est tout cela. Lui seul est bon, dit l'Évangile (Matth., XIX, 17). parce qu'il est le principe de tout bien. Je suis la lumière et la vérité, a dit Jésus-Christ (Jean, VIII, 12), et la splendeur de la vérité est l'infinie beauté. L'âme faite à l'image de Dieu doit donc pour répondre à sa destination reproduire son modèle autant qu'il est en elle, et par conséquent éliminer, exclure de son existence tout ce qui est contraire au bien, au vrai et au beau, c'est-à-dire le mal, le mensonge et le laid. Le progrès est donc pour elle dans son dégagement de ces choses. Elle avance à mesure qu'elle s'en détache ; elle s'épure à mesure qu'elle se retire de ce qui la dégrade, et d'abord de la concupiscence de la chair, dont les instincts brutaux rendent l'homme semblable à la bête, tandis qu'en les dominant et gardant son corps dans la chasteté, il s'assimile à l'ange et se rapproche de la vie du ciel.

C'est le premier degré sans lequel il lui est impossible de monter plus haut. Car celui qui est l'esclave de son corps reste attaché à la boue de la terre, et n'a plus même d'aspiration vers le ciel.

Le second degré, indiqué ici par saint Paul, est dans l'accomplissement exact de la justice, qui rend à chacun ce qui lui est dû et ne cherche à tromper personne dans les relations de tous les jours et avec tous. Par l'exercice persévérant de l'équité l'homme reproduit parmi ses semblables la justice divine, il en est l'image sur la terre en même temps que l'instrument.

Le troisième degré est la charité, dont l'Apôtre parle plus bas au verset 9e de ce chapitre, par laquelle, dit-il, Dieu lui-même en la personne de Jésus-Christ nous a appris à nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés, c'est-à-dire à donner notre vie pour nos frères, comme il a versé son sang pour nous. C'est la charité qui rapproche le plus l'homme de Dieu par l'amour surnaturel qu'elle lui inspire, et parce qu'elle le rend capable d'aimer comme Dieu aime, ce qui est la plus haute perfection, c'est-à-dire pour le bien seul, dans l'intérêt unique de la vérité, et pour le bonheur de tous. Purifiée ainsi par la continence, par la justice et par l'amour, ce qui fait l'échelle et les degrés successifs de son véritable, de son unique progrès, après qu'elle a passé heureuse-

ment à travers toutes les luttes qu'exige cette ascension graduée, les tentations de la chair, les assauts de l'iniquité et les entraînements de l'égoïme, l'âme touche au but. Elle est tout près du centre de vie vers lequel elle a gravité constamment sur la terre; et s'il n'y a plus en elle rien d'impur qui l'empêche de s'unir à celui qui est la pureté même, elle y est portée, entraînée par la mort qui est pour elle une délivrance, un triomphe, parce que, en achevant de briser les liens qui l'attachent ici-bas, elle consomme son union avec l'objet de son amour et la fait entrer en partage de sa gloire infinie et de son éternelle félicité. Telle est la haute destination de l'homme selon les desseins de son créateur qui l'a faite dans cette vue à son image et à sa ressemblance. Telle est la voie qui y mène, et c'est aussi la voie du vrai progrès, dont la fin est, comme dit l'Apôtre la sanctification de l'âme par la pureté, par la justice et par la charité. *Hæc est enim voluntas Dei sanctificatio vestra.*

Évangile selon saint Matthieu, XVI, 1-3.

Six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les conduisit à l'écart sur une haute montagne. Et il fut trans-

figuré devant eux ; son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige. En même temps Moïse et Élie leur apparurent, s'entretenant avec lui. Alors Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici ; si vous le voulez, faisons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Élie. Il parlait encore lorsqu'une nuée lumineuse les couvrit, et il en sortit une voix qui dit : Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toute ma complaisance ; écoutez-le. Les disciples entendant ces paroles, tombèrent la face contre terre et furent saisis d'une grande crainte. Mais Jésus s'approcha, les toucha et leur dit : Relevez-vous et ne craignez point. Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus, et pendant qu'ils descendaient de la montagne, il leur recommanda de ne parler à personne de ce qu'ils avaient vu jusqu'à ce que le Fils de l'Homme fût ressuscité d'entre les morts.

Comme le Seigneur a voulu par une vue de la majesté et de la splendeur du Fils de Dieu en sa personne fortifier la foi de ses principaux disciples, et exciter leur courage par leur espé-

rance quand viendrait le temps de ses humiliations et de ses douleurs; ainsi l'Église dans la même intention nous donne au commencement du Carême le spectacle de la Transfiguration du Sauveur, nous suggérant la pensée des avantages que nous en retirerons un jour, si nous participons à ses souffrances par les œuvres de pénitence de la sainte quarantaine. Elle nous fait entrevoir par la transfiguration de Jésus sur le Thabor la gloire de la résurrection, qui dissipera les ténèbres de la mort et brisera les liens du tombeau.

La transfiguration du Sauveur sur la montagne fut une manifestation momentanée de la divinité à travers la forme de l'humanité qu'il a daigné revêtir. La lumière éternelle, dont il retenait le rayonnement depuis qu'il était descendu en ce monde, éclata tout d'un coup, illuminant son visage et ses vêtements et l'entourant d'une nuée brillante. Il apparaît un instant comme le roi de gloire aux yeux de ses apôtres pour animer leur foi et la prémunir contre le scandale de sa passion et de sa mort. Il voulait leur donner une image, et par eux à tous les peuples, de la splendeur suprême à laquelle ils sont appelés. La vision éclatante du Thabor n'est que pour préparer et affermir la foi au sacrifice ignominieux du Golgotha. Quelle différence entre ces deux états du Sauveur ! Ici, environné de majesté et de splendeur, là dépouillé,

défiguré, foulé aux pieds comme un ver de terre; d'un côté, proclamé par une voix du ciel le Fils bien-aimé du Père; de l'autre, demandant avec un cri de douleur pourquoi son Père l'abandonne; aujourd'hui recevant les hommages des représentants de la loi et de la prophétie ; demain sur la croix, exposé entre deux larrons à la risée et aux outrages de la multitude; et ses apôtres, qui voulaient rester avec lui sur le Thabor à cause de sa gloire, l'abandonneront lâchement tout à l'heure dans son abaissement. Celui qui lui a montré le plus d'enthousiasme le reniera par trois fois. Et cependant il nous faut passer par le Calvaire pour arriver au Thabor; nul ne sera transfiguré avec Jésus s'il ne souffre avec lui, et la participation à sa passion est la condition du partage de sa gloire.

La voix, qui sort de la nuée, déclare deux choses, à savoir : que Jésus est le Fils bien-aimé de Dieu et que nous devons l'écouter. Sa parole est la plénitude de la loi; elle est l'annonce de l'éternelle vérité, la bonne nouvelle ou l'Évangile du salut. Elle se fait entendre par l'enseignement de l'Église, qui en est le dépositaire et l'interprète, par la prédication de ses ministres, par les bonnes pensées qui nous viennent d'en haut, et enfin par le langage des événements et la force des choses. Partout, et sous toutes les formes, Jésus-Christ parle au cœur de

son disciple, qui doit l'écouter avec piété, avec respect, avec amour, comme le Fils bien-aimé dans lequel le Père a mis toute sa complaisance. Alors Jésus lui dira comme à ses apôtres : Ne craignez point (Jean, XVI, 33), car j'ai vaincu le monde. Vous êtes avec celui qui peut vous protéger dans tous les dangers de l'âme et du corps ; et la crainte de déplaire à Dieu, qui est le complément de la sagesse et de l'amour, vous préservera de toute autre crainte.

PRATIQUE.

Si nous aimons sincèrement Jésus-Christ, nous devons le suivre avec constance dans tous ses états, au Calvaire comme au Thabor, dans son ignominie comme dans sa gloire, dans ses souffrances comme dans sa félicité. La piété, qui fuit la mortification et la douleur de la contrition ou du brisement du cœur par le repentir, ne cherchant que les consolations et les douceurs du ciel, s'apprête de cruels mécomptes et ne persistera pas.

PRIÈRE.

Mon Dieu, préservez-moi du malheur de suivre l'exemple des païens et des mondains qui n'ont d'autre règle que leurs passions dont ils sont les esclaves ; et accordez-moi la grâce d'honorer le nom de chrétien par la pureté du corps et de l'esprit et par la pratique des bonnes œuvres. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE LUNDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE.

Daniel, IX, 15.

Seigneur notre Dieu, qui avez tiré votre peuple de l'Egypte avec une main puissante, et qui vous êtes acquis alors un nom qui dure encore aujourd'hui, je confesse que nous avons commis l'iniquité. Mais je vous conjure dans toute votre justice, Seigneur, de détourner votre colère et votre fureur de votre cité de Jérusalem et de votre montagne sainte; car Jérusalem et votre peuple sont aujourd'hui en opprobre à toutes les nations qui nous environnent à cause de nos péchés et des iniquités de nos pères. Écoutez donc maintenant, ô Dieu, les vœux et les prières de votre serviteur. Faites reluire votre face sur votre sanctuaire qui est tout désert, et faites-le pour vous-même. Abaissez, mon Dieu, votre oreille jusqu'à nous, et nous écoutez. Ouvrez les yeux et considérez notre désolation et la ruine de cette ville, qui a l'honneur de porter votre nom. Car ce n'est

point par la confiance en notre propre justice que nous vous offrons nos prières, en nous prosternant devant vous; mais c'est dans la vue de la multitude de vos miséricordes. Exaucez-nous, Seigneur; Seigneur, apaisez votre colère, jetez les yeux sur nous et agissez. Ne différez plus, mon Dieu, pour vous-même, parce que cette ville et ce peuple sont à vous et ont la gloire de porter votre nom.

L'Église, qui nous exhorte en ces jours à prier plus souvent, nous rappelle ici par les paroles de Daniel les qualités de la prière, qui la rendent vivante et efficace; car il ne s'agit pas seulement de répéter plus fréquemment, plus abondamment des mots et des formules. Là, comme ailleurs et plus qu'ailleurs, les mots ne valent que par leur sens, et les formes, sans l'esprit qui les vivifie, sont mortes. C'est donc l'esprit et le cœur qui donnent de la vie à la prière, et quand ils sont absents par la distraction ou languissants par l'inattention et la routine, il n'y a plus qu'une lettre vide ou des sons sans accent. C'est un airain sonnant, une cymbale retentissante.

Donc si nous voulons prier avec Daniel et comme lui, suivons-le dans les moments de sa prière, qui nous est donnée en exemple.

Il confesse d'abord la puissance de Dieu et ses bienfaits passés envers son peuple. C'est en effet la première chose à faire, quand on invoque un secours. La foi en celui qu'on invoque, en sa puissance, est le point de départ de la prière; autrement il n'y aurait pas lieu d'implorer son aide. C'est pourquoi Jésus-Christ demande à ceux qui s'offrent à lui pour être guéris : Croyez-vous que je puisse vous guérir? Avez-vous foi en ma puissance? Et le père du jeune homme possédé du démon lui répond: Seigneur, aidez mon incrédulité (Marc, IX, 23). Par la foi seulement le rapport vivant et efficace s'établit entre les deux termes, et c'est seulement par cette communication intime de l'âme avec le terme supérieur que la vertu de l'un peut passer dans l'autre.

Puis, à la foi en la puissance de Dieu doit se joindre la confiance en sa bonté, qui s'est déjà manifestée par des bienfaits et par des grâces : ce qui fait ressortir d'autant plus la légèreté ou l'ingratitude de ceux qui n'en ont pas convenablement profité ou les ont méconnus. Alors ce n'est plus à la justice, mais à la miséricorde divine qu'on en appelle : ce qui est le propre d'un cœur contrit et humilié, dont la supplication est toujours agréable au ciel. Rien ne rend la prière plus sincère et plus vive que le repentir des fautes, la douleur de les avoir commises et le sentiment du

besoin du pardon. *Peccatum meum contra me est semper*, s'écrie David, dans le psaume qui est devenu l'expression universelle de la pénitence : Mon péché est toujours en face de moi. La reconnaissance, l'aveu et la détestation du péché sont des conditions essentielles de l'absolution sacramentelle ; et la conscience de sa misère excite l'humilité, en détruisant la confiance en soi et en sa justice propre. La prière de l'orgueilleux pharisien, qui croit valoir mieux que tous les autres, parce qu'il observe exactement les prescriptions de la loi, n'est pas une supplique, mais une réclamation. Il ne demande pas une grâce, mais une récompense acquise, et il en appelle à la justice plus qu'à la miséricorde. Le pauvre publicain au contraire s'avoue pécheur et se frappe la poitrine en criant merci (Luc, XVIII, 13). La prière de l'Enfant prodigue n'a été efficace qu'en demandant grâce, et parce qu'il s'est reconnu indigne d'être traité comme un fils. La prière de Madeleine n'a obtenu du Sauveur la parole si consolante de son pardon que par sa profonde humilité, qui abaisse sa tête devant tous aux pieds de Jésus-Christ, les arrosant de ses larmes et les essuyant de ses cheveux, sans se laisser arrêter par les jugements et les sarcasmes de ceux qui l'entourent. Alors la colère divine s'apaise, comme le demande le prophète; car elle est surtout excitée par l'orgueil

et l'obstination de celui qui fait le mal. On peut crier alors avec confiance : « Seigneur, exaucez-nous, » parce qu'on invoque Dieu avec sincérité, et qu'on est véritablement dans la disposition de faire ou d'accepter tout ce qui lui plaira, ayant surtout le désir de rentrer en grâce auprès de lui et ne s'obstinant pas à demander telle ou telle chose, qui n'est peut-être ni conforme à la volonté providentielle sur nous ou les nôtres, ni utile à notre vrai bonheur. Dieu exauce toujours la prière d'un cœur plein de foi, de contrition et d'humilité, mais non pas toujours comme l'homme l'entend et le voudrait.

Alors aussi on peut dire avec Daniel : « Seigneur, regardez-nous et agissez ». Car le but de la prière est d'attirer sur nous le regard de Dieu, son attention; et c'est par notre regard, ou l'action de notre âme dirigée vers lui que nous pouvons exciter sa réaction et attirer le rayon de sa lumière, qui est le sceptre de sa puissance et l'instrument de sa bonté. *Illumina vultum tuum super nos!* Seigneur, faites luire votre visage sur nous (*Ps.* LXVI, 2). C'est comme une irradiation soudaine du soleil à travers les nuages dans les ténèbres d'un orage, qui répand la clarté et la chaleur sur le sein de la terre, et y ramène la sérénité et la joie. Ainsi de l'âme agitée, troublée, quand la prière fait descendre sur elle le regard divin. Elle est toute illu-

minée, et une force nouvelle, une vertu d'en-haut lui est versée par le rayon céleste qui la pénètre, la vivifie, et la calme. Alors ce n'est plus elle qui agit, c'est Dieu qui agit en elle; et c'est le dernier et le plus puissant effet de la prière. Car Dieu a repris possession d'une âme qu'il aime parce qu'elle vient de se donner, de se restituer tout entière à lui par sa foi, par sa contrition, par son humilité. Il y règne de nouveau de son plein consentement, par le choix de sa liberté, par la prédilection de son amour. Sa volonté gouverne alors sans restriction celle de sa créature, dans laquelle, par le concours mystérieux de a grâce qui ne détruit point l'acte volontaire indispensable à la moralité et à la dignité humaines, il opère, comme dit saint Paul (*Philip.*, II, 12), le vouloir et le faire, et devient, sans l'asservir, le principe premier ou l'initiateur de ses sentiments, de sa pensée et de ses actions.

Évangile selon saint Jean, VIII, 21.

Jésus dit à la foule des Juifs : Je m'en vais et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. Vous ne pouvez venir où je vais. Les Juifs disaient donc : Veut-il dire qu'il se tuera lui-même, par ces paroles ; Vous ne pouvez

venir où je vais? Et il leur disait : Vous, vous êtes d'ici-bas ; mais moi, je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde; mais moi je ne suis pas de ce monde. Je vous ai donc dit que vous mourrez dans votre péché, parce que en effet si vous ne croyez pas à ce que je suis, vous mourrez dans votre péché. Ils lui dirent : Qui êtes-vous donc? Jésus leur répondit : Je suis le Principe, moi qui vous parle ; j'ai beaucoup de choses à dire de vous et à juger en vous ; mais celui qui m'a envoyé est véritable, et je ne dis dans le monde que ce que j'ai appris de lui. Ils ne comprirent point qu'il disait que Dieu était son Père. Jésus leur dit donc : Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez ce que je suis ; car je ne fais rien de moi-même, mais je dis ce que mon Père m'a enseigné. Et celui qui m'a envoyé est avec moi, et ne m'a point laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui est agréable.

Il y a tant de choses dans ce passage de l'Évangile, qu'il faudrait un livre entier pour le commenter. Nous indiquerons seulement ici quatre points de méditation.

1° Jésus dit aux Juifs qu'ils le chercheront quand il sera parti, et que cependant ils mourront dans leurs péchés. C'est que, dit saint Augustin (tract. 38, *in Joan.*, *post initium*)[1], il y a deux manières de chercher Jésus-Christ : par la haine ou par l'amour. Ceux auxquels cette parole est adressée l'ont cherché après sa mort par la haine; car ils ont proscrit sa doctrine, blasphémé sa parole, persécuté ses disciples jusqu'à la mort. Les païens se sont unis aux juifs dans cette œuvre de destruction, et pendant plusieurs siècles poursuivant Jésus dans ses disciples ils ont voulu noyer l'Évangile dans le sang des martyrs. Mais ce sang est devenu au contraire une semence de martyrs nouveaux, et tous les efforts du monde et de l'enfer pour étouffer le christianisme naissant n'ont fait que le développer. Aujourd'hui encore, dans le monde, beaucoup cherchent Jésus-Christ par la haine, le persécutant d'une manière ou de l'autre, par la science humaine, par la critique, par le mépris, par la moquerie, par la calomnie, sinon par la violence. Dans tous les siècles il y a eu des attaques brutales ou rusées contre l'Église, par la force ou par les armes du mensonge et de l'erreur, suivant les temps, et il a été dit qu'elles ne prévaudraient jamais contre elle. C'est Jésus-Christ que Saul cherchait dans les premiers chrétiens, et c'est pourquoi Jésus lui dit : Pourquoi me per-

sécutes-tu? Heureux Paul, d'avoir été ainsi arrêté par le ciel dans sa cruelle recherche de Jésus, toute pleine de fureur et de menaces et qui tout d'un coup a été rempli d'amour et de dévouement. Tous ceux qui ne seront pas changés comme lui, au moins dans le but et le motif de leur recherche, mourront dans leur péché; car ils rejettent Celui qui peut seul les en tirer, personne n'obtenant la vie éternelle que par la médiation du Verbe incarné, du Dieu fait homme pour réconcilier la terre avec le ciel, du Rédempteur qui a payé de son sang la délivrance de l'humanité coupable et esclave du mal.

2° Il y a dans le genre humain deux classes d'hommes qui ne peuvent s'entendre, parce qu'ils diffèrent complétement et sont même contraires par leur origine et par leur fin. Aussi sont-ils sans cesse en lutte sur cette terre, et déjà même, dit saint Paul, ils se combattaient dans le sein de Rebecca en la personne de Jacob et d'Esaü, qui après Caïn et Abel en sont les représentants dans l'Ancien Testament. Les uns sont les hommes de la terre, parce qu'ils viennent d'en bas, les autres qui viennent d'en haut sont les hommes du ciel, et ils ont Dieu pour père; car ils en reçoivent la parole par son Fils, et ils en font les œuvres. Les premiers proviennent de l'ennemi de Dieu; ils sont les enfants de la révolte, comme dit

l'Apôtre (*Éphés.*, V, 6), *filii diffidentiæ;* car ils en ont l'esprit, ils en suivent les inspirations et en accomplissent les desseins. *Vos ex patre diabolo estis*, dit Jésus aux Juifs (Jean, VIII, 41), et quand les Juifs se récrient, disant qu'ils sont les fils d'Abraham, Jésus leur répond : « Vous avez le démon pour père, puisque vous en faites les œuvres. Si vous étiez de Dieu, vous feriez les œuvres de Dieu. Je vous dis en vérité que Dieu peut faire sortir des pierres des enfants d'Abraham. » Il est bien entendu que cette filiation est toute spirituelle, les âmes, créées par Dieu et lui appartenant, ne pouvant devenir la possession du démon que par leur mauvaise volonté qui fait alliance avec lui, ou par l'action prédominante en elles de l'esprit du mal qui dégrade leur nature; à l'encontre de ce qui arrive par l'infusion de l'Esprit divin qui les régénère et en fait les enfants adoptifs de Dieu. Il y a deux générations mystérieuses selon l'esprit : l'une par la grâce, qui fait des hommes du ciel; l'autre par la semence du mal, qui produit les hommes de la terre, lesquels, s'ils meurent dans leurs péchés, deviennent les hommes de l'enfer. Or, la vie des uns et des autres est conforme à l'esprit qui les anime : ou pure et aspirant au ciel, s'élevant au-dessus des choses terrestres et les mettant sous ses pieds : ou impure et gravitant vers la terre, s'y attachant, s'y agglutinant par le ventre, sui-

vant l'expression énergique du Psalmiste (*Ps.*, XLII, 25), niant, bafouant et blasphémant les choses divines, et ne songeant qu'à jouir, posséder et dominer ici-bas. Tout ce qui dépasse la sphère de ce monde leur est chimère, folie, illusion ou imposture, et ceux qui croient au monde supérieur, au monde surnaturel, sont à leurs yeux des enfants ou des insensés.

3° Jésus proclame ici hautement sa divinité. A cette question directe : Qui êtes-vous ? il répond nettement : Moi qui vous parle, je suis le Principe. *Principium, qui et loquor vobis*. (Jean, VIII, 25.) Ce qui sert à expliquer cette parole de saint Jean (Jean, I, 1) : *In principio erat Verbum... et Deus erat Verbum;* laquelle ne signifie pas seulement, au commencement ou dans le principe était le Verbe, mais le Verbe était dans le principe, ou était le principe de toutes choses; car tout a été fait par lui et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. C'est pourquoi il était avant qu'Abraham fût au monde et même avant que le monde fût. Il dit encore de lui : Je suis la voie, la vérité et la vie (Jean, XIV, 6); la voie de tout ce qui existe ou le principe qui produit les êtres, la vérité qui est le fond de tout ce qui est, la vie qui alimente tout ce qui subsiste, c'est-à-dire le principe et la fin de toutes choses, ou, comme il est dit dans l'Apocalypse (XXII, 13), l'alpha et l'oméga, ce qui était

dire explicitement qu'il est le Fils de Dieu. Mais les Juifs ne comprennent point que par ces paroles et les suivantes qui annoncent sa mission il déclare que Dieu est son Père.

4° Enfin par la dernière parole de cet Évangile, il nous apprend comment nous pouvons avoir toujours Dieu avec nous, comme son Père qui l'a envoyé est toujours avec lui. C'est en ne faisant rien de nous-mêmes, par notre propre raison, de notre seule volonté, mais seulement ce que Dieu nous a enseigné et nous a chargés d'opérer, c'est-à-dire en ne cherchant dans nos paroles et nos actes que ce qui est conforme à sa loi, à ses commandements, ou, comme dit le Sauveur, ce qui lui est agréable. Alors Dieu est avec nous, en nous, et agit par nous : et ainsi, non-seulement nous n'avons plus de responsabilité, parce que nous ne sommes que les instruments de sa vérité et de sa justice, mais encore notre action est puissante, efficace; car, à notre pouvoir, qui est peu de chose, s'ajoute celui de Dieu qui est sans limites. C'est pourquoi dans certains cas, quand la volonté humaine est intimement unie à la volonté divine, l'homme faisant ce que Dieu veut, et Dieu agissant par l'homme, il se produit des faits extraordinaires ou surnaturels, qu'on appelle des miracles, et qui témoignent d'une puissance surhumaine. Que si, au contraire, nous voulons tout faire par

nous-mêmes, par la seule lumière de notre raison en dehors de celles de la foi, par la seule force de notre volonté non associée à la volonté divine, nous restons seuls, Dieu n'étant pas avec nous qui ne lui demandons ni son concours, ni son secours. Et alors, réduits à notre individualité, nous produisons peu de chose avec beaucoup d'efforts et de grandes prétentions. Nous n'avançons pas dans la voie du bien, malgré les hautes visées de notre orgueil vers la perfection; et nous heurtant à chaque pas contre les obstacles de la nature ou la résistance des hommes, nous nous usons en travaux impuissants, en luttes stériles et décourageantes. Après avoir voulu tout faire, on n'ose plus rien entreprendre, dans la crainte de ne pouvoir arriver au terme, et l'ambition la plus exaltée dégénère en une morne inertie. Cela se voit même chez des personnes pieuses, qui croient être toutes à Dieu, quand elles ne font que leur volonté propre. Elles ont le malheur de ne trouver dans la direction spirituelle à laquelle elles s'imaginent obéir, qu'un moyen de plus de suivre leurs pensées et de satisfaire leurs désirs sous le couvert menteur d'une autorité illusoire, dont elles disposent. C'est un état très-dangereux, et même mortel pour l'âme, qui se trompant elle-même par le prétexte du bien, abuse à son détriment des secours les plus puissants de la religion.

PRATIQUE.

Cherchons Jésus-Christ par l'amour, suivant la parole de saint Augustin. Dieu ne demande qu'à être trouvé, aimé, adoré ; car, non content de se manifester par les choses visibles et dans l'ordre de la création, il a voulu encore se révéler directement par sa parole et par des actes surnaturels. C'est le seul moyen de ne pas mourir dans le péché et de profiter de la grâce du baptême, qui d'hommes de la terre nous a faits des hommes du ciel, et d'esclaves du démon des enfants libres de Dieu. Pour cela confessons franchement notre foi en Jésus-Christ, Principe de toutes choses, source de la vie, qui s'est appelé lui-même la vie, la vérité et la voie ; et que notre foi, se réalisant par nos œuvres, attire en nous sa vertu et transforme tous nos actes, afin que nous n'agissions plus seuls, mais que Dieu agisse avec nous, en nous et par nous.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, daignez écouter nos supplications et nous faire sentir les effets de votre miséricorde habituelle, afin que votre famille, qui mortifie sa chair par l'abstinence de la nourriture, s'abstienne aussi du péché par l'observation de votre justice. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE MARDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE.

3e livre des Rois, XVII, 8.

Le Seigneur parla à Élie en ces termes : Levez-vous et allez à Sarepta des Sidoniens, et demeurez-y ; car j'ai commandé à une femme veuve de vous nourrir. Élie aussitôt s'en alla à Sarepta. Lorsqu'il fut arrivé devant la porte de la ville, il aperçut une femme qui ramassait du bois. Il l'appela et lui dit : Donnez-moi un peu d'eau dans un vase, afin que je boive. Lorsqu'elle allait lui en quérir, il cria derrière elle : Apportez-moi aussi, je vous prie, un peu de pain dans votre main. Elle lui répondit : Je vous jure, par le Seigneur votre Dieu, que je n'ai pour pain qu'un peu de farine dans un pot, autant qu'il en peut tenir dans le creux de la main, et un peu d'huile dans un petit vase. Je viens ramasser ici deux morceaux de bois pour apprêter à manger à moi et à mon fils, afin que nous mangions et mourrions ensuite. Élie lui dit : Ne craignez point, mais allez et faites comme

vous avez dit : cependant faites auparavant de ce reste de farine un petit pain cuit sous la cendre, et apportez-le moi. Vous en ferez après cela pour vous et votre fils. Car voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël : La farine qui est dans le pot ne finira point, ni l'huile qui est dans le petit vase, jusqu'au jour où le Seigneur Dieu doit faire tomber la pluie sur la terre. Cette femme s'en alla et fit ce qu'Élie lui avait dit, et Élie mangea. Elle mangea aussi, elle et sa maison ; et depuis ce jour la farine du pot ne manqua pas, et l'huile du petit vase ne diminua point, selon que le Seigneur l'avait promis à Élie.

Remarquons d'abord l'obéissance simple et entière du prophète, qui fait sans hésitation, sans discussion, sans murmure ce qui lui est dit, bien que cela dût être dur à sa nature et surtout à son amour-propre. Il faut s'en aller chez des étrangers, dans une ville occupée par des infidèles, et là se mettre à la charge d'une femme qu'il ne connaît pas et qui devra le nourrir; c'est-à-dire qu'il va demander un asile en fugitif et mendier son pain du jour. Est-ce ainsi que nous agissons, quand pour le service de Dieu on nous demande quelque chose qui nous contrarie, même si nous

sommes assurés que c'est la volonté de Dieu, ce qui nous est prescrit étant conforme à sa loi, dicté par le devoir, réclamé par la conscience? Le plus souvent ce n'est pas la connaissance du bien qui nous manque, mais la bonne volonté de nous y attacher et la ferme résolution de le faire. Nous trouvons toujours des difficultés à exécuter ce qui nous est pénible ou nous déplaît, et notre nature effarouchée, irritée ou découragée par ce qui la gêne ou lui impose une privation, voit toutes sortes de raisons de ne pas avancer, mille obstacles qu'elle croit insurmontables, et qui servent de prétextes à sa mauvaise volonté ou d'excuses à sa lâcheté. Tant que nous en serons à disputer, à marchander avec Dieu, nous ne ferons point de progrès dans la voie du bien; et au lieu d'être entre ses mains un instrument de ses desseins, un ministre de son royaume, un serviteur de sa maison, nous luttons avec lui loin de le servir, mettant souvent dans le secret notre volonté à la place de la sienne, quand nous avons l'air de défendre sa cause et de marcher sous son drapeau. Que de chrétiens, parmi ceux qui se croient ou qui paraissent pieux, sont entraînés par l'esprit du monde ou le respect humain en des voies opposées à celles de Jésus-Christ, tout en professant au dehors la foi en sa doctrine et l'attachement à son Église! Non-seulement ils n'obéissent pas, ou obéissent mal à ses

commandements, mais encore ils se laissent aller à les critiquer, à les dénigrer comme inutiles, déraisonnables ou impraticables, pactisant ainsi avec ses ennemis, et abandonnant lâchement sa cause dans l'occasion.

A l'obéissance simple du prophète correspondent la foi et l'abnégation de la pauvre veuve. La demande d'Élie la met à une rude épreuve. Voilà un inconnu qui lui demande l'hospitalité et du pain. Son logis doit être misérable comme sa fortune, car elle n'a en ce moment pour vivre qu'une poignée de farine et un peu d'huile, sa dernière ressource pour elle et son enfant, et la voilà qui ramasse quelques brins de bois pour préparer cette chétive nourriture. Elle est un exemple frappant que la foi est un don de Dieu, qui l'accorde à qui il lui plaît et selon les desseins de sa Providence. Elle n'hésite pas un moment; et, adhérant à la parole d'Élie, malgré toutes les raisons qu'elle aurait d'y résister, en objectant son dénûment et le danger où elle est de mourir de faim elle et son fils, si elle donne à un étranger le peu qu'elle possède, elle fait simplement ce qui lui est demandé; elle renonce à son plus strict nécessaire, semblable à la pauvre femme offerte en modèle par Jésus à ses disciples, qui jette dans le tronc du temple les deux petites pièces de monnaie qui lui restent. C'est pourquoi elle acquiert un grand mérite

aux yeux de Dieu, car elle se dévoue à l'accomplissement de sa volonté, et elle en est récompensée aussitôt, d'abord par la multiplication de sa farine et de son huile, et ensuite par la résurrection de son enfant, opérée par le prophète. Ainsi la charité trouve en elle-même sa récompense, comme le mal sa punition. Les actions de l'une et de l'autre refluent sur la volonté qui les a produites, comme les effets reviennent à leur cause et les conséquences à leur principe. Chacun se juge lui-même par ses actes, et le dernier jugement se fera spontanément en face de Dieu et dans sa lumière par le retour complet et inévitable à chaque être libre de ce qu'il aura posé dans le monde par sa propre volonté avec tout ce qui en est sorti. On voit encore par ce fait que la charité profite encore plus à celui qui l'exerce qu'à celui qui en est l'objet. C'est qu'en donnant à l'indigent c'est à Dieu qu'on donne, et Jésus-Christ, qui se charge de la dette, la paye comme il convient à sa bonté et à sa puissance. C'est pourquoi il a dit (Matth., X, 42) : Celui qui donne seulement un verre d'eau en mon nom aura sa récompense; et ailleurs (Matth., XXV, 40) : Le moindre service rendu au plus petit de mes frères, c'est à moi qu'on le rend.

Enfin, en considérant cette histoire d'une manière plus générale et dans un sens plus large, on

peut voir dans la veuve de Sarepta l'image de la synagogue tombée dans le dénûment et qui n'a plus pour vivre, elle et son fils, c'est-à-dire le peuple d'Israël, qu'un misérable reste de nourriture. Mais sa foi va la sauver, au moins cette partie du peuple qui a cru en la parole de Jésus-Christ, qui lui a été envoyé aussi comme un fugitif, dénué de toute ressource, sans asile et sans pain. Ceux d'entre les Juifs qui croient à l'Envoyé céleste, laissant tout pour le servir et lui donnant tout ce qu'ils ont, semblent aussi par leur dévouement se condamner à périr. Mais, ô merveille de la puissance divine! le peu qu'ils avaient et qui ne suffisait pas à les faire vivre, c'est-à-dire leur âme et sa bonne volonté, est transformé, accru, multiplié par la vertu d'en haut; et les pauvres d'esprit, de force et de courage deviennent, par l'aliment céleste qui leur est accordé, des flambeaux éclatants, des puissants en paroles et en œuvres, des forts qui triomphent du prince des ténèbres et de l'enfer, conquièrent le monde et en renouvellent la face. Le dernier pain d'Israël, qu'il consent à donner à Jésus-Christ avec foi et amour, même au risque de sa vie, le Seigneur le change en un pain surnaturel, inaltérable, inépuisable, le pain au-dessus de toute substance, qui nourrira les enfants de Dieu jusque dans l'éternité. Et pour que la

préfiguration soit encore plus frappante, le fils de la pauvre veuve, qui vient de mourir, est ressuscité par le prophète ; ou autrement le fils de la synagogue, Israël, le peuple de Dieu qui devait mourir comme peuple élu à la venue du Messie, et qui est mort en effet à ce titre, reprend une vie nouvelle par l'inspiration de l'Esprit saint, et après que Celui qui est plus que Moïse et Élie, se couchant sur lui pour s'accommoder à sa petitesse, lui a transmis par son souffle la lumière et le feu du ciel. C'est ainsi que la résurrection d'Israël, et par suite la résurrection des nations gisant dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, a été opérée par la parole de Jésus-Christ dans les âmes qui l'ont reçue avec foi, l'ont comprise, et ont réalisé courageusement leur foi par le dévouement et le sacrifice.

Évangile selon saint Matthieu, XXIII, 1.

Alors Jésus parla au peuple et à ses disciples, leur disant : Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Observez donc et faites tout ce qu'ils vous diront. Mais n'agissez pas comme eux, car ils disent et ne font pas. Ils lient des fardeaux pesants qu'on ne saurait porter, et ils les mettent sur les épaules des

hommes, tandis qu'ils ne veulent pas seulement les toucher du bout du doigt. Ils font toutes leurs actions afin d'être vus des hommes. C'est pourquoi ils affectent de porter des bandes plus larges que les autres, et ils ont aussi à leurs robes des franges plus longues. Ils aiment les premières places dans les festins et les premières chaires dans les synagogues. Ils aiment à être salués dans les places publiques et à être appelés maîtres par les hommes; mais vous ne vous faites point appeler maîtres; car vous n'avez qu'un Maître, et vous êtes tous frères. Et ne donnez à personne sur la terre le nom de père, parce que vous n'avez qu'un père, qui est dans les cieux. Et qu'on ne vous appelle pas maîtres, parce que le Christ est votre seul Maître. Celui qui est le plus grand parmi vous sera votre serviteur; car quiconque s'élève sera abaissé et celui qui s'abaissera sera élevé.

Bossuet a commenté ce texte dans ses *Méditations sur l'Évangile* (au 56ᵉ jour, p. 200, édit. Charpentier), et nous sommes heureux d'offrir à la méditation de nos lecteurs les paroles d'un tel maître.

Après avoir montré que la chaire de Moïse signifie la loi et la doctrine données par Dieu et enseignées en son nom dans la synagogue, et que, par conséquent, elles conservent toute leur autorité, même quand ceux qui les enseignent ne les pratiquent pas, car leur autorité vient de Dieu, et la négligence et les fautes de ses ministres viennent des hommes, il ajoute en parlant des abus reprochés par Notre-Seigneur aux pharisiens et aux docteurs de la loi : « *Ils lient des fardeaux*, c'est le premier abus; car pour paraître pieux, ils font les sévères; *ils lient des fardeaux pesants*, ils tiennent les âmes captives; car voyez jusqu'à quel point: *Des fardeaux insupportables sur les épaules*, bien liés, en sorte qu'ils ne puissent s'en défaire : et tout cela pour les tenir dans leur dépendance, sous prétexte d'exactitude.

« C'est aussi un effet de la superstition. La véritable piété étant fondée sur la confiance en Dieu, dilate le cœur. Mais la superstition, qui se veut fonder sur elle-même, met une chose sur une autre et se charge de fardeaux insupportables.

« Mais voici le comble du mal. Ces faux docteurs, quand ils vous ont bien chargés, *ne vous aident pas du bout du doigt ;* impitoyables en toute manière, et parce qu'ils vous chargent, et parce qu'ils ne songent pas à vous soulager. Voilà leur pre-

mier caractère : rigoureux par ostentation et en même temps durs et impitoyables.

« Mais vous, ô véritables directeurs, si vous êtes obligés d'ordonner des choses fortes, soyez encore plus soigneux à soulager ceux auxquels vous les imposez. Loin de vouloir vous attacher les âmes infirmes, rendez-les libres; et autant que vous pourrez, mettez-les en état d'avoir moins besoin de vous, et d'aller comme toutes seules par les principes de conduite que vous leur donnez.

« *Ils font tout pour être vus des hommes.* Voilà la source de tout le mal. La véritable piété ne songe qu'à contenter Dieu. Ceux-ci n'ont que des vues humaines, et ils sont sévères afin qu'on les loue. Ils veulent conduire, ils veulent diriger pour se donner un grand crédit, afin qu'on voie qu'ils peuvent beaucoup, qu'ils sont de grands directeurs et qu'ils ont beaucoup de gens de grande considération à leurs pieds.

« *Ils aiment les premières places.* Les voilà peints : non que tous aient tous ces défauts ; mais ils voudront qu'on les craigne, qu'on les visite, qu'on leur fasse de grandes révérences, sensibles au dernier point, si on leur manque en la moindre chose. Les malheureux, ils ont reçu leur récompense.

« Mais ce qu'ils veulent sur toutes choses, c'est *qu'on les appelle rabbi* et qu'on les tienne pour maîtres, qu'on révère leurs décisions comme des

oracles, et que tout le monde aille à eux comme à la règle. Que ceux qui sont en place, où ces devoirs leur sont rendus naturellement, craignent de s'y plaire. La tentation est délicate : car on passe souvent de la fermeté qu'on doit avoir pour maintenir l'autorité légitime à une jalousie de grandeur toute humaine et toute mondaine. Le remède est dans les paroles suivantes :

« *Vous n'avez qu'un seul Maître*. Écoutez le Maître intérieur, ne faites rien qu'en le consultant, faites tout sous ses yeux. Songez à ce que vous feriez si vous aviez à chaque moment à lui rendre compte. Vous prendriez son esprit comme vos subalternes prennent le vôtre. Vous craindriez de vous rien attribuer au delà des bornes, pour n'être point repris d'un tel supérieur. Or, encore que vous n'ayiez point à lui rendre compte en présence, à chaque moment, il viendra un jour que tout se verra ensemble : et en attendant on observe tout; et celui auquel vous devez rendre compte *viendra, lorsque vous y penserez le moins*, pour voir si vous n'avez point insolemment abusé du pouvoir qu'il vous a laissé en son absence.

« *Vous êtes tous frères*. Songez-y bien : vous qui êtes supérieur, vous êtes frère. S'il faut donc prendre l'autorité sur votre frère, que ce soit pour l'amour de lui et non pour l'amour de vous; pour son bien et non pour vous contenter d'un vain honneur.

« *Il n'y a qu'un Père, il n'y a qu'un Maître.* Si on vous appelle *père*, c'est que vous en faites la fonction ; elle est déléguée, elle est empruntée. Revenez au fond : vous vous trouverez frère et disciple. Ayez-en donc l'humilité : apprenez d'un moment à l'autre ce que vous avez à enseigner. Ainsi vous serez un père, vous serez un maître ; car saint Paul a bien dit *qu'il était père et qu'il engendrait des enfants;* mais la semence de Dieu, c'est sa parole. Recevez donc continuellement de Dieu. Prêchez-vous? Écoutez au dedans le Maître céleste et ne prêchez que ce qu'il vous dicte. Si vous parlez, que ce soient des discours de Dieu....

« *Un seul Maître*, une seule *lumière qui éclaire tout homme venant au monde*, qui a parlé au dehors et parle encore tous les jours dans son Évangile, mais qui parle toujours au dedans, dès qu'on lui prête l'oreille. Dans quel silence faut-il être pour ne pas perdre la moindre de ses paroles?

« *Le plus grand d'entre vous, c'est votre serviteur.* Il ne dit pas qu'il n'y ait pas d'ordre dans son Église, et que personne n'y soit élevé en autorité au-dessus des autres ; mais il avertit que l'autorité est une servitude. *Je me suis fait serviteur de tous,* disait saint Paul, *tout à tous afin de les sauver tous.* L'exercice de l'autorité ecclésiastique est une perpétuelle abnégation de soi-même. »

PRATIQUE.

Respectons l'autorité légitime partout où elle s'exerce, même dans ses abus et malgré la faiblesse de ses ministres. N'imposons point aux autres des fardeaux que nous ne pouvons ou ne voulons pas porter. Ne cherchons point avant tout dans nos actions la louange des hommes, leur estime, leur considération, toutes les marques d'honneur. Quelle que soit notre supériorité par la position sociale, par la science ou par le talent, n'oublions pas qu'ils sont nos frères, puisqu'il n'y a qu'un Père, celui qui est au ciel et duquel seul toute paternité dérive; et qu'il n'y a qu'un seul Maître, un seul docteur : la Vérité qui est le Verbe de Dieu ou le Christ. Le plus grand dans le royaume de Dieu est comme Dieu lui-même, qui s'est fait par amour le serviteur de tous.

PRIÈRE.

Nous vous en prions, Seigneur, accordez-nous le secours nécessaire pour observer exactement vos saints commandements, afin que nous remplissions avec le concours de votre grâce les devoirs que votre parole nous a appris à connaître. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE MERCREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE.

Esther, XIII, 10.

Mardochée alla prier le Seigneur, et lui dit: Seigneur, Seigneur, roi tout-puissant, toutes choses sont soumises à votre pouvoir, et nul ne peut résister à votre volonté, si vous avez résolu de sauver Israël. Vous avez fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment. Vous êtes le Seigneur de toutes choses, et nul ne peut résister à votre majesté. Tout vous est connu, et vous savez que si je n'ai point adoré le superbe Aman, ce n'a été ni par orgueil, ni par mépris, ni par un désir de gloire; car j'aurais été disposé à baiser avec plaisir la trace même de ses pieds pour le salut d'Israël. Mais j'ai craint de transférer à un homme l'honneur dû à mon Dieu, et d'adorer un autre que lui. Maintenant donc, ô Seigneur Roi, Dieu d'Abraham, ayez pitié de votre peuple, parce que nos ennemis ont résolu de nous perdre et d'exterminer votre héritage. Ne méprisez pas ce peu-

ple, que vous avez fait naître, que vous avez racheté de l'Égypte, pour être à vous. Exaucez ma prière, et soyez favorable à une nation dont vous avez fait votre partage. Changez, Seigneur, notre deuil en joie, afin que nous glorifiions votre nom, et ne fermez pas la bouche à ceux qui vous louent.

L'Église en nous faisant lire aujourd'hui la belle prière de Mardochée nous enseigne la raison principale de la prière, la confiance avec laquelle nous devons prier, et l'usage qu'il faut faire des biens demandés, quand ils nous sont accordés. Cette instruction vient à propos dans un temps où elle nous recommande de prier plus souvent.

La raison principale de la prière est l'adoration due à Dieu et à lui seul. L'adoration implique la connaissance de Dieu, comme le Dieu unique, le Dieu tout-puissant qui nous a créés, nous a donné tout ce que nous avons, et duquel nous dépendons en toutes choses. C'est ce que Mardochée confesse d'abord en invoquant le Dieu d'Israël et en rappelant tous ses bienfaits. Mais en confessant le Diêu unique, il faut aussi lui rendre l'hommage qui n'est dû qu'à lui, hommage qui consiste surtout à consacrer sa vie à son service; c'est-à-dire

à observer sa loi avant tout, et à tâcher d'accomplir sa volonté par tous les mouvements de l'âme, par toutes les pensées de l'esprit, par tous les actes du corps, instrument de l'esprit et de l'âme, et qui ne doit être employé qu'à leur vrai bien. C'est l'adoration en esprit et en vérité, que le Père aime, comme dit Jésus à la Samaritaine, et qui n'est au fond que l'accomplissement du premier commandement : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu par-dessus tout, vous l'aimerez de toute votre âme, de tout votre esprit, de toutes vos forces, par toutes les puissances de votre être. Toute créature aimée plus que Dieu, et servie avant lui, de préférence à lui, par une prédilection désordonnée, prend donc en nous la place de Dieu ; elle lui est substituée sur l'autel de notre cœur par la fascination de la passion, par l'aveuglement de l'esprit. Elle devient donc une idole, une divinité fausse, à laquelle nous prostituons le culte de notre âme, y posant tout notre désir, tout notre amour, toute notre vie, et en devenant l'esclave, puisque nous l'aimons par-dessus tout.

Tout homme dominé par une passion est donc par le fait un idolâtre, toutes les fois que l'objet de sa passion, et le bonheur qu'il en espère, a plus d'empire sur sa volonté que la vérité et la justice qu'il lui sacrifie. Tout amour déréglé de la créa-

ture est une idolâtrie. C'est pourquoi saint Paul a appelé l'avarice la *servitude des idoles.* (*Colos.*, III, 5.) L'Écriture parle des hommes qui se font un Dieu de leur ventre (*Philip.*, III, 19) : c'est l'idolâtrie des sens ou la grossière sensualité. L'ambition est l'idolâtrie du pouvoir ou celle de la gloire humaine, qui veut l'un ou l'autre à tout prix, par tous les moyens, et rend capable de tout, même de l'iniquité et de la bassesse, pour les acquérir ou les garder. L'attachement à une créature humaine, mettant tout son bonheur dans sa possession et prêt à violer les lois du ciel et de la terre pour l'obtenir, est le culte d'une idole. Rentrons donc en nous-mêmes, et voyons si nous n'avons pas une idole de ce genre dans le cœur, et si, tout en nous croyant chrétiens, nous ne sommes pas réellement des idolâtres, c'est-à-dire donnant notre âme avec son amour, son esprit, ses facultés, toutes les forces de son être à ce qui n'est pas Dieu, à ce qui est contre Dieu, puisqu'il en occupe la place en nous. Hélas ! combien d'idolâtries dans le monde, dont les aveugles adorateurs ne se défient pas, et qui n'en sont que plus dangereuses ! Tout désir qui se satisfait contre la loi de Dieu reconnue, et malgré les réclamations de la conscience, est un acte d'idolâtrie, puisqu'en ce moment l'amour de la créature l'emporte sur l'amour du Créateur, et qu'en transgressant la vérité ou la justice

il se met au-dessus de la volonté divine. Heureux quand on n'est idolâtre que passagèrement, par entraînement, légèreté, imprudence ! car si le désir tourne en passion par l'habitude de s'y abandonner, l'attachement déréglé devient une chaîne, une servitude, et à la prévarication de l'idolâtrie s'ajoutent l'asservissement de la volonté et la dégradation de l'âme.

En quelque extrémité d'infortune ou de douleur que nous nous trouvions, prions avec la confiance d'être exaucés suivant qu'il plaira à Dieu et pour notre plus grand bien, dont il est meilleur juge que nous. La fermeté de la foi est l'âme de la prière. C'est pourquoi l'apôtre saint Jacques nous exhorte à demander nettement, clairement, ce dont nous avons besoin, et non avec incertitude, hésitation, balancement, comme le flot de la mer agité par le vent. (Jacq., I, 16.) Mardochée nous en donne l'exemple. Le danger du peuple de Dieu est imminent. Non-seulement Aman a juré sa ruine, mais encore le décret d'extermination est rendu, et dans quelques jours tous les Juifs doivent être massacrés dans tout l'empire, afin que la vengeance d'Aman, irrité de ce que Mardochée n'a point voulu plier le genou devant lui, et plus encore du triomphe qui lui a été accordé et dont Aman a été forcé d'être l'instrument et le héraut, soit accomplie. Alors Mardochée et tout Israël

crient vers Dieu, afin qu'il ne laisse point périr ce peuple qu'il a fait sien, et qu'il a déjà sauvé tant de fois de la mort malgré son ingratitude.

Sa confiance doit animer la nôtre; car le peuple chrétien est encore plus à Dieu qu'Israël, puisque par le sang de Jésus-Christ et la grâce du baptême il nous a rachetés de la servitude de Satan, dont celle d'Égypte était la figure. En nous régénérant par la vertu de la rédemption, il a fait de nous ses enfants, sa famille, et non plus seulement son peuple; il nous a rendus les frères de son Fils unique et les cohéritiers de sa gloire. Non-seulement il s'est approché aussi de nous plus que de toute autre nation, comme en Israël; mais encore il a voulu habiter en nous, il a posé son tabernacle dans notre cœur, où il daigne descendre, quand nous le désirons, pour être notre nourriture et notre vie. Rappelons-lui dans nos supplications tous ses bienfaits, afin qu'il ait pitié d'une créature qu'il a tant aimée, et qu'il ne laisse point périr une âme qu'il a rachetée à un si grand prix. Tout cela sans doute nous rend plus coupables de l'offenser encore : mais aussi quelle ressource au milieu de nos afflictions, et surtout avec le sentiment de notre indignité et la contrition de nos péchés, que de pouvoir dire à Dieu : Seigneur, ne nous méprisez pas, ne nous abandonnez pas! Car, quelles que soient notre faiblesse ou notre ingratitude, nous sommes

toujours vôtres, puisque vous nous avez rachetés; nous sommes votre partage, puisque vous avez daigné nous communiquer votre propre vie; nous sommes vos enfants par notre fraternité avec votre divin Fils !

Les dernières paroles de Mardochée nous montrent l'usage que nous devons faire des biens accordés à notre prière, et par conséquent dans quel esprit il faut les demander pour les obtenir. C'est ce qu'oublient trop souvent ceux qui prient : et alors ils s'étonnent de n'être point exaucés et s'en découragent quelquefois, abandonnant l'oraison et tout exercice de piété, parce que leurs vœux n'ont point été remplis et que leur supplication est restée stérile. Ainsi une mère a prié ardemment pour la guérison de son enfant malade, et son enfant est mort. Mais dans son ardente prière elle n'a songé qu'à elle, à son amour de mère, au bonheur de la possession de son fils, c'est-à-dire à sa propre joie, à sa gloire, à elle surtout plus qu'à Dieu qui lui avait donné cet enfant, et auquel il appartient plus qu'à sa mère ; elle a songé à elle, plus qu'à son enfant lui-même, dont après tout elle ne sait pas l'avenir, et si une vie plus longue ici-bas ne tournerait pas à la perte de son âme. Elle a prié en mère naturelle avec la violence, avec la passion de la nature désespérée ! Elle n'a pas prié en mère chrétienne, qui aime son fils,

non pour sa propre satisfaction et sa jouissance, non pour le salut de cette âme qui lui a été confiée. Elle n'a point prié comme Blanche de Castille qui préférait voir son fils mort plutôt que coupable d'un seul péché mortel, c'est-à-dire qui mettait la vie de son âme au-dessus de celle de son corps. Qu'une mère désolée demande avec ardeur la conservation de son enfant, cela est très-permis sans aucun doute, mais à la condition de toute prière chrétienne et qui en fait le mérite et l'efficacité, c'est-à-dire d'accepter la volonté divine quelle qu'elle soit, disant en esprit sinon en paroles avec le Sauveur au jardin des Oliviers: Seigneur, qu'il en soit comme vous voulez et non comme je veux! Ainsi doit-il en être de toutes nos prières qui ont pour objet un bien temporel, afin que ce bien désiré et obtenu soit employé comme toutes les choses de ce monde à procurer le véritable bien, qui est la gloire de Dieu et le salut des hommes; la gloire de Dieu en contribuant à le faire mieux connaître, servir et aimer; le salut du prochain par la diffusion de la parole divine et l'annonce de ses bienfaits. Voilà comment la prière, qui peut n'être au fond qu'un acte d'égoïsme si elle ne demande que la jouissance propre, devient par l'élévation et le désintéressement de son désir un acte de charité.

Évangile selon saint Matthieu, XX, 17.

Jésus, allant à Jérusalem, prit à part les douze disciples et leur dit : Voici que nous allons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux Scribes qui le condamneront à la mort, et le livreront aux Gentils pour être moqué, flagellé et crucifié, et il ressuscitera le troisième jour. Alors la mère des enfants de Zébédée s'approcha de lui avec ses fils, et l'adora comme voulant lui demander quelque chose. Il lui dit : Que voulez-vous ? Ordonnez, dit-elle, que mes deux fils que voici soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche. Mais Jésus lui répondit : Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire. Nous le pouvons, lui dirent-ils. Jésus répartit : Vous boirez en effet mon calice ; mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est point à moi de vous l'accorder, mais cela est réservé à ceux à qui mon Père l'a préparé. Les dix autres, ayant entendu ceci, en furent indignés contre les deux frères. Mais

Jésus les appela à lui, et leur dit : vous savez que les princes des nations les dominent, et que les plus puissants d'entre eux les traitent avec empire. Il n'en sera pas de même parmi vous; mais que celui qui voudra être le plus grand soit votre serviteur, et que celui qui voudra être le premier d'entre vous soit votre esclave; comme le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir, et donner sa vie pour la rédemption de la multitude.

Comment penser, avec les incrédules, que Jésus-Christ n'est qu'un homme, le plus intelligent, le plus sage des hommes si l'on veut, le plus grand génie qui ait paru sur la terre, après la lecture et la méditation de ces paroles où il annonce aux apôtres tout ce qui va lui arriver à Jérusalem, avec toutes les circonstances de sa passion, et ce qui est encore plus fort, avec sa mort, sa résurrection? Sa résurrection! évidemment celui qui parle ainsi, s'il n'est un insensé ou un imposteur, est inspiré par l'Esprit divin, il est Dieu. Est-ce un prophète comme un autre? comme tous ceux qui ont annoncé le Messie? Mais aucun d'eux n'a prédit sa propre mort ni sa résurrection. Aucun n'a osé dire comme le Christ, qu'il donnait et

reprenait sa vie parce qu'il le voulait. Aucun ne s'est posé comme le Fils unique de Dieu, comme le Verbe du Père, comme un avec son Père. Donc, encore de ce côté, si Jésus n'est pas Dieu, malgré toutes ses œuvres à nulle autre pareilles, il serait indigne non seulement de l'admiration et de la confiance des hommes, mais même de leur estime! S'il n'a pas sauvé le monde comme Dieu, il l'a trompé, ou il s'est trompé lui-même en trompant les autres. Ce serait l'insensé le plus extraordinaire qui eût jamais paru sous le soleil, et la fortune de sa doctrine et du rôle qu'il a joué ici-bas serait plus inconcevable encore que ses miracles. Mais il est Dieu, Fils de Dieu, le Verbe incarné, la Sagesse éternelle, la Lumière infinie! Il est descendu du ciel, il a vécu et est mort parmi nous pour nous instruire, nous guérir et nous sauver! Il est Dieu, parce qu'il a dit et fait ce qu'un Dieu seul peut dire et faire, et c'est pourquoi il est, comme il l'affirme, la voie, la vérité et la vie!

Mais voilà qu'au moment où il annonce à ses apôtres tout ce qu'il doit souffrir pour achever sa mission et expier les fautes des hommes, quand il leur parle des choses du ciel qui vont tout à l'heure s'accomplir à leurs yeux et dont il sera le ministre et la victime, ceux-ci, que l'Esprit saint n'a point encore transformés, et que leur grossière

nature domine, laissant de côté les persécutions à endurer, et ne voyant dans le règne glorieux prédit par leur Maître que le terme de son œuvre à laquelle ils participent, ne songent aussi qu'à leur propre élévation, et viennent lui demander la promesse de les placer un jour avec distinction dans la splendeur de son royaume. Bien qu'il ne soit ici question que des fils de Zébédée, nous voyons, par l'Évangile de saint Jean, que c'était la pensée de tous; puisque dans une circonstance semblable, au moment même où Jésus vient de leur annoncer les souffrances de sa passion, ils se mettent a discuter, demandant quel sera le plus grand d'entre eux après le triomphe de leur maître. L'indignation que leur inspirent les prétentions des fils de Zébédée et de leur mère n'est au fond que de la jalousie, semblable à celle que ressentent les fils de Jacob contre leur frère Joseph. Cependant, qui de nous osera les condamner sévèrement ? Tout chrétiens que nous sommes, régénérés par le baptême, nourris du sang de Jésus-Christ et confirmés par le Saint-Esprit, ne sommes-nous pas toujours prêts à nous élever au-dessus des autres, aspirant sans cesse à les dépasser par la science, le talent, la réputation, la puissance, la fortune ? L'orgueil, principe et conséquence du péché d'origine, qui a poussé l'homme à se mettre même au-dessus de Dieu, n'est-il pas tout vivant dans notre cœur, et

ne cherchons-nous pas, par l'instinct de notre nature viciée, à le contenter à tout prix? Les apôtres ont donc fait sous l'inspiration de la nature ce que nous aurions fait nous-mêmes à leur place: que dis-je? ce que nous faisons tous les jours, et avec plus de culpabilité, puisque, enfants de l'Église, nous avons reçu plus de lumières et de grâces qu'ils n'en n'avaient encore obtenues. Quelle mère chrétienne, sauf quelques saintes âmes, comme Félicité, Perpétue, la mère de saint Louis, et celles qui leur ressemblent, a le droit de blâmer la mère de Jacques et de Jean, venant naïvement, dans l'entraînement de son amour naturel, demander au maître l'élévation et la gloire de ses fils? La plupart ne rêvent-elles pas la même chose pour leurs enfants, et leur bonne fortune dans le monde n'est-elle pas l'objet de leur désir maternel et de leur plus vive espérance? Que cet exemple de la faiblesse naturelle des disciples nous serve donc de leçon pour combattre notre propre orgueil, notre ambition personnelle, et nous convaincre, par la demande indiscrète des apôtres, si peu en harmonie avec l'esprit de leur maître, et par la réponse si claire qu'il leur donne en leur montrant le devoir et la vraie gloire de ses disciples, que le royaume auquel nous devons prétendre est dans le ciel, et que le vrai moyen d'y arriver et d'y briller un jour, c'est de nous

abaisser ici-bas avec Jésus-Christ qui est venu pour servir et non pour dominer, pour dévouer sa vie à la rédemption des hommes, et non pour les exploiter au profit de sa puissance ou de sa gloire.

Jésus répond aux fils et à la mère : Vous ne savez pas ce que vous demandez. Ne peut-il pas faire la même réponse à la plupart de nos prières, qui sont souvent l'expression d'un désir inconsidéré ou d'un espoir insensé ? On demande parfois son propre malheur sans le savoir, par l'insufflation de la vanité, de l'ambition, de l'avarice ou d'une affection désordonnée ; et Dieu nous fait une grande grâce en ne nous exauçant pas. Tandis que ce qu'on repousse de toutes ses forces comme un mal, parce que la nature en serait contrariée, l'orgueil blessé, le cœur endolori, est justement ce qui conviendrait au perfectionnement de l'âme et à son salut. Qui sait ce qui sortira des événements appelés ou conjurés par une prière imprudente, qui ne songe qu'à la joie ou à la peine du moment, et ne prévoit pas les suites pour l'avenir et surtout pour l'éternité ? C'est pourquoi le Sauveur a dit : Tout ce que vous demanderez en mon nom, ou conformément à la justice et à la vérité, vous sera accordé. (Jean, XVI, 6.) Y avait-il justice, et l'intérêt de la vérité réclamait-il que les deux fils de Zébédée fussent assis à la

droite et à la gauche de leur maître dans son royaume?

Aussi le Seigneur ajoute : Il ne m'appartient pas de vous donner ces places; mais elles sont pour ceux auxquels mon Père les a destinées. Parole qui n'infirme en rien le pouvoir de Jésus-Christ, tout-puissant comme son Père, mais qui ne fait rien qu'avec lui et en lui, n'étant venu sur la terre que pour y accomplir sa volonté et manifester sa vérité. « Ma doctrine n'est pas mienne, dit-il, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé. (Jean, VII, 16.) Ma mission est d'exécuter ce qu'il m'a dit, et je ne fais rien de moi-même, car mon Père et moi nous sommes un et nous opérons toujours ensemble. (Jean, X, 30.) Donc, ces honneurs que vous me demandez sont réservés à ceux auxquels mon Père les a préparés. (Jean, V, 17.) » Votre désir et votre demande ne servent de rien pour les obtenir, s'ils ne vous sont pas destinés par le Père céleste, et si de votre côté vous ne faites pas ce qu'il faut pour répondre à cette destination. Dans tous les cas, ces grâces célestes ne seront jamais le prix de l'orgueil, de l'ambition, de l'amour de la vaine gloire.

Enfin Jésus voyant que l'ambition des deux fils de Zébédée a excité la jalousie des autres apôtres, profite de cette occasion pour leur apprendre en quoi consiste la grandeur véritable selon l'esprit de

Dieu, entièrement opposée à la grandeur fausse ou selon l'esprit du monde. Ici est la moelle ou l'essence de la vertu chrétienne qu'il est venu enseigner à la terre, la vertu divine elle-même, à laquelle il veut que ses disciples participent. C'est la force ou la puissance qui se donne au faible pour le réconforter, le soutenir et le compléter. C'est le Dieu créateur se versant avec toutes ses grâces dans les êtres qu'il a créés par amour, et dont il n'a aucun besoin ni pour sa gloire ni pour son bonheur. Il veut leur bonheur, sans que le sien, qui est infini comme lui, puisse en retirer de l'accroissement. C'est le Dieu Rédempteur se dévouant par amour à la réhabilitation de l'homme coupable, et expiant comme Fils de l'homme les crimes de l'humanité par sa vie et par sa mort, la servant de toutes manières, par sa parole, par ses œuvres, par ses miracles, par ses bienfaits, par la donation de tout lui-même, jusqu'à l'effusion de son sang, et manifestant sa puissance et sa grandeur par l'immensité de son sacrifice. Quelle sera donc la gloire des disciples d'un tel maître? A coup sûr, celle de leur maître : et elle sera plus belle à mesure qu'ils lui ressembleront davantage, c'est-à-dire qu'ils sauront vivre et mourir avec lui et comme lui, pour le salut de leurs frères. C'est pourquoi le plus élevé dans cet ordre de choses sera le plus humble, le plus dévoué, le plus sacri-

fié au bien des autres qu'il doit servir à l'imitation et à la suite du divin maître.

Jésus-Christ a donc renversé l'ancienne théorie du pouvoir, qui avant lui livrait les nations à la violence, aux passions et à l'arbitraire de leurs princes. En ce temps-là les peuples étaient pour les rois. Selon la doctrine du Rédempteur, les rois sont pour les peuples : ils doivent en être les premiers serviteurs, parce que leur puissance, qui leur vient de Dieu, doit s'exercer pour le bien de leurs sujets, comme celle de Dieu lui-même dont elle est une délégation : et par conséquent, s'ils ont le droit de commander au nom de Dieu qu'ils représentent et de la justice éternelle dont ils sont les ministres, ils ont aussi le devoir de chercher avant tout le bien de leurs subordonnés, et de le procurer par tous les moyens possibles, même aux dépens de leur intérêt propre, et s'il le faut avec le sacrifice de leur vie. Leur mission étant la même dans l'ordre temporel que celle du Sauveur dans l'ordre spirituel, c'est-à-dire de travailler à l'instruction, au soulagement, à la bonne direction et au bonheur des peuples, ils doivent en être les plus zélés serviteurs : et le premier des rois, le plus grand d'entre les grands parmi les hommes, sera celui qui se dévouera le plus à leur service, et consacrera toutes les forces de sa vie à les rendre meilleurs et plus heureux. Les bienfaiteurs de l'humanité,

selon l'Évangile, en sont les véritables princes, et la vraie grandeur, image de celle de Jésus-Christ, est dans le sacrifice de soi pour les autres.

Tel est le principe fondamental de la politique chrétienne, quand elle est animée de l'esprit chrétien, et non de l'égoïsme des princes ou des peuples. Celle-là s'accorde parfaitement avec la morale évangélique : et, dans ses applications légitimes, la prudence, la raison d'État, et l'intérêt national n'excluent jamais la justice ni la charité. C'est pourquoi le souverain le plus élevé de ce monde, celui qui commande au nom de Dieu à deux cents millions d'âmes, le vicaire de Jésus-Christ sur la terre s'appelle à juste titre le serviteur des serviteurs de Dieu, *servus servorum Dei*. Sa gloire se mesure, comme celle de son maître, par l'immensité de ses services.

PRATIQUE.

Ne demandons dans nos prières que ce qui est conforme à la justice et selon la vérité, et ayons en vue, dans ce que nous demandons, non pas tant notre intérêt propre ou la satisfaction de nos désirs, que la gloire de Dieu et le bien de tous. Que l'ambition de notre âme, qui lui est naturelle puisqu'elle est faite pour les choses éternelles, la porte vers le Ciel et dans la voie qui y mène, afin qu'à l'exemple du Dieu Créa-

teur, Rédempteur et Sanctificateur, par la grâce du Père, du Fils et du Saint-Esprit, elle se dévoue avec amour au salut des hommes et mette sa gloire à les servir.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, nous vous en prions, vous qui avez rendu l'innocence au genre humain et qui aimez à l'y conserver, tournez vers vous les cœurs de vos serviteurs, afin que par l'ardeur de votre esprit qu'ils ont eu le bonheur de recevoir, ils soient trouvés fermes dans leur foi et puissants dans leurs œuvres. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE JEUDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE.

Jérémie, XVII, 5.

Voici ce que dit le Seigneur : Maudit est l'homme qui met sa confiance en l'homme, qui se fait un bras de chair, et dont le cœur se retire du Seigneur. Il sera semblable au tamarin du désert, n'éprouvant pas le bien quand il arrivera; mais il demeurera dans une terre desséchée et inhabitable. Heureux l'homme qui met sa confiance dans le Seigneur et dont le Seigneur est l'espérance. Il sera comme un arbre transplanté sur le bord des eaux, qui étend ses racines vers l'humidité, et qui ne craindra point la chaleur, lorsqu'elle viendra. Son feuillage sera toujours vert; il ne souffrira point au temps de la sécheresse, et il ne cessera jamais de porter du fruit. Le cœur de tous les hommes est dépravé et insondable : qui le connaîtra? Moi le Seigneur qui scrute le cœur et éprouve les reins et qui rend à chacun selon sa voie et selon le fruit de ses pensées et de ses œuvres.

L'Église nous montre par ces paroles de Jérémie, pleines d'images, tout ce que l'âme perd à s'éloigner de Dieu, tout ce qu'elle gagne à s'y unir, et elle nous indique le moyen le plus efficace d'arriver à cette union.

L'âme séparée de Dieu est comparée au tamarin du désert ou de la lande des bords de la mer, qui végète dans une terre desséchée où ses racines ne trouvent qu'une maigre nourriture, et dont le feuillage appauvri est sans cesse tourmenté par la violence et l'ardeur du vent. Ainsi l'homme, qui n'a confiance qu'en lui-même ou dans les autres hommes sans mettre son espérance en Dieu, n'a point véritablement de racines ni de solidité au milieu de la société ; car ne s'appuyant que sur les maximes du monde, n'agissant que par les instincts de la chair ou la ruse de la prudence humaine, son esprit n'a pas de principes fixes dans l'exercice de sa pensée, et sa volonté, non contenue par des règles sûres et immuables, est abandonnée à l'inconstance de ses désirs, à l'agitation désordonnée de son activité. Sa raison sera donc étroite, maigre, sans étendue et sans force, parce qu'elle n'est ni éclairée ni soutenue par la lumière des vérités éternelles, qui seules peuvent lui communiquer quelque chose de la vertu de l'infini ; et son cœur, envahi par la concupiscence de la chair, brûlé par les passions ou tiraillé par les intérêts

du moment, se tourne et se retourne sans cesse sans trouver un point d'appui fixe, ou une voie sûre qui le mène au bonheur toujours poursuivi et fuyant toujours devant lui. Il va donc de mécompte en mécompte, demandant à toutes les forces de la nature et de l'humanité le bien auquel il aspire, essayant successivement toutes les joies de ce monde, pleines d'attraits tant que l'espérance les revêt de ses illusions, vides et décolorées dès qu'il les possède et s'évanouissant comme un brouillard dans ses embrassements. Il s'épuise dans cette poursuite toujours impuissante et toujours reprise, et il arrive enfin, après avoir été ainsi ballotté par tous les vents de la terre, à ne plus reconnaître, comme dit le prophète, le bien véritable quand il lui est offert, à ne plus profiter, comme l'arbuste desséché du désert, d'une brise clémente qui le ranimerait, d'une pluie douce ou d'une rosée du ciel qui pourrait le vivifier. De là, cette espèce d'insensibilité aux choses spirituelles, où tombent les âmes qui ont rompu depuis longtemps avec Dieu par la négligence de sa loi, l'indifférence à ses commandements, l'omission des pratiques de son culte et l'abandon de son Église. Elles deviennent même incapables de distinguer le bien offert en mainte occasion par la grâce d'en haut qui les prévient, par des éclairs de lumière qui parfois traversent les ténèbres de leur

esprit, par des événements imprévus, des douleurs soudaines qui les frappent sans les émouvoir; ou si elles en sont ébranlées un instant, comme elles ne réagissent point par un élan de bonne volonté, elles retombent bientôt dans l'aridité de leur désert ou dans l'impuissance de leur agitation.

La comparaison de l'homme qui met sa confiance en Dieu à un arbre planté au bord des eaux, en contraste avec l'arbuste rabougri du désert, image de l'âme sans piété, se retrouve au premier psaume de David : « Heureux l'homme qui ne s'est point mêlé au conseil des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs, ni assis dans la chaire de pestilence, mais dont la volonté est soumise à la loi du Seigneur, qu'il médite le jour et la nuit. Il sera comme un arbre qui a été planté au bord des eaux courantes et qui donnera du fruit en son temps. Sa feuille ne tombera point, et tout ce qu'il fera prospérera. Non, il n'en est point ainsi des impies, que le vent enlève de la face de la terre comme la poussière. »

Seulement il y a ici une idée de plus, celle de la transplantation de l'arbre dans un lieu plus favorable à son accroissement. Il passe d'une terre sèche et ingrate, où il aurait dépéri, à un sol fertile, constamment arrosé, et où il puisera la force avec la fraîcheur. C'est la figure

d'Israël, revenant de l'idolâtrie au culte du vrai Dieu, et y retrouvant la source de sa prospérité; du retour du pécheur, qui négligeait ou méprisait la loi divine, à l'observation et au respect de la parole sacrée. C'est aussi l'image de la régénération de l'humanité assise autrefois dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, se desséchant par sa séparation d'avec Dieu, comme l'arbre stérile dans le désert, mais que la grâce de Jésus-Christ a transportée dans un nouveau terrain arrosé des eaux abondantes du ciel. Aussi, l'âme convertie ou régénérée étend avec joie ses racines vers l'eau salutaire qui l'humecte, et unie à Dieu par sa foi, par son espérance, par son amour, elle puise dans les eaux vives des sacrements sa nourriture, sa vigueur et son rafraîchissement.

Le sang de Jésus-Christ devient la source intarissable de sa vie nouvelle, qui est la vie même de Dieu, et rien ne l'ébranlera au milieu des tourmentes de ce monde, parce qu'elle est enracinée en Celui qui est le fondement immuable et le soutien indéfectible de son être. Elle est comme la maison bâtie sur le roc, que les vents et les torrents ne sauraient emporter (Matth., VII, 25.). Le feuillage de cet arbre si heureusement transplanté sera toujours vert et ne tombera jamais; car en contact avec les eaux vives, il n'a plus à redouter l'ardeur de l'été ; et d'un autre

côté, sa cime, s'élançant hardiment vers le ciel, aspire dans une atmosphère épurée l'air vivifiant et les fluides nourriciers d'en haut; c'est pourquoi il ne cessera point de porter du fruit. Et en effet, l'âme chrétienne, unie à Jésus-Christ non-seulement par sa foi mais encore par l'élan de sa volonté, par l'effusion de son amour, et qui veut sincèrement, en esprit et en vérité, ne vivre que de lui, par lui et en lui, tout en se couvrant des fleurs des vertus célestes qui la rendent belle et aimable, produit incessamment, où qu'elle soit placée, dans la peine ou dans la joie, dans l'abondance ou dans le dénûment, dans la prospérité ou dans l'infortune, des fruits de piété, de justice, de charité, qui la rendent aussi bonne qu'elle est belle, et réjouissent de leurs parfums Dieu, les anges et les hommes.

La fin de ce passage de Jérémie semble nous indiquer le moyen de revenir à cet heureux état, quand nous avons eu le malheur d'en sortir: moyen accordé par la miséricorde divine à la faiblesse de l'homme qui s'est séparé de Dieu par le péché, pour l'aider à se retourner vers son principe, sans lequel il ne peut prospérer; ou, pauvre arbuste qui se meurt dans l'aridité du désert, d'être transplanté au bord des eaux courantes qui lui rendront la force et la vie. Ce moyen, dont l'Église est le dépositaire et le ministre, comme de toutes

les grâces du ciel, est la piscine sacrée de la pénitence, dont les eaux salutaires effacent tous les péchés, toutes les impuretés qui obstruent les canaux de la vie spirituelle. De sorte que si le pécheur, docile à la motion de la grâce, va chercher cette piscine régénératrice, en implorant sa guérison et s'ouvrant de toutes ses forces à son action bienfaisante, il se remet en communication avec Celui qui sonde les cœurs et les reins, et qui lui rendra la vie du ciel en raison de la profondeur de sa contrition et de la soif ardente de son âme pour le bien. Heureux celui qui a faim et soif de la justice, parce qu'il sera rassasié. (Matth., V, 6.)

Évangile selon saint Luc, XVI, 19.

Jésus dit à ses disciples : Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin et qui se traitait magnifiquement tous les jours. Il y avait aussi un pauvre nommé Lazare, étendu à sa porte, tout couvert d'ulcères, qui eût désiré se rassasier des miettes de la table du riche, et personne ne lui en donnait; mais les chiens venaient lécher ses ulcères. Or il arriva que ce pauvre mourut, et fut emporté par les anges

dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et fut enseveli dans l'enfer. Alors élevant les yeux, pendant qu'il était dans les tourments, il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein, et il s'écria : Père Abraham, ayez pitié de moi et envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue, parce que je souffre horriblement dans cette flamme. Et Abraham répondit: Souvenez-vous que vous avez reçu les biens dans votre vie, et que Lazare n'a eu que des maux dans la sienne. C'est pourquoi il est maintenant consolé, et vous êtes tourmenté. De plus il y a un grand abîme entre vous et nous, en sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent, comme on ne peut venir ici du lieu où vous êtes. Alors le riche dit : Je vous supplie donc, ô père, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père, où j'ai encore cinq frères, afin qu'il les avertisse, pour qu'ils ne viennent point aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourments. Abraham lui dit : Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. Non, père Abraham, répliqua-t-il; mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils

lence qu'un instrument de jouissance, de vanité et de péché, comme celui dont il est question ici! Ceux-là, après une vie inutile ou criminelle, descendront aussi aux enfers et payeront de tourments inénarrables leur sensualité et leur dureté. Mais bonheur, cent fois bonheur au riche qui, comme Zachée, répare ses torts au quadruple et donne aux pauvres la moitié de ses biens! Celui-ci aura aussi le bonheur, s'il désire voir Jésus-Christ, de le recevoir dans sa maison qui en sera sanctifiée, et d'être reçu à sa mort dans la maison du Sauveur ou dans le sein du Père éternel.

Cependant, dit saint Ambroise, si toute richesse n'est pas criminelle, toute pauvreté n'est pas sainte. Mais comme la luxure pervertit, déshonore l'opulence, la piété et la résignation sanctifient la pauvreté. Il y a des mauvais pauvres comme il y a de mauvais riches. Le mauvais pauvre est celui qui ne l'est pas en esprit, *spiritu*, dit l'Évangile (Matth., V, 3), c'est-à-dire qui ne consent pas à l'être quand sa position l'y contraint, qui n'accepte pas avec patience le sort qui lui est fait, et qui, au lieu d'en tirer tout le parti possible en rendant son existence moins pénible par le travail, par l'économie, par le bon ordre, et les privations profitables à son âme par la modération de ses désirs et la résignation, regarde avec envie, avec indignation ceux qui possèdent, enflammant, enve-

nimant sans cesse sa colère par la comparaison de son sort au leur; et sans songer à l'améliorer par le bon emploi de ses facultés et de ses forces, n'aspire qu'à dépouiller ceux qu'il jalouse par le vol, par la violence, ou par la ruse. Il les poursuivra de ses sarcasmes, de ses outrages, de ses calomnies, tout prêt à leur arracher leurs biens avec la vie, si le désordre des révolutions vient à déchaîner sa fureur. Oh! alors, malheur, cent fois malheur aux pauvres, parce qu'ils sont de mauvais pauvres, plus mauvais encore que les mauvais riches! car ceux-ci, en général, se contentent de jouir, sans s'inquiéter de la misère de leurs semblables; et s'ils ne leur font pas de bien, au moins ne cherchent-ils pas à leur faire du mal. Ceux-là, au contraire, excités par l'envie qui les dévore, n'ont à l'égard du riche que des sentiments haineux, qui appellent la malédiction, la ruine et la mort sur leurs semblables, et les rendent capables de tout faire au besoin pour les accabler.

« Ainsi n'agissait point le pauvre Lazare, dit saint Chrysostome dans son homélie *Sur les richesses*, et c'est pourquoi à sa mort il a été reçu dans le sein d'Abraham, qui figure ici le paradis. Car, quoiqu'il fût étendu à la porte du riche dans la misère et dans le mépris, il ne se laissa point aller au désespoir, et il ne blasphéma pas en disant: Ce

riche, qui vit dans le désordre, jouit de tous les biens de ce monde ; il ne souffre aucune tribulation, et moi je ne puis pas même obtenir ce qui est nécessaire à ma nourriture. »

O puissance admirable de la vérité, toujours la même et toujours nouvelle au milieu de l'instabilité perpétuelle des choses de ce monde, et des différences si multiples des lieux et des temps ! La parole de Jésus-Christ dans cette parabole, et celles des premiers docteurs de l'Église qui l'ont commentée, s'appliquent aux riches et aux pauvres de notre siècle comme à ceux d'alors ; et en les lisant on croit voir et entendre ce qui se fait de nos jours dans cette lutte ardente entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas, lutte qui agitera les sociétés jusqu'à la fin des temps pour le salut ou la ruine de plusieurs. Mais l'issue en est indiquée ici d'une manière simple et nette, comme parle toujours l'Évangile. A sa mort, Lazare ou le bon pauvre, fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham ; le mauvais riche mourut aussi, et fut enseveli dans l'enfer.

Le sein d'Abraham est ici une expression figurée. « Par là, dit saint Augustin (*De orig. animæ*, lib. IV, capit. 16), on comprend le lieu du repos où est Abraham, et qu'on appelle *d'Abraham*, non parce qu'il n'appartient qu'à lui, mais parce qu'Abraham est le père de beaucoup de na-

tions, dont par sa foi il est le prince et le modèle. Ce n'est point le paradis proprement dit, ou le ciel, dont l'entrée n'a été ouverte à l'humanité que par le sacrifice de Jésus-Christ et son triomphe sur la mort. Jusqu'à ce moment aucun homme ne pouvait y pénétrer, et les justes de l'ancienne loi, à la suite d'Abraham dont la foi lui a été imputée à justice, attendaient dans les limbes la venue du Messie, dans lequel, sur les promesses divines, ils avaient mis tout leur espoir. Cet espoir, ou plutôt cette assurance de leur délivrance future, les remplissait dans leur attente de joie et de consolation. Ce n'était pas la joie pleine des bienheureux, puisqu'ils ne possédaient pas l'objet de leur amour, mais le bonheur d'une espérance certaine du bien promis. Obscurcis par la tristesse de ne pas le voir, de ne point le goûter encore, mais échappés aux épreuves de la terre heureusement traversées, ils jouissaient du repos que donnent le sentiment d'une tâche accomplie et la certitude de la récompense. C'est de ce lieu obscur, refuge des âmes élues pour participer un jour à la gloire du Sauveur, que s'élancèrent les justes d'Israël, délivrés de leurs ténèbres par la lumière du Verbe, et qu'ils montèrent au ciel avec le Ressuscité au jour de son ascension. Jésus-Christ quitta la terre au milieu du glorieux cortége de ces âmes, se mêlant dans les airs au cortége

plus glorieux des anges, dont les mains, comme il est dit de Lazare, les avaient portées dans le sein d'Abraham. »

La suite de cette histoire amène une question: celle de la communication possible entre des âmes séparées par un abîme infranchissable, et placées, les unes dans un séjour de joie et de consolation, les autres dans un lieu de tourments et de désespoir. Si le passage est interdit, il y a au moins une correspondance par la vue et par l'ouïe; car le mauvais riche levant les yeux aperçoit de loin Abraham et Lazare; il interpelle Abraham et Abraham lui répond. Est-ce une figure pour mettre en scène et en relief les sentiments de l'un et de l'autre, et la moralité qui sort de leur situation respective? Est-ce une réalité, comme on peut le croire, puisque la parole de Jésus-Christ, qui est l'éternelle vérité, exprime toujours des idées par les faits, ou des faits par les idées? Les saints Pères, qui ont traité ce sujet, ne le décident pas. Ils se contentent d'en faire ressortir la moralité, qui est l'aggravation de la peine du mauvais riche. « Comme d'être couché misérablement à la porte du palais du riche, et d'être témoin de ses jouissances au milieu de son dénûment, dit saint Chrysostome (*Orat.* 2 *de Lazaro*), rendait encore le sort de Lazare plus triste, ainsi d'être plongé dans la géhenne et d'apercevoir en même temps le

bonheur du pauvre qu'il avait méprisé, augmentait les douleurs du riche après sa mort; et la comparaison de son sort avec le sien rendait son supplice intolérable; car les richesses des autres font le tourment de ceux qui sont dans la pauvreté. » Mais la peine, qui doit lui être la plus cruelle, est celle qu'il souffre dans son orgueil humilié; car, ajoute le saint Docteur, « lui qui n'a pas voulu prendre en pitié Lazare sur la terre, et qui s'est détourné de sa misère avec dédain, le voilà réduit par l'excès de la souffrance à implorer sa protection; lui qui n'a pas même jeté un regard sur les plaies du pauvre, et qui à coup sûr ne les aurait pas touchées du bout du doigt, il réclame maintenant une goutte d'eau tombant du doigt de Lazare sur sa langue brûlante, sur cette langue par laquelle il a le plus péché, et qui est devenue aussi le siége de sa plus vive douleur; car là où a été le péché doit s'appliquer la peine! »

La réponse d'Abraham est l'expression de la divine justice : Tu n'as aimé que le bien de la terre, et tu en as joui autant que tu as pu et par tous les moyens, sans équité et sans miséricorde, ne t'inquiétant ni des commandements de Dieu, ni de la misère de tes semblables. La mort t'a enlevé la jouissance périssable, et tu n'as emporté de la terre qu'une âme souillée et endurcie par la sen-

sualité et l'égoïsme. Tu as donc maintenant ce que tu as voulu, ou plutôt ce que tu t'es attiré toi-même : la colère de Dieu que tu as bravée et l'abandon de tes semblables que tu as méprisés. Tu t'es mis dans le camp des ennemis de Dieu, et ainsi tu dois partager leur triste sort. Lazare au contraire n'a eu que des douleurs sur la terre, douleurs du corps, de l'esprit et du cœur par le dénûment, la maladie, l'humiliation, la désolation. Il a tout supporté sans se plaindre, il ne t'a pas même accusé, quand tu le traitais avec tant de dureté. Il n'a envié ni ton opulence, ni ton luxe, ni tes folles jouissances au milieu des angoisses de la faim que les miettes tombées de ta table auraient assouvie, et des ardeurs de la fièvre qu'un peu de secours de ta part aurait adoucie. Il a mis sa confiance en Dieu, comme son père Abraham, et sa foi lui a été aussi imputée à justice. Il possède donc maintenant ce qu'il a aimé ; car il n'a jamais désespéré de la bonté divine, et la récompense de sa patience lui est donnée.

Et saint Chrysostome s'écrie à ce sujet dans le discours cité plus haut, en s'adressant aux riches de son temps : « Vous qui êtes heureux dans le monde, quand vous pensez au bien que vous avez pu y faire, craignez d'en avoir déjà eu la récompense ici-bas dans la prospérité qui vous y a été accordée ; et quand vous voyez des pauvres com-

mettre des actions répréhensibles, songez que souvent le mal de leurs fautes est purifié dans la fournaise de leur pauvreté. »

En outre, la réponse d'Abraham à la dernière demande du mauvais riche s'applique admirablement aux sceptiques et aux incrédules de nos jours. Je croirai, disent-ils, quand Dieu m'aura parlé lui-même, comme il a parlé aux patriarches, à Moïse, aux prophètes, à Jésus-Christ, aux Apôtres; ou lorsqu'un miracle aura été fait sous mes yeux, en présence de l'Académie des sciences, et avec toutes les conditions d'une critique éclairée et d'une constatation certaine. Alors, et seulement alors je reconnaîtrai une puissance surnaturelle, et j'accepterai ce qu'elle me dira. Non, leur répond Abraham, vous n'accepterez pas, et vous ne croirez pas, quand même un mort ressuscité viendrait vous révéler les choses de l'autre monde. Car d'abord, vous emploieriez tous les moyens possibles, toutes les raisons imaginables, pour prouver qu'il n'y a eu ni mort ni résurrection, et l'évidence du miracle, qui éclaterait à vos yeux, serait bientôt obscurcie par toutes sortes de considérations humaines, scientifiques ou autres, afin de le faire rentrer dans l'ordre habituel de la nature. S'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, réplique Abraham, ils n'écouteraient pas non plus un mort ressuscité; et nous pouvons ajouter : Les

hommes d'aujourd'hui qui ne veulent écouter ni Jésus-Christ, dont la parole divine est si bien constatée, ni l'Église qu'il a fondée divinement sur la terre pour enseigner tous les peuples, n'écouteraient pas davantage ceux qui reviendraient de l'autre monde pour les instruire des choses du ciel. Le Fils de Dieu est descendu du ciel à cette fin, et ils ne l'écoutent pas; il a laissé son esprit et sa parole dans son Église, et ils ne l'écoutent pas! Une révélation nouvelle aurait-elle plus d'empire sur leur raison qui ne croit qu'à elle-même, sur leur volonté qui n'a de confiance qu'en elle.

Jésus disait aux Juifs : « Si vous ne croyez point à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres, » (Jean, X, 8), et ils niaient ses œuvres comme ses paroles, ou bien ils les attribuaient au démon et l'accusaient d'en être possédé; ou encore, s'ils ne pouvaient nier le miracle, comme la résurrection de Lazare opérée en vue de tout le peuple, plutôt que de se rendre à l'évidence qui frappait leurs yeux en la personne vivante de Lazare, dans leur colère impuissante et insensée ils cherchaient à se débarrasser par le meurtre du thaumaturge et du ressuscité. Ainsi en est-il encore au dix-neuvième siècle. Les savants du monde nient les miracles et le pouvoir surnaturel de les produire, et pour se délivrer de ce pouvoir qui les gêne, ils voudraient

détruire l'Église où ils s'opèrent, sinon par la violence, qui de nos jours ne peut plus aller jusqu'à la mort, au moins en sapant et en détruisant dans les âmes chrétiennes la foi qui amène les miracles et qui les publie.

Cependant il y a aussi d'autres hommes qui disent aujourd'hui, comme les Pharisiens et les docteurs de la loi, que les miracles opérés dans l'Église se font par le ministère de certains esprits, avec lesquels il est facile d'entrer en communication, et qu'on peut faire parler et agir par des moyens secrets et des manipulations plus ou moins mystérieuses. Par ces pratiques ténébreuses, renouvelées des hérétiques des premiers siècles, ils prétendent faire apparaître et parler les morts : et pour ne pas admettre la foi simple des chrétiens en la parole de Dieu et de son Église, ils se jettent en toutes sortes de superstitions qui aveuglent leur esprit et pervertissent leur cœur. Repoussant l'Esprit de Dieu, qui parle si clairement dans l'Évangile et par l'enseignement divin qu'il a établi sur la terre, ils se livrent aux influences perfides des esprits rebelles qui, ennemis de la vérité dès le commencement, ont détourné l'homme de sa voie pour le séparer de son principe : et qui, maintenant encore, après que Jésus-Christ les a dépossédés de leur empire usurpé, s'efforcent encore par leurs tentations de lui arra-

cher ses fidèles pour les perdre de nouveau, et empêcher son règne de s'établir pleinement sur la terre. A ceux qui ont la faiblesse de les écouter et de les suivre, il ne sert de rien, hélas! de croire à la résurrection ou plutôt à la réapparition des morts; car ils n'en reçoivent, quand ils les consultent, que des réponses obscures, trompeuses, hypocrites, qu'ils interprètent au gré de leurs désirs et qui les conduisent à la perdition sous l'apparence du bien.

PRATIQUE.

Ne point mettre toute son âme dans la recherche de la richesse ni dans la jouissance qu'elle procure ; car l'amour des biens de la terre et leur fascination étouffent en elle le désir des biens du ciel, et les riches, qui font quelques bonnes œuvres, risquent d'avoir leur récompense dans leur bonheur d'ici-bas. Si nous sommes favorisés de la fortune, songeons, au milieu du luxe ou de l'aisance, aux pauvres Lazares qui nous entourent, et faisons-les vivre au moins des miettes de notre table, c'est-à-dire de notre superflu; n'oubliant pas qu'un jour devant le tribunal divin nous aurons peut-être à invoquer la protection et le secours de ceux que nous aurions dédaignés, repoussés ou abandonnés ici-bas. Tâchons qu'ils n'aient à porter devant le juge suprême, en ce qui nous concerne, que le témoignage de notre justice et de notre charité.

PRIÈRE.

Accordez-nous, Seigneur, nous vous en prions, le secours de votre grâce, afin que par l'accomplissement exact du jeûne et de la prière nous soyons délivrés des ennemis de l'âme et du corps. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE VENDREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE.

Genèse, XXXVII, 6.

Joseph dit à ses frères : Écoutez ce que j'ai vu en songe. Il me semblait que je liais avec vous des gerbes dans un champ, et que ma gerbe se tenait debout, et que les vôtres qui l'entouraient l'adoraient. Ses frères lui répondirent : Est-ce que tu seras notre roi? ou serons-nous soumis à ta puissance? Ces songes et ces discours allumèrent donc dans le cœur de ses frères un foyer d'envie et de haine. Il eut encore un autre songe qu'il raconta à ses frères, leur disant : J'ai vu pendant mon sommeil le soleil, la lune et onze étoiles qui semblaient m'adorer. Ce qu'ayant raconté à son père et à ses frères, son père le reprit et lui dit : Que veut dire ce songe que tu as eu? Est-ce que ta mère, tes frères et moi nous t'adorerons sur la terre? Ses frères donc étaient pleins de jalousie contre lui, mais le père considérait la chose dans le silence. Un jour que ses frères étaient à Sichem où ils fai-

saient paître les troupeaux de leur père, Israël dit à Joseph : Tes frères paissent les brebis dans le pays de Sichem : viens et je t'enverrai vers eux. Je suis tout prêt, dit Joseph. Va donc, et vois si tout va bien chez tes frères et dans les troupeaux, et tu me rapporteras ce qui se passe. Parti de la ville d'Hébron il arriva à Sichem ; et un homme l'ayant trouvé errant dans la campagne lui demanda ce qu'il cherchait. Il répondit : Je cherche mes frères, indiquez-moi, je vous prie, où ils font paître leurs troupeaux. Cet homme lui dit : Ils se sont retirés de ce lieu et je leur ai entendu dire : Allons à Dothaïm. Joseph alla donc vers ses frères, et il les trouva à Dothaim. Ceux-ci l'ayant aperçu de loin, avant qu'il se fût approché d'eux, ils eurent la pensée de le tuer ; et ils se disaient l'un à l'autre : Voici le songeur qui vient : allons, tuons-le, et le jetons dans cette vieille citerne. Nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré : et alors on verra à quoi ses songes lui auront servi. Mais Ruben, les entendant parler de la sorte, s'efforçait de le délivrer de leurs mains, et leur disait : Ne le tuez point et

ne répandez pas son sang, mais jetez-le dans cette citerne qui est dans le désert, et conservez vos mains sans tache. Il disait ceci dans le dessein de le tirer de leurs mains et de le rendre à son père. Aussitôt donc qu'il fut arrivé auprès de ses frères, ils le dépouillèrent de sa robe de plusieurs couleurs qui descendait jusqu'aux talons, et ils le jetèrent dans une vieille citerne où il n'y avait point d'eau. Et s'étant assis pour manger, ils virent des Ismaélites qui venaient de Galaad, portant en Égypte sur leurs chameaux des aromates, de la résine et de la myrrhe. Alors Juda dit à ses frères : Que vous servira d'avoir tué notre frère, et d'avoir caché sa mort? Il vaut mieux le vendre à ces Ismaélites, et ne point souiller nos mains; car il est notre frère et notre chair. Ses frères acquiescèrent à ce discours, et ayant tiré Joseph de la citerne, ils le vendirent vingt pièces d'argent aux marchands madianites qui passaient par là et le menèrent en Égypte.

A mesure que nous approchons du temps de la Passion, l'Église nous y prépare en nous rappelant directement ou indirectement, par la parole

évangélique ou par des comparaisons prophétiques qu'elle nous donne à méditer, ce que le Sauveur a fait et souffert pour nous racheter. Aujourd'hui elle nous fait lire l'histoire de Joseph vendu par ses frères, qui présente en effet des traits de ressemblance avec Jésus livré à ses ennemis par l'un de ses disciples, abandonné par les autres, et est comme une préfiguration du grand drame du Calvaire.

Joseph, auquel Dieu donna déjà dans son enfance le pressentiment de sa mission et de sa grandeur future, raconte naïvement à ses frères, et sans en tirer une vaine gloire, les songes qui lui annoncent son élévation, et qu'il sera un jour le supérieur et le sauveur de sa famille et de son peuple. Ses frères en conçoivent de la jalousie et de l'indignation. N'est-ce pas l'image, bien imparfaite sans doute, de Jésus s'annonçant ouvertement devant Israël, à ses disciples et aux pharisiens, aux scribes et aux docteurs de la loi, comme le Fils de Dieu, un avec son Père, partageant sa puissance et sa gloire, mais descendu du ciel et fait homme pour sauver les hommes en expiant leurs iniquités et les rachetant au prix de son sang? Il a donc droit à leur adoration, puisqu'il est le fils de Dieu, consubstantiel avec son Père et agissant avec lui. Il est le Principe de toutes choses; il donne sa vie et la reprend

par sa volonté, et quand il aura accompli le grand sacrifice de son amour, il remontera glorieux au ciel, d'où il viendra à la fin des temps au milieu des anges pour juger les vivants et les morts. En vingt endroits des Évangiles Jésus affirme positivement sa divinité. Il est à la fois le Fils de Dieu et le Fils de l'homme; il porte en lui la divinité unie à l'humanité; il est le Verbe incarné ou Dieu fait homme. Et quand il demande à Pierre : « Et vous, que dites-vous que je suis? » et que Pierre répond sans hésiter : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, » son maître lui dit: « Vous avez bien dit; et ce n'est ni la chair ni le sang qui vous ont appris cela, mais mon Père qui est dans le ciel. » (Matth., XVI, 17.) C'est pourquoi, comme on l'a dit en ces derniers temps au négateur le plus perfide de la divinité de Jésus-Christ, s'il n'est pas Dieu, comme il l'a affirmé lui-même si expressément à tant de reprises, vous avez mille fois tort d'en faire un grand homme ou même un homme honorable, et de le proposer à l'admiration et à l'imitation des peuples; car en s'arrogeant si impudemment la divinité s'il n'est qu'un homme, ou c'est un fou, aveuglé par ses hallucinations et qui se trompe lui-même, ou c'est un fourbe, un imposteur qui blasphème le saint nom de Dieu et veut tromper les autres.

Les hommes s'indignent toujours contre ceux

qui paraissent les dominer. Leur orgueil s'en offense, et l'envie qu'ils en ressentent les porte à les haïr et à faire tout ce qu'ils peuvent pour les rabaisser, les entraver, leur nuire, et même leur ôter la vie pour se débarrasser de leur supériorité. C'est ce qui arrive aux frères de Joseph et aux ennemis de Jésus. Ils conspirent les uns et les autres contre celui qui excite leur jalousie, cherchant les moyens de s'en défaire. Ainsi l'orgueil conduit au meurtre, et le premier meurtrier a été le premier envieux, Caïn jaloux de son frère Abel. L'orgueil est en effet le principe du mal et de tous les maux depuis la création, et il en sera ainsi jusqu'à la consommation des siècles. *Omnis peccati initium est superbia.* (Eccli. X, 15.) Les princes des prêtres et les pharisiens se coalisent pour surprendre Jésus dans ses paroles ou dans ses actes, afin de le trouver en faute et d'avoir un prétexte de l'accuser, de le condamner, et ils ne reculeront pas devant la violence, si l'occasion leur en est donnée, pour se délivrer de sa présence et de son influence par un crime.

L'occasion leur est enfin fournie par l'avarice de Judas, et Jésus est vendu par l'un des siens comme Joseph par ses frères. Vingt pièces d'argent d'un côté et trente de l'autre! Des deux côtés la trahison a une toute autre issue que ce qu'on espérait, et ses résultats imprévus tour-

nent au triomphe de la victime et deviennent le moyens efficaces de l'accomplissement de sa mis sion. Après la honte d'être vendu comme u esclave, la douleur de quitter sa famille et so pays, et tout ce qu'il a dû souffrir dans la servi tude, Joseph conduit par la Providence en Égypt éclairé par l'esprit de Dieu et rempli de la sagess d'en haut, devient le bienfaiteur et le maître d l'Égypte, et ensuite le sauveur de sa famille, d ses frères qui l'ont si cruellement traité, en le empêchant de mourir de faim et leur donnant un position honorable auprès de lui. Jésus livré pa Judas, garrotté, outragé, bafoué, flagellé, et enfi crucifié par les Juifs, remplit à travers tout ces douleurs, toutes ces horreurs, sa mission d'a mour; et les cruautés et les indignités qu'il subi deviendront les instruments de sa gloire et d salut des hommes, même de ceux qui l'ont blas phémé et crucifié, de ses bourreaux, si, comm les frères de Joseph, ils le reconnaissent pou ce qu'il est, se jettent à ses pieds et implorent so pardon. Ainsi Dieu va à ses fins par les voies qu y semblent les plus contraires, et sa sagesse in finie se joue des oppositions des hommes, d leur courte raison, de leur mauvaise volonté, dont il fait justement, en tirant le bien du mal, ce qu n'appartient qu'à lui, les instruments aveugles de ses desseins.

Parmi les frères de Joseph, il y en a un d'une conscience plus timorée que les autres, et qui, ayant horreur de tremper les mains dans le sang de son frère, sans néanmoins avoir le courage de se déclarer ouvertement son protecteur et de prendre sa défense, cherche cependant à le sauver par des voies détournées, qui lui feront gagner du temps en lui fournissant peut-être les moyens de le délivrer plus tard. C'est Ruben qui propose de le jeter dans une citerne abandonnée. Le même désir de sauver la victime et la même faiblesse se retrouvent au temps de la Passion ou pendant la vie de Jésus-Christ en plusieurs Israélites de bonne volonté qui, ayant un commencement de foi en sa mission, allaient le consulter en secret comme Nicodème, et peut-être Gamaliel, Joseph d'Arimathie et plusieurs autres dont le nom n'est pas écrit dans les Évangiles. Mais ils avaient peur des princes des prêtres qui les auraient chassés de la synagogue, s'ils avaient pris ouvertement le parti de Jésus. Ils firent sans doute ce qu'ils pouvaient pour empêcher qu'il ne fût saisi, condamné, supplicié, mais sans risquer de se compromettre, et se contentant de déplorer tout bas ou en eux-mêmes ce qu'ils n'osaient point contredire publiquement.

Enfin il y a un autre frère de Joseph qui a un trait de ressemblance avec Pilate, et paraît le pré-

figurer. C'est dans toutes les affaires de ce genre l'homme prudent qui veut comme les autres satisfaire son désir et atteindre le but du crime, savoir se débarrasser d'un ennemi ou de celui qui porte ombrage, mais avec le moins de criminalité et de cruauté qu'il se pourra, surtout sans verser le sang, pourvu que l'obstacle soit enlevé. Juda veut, comme les autres, être délivré de la présence odieuse de Joseph; mais il a peur de le tuer, et il propose de le vendre à des marchands qui l'emmèneront au loin. Qu'il ait à subir les ignominies et les douleurs de la servitude peut-être plus cruelles que la mort, peu lui importe, pourvu qu'il disparaisse, et que lui, Juda, n'ait pas le remords d'un fratricide. Ce sera même une bonne affaire; car la vente de Joseph, qui leur épargnera un meurtre inutile et toujours fâcheux, leur donnera encore un bénéfice. Pilate, non plus, ne voulait pas verser le sang du Christ. Il reconnaît qu'il n'a point mérité la mort, et il cherche à le sauver. Sa conscience réveillée par les avertissements de sa femme, qui le supplie de n'être pour rien dans le sang de ce juste, le tourmente, et il voudrait la satisfaire, ou au moins ne pas la charger, en s'abstenant. Mais bientôt il recule devant l'émeute des Juifs qui demandent à grands cris le supplice de Jésus, et surtout devant la peur de César, dont on l'accuse d'être l'ennemi, s'il ne

condamne pas celui qui en usurpe les droits en se disant le roi des Juifs. Alors, n'ayant pas le courage de résister à la fureur populaire, en même temps qu'il se met à couvert contre le peuple et en face de César par l'abandon de Jésus à ses persécuteurs, il cherche aussi à sauver sa conscience et à dégager sa responsabilité en se lavant les mains du sang du juste, qu'il livre cependant à ses bourreaux comme s'il était coupable. Lui aussi par lâcheté vend Jésus-Christ à des marchands, c'est-à-dire aux princes des prêtres et aux scribes qui trafiquaient du sacerdoce et de la science de la loi dans l'intérêt de leur puissance et de leur fortune. Il le vend en retour de la popularité qu'il ne veut pas perdre, et pour échapper à la colère de César dont on le menace.

Évangile selon saint Matthieu, XXI, 33.

Jésus dit aux princes des prêtres et aux anciens du peuple: Écoutez une autre parabole. Un père de famille, ayant planté une vigne, l'entoura d'une haie; il y creusa un pressoir et y bâtit une tour, et l'ayant louée à des vignerons, il s'en alla à l'étranger. Or le temps des vendanges étant proche, il envoya ses serviteurs pour recevoir le revenu de sa vigne. Mais

les vignerons s'étant saisi de ses serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre, et en lapidèrent un troisième. Il leur envoya encore d'autres serviteurs en plus grand nombre que les premiers, et ils les traitèrent de même. Enfin il leur envoya son propre fils, disant : Ils auront au moins du respect pour mon fils. Mais les vignerons voyant le fils dirent entre eux : Voici l'héritier, venez, tuons-le, et nous aurons l'héritage. Alors l'ayant saisi, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Lors donc que le maître de la vigne sera venu, que fera-t-il à ces vignerons? Il fera périr misérablement ces misérables, dirent-ils, et il louera sa vigne à d'autres vignerons, qui lui en payeront le revenu aux temps marqués. Jésus ajouta : N'avez-vous jamais lu dans les Écritures : La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la tête de l'angle. C'est le Seigneur qui a fait cela et nos yeux le voient avec admiration. C'est pourquoi je vous déclare que le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits. Celui qui tombera sur cette pierre s'y brisera, et elle écrasera

celui sur lequel elle tombera. Les princes des prêtres et les pharisiens en entendant ces paraboles, reconnurent qu'il voulait parler d'eux. Ils cherchaient à se saisir de lui, mais ils eurent peur du peuple, parce qu'il le regardait comme un prophète.

Saint Ambroise (*lib.* 9 *in cap.* 20 *Luc*) dit que la vigne, dont parle ici Notre-Seigneur, est la maison de Jacob, qu'Isaïe appelle la vigne du Dieu des armées. Il l'a plantée en se faisant un peuple à lui; il l'a entourée d'une haie, en le séparant des nations pour le préserver de la contagion de l'idolâtrie, et en le couvrant d'une protection toute particulière. Le pressoir représente la parole divine qui par les instructions données à Israël et la discipline qui lui est imposée tend à le transformer, et à lui faire produire, par l'esprit divin qui le presse, les vertus dont il est capable. La tour figure la loi qui élève le peuple de Dieu au-dessus des gentils, et le rapproche du ciel. Les colons sont les Juifs; les serviteurs, envoyés par le père de famille pour recueillir les fruits de la terre et maltraités par les fermiers, sont les prophètes ; et enfin le fils, qui vient en dernier lieu, et qu'ils mettent à mort pour s'emparer de son héritage, est Jésus-Christ. Les nouveaux vignerons, auxquels la vigne du

père de famille est confiée sont les gentils, qui ont été substitués aux Juifs ingrats et infidèles. »

Mais cette parabole s'applique aussi à l'Église fondée par Jésus-Christ sur les ruines de la synagogue, et à chaque fidèle qui en fait partie. Tout chrétien devenu par le baptême membre du corps de Jésus-Christ, qui est l'Église, en participant à la vie divine de ce corps, est une portion de la vigne nouvelle dont Jésus-Christ est le tronc et dont nous sommes tous les branches, en sorte que nous ne pouvons vivre ni produire de fruit sans lui. Chacun doit cultiver la portion de la vigne ou du champ qui lui a été confiée, et ainsi ajouter à la fécondité du fond donné par Dieu la valeur de son travail et la puissance de sa bonne volonté. Au temps marqué pour la récolte le maître lui fera demander sa part. Jusque-là il ne paraît point, et se tient en dehors; ce qui veut dire que le chrétien une fois établi sur la terre du Seigneur, protégé par sa force et muni de tous les instruments de la culture, est laissé à l'exercice de sa liberté, qui sera estimée plus tard par ses résultats. Jésus-Christ a planté sa vigne quand il a fondé son Église sur Pierre, le prince des apôtres. Il l'a aussi entourée d'une haie par l'enseignement doctrinal qui préserve les esprits des invasions de l'erreur, les maintenant dans la vérité divine par la foi qui règle la raison, et par la

discipline morale qui gouverne les volontés par ses prescriptions et ses précautions pour les faire marcher dans la voie du bien et les garantir des tentations et des assauts du mal.

Le pressoir creusé dans l'Église est le ministère sacré, qui, avec l'autorité de la parole divine, dont il est le dépositaire et l'agent, pèse sur les consciences et les foule, comme le raisin dans la cuve, pour en faire sortir ce qu'elles contiennent et en exprimer tous les sucs. Le bien et le mal en découlent, mais pour être séparés, la liqueur généreuse du bien étant mise à part pour être présentée au Père de famille, et pour ranimer et fortifier la vie de ceux qui l'ont produite. Il est dit que le pressoir est creusé, parce qu'en effet la parole divine n'a toute son efficacité que si elle pénètre au fond de l'âme et enfonce dans la conscience. Si la pression est légère ou superficielle, l'intérieur ne sera point vuidé, et ainsi l'opération sera incomplète et peu fructueuse. C'est surtout par la confession et la direction spirituelle, qui appliquent à la conduite de chaque fidèle la vertu de la parole sacrée en la proportionnant à ses besoins, que le pressoir moral de la vigne du Seigneur opère le plus efficacement. Elles donnent des fruits plus abondants à mesure que l'action de la parole est plus énergique, et que l'Esprit, qui est en elle, descend plus avant dans les âmes.

La tour bâtie par le père de famille au-dessus du pressoir, et qui s'élève vers le ciel pendant que le pressoir s'enfonce dans la terre, signifie la hauteur, la sublimité de la doctrine chrétienne, qui ne contient plus seulement les préceptes de justice, comme l'ancienne loi, mais les conseils de perfection, qui doivent rendre l'homme semblable à Dieu. Soyez parfaits, a dit Jésus à ses disciples, comme votre Père céleste est parfait (Matth., V, 48). Telle est l'élévation à laquelle nous sommes appelés par le commandement nouveau ; et si déjà la loi ancienne est figurée par la tour, qui met le peuple d'Israël au-dessus des autres nations par la connaissance de la vérité et de la justice, que dirons-nous de la loi évangélique qui a transformé l'humanité en la régénérant, et l'a divinisée par l'infusion du sang du Dieu fait homme? Quelle tour en effet Jésus-Christ a bâtie dans son Église ! Quelle hauteur de science, quelle largeur de doctrine, quelle solidité d'enseignement, quelle pureté de morale! et comme le fidèle, qui se laisse éclairer et guider par sa parole, acquiert de lumière pour son esprit, de force pour sa volonté, et d'élévation pour son âme! Comme il voit de haut et loin au sommet de cette tour divinement construite, et quels horizons immenses s'ouvrent devant lui, pendant qu'il a la terre sous ses pieds, et que son regard plus dégagé,

plus pur et plus vif, s'élance librement vers le ciel!

Le moment de la récolte dans la vigne de l'Église est le Carême et le temps Pascal, quoique dans ce champ chéri de Dieu, et sous la bienfaisante influence du soleil des esprits qui ne défaille jamais, il y ait dans toutes les saisons et à la fois des fleurs et des fruits. Seulement, le Père de famille compte sur son revenu à cette époque de l'année, et c'est pourquoi sont imposés aux fidèles pendant le Carême plus de prières, plus de recueillement, des bonnes œuvres plus abondantes; et durant la quinzaine de Pâques, dans les jours où le Sauveur a accompli pour tous son grand sacrifice, c'est un devoir pour le chrétien de s'unir à Jésus-Christ dans la sainte communion, et de renouveler, par la participation de sa chair et de son sang, son alliance avec le Dieu fait homme, et sa réintégration dans le corps divin, dont il a été fait membre par le baptême. En ce temps-là, le Père envoie ses serviteurs pour demander, non plus à des fermiers, mais à ses enfants, ce qui lui appartient, c'est-à-dire pour les presser de payer ses bienfaits en actes d'obéissance et d'hommage, en prières, en louanges, en œuvres de justice et de charité. C'est pourquoi la prédication plus fréquente tend à exciter le zèle et la bonne volonté des débiteurs de Dieu. Hélas!

trop souvent elle est reçue comme la parole des prophètes par les Juifs. On ne l'écoute pas, on la méprise, on s'en moque; et si l'on ne va pas jusqu'à chasser ou tuer les envoyés du Seigneur, les ministres de son Église, on les persécute d'une autre manière, par le ridicule ou l'outrage. Le Fils de Dieu lui-même n'est pas épargné; car il vient à son tour réclamer ce qui est dû à son Père, et alors, pour se débarrasser de ses demandes importunes, on nie ce qu'on lui doit, on récuse, on met en doute la légitimité de son droit, même son existence comme propriétaire du fond qu'on exploite, et afin de s'en attribuer la possession. Ainsi il y a de méchants vignerons parmi les chrétiens comme parmi les Juifs: et les premiers sont encore plus blâmables que les seconds; car ayant reçu plus de bienfaits, leur responsabilité est plus grande, et leur reconnaissance devrait être plus vive. Si, suivant la parole de l'Évangile, le maître a fait périr misérablement les uns, que fera-t-il donc des autres? Cette fois encore il confiera sa terre à d'autres cultivateurs plus honnêtes; car le Père de famille ne veut point la laisser stérile, et quand le rayon de sa grâce est repoussé par des âmes dures et ingrates, il va répandre ailleurs sa lumière et ses bienfaits.

A la fin de cet évangile Jésus-Christ déclare nettement et sans figures aux princes des prêtres

et aux Juifs, que le royaume de Dieu leur sera ôté pour être donné à un peuple qui en portera les fruits. Il annonce l'établissement de son Église fondée sur la pierre angulaire, dont les prophètes ont dit qu'elle serait rejetée par ceux qui bâtissent. C'est lui qui est cette pierre principale de l'édifice céleste, ses apôtres en seront les fondements, et le chef de ses apôtres, qui le représentera en toutes choses sur la terre pour l'œuvre de Dieu, Pierre deviendra la pierre sur laquelle il édifiera son Église. C'est la base éternelle, inébranlable de la maison de Dieu, que la pluie, les vents et les tempêtes ne pourront renverser, parce qu'elle est fondée sur le roc, et tous les efforts du monde et de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Celui qui tentera de la remuer, de la déplacer, de la détruire, ou qui tombera sur elle, s'y brisera : ce qui est arrivé à tous les persécuteurs de l'Église depuis dix-huit siècles ; et celui sur qui elle tombe en est écrasé : ce qu'ont éprouvé dans tous les temps les hérétiques, les contempteurs de l'autorité et de l'enseignement de l'Église, dont la parole, organe de l'Esprit divin qui l'assiste et qui sera avec elle jusqu'à la consommation des temps, a comme foudroyé leurs doctrines et anéanti leur puissance.

PRATIQUE.

Répondons aux bienfaits de Dieu, qui a daigné nous confier une portion de la vigne pour la faire valoir, en la cultivant de notre mieux par un travail sérieux, par notre exactitude à lui payer ce que nous lui devons au temps marqué, et surtout par notre reconnaissance filiale envers le Père céleste qui a daigné nous appeler en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, à participer à son amour infini et à son héritage éternel.

PRIÈRE.

Accordez à votre peuple, Dieu très-clément, la santé de l'âme et du corps, afin que s'adonnant aux bonnes œuvres, il mérite d'être toujours défendu par la protection de votre puissance. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE SAMEDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE.

Genèse, XXVII, 6.

Rebecca dit à son fils Jacob : J'ai entendu ton père qui parlait à ton frère Ésaü et lui disait : Apporte-moi quelque chose de ta chasse et apprête-le-moi pour que je le mange, et que je te bénisse devant le Seigneur avant de mourir. Maintenant donc, mon fils, suis mon conseil : va au troupeau et apporte-moi deux excellents chevreaux, afin que j'en prépare à ton père un mets qu'il aime, et qu'il te bénisse avant de mourir, après que tu le lui auras porté et qu'il l'aura mangé. Jacob lui répondit : Vous savez que mon frère Ésaü est velu, et que moi je n'ai point de poil. Si mon père me tâte avec la main et s'en aperçoit, je crains qu'il ne croie que j'ai voulu le tromper, et qu'ainsi je n'attire sur moi sa malédiction au lieu de sa bénédiction. Que cette malédiction soit sur moi, reprit la mère ; écoute seulement mon conseil, et va me chercher ce que j'ai dit. Il y alla, l'ap-

porta et le donna à sa mère, qui l'accommoda comme elle savait que son père l'aimait. Elle le revêtit ensuite des plus beaux habits d'Ésaü, qu'elle gardait chez elle, lui mit autour des mains la peau des chevreaux, et lui en couvrit le cou. Puis elle lui donna le mets qu'elle avait préparé et les pains qu'elle avait cuits. Jacob les ayant portés à Isaac lui dit : Mon père! Isaac lui répondit : Je t'entends : qui es-tu, mon fils? Je suis Ésaü, votre fils aîné, répondit Jacob; j'ai fait ce que vous m'avez commandé. Levez-vous, asseyez-vous et mangez de ma chasse, afin que votre âme me bénisse. Isaac dit encore à son fils : Comment, mon fils, as-tu pu trouver cela si tôt? Il lui répondit : Dieu a voulu que ce que je cherchais se présentât aussitôt à moi. Approche-toi de moi, dit Isaac, afin que je te touche, mon fils, et que je reconnaisse si tu es mon fils Ésaü, ou non. Jacob s'approcha de son père, et Isaac l'ayant palpé dit : C'est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Ésaü. Et il ne le reconnut point, parce que ses mains couvertes de poil l'avaient rendu semblable à son frère aîné. Isaac donc

le bénissant lui dit: Es-tu mon fils Ésaü? Je le suis, répondit Jacob. Apporte-moi à manger de ta chasse, afin que mon âme te bénisse. Jacob lui présenta le plat, et ensuite il lui offrit du vin. Après avoir bu, le père lui dit: Approche-toi, mon fils, et baise-moi. Il s'approcha et le baisa. Et Isaac ayant senti la bonne odeur de ses vêtements, dit en le bénissant: L'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ plein de moissons, que le Seigneur a béni. Que Dieu te donne de la rosée du ciel et de la graisse de la terre, l'abondance du blé et du vin. Que les peuples te servent et que les tribus t'adorent: sois le seigneur de tes frères et que les fils de ta mère se courbent devant toi. Que celui qui te maudira soit maudit lui-même, et que celui qui te bénira soit comblé de bénédictions. Isaac avait à peine achevé ces paroles et Jacob venait de sortir, quand Ésaü arriva, et présentant à son père ce qu'il avait préparé de sa chasse, il lui dit: Levez-vous, mon père, et mangez de la chasse de votre fils, afin que votre âme me bénisse. Isaac lui dit: Qui êtes-vous donc? Ésaü lui répondit: Je suis

Ésaü, votre fils aîné. Isaac fut frappé de stupeur: et, étonné au delà de ce qu'on peut croire, il dit : Qui est donc celui qui vient de m'apporter à manger ce qu'il avait pris à la chasse, avant que tu ne vinsses? Je l'ai béni et il restera béni. Ésaü, ayant entendu les paroles de son père, jeta un grand cri comme un rugissement, et tout consterné il dit : Bénissez-moi aussi, mon père. Isaac lui répondit : Ton frère est venu par surprise, et il a reçu la bénédiction qui t'appartenait. C'est avec raison, ajouta Ésaü, qu'il a été appelé Jacob; car voici la seconde fois qu'il m'a supplanté. Il m'a enlevé auparavant mon droit d'aînesse, et maintenant il vient encore de ravir la bénédiction qui m'était due. Mais, mon père, ajouta-t-il, n'avez-vous pas réservé une bénédiction pour moi? Isaac lui répondit : Je l'ai constitué ton seigneur, et j'ai assujetti à sa domination tous ses frères. Je l'ai établi dans la possession du blé et du vin, et après cela, mon fils, que me reste-t-il à faire pour toi? Mon père, répliqua Ésaü, n'avez-vous donc qu'une seule bénédiction? Je vous conjure de me bénir aussi. Et comme il pleurait avec de grands gé-

missements, Isaac touché lui dit : Ta bénédiction sera dans la graisse de la terre et dans la rosée du ciel.

On ne peut guère expliquer ce passage de la Genèse sans reconnaître que Jacob et sa mère ont usé de ruse et de mensonge. Saint Chrysostome ne peut s'empêcher d'avouer « que la manière d'agir de Rebecca et de son fils n'est pas entièrement excusable ; car, quand même Rebecca aurait su par une révélation divine que Jacob recevrait le droit d'aînesse, et quoique Jacob, en vertu de la convention faite avec Ésaü, eût à cet égard de justes prétentions, toutefois ils ont cherché à parvenir à leur but par un moyen illicite, par la dissimulation. Ils ont mal agi en cela, à moins qu'ils n'ignorassent d'une manière invincible qu'il n'est pas permis de se servir de moyens coupables, même pour arriver à une fin légitime. D'ailleurs Dieu permet quelquefois que de saints personnages commettent des fautes, afin de nous rendre nous-mêmes plus vigilants. »

Saint Augustin essaye de les justifier par une explication allégorique et très-subtile, où il s'efforce de montrer que dans leur fait il n'y a pas eu un mensonge, mais un mystère, *non mendacium sed mysterium.*

« Ce que Jacob a fait par le conseil de sa mère, dit-il, si on l'examine soigneusement et avec foi, n'est pas un mensonge mais un mystère. Si nous appelions ces choses des mensonges, il faudrait aussi appeler de la sorte toutes les paraboles et les figures qu'on ne doit pas prendre au propre, mais qui signifient autre chose que ce qu'elles paraissent dire : ce qu'il ne faut pas faire. Car alors on calomnierait toutes les manières de parler figurées, qui sont nombreuses ; en sorte que la métaphore elle-même, ou le passage du sens propre au sens figuré, pourrait être taxée de mensonge. Car tout en signifiant en effet ce qu'on veut dire, elle a l'apparence du mensonge parce que ce qui est réellement exprimé n'est pas compris, et ce qu'elle paraît dire en effet semble une fausseté. Pour éclaircir cela par un exemple, considérez ce qu'a fait Jacob. Il a revêtu ses membres de peaux de chevreaux. Au premier abord il semble qu'il ait menti ; car il a fait cela pour être cru par son père ce qu'il n'était pas. Mais si l'on rapporte ce fait à ce qu'il doit signifier, c'est-à-dire si on entend par les peaux de chevreaux les péchés des hommes, alors, par Jacob qui s'en est couvert, est figuré celui qui a porté les péchés des hommes et non les siens. Cette signification ne peut donc en aucune manière être appelée un mensonge, ni dans le fait, ni dans la parole. Car, quand son

père lui demande : qui es-tu? et qu'il répond : Je suis Ésaü, votre premier né; si cette réponse est rapportée aux deux jumeaux, elle paraîtra mensongère; mais si on l'explique par ce qu'elle doit signifier, et pourquoi ces faits et ces discours ont été écrits, il faut entendre comme préfiguré dans le corps de Jacob ce qui est dit du corps de Jésus-Christ, qui est son Église : Vous, les enfants d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, et des prophètes, vous serez chassés du royaume de Dieu. Et ailleurs : Il en viendra de l'orient et de l'occident, du nord et du midi, qui s'assoieront dans le royaume des cieux (Matth., VIII, 11). Et encore : Voici que ceux qui étaient les premiers sont les derniers et les derniers sont les premiers, etc., etc. (Matth., XIX, 30). Car c'est ainsi que le plus jeune a enlevé à son aîné sa primauté et s'en est approprié les droits. » (Ex lib. Sanct. August. *Contra mendacium*. Cap. x, tom. IV.)

Il nous semble qu'on peut expliquer ce fait de la même manière que la parabole du serviteur infidèle, loué par Notre-Seigneur et présenté en exemple, non à cause de son infidélité, qui est condamnable, mais en raison de sa prudence pour réparer sa disgrâce et se faire des amis dans son infortune. C'est pourquoi Jésus a dit : Les enfants du siècle sont plus habiles dans leurs affaires que les enfants de lumière (Marc, XVIII, 30) : et

comme conclusion de la parabole, il recommande aux riches d'employer les biens de ce monde à se faire des amis dans le ciel. De même ici l'Église, en nous faisant lire l'histoire de la bénédiction d'Isaac donnée à Jacob en place d'Ésaü, n'approuve pas pour cela les moyens employés par la mère et le fils, qui présentent évidemment des caractères de ruse et de mensonge, et ce n'est point par ce côté qu'elle nous invite à les imiter. Or, elle nous montre par ce récit quel prix on doit attacher à la bénédiction paternelle, qui transmet des grâces particulières à celui qui la reçoit. Mais dans le cas présent ces grâces étaient extraordinaires, puisque d'un côté la promesse faite à Abraham devait s'accomplir dans la branche aînée de sa race, dont le Sauveur du monde devait sortir; et de l'autre, cette bénédiction donnée à l'aîné entraînait la principauté dans la famille avec tous les honneurs et priviléges qui en ressortent. Rebecca y tenait beaucoup pour Jacob qu'elle aimait de préférence, non-seulement parce qu'il était plus aimable que son frère, mais parce qu'une révélation lui avait appris, quand elle portait les jumeaux dans son sein où ils se combattaient déjà, et plus tard, quand elle demanda à Dieu d'être éclairée à ce sujet, que Jacob serait substitué à son frère dans le droit d'aînesse : lequel, du reste, naturellement très-incertain dans les ju-

meaux, n'est déterminé que par une convention humaine, la science médicale ignorant encore lequel des deux enfants a été conçu le premier. En outre Ésaü avait renoncé lui-même à son droit, et cela pour une grossière nourriture, un jour que, revenant de la chasse, il mourait de faim. Ce qui montre qu'il était l'homme de la matière plutôt que de l'esprit, le fils de la terre plus que du ciel, et qu'ainsi il n'était pas digne d'hériter de la promesse faite à Abraham pour la régénération et le salut du genre humain, qui devait s'accomplir par le triomphe de l'esprit divin sur la chair.

Ainsi dans ce fait étrange ne voyons que le bien opéré et non les moyens peu licites dont on s'est servi. Ces moyens sont purement humains, et à ce titre ils sont marqués des caractères de la faiblesse et des passions de l'homme. Mais la fin obtenue, c'est-à-dire la bénédiction d'Abraham transférée par Isaac d'Ésaü à Jacob, était voulue de Dieu ; car elle avait été révélée à Rebecca dès le commencement de sa maternité, et Jacob a été par là remis à la place que Dieu lui avait destinée. Cela aurait-il pu arriver autrement ? Assurément, puisque la chose était dans les desseins providentiels. Seulement ici, comme en beaucoup de circonstances, la volonté humaine a pris les devants sur la Providence,

et comme on le voit souvent quand elle veut trop faire par elle-même, elle a employé des moyens peu convenables, et ainsi a mêlé du mal au bien qu'elle devait opérer. Mais pour nous rassurer dans ce cas et dans ceux qui lui ressemblent, rappelons-nous que, si d'un côté il n'est jamais permis d'employer de mauvais moyens pour obtenir une bonne fin, ou de faire le plus petit mal pour procurer un grand bien, de l'autre, Dieu, à qui seul il appartient de tirer le bien du mal, peut toujours le faire sortir du mal qui l'a amené, en laissant toutefois à ceux qui s'en sont servi la responsabilité de leurs actes et la peine que mérite l'abus de leur liberté. Aussi, plusieurs Pères de l'Église font remarquer que Jacob et sa mère ont expié leur faute par une existence pleine d'épreuves et de traverses.

Évangile selon saint Luc, XV, 11.

Jésus dit aux pharisiens et aux scribes : Un homme avait deux fils, dont le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien. Et le père leur fit le partage de son bien. Peu de jours après, le plus jeune ayant ramassé tout ce qu'il avait,

s'en alla dans un pays éloigné, où il dissipa tout son bien en débauches. Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine dans le pays et il commença à manquer. Il s'en alla donc et s'attacha au service d'un des habitants, qui l'envoya à sa maison des champs pour y garder les pourceaux. Et là, il désirait remplir son ventre des écosses que les pourceaux mangeaient; et personne ne lui en donnait. Alors, étant rentré en lui-même, il dit : Combien de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim! Je me lèverai, j'irai vers mon père et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; traitez-moi comme l'un de vos serviteurs. Il se leva donc et alla vers son père. Mais, lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçut, et touché de compassion il accourut, se jeta à son cou et le baisa. Son fils lui dit : Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous : je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez tout de suite la plus belle robe et l'en

revêtez, et mettez-lui un anneau au doigt et des souliers à ses pieds; amenez aussi le veau gras et le tuez, afin que nous mangions et fassions bonne chère; parce que mon fils que voici était mort et il est ressuscité : il était perdu et il est retrouvé. Et ils commencèrent à faire festin.

Cependant son fils aîné qui était dans les champs revint, et lorsqu'il fut près de la maison il entendit la musique et le bruit de la danse. Il appela donc un des serviteurs et lui demanda ce que c'était. Celui-ci lui dit : C'est que votre frère est revenu ; et votre père a tué le veau gras, parce qu'il le revoit en bonne santé. L'aîné indigné ne voulut point entrer; mais son père étant sorti se mit à l'en prier. Mais il répondit à son père : Voilà tant d'années que je vous sers, sans avoir jamais désobéi à vos ordres, et jamais vous ne m'avez donné un chevreau pour me réjouir avec mes amis. Mais aussitôt que votre autre fils, qui a mangé son bien avec des femmes perdues, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras. Alors le père lui dit : Mon fils, tu es toujours

avec moi, et tout ce que j'ai est à toi. Mais il fallait faire festin et nous réjouir, parce que ton frère était mort et il est ressuscité : il était perdu et il est retrouvé.

Après nous avoir exhorté à la prière plus fréquente, à la méditation de la parole sainte, à la mortification de nos appétits et aux bonnes œuvres, l'Église, à l'approche du temps pascal, où tout chrétien doit renouveler son union avec Dieu, nous excite à la pénitence, pour nous réconcilier avec notre Père céleste, si nous avons eu le malheur de nous éloigner de lui, ou au moins de le négliger en cédant à l'esprit du monde par faiblesse de caractère, ou par l'entraînement de nos passions. C'est par une bonne confession que s'opère cette réconciliation, et l'exemple du fils prodigue nous montre comment elle doit être faite pour être efficace et ramener l'âme du mal au bien, de la servitude du monde au service de Dieu, des vains plaisirs de la chair aux douces joies de la conscience, à la dignité de la justice, au bonheur de l'amour divin. Mais il y a tant de choses dans cette touchante histoire, que nous indiquerons seulement les points principaux à méditer.

Le fils prodigue quitte son père pour devenir indépendant et jouir à son aise et sans contrôle de

sa personne et de son bien : et après avoir détruit sa santé et sa fortune par tous les désordres auxquels un jeune homme peut se livrer, réduit pour vivre à se mettre aux gages d'un homme riche, il tombe sous le joug d'un maître, lui qui trouvait gênant d'obéir à son père. Ainsi de ceux qui quittent Dieu pour le monde ; ils deviennent les esclaves de ses dures exigences et de ses caprices insensés, eux qui ne pouvaient supporter les commandements si doux de la loi divine. Ils acceptent un joug cent fois plus lourd que celui qu'ils ont rejeté, et ils sont contraints de faire et de subir dans cette servitude ce qui leur paraissait intolérable au service de Dieu.

Et encore, si leur cœur y trouvait de la joie, de la consolation, du bonheur ! mais après l'étourdissement des jouissances de la chair ou la vaine pâture de la vanité, leur âme se vide et la faim se fait sentir au dedans. Elle ne trouve plus de nourriture : et dans son besoin de vivre elle envie la plus grossière, qu'elle ne peut plus même se procurer. C'est ce qu'éprouve le prodigue en gardant les pourceaux, dont il voudrait partager le sort. Il meurt de faim.

L'excès de sa misère, l'ignominie de son abaissement, qu'il reconnaît maintenant parce qu'il en ressent toutes les angoisses, le font rentrer en lui-même ; ce que n'avaient pu faire à son départ ni

les larmes de son père, ni les sages avis qu'il avait sans doute rencontrés sur le chemin du désordre. Il avoue sa dégradation, la déplore : et alors le souvenir de ce qu'il était, de ce qu'il avait dans la maison paternelle lui revient au cœur. C'est ce qui arrive au pécheur humilié et brisé par le remords et par la honte. Il regrette alors la foi de son enfance, la pureté de son cœur, les douces joies qu'il goûtait dans la sérénité de sa vie et par sa fidélité au service de Dieu. Il envie le sort de ceux qui y sont restés, et qu'il regardait naguère comme des ignorants, des esprits étroits, des âmes faibles, servant Dieu comme des mercenaires! Oh! si seulement il pouvait maintenant partager le sort de ces mercenaires!

C'est ici le moment décisif de la grâce, qui le travaille par la douleur et par le remords, afin de porter sa volonté à reprendre le chemin de la maison paternelle. Y répondra-t-il ou la repoussera-t-il encore, comme il a déjà fait tant de fois? Tout dépend en cet instant critique de la réaction ou de l'opposition de sa liberté. Le bien et le mal sont devant lui : il a sa vie ou sa mort entre les mains. Il faut maintenant un effort généreux de sa volonté. Il le fait, en s'écriant : *Surgam*, je me relèverai de l'abaissement où je suis, et j'irai vers mon Père.

Mais il y a encore loin de la résolution prise

à la résolution exécutée : il veut, ou peut-être il voudrait, mais il n'est point encore debout ni en marche. Que de choses retiennent souvent le pécheur dans cet état, et le rivent pour ainsi dire à sa chaîne : l'apathie que donne l'habitude du mal, ou même une secrète répugnance du bien qu'il a quitté, des passions mal éteintes et qui fument encore, la crainte de la gêne, l'orgueil humilié, le respect humain, et tout ce que le tentateur peut insuffler à une âme qu'il possède et dont il veut garder l'empire ! Combien de chrétiens infidèles, qui sentent dans leur cœur le besoin, l'impulsion de revenir à Dieu, et dont le retour au Père céleste, à la maison paternelle, qui est l'Église, est arrêté, entravé par ces prétendus obstacles. Ils voudraient : mais en effet ils ne veulent pas encore, et ils restent indéfiniment dans le mal avec toutes les velléités du bien.

Enfin la grâce l'emporte, et il se lève. Un cri de joie éclate dans le ciel qui le regarde, et il y en a comme un écho dans sa conscience, qui en reçoit de la force et de l'encouragement. Ah ! sans doute, pendant la route qui est longue, puisqu'il a voulu s'éloigner de son père, pénible, à cause de sa faiblesse et de son corps exténué par la faim, il a encore à lutter contre l'esprit du mal qui voudrait l'empêcher d'avancer, lui suggérant de nouveau tout ce qui pourrait le détourner de la

maison bénie de son père. Mais par l'adhésion déjà donnée à la motion de la grâce, par la victoire du bien sur le mal commencée dans la réalisation de sa volonté généreuse, son bon ange, qu'il n'écoutait plus depuis longtemps, a repris de l'influence sur son cœur, et il en écarte les traits enflammés du démon. Tout accablé qu'il est, il marche cependant avec courage, parce que l'espérance lui est rendue.

Mais à mesure qu'il approche, son cœur bat violemment. Comment sera-t-il reçu? son père voudra-t-il le voir? pourra-t-il même le reconnaître dans l'état misérable où il va se présenter à lui, et ne rapportant à la maison que les haillons de sa fortune passée? Son frère irréprochable, ses anciens amis, tous ceux qui l'ont connu ne vont-ils pas le tourner en dérision, et ne seront-ils pas d'avis de le chasser comme un vagabond, un mendiant que la misère ramène, et qui n'a d'autre titre à la pitié que de n'avoir plus rien à manger? Non, non, lui dit doucement la voix de son bon ange, marche, marche, retourne vers ton père, qui a toujours été si bon pour toi, même dans tes égarements, et dont le cœur sera toujours celui d'un père! Va à lui avec confiance, mais avec humilité, et avouant franchement ta faute et implorant ton pardon, accepte avec résignation tout ce qui viendra de lui, même les paroles dures

et le traitement le plus sévère; car tu as mérité tout cela.

Mais Dieu ne traite jamais avec rigueur les enfants égarés qui reviennent à lui sincèrement: il ne méprise point le cœur contrit et humilié : ce qui est montré ici par la tendresse avec laquelle le malheureux prodigue est reçu. Le père qui l'aperçoit de loin, comme Dieu voit d'avance dans le cœur du pécheur le bon mouvement qui le ramène , est touché de compassion à la vue de sa misère et de son dénûment. Il le prévient encore dans sa bonté, et courant à lui il se jette à son cou et le serre dans ses bras. Image touchante de la grâce prévenante, qui va au devant du pécheur au milieu de ses désordres, et que Jésus-Christ nous a si vivement représentée par le bon pasteur qui cherche par monts et par vaux la brebis égarée, et la rapporte sur les épaules toute sanglante au bercail. Le père ne lui adresse pas un mot de reproche; il ne parle que par l'expression de sa pitié et de son amour.

L'amour est fort comme la mort. Dieu aime la miséricorde plus que la justice (*Cantiq.* VIII, 6; Matth., XII, 7). Le cœur du fils est brisé, ouvert et comme fondu par le feu de cet amour, qu'il a si peu mérité, et auquel il n'avait pas droit de s'attendre. Tant de bonté achève de le vaincre. et il se jette aux pieds de son père en confessant

sa faute de tout son cœur, par toute sa personne. Mon père, s'écrie-t-il avec larmes, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils!

Ces deux cœurs, qui étaient fermés l'un à l'autre, sont donc rouverts, l'un par la tendresse, l'autre par l'humilité; ils se pénètrent de nouveau, s'embrassent; et le fils réconcilié et réhabilité dans la maison paternelle y reprend sa place, les insignes de sa dignité et le bonheur dont il a joui autrefois : bonheur encore augmenté en lui par le contraste de son malheur passé, et qui s'accroit aussi dans la famille par le retour de l'enfant égaré, ou, comme dit le père, par la résurrection de son fils mort. C'est pourquoi l'évangile dit qu'il y a plus de joie au ciel pour le retour d'un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont jamais failli (Luc, XV, 10). Parole consolante, qui n'ôte rien au mérite des justes qui ont leur récompense, mais qui exprime la surabondance de joie produite au ciel par la conversion d'une âme qui paraissait perdue!

Nous n'avons pas besoin de dire que les dons, accordés tout aussitôt par le père au fils qu'il vient de retrouver, signifient les grâces reçues par le pécheur repentant après sa confession. La robe blanche de son innocence baptismale lui est rendue

par l'absolution ; l'anneau d'or est le signe du renouvellement de son alliance avec Dieu ; la chaussure nouvelle figure les secours accordés par l'Église pour l'aider à marcher avec fermeté dans la voie du bien où il est rentré ; et le banquet splendide commandé en son honneur, est la table sainte où l'Agneau sans tache se donne lui-même en nourriture avec sa chair sacrée, avec son sang divin, qui procurent l'éternelle vie. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang aura la vie en lui (Jean, VI, 55, 57).

Cependant à ce tableau si touchant il y a une ombre ; et nous la signalons en terminant, parce que là aussi il y a un enseignement pour les chrétiens. Le père de famille avait un fils aîné qui ne l'avait jamais quitté, ayant toujours travaillé avec lui fidèlement, et sans prendre part aux désordres de son frère. Il était certainement méritant comme fils, puisqu'il en avait rempli exactement tous les devoirs. Sa vertu jusque-là ne s'était point démentie : et l'Évangile ne nous dit pas qu'il eût rien fait précédemment contre son frère. Mais voilà que tout d'un coup ce bon fils devient un mauvais frère. Au lieu de se réjouir avec le père du retour et du salut de la brebis égarée, il s'en indigne, et surtout de l'accueil si affectueux, si plein de joie qui lui est fait : et il se tourne pour la première fois contre son père, qu'il ose accuser

d'injustice. Quels ont pu être les motifs de ce changement subit? et pourquoi, en face de la réhabilitation du pécheur, trouvons-nous ici la chute d'un juste? C'est pour nous apprendre à nous défier de notre justice et à ne pas nous prévaloir de notre vertu. Deux motifs secrets peuvent expliquer le revirement soudain d'une âme, qui paraissait bonne et honnête jusqu'à ce moment. Le premier et le plus apparent est la jalousie contre son frère, lequel, pense-t-il dans le sentiment de sa justice propre, est traité mieux que lui qui n'a point failli, et cela quoiqu'il ait causé à son père tant de chagrins et de pertes par sa mauvaise conduite. Cette jalousie, qui s'autorise d'une injustice apparente, ferme son cœur au sentiment fraternel et à la miséricorde; et s'il n'a que des paroles dures pour son père, que ferait-il donc à son frère, s'il se trouvait de nouveau en face de lui? Aussi ne veut-il pas le voir, malgré les instances du père, auxquelles son âme endurcie par la mauvaise passion reste insensible. Et n'est-ce pas lui qui, tout en se croyant sans reproche, est dans cette circonstance doublement injuste? d'abord envers un frère, dont les torts, expiés par tant de misères et un repentir si touchant, devraient exciter sa compassion et réveiller sa tendresse; et ensuite envers son père, qui lui répond si simplement, si tendrement, et avec tant de vérité : Mon

fils, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi!

Un second motif peut encore être soupçonné, motif plus caché, et qui avait pu agir sur son âme depuis le départ coupable de son frère. Peut-être en effet n'avait-il pas été fâché de le voir quitter la famille d'une mauvaise manière, afin de rester seul avec son père avancé en âge, et ainsi de profiter des avantages de cette position nouvelle, qui le laissait à peu près maître du domaine et de l'affection paternelle détournée d'un fils ingrat? Peut-être avait-il espéré plus tard que son frère, ruiné et exténué par la misère et ses désordres, mourrait dans les pays étrangers où il s'était perdu, le laissant ainsi possesseur unique de l'héritage paternel? Et alors ce retour, auquel il ne s'attendait pas, lui est un cruel mécompte, qui détruit les espérances secrètes, et que sans doute il ne s'avouait pas à lui-même, de son orgueil et de sa cupidité. Puis, ce retour, qui le déconcerte, est exalté et fêté comme sa fidélité ne l'a jamais été. Voilà ce qui fait déborder le vase, d'où se répandent, à la fatale nouvelle, les eaux amères d'iniquité qui y fermentaient peut-être depuis longtemps.

Que chacun de nous revienne donc sur lui-même et sonde sa conscience jusqu'au fond, dans ce qu'il croit sa justice, dans sa régularité apparente, dans

sa prétendue vertu : et les hommes en effet, qui ne voient que le dehors, la regardent comme telle. Les pharisiens étaient aussi honorés par le peuple à cause de leur observance exacte de la loi, des ordonnances et des traditions ; et cependant Jésus les appelle des hypocrites, des sépulcres blanchis ; et pour eux seulement et leurs semblables il a eu de dures paroles. Ils se targuaient d'être les plus pieux et les plus justes d'entre les Juifs, et Jésus leur montre que leur piété est un mensonge, leur justice un égoïsme, et qu'en paraissant servir Dieu, ils ne servent qu'eux-mêmes. N'existe-t-il pas aussi des pharisiens de nos jours? et chez les personnes chrétiennes, qui semblent les plus dévotes, les plus régulières, les plus charitables, n'y a-t-il pas des retours sur soi-même en des actions qui paraissent désintéressées, des recherches cachées, non avouées, peut-être ignorées, d'intérêt propre, de vaine gloire, de jalousie, d'envie, qui, comme le ver destructeur des plantes, attaquant leurs actes à la racine même en vicient ou en détruisent la vertu? Le père de famille n'a-t-il pas aussi parmi nous des fils aînés qui s'indignent de son indulgence envers les pécheurs repentants ; et qui, jaloux de ses dons, qu'ils croient mal placés, l'accusent d'injustice à leur égard et blasphèment sa miséricorde?

PRATIQUE.

Si nous avons eu le malheur, d'une manière ou d'autre, de partager l'ingratitude et les désordres du fils prodigue (et qui de nous peut se vanter d'être sans reproche de ce côté?), suivons-le dans son retour à la maison paternelle comme nous l'avons suivi dans son éloignement. L'Église de Jésus-Christ est sur la terre cette maison bénie. Il ne faut qu'un mouvement de repentir, un effort de bonne volonté pour s'en rapprocher : et dans tous ses temples nous trouverons le Père céleste qui nous tend les bras, ne repoussant jamais un cœur contrit et humilié, et toujours prêt à ramener et à réhabiliter ses enfants égarés ou déchus. Mais si nous ne l'avons jamais quitté et que nous ayons toujours joui des grâces de son amour, ayons d'autant plus de pitié et de charité pour ceux qui reviennent, et sous le prétexte de la stricte justice ne leur envions pas la miséricorde dont ils sont l'objet.

PRIÈRE.

Nous vous prions, Dieu très-clément, d'accorder à nos jeûnes une efficacité salutaire, afin que la mortification imposée à notre chair en ces jours de pénitence tourne à l'accroissement de la vie de notre âme. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Épître aux Éphés., V, 1-9.

Soyez les imitateurs de Dieu, comme ses enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour et l'exemple de Jésus-Christ qui nous a aimés et s'est livré pour nous en oblation et en hostie d'agréable odeur. Qu'on n'entende pas même nommer parmi vous la fornication, l'impureté ni l'avarice, comme il convient à des saints. Qu'on n'y entende point de parole déshonnête, ni de sottise, ni de bouffonnerie, ce qui ne convient point à votre état ; mais plutôt des actions de grâces. Car sachez que nul fornicateur, nul impudique, nul avare, qui est aussi un idolâtre, ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ et de Dieu. Que personne ne vous séduise par de vains discours ; car c'est là ce qui attire la colère de Dieu sur les enfants de la rébellion. N'ayez donc rien de commun avec eux ; car vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. Marchez comme des

enfants de lumière. Or, le fruit de la lumière est dans la bonté, la justice et la vérité.

Par ces paroles l'Apôtre nous appelle à l'imitation de Jésus-Christ, et il nous élève tout de suite à ce qu'il y a de plus haut : la pratique de la charité, qui n'est parfaite que si l'amour du prochain va jusqu'à nous dévouer pour lui comme le Fils de Dieu s'est sacrifié pour nous. Il ne s'agit donc plus ici seulement d'aimer son prochain comme soi-même, mais plus que soi, puisqu'on se dévoue à son salut. Mais pour y arriver, il faut d'abord s'affranchir des passions les plus grossières, qui sortent de la concupiscence de la chair et attachent aux choses sensibles. L'Apôtre veut qu'elles ne soient plus même nommées parmi nous. Puis, l'impureté sous toutes les formes étant évitée dans les actions, ne plus se laisser aller aux désordres des discours. Point de paroles licencieuses, folles ou bouffonnes; point de cette grosse gaieté, qui émane de la sensualité, et tend à satisfaire la nature inférieure, par les éclats de son intempérance, comme il arrive souvent dans les festins du monde : ce qui convient peu à la dignité chrétienne. Toutes ces choses ne sont point de l'esprit de Jésus-Christ, et n'ont rien à faire avec son royaume. Enfin, comme la foi est le principe de la charité, ne point la laisser ébranler en nous par de vaines conversations qui

jettent le doute dans l'esprit et la défiance dans le cœur. Fuyons les enfants de la séparation et de la révolte, objets de la colère divine. Demeurons fidèlement dans la lumière du ciel, c'est-à-dire attachés à la parole de Dieu, qui a dissipé les ténèbres de notre entendement : et montrons, par les fruits de la lumière dans nos œuvres, par la pureté de nos sentiments, par la justice de nos actes et la vérité de nos discours, que nous avons passé des ténèbres à la lumière, et que la lumière est vivante et féconde en nous. *Ex fructibus eorum cognoscetis eos.* Vous les reconnaîtrez par leurs fruits (Matth., VII, 20).

Évangile selon saint Luc, XI, 14-28.

Un jour, Jésus chassa un démon qui était muet : et quand il eut chassé le démon, le muet parla, et le peuple fut dans l'admiration. Mais quelques-uns dirent : C'est par Béelzebuth, prince des démons, qu'il chasse les démons. Et d'autres, pour le tenter, lui demandaient un prodige dans le ciel. Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Tout royaume divisé en lui-même sera détruit, et la maison tombera sur la maison. Si donc Satan est divisé contre

lui-même, comment son règne subsistera-t-il, puisque vous dites que je chasse les démons par Béelzebuth? Or si je chasse les démons par Béelzebuth, par qui vos enfants le chassent-ils? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Mais si je chasse les démons par le doigt de Dieu, c'est que le règne de Dieu est arrivé jusqu'à vous. Quand l'homme fort et bien armé garde la porte de sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté. Mais si un plus fort survient et le défait, il lui enlèvera toutes les armes auxquelles il se confiait et il distribuera ses dépouilles. Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne recueille pas avec moi, dissipe. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va à travers des lieux arides, cherchant le repos, et n'en trouvant pas il dit : je retournerai à la maison d'où je suis sorti. Et y revenant il la trouve nettoyée et ornée. Alors il va prendre avec lui sept autres esprits plus méchants, et entrant dans cette maison ils y demeurent. Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Or il arriva que, pendant qu'il disait ces choses, une femme

éleva la voix au milieu de la foule et lui dit : Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles que vous avez sucées! Mais Jésus dit : Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique!

« Selon saint Matthieu, ce démoniaque, dit le vénérable Bède (lib. IV, cap. XLVIII, *in cap.* XI *Luc*), était non-seulement muet, mais aveugle, et guéri par notre Seigneur Jésus-Christ, il parla et vit. Donc trois miracles ont été opérés à la fois dans le même homme ; l'aveugle voit, le muet parle, et le possédé est délivré du démon. C'est ce qui arrive tous les jours moralement dans la conversion des incrédules. Le démon étant chassé de leur âme, ils voyent par la lumière de la foi ; et alors leur langue est déliée, et leur bouche s'ouvre pour chanter les louanges de Dieu. Quelques-uns de s'écrier : C'est au nom de Béelzebuth qu'il chasse le démon! Ce n'est point le peuple qui parle ainsi, mais des pharisiens et des scribes envieux et calomniateurs, comme les autres évangélistes l'attestent. Le peuple, qui semblait moins instruit, admirait toujours ce que faisait le Seigneur. Les autres, au contraire, étaient toujours prêts à nier, ou à interpréter en mauvaise part ce qu'ils ne pouvaient nier, comme si ses œuvres eussent été celles de l'esprit

du mal, et non de la puissance divine. D'autres, pour le tenter, lui demandaient un miracle dans l'air, comme de faire descendre le feu du ciel à la manière d'Élie, ou de faire retentir le tonnerre, briller la foudre ou tomber la pluie au milieu d'un temps serein, comme s'ils ne pouvaient pas aussi expliquer ces phénomènes à leur façon, et les attribuer à des accidents de l'atmosphère. O vous qui accusez de fausseté ce que vous voyez de vos yeux, ce que vous palpez avec la main, que feriez-vous donc des choses qui viendraient du ciel? Vous diriez certainement aussi que les mages de l'Égypte ont opéré beaucoup de miracles de cette sorte. »

Ne croirait-on pas que ce passage du vénérable Bède a été écrit de nos jours, et pour les savants détracteurs de l'Évangile et de ses miracles? Combien de ces esprits forts, comme on les appelait autrefois, ou de ces libres penseurs, comme on dit aujourd'hui, affirment qu'ils croiraient s'ils voyaient un miracle, auquel ils ne croiraient point en effet quand il frapperait leurs regards, cherchant aussitôt dans leur mauvaise volonté à l'expliquer de toute autre manière, justement pour n'y trouver plus rien de miraculeux! Ils ont horreur du surnaturel, qui confond leur orgueil et déconcerte leur science, et ils sont bien résolus à le nier partout où il se manifeste. Car il éclate encore aujourd'hui de toutes parts, et il se fait beaucoup de miraclesdans l'or-

dre physique et dans l'ordre moral. Les guérisons merveilleuses ne manquent pas en nos temps, surtout dans les sanctuaires de la sainte Vierge : et très-souvent, touchées par la grâce divine, qu'attirent une foi vive et de ferventes prières, des âmes aveugles, sourdes, et muettes voient la lumière de Dieu, entendent sa parole, et se mettent à la parler. Des hommes liés par Satan dans leur esprit et dans leur corps sont délivrés soudainement de leurs affections physiques ou morales par un acte extraordinaire de la puissance d'en haut excitée par l'intercession de la Mère de Jésus-Christ ou des Saints. Et les naturalistes, les matérialistes, les panthéistes ou les rationalistes du siècle de nier aussi les faits miraculeux qui dérangent leurs systèmes, parce qu'ils supposent un pouvoir surnaturel, auquel il faudrait obéir : ou s'ils sont trop évidents, trop bien constatés pour être niés, ils les attribuent aussi à Béelzebuth, qui s'appelle aujourd'hui le magnétisme, le somnambulisme, l'hymnotisme, le spiritisme, les tables tournantes ou autres choses de ce genre, aussi inexplicables à leur science que les faits qu'ils leur attribuent.

PRATIQUE.

Puisque nous avons le bonheur d'être chrétiens, non-seulement de nom, mais avec foi, prenons la ferme résolution de vivre désormais chrétiennement au mi-

lieu du monde, évitant soigneusement l'impureté dans nos actions et dans nos paroles, et ne cherchant plus à amuser les autres par les niaiseries et les bouffonneries, que le monde appelle de l'esprit et qui ne sont que de la futilité. Tâchons d'acquérir le noble sérieux de la dignité chrétienne.

PRIÈRE.

O mon divin Jésus, vous qui m'avez délivré de l'esclavage du démon, aidez-moi, je vous en supplie, à découvrir ses artifices, à braver la mauvaise honte qui m'empêcherait de confesser ma foi, et à rendre hommage à votre puissance manifestée par vos miracles, afin que mon âme voie chaque jour votre lumière plus clairement, entende mieux votre parole, et annonce plus courageusement votre sainte vérité!

LE LUNDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

Liv. IV des Rois, V, 1.

Naaman, général de l'armée du roi de Syrie, était un homme puissant et en grand honneur auprès de son maître, parce que le Seigneur avait sauvé par lui la Syrie. Il était vaillant et riche, mais lépreux.

Or des pillards étant sortis de la Syrie avaient emmené captive une petite fille du pays d'Israël, qui devint la servante de la femme de Naaman.

Cette fille dit à sa maîtresse : Plût à Dieu que mon seigneur eût été trouver le prophète, qui est à Samarie ! Il l'aurait certainement guéri de sa lèpre.

C'est pourquoi Naaman alla chez le roi et lui dit : Voici ce qu'a dit une jeune fille d'Israël.

Le roi de Syrie lui répondit : Allez, j'écrirai au roi d'Israël. Il partit donc, et prenant avec lui dix talents d'argent, six mille écus d'or et dix vêtements neufs, il porta au roi d'Israël la

lettre du roi de Syrie conçue en ces termes : Lorsque vous recevrez cette lettre, vous saurez que je vous ai envoyé Naaman, mon serviteur, afin que vous le guérissiez de la lèpre.

Le roi d'Israël ayant reçu cette lettre, déchira ses vêtements et dit : Suis-je un Dieu qui puisse ôter et rendre la vie, pour que ce roi m'envoie un lépreux à guérir? Vous voyez que ce prince ne cherche que les occasions de rompre avec moi.

Élisée, l'homme de Dieu, ayant appris que le roi d'Israël avait déchiré ses vêtements, lui envoya dire : Pourquoi avez-vous déchiré vos vêtements? Que ce lépreux vienne à moi, et qu'il sache qu'il y a un prophète en Israël.

Naaman vint donc avec ses chevaux et ses chariots, et il se tint à la porte d'Élisée, et Élisée lui envoya dire par un serviteur : Allez vous laver sept fois dans le Jourdain et votre chair sera guérie et purifiée.

Naaman, irrité, voulait s'en aller en disant : Je croyais qu'il viendrait me trouver, et que se tenant debout il invoquerait le nom du Seigneur son Dieu, qu'il toucherait de sa main l'endroit de ma lèpre et qu'il me guérirait.

N'avons nous pas à Damas les fleuves d'Abanas et de Pharphar, meilleurs que toutes les eaux d'Israël pour s'y laver et être purifié? Comme donc il s'était déjà détourné et s'en allait indigné, ses serviteurs s'approchèrent de lui et lui dirent : Père, quand même le prophète vous aurait demandé quelque chose d'important, vous auriez dû cependant le faire; à plus forte raison, puisqu'il vous dit simplement : Allez vous laver et vous serez purifié.

Il descendit donc dans le Jourdain et s'y lava sept fois, selon la parole de l'homme de Dieu, et sa chair devint comme la chair d'un petit enfant, et il fut guéri. Alors il retourna vers l'homme de Dieu avec toute sa suite, et se présentant à lui il lui dit : Je sais certainement, qu'il n'y a point d'autre Dieu en toute la terre que celui qui est en Israël.

La guérison du syrien Naaman, outre sa réalité, qui montre la puissance accordée par Dieu aux anciens prophètes, est encore un enseignement donné par l'Église aux chrétiens pécheurs et infidèles, à l'approche du temps pascal, où ils peuvent

aussi, s'ils le veulent, aller trouver l'homme de Dieu pour être délivrés de la lèpre qui les dévore, c'est-à-dire du péché qui rend leur âme malade jusqu'à la mort. A cette terrible maladie il n'y a point de remède, que la vertu purifiante du sang de Jésus-Christ; et de nos jours, pas plus que du temps de Naaman, les richesses, la puissance et la gloire humaine ne préservent du mal et surtout ne le guérissent point. Mais comme la maladie, toujours un malheur en elle-même, peut cependant être tournée à bien par la miséricorde divine, qui en fait quelquefois un moyen de conversion et de salut, comme le prouve l'exemple de Naaman reconnaissant le vrai Dieu et l'adorant après sa guérison; ainsi les fautes commises, bien que toujours mauvaises en soi, servent souvent, par les angoisses qu'elles causent, à ramener à Dieu, qu'on cherche d'abord pour retrouver la paix du cœur, et qu'on adore ensuite parce qu'il l'a rendue. C'est ainsi que Dieu tire le bien du mal, et que par la miséricorde divine il peut y avoir un bonheur dans nos fautes. *Felix culpa!* s'écrie saint Augustin, en admirant le sacrifice de Jésus-Christ, qui a donné à l'homme par la grâce plus qu'il n'avait perdu par le péché.

Mais pour profiter du bienfait de la grâce, qui veut le salut du pécheur et non sa perte, il faut aller à l'homme de Dieu humblement, quelles

que soient notre position, notre richesse ou notre puissance. Les grands et les riches du monde ne sont point sous ce rapport dans une autre condition que les petits et les pauvres; car Dieu ne fait point acception des personnes, et en toutes choses il regarde le cœur de l'homme et ce qu'il y a en lui. Tout le reste n'est qu'un revêtement temporaire qui n'améliore en aucune façon l'état de l'âme, qui l'empire souvent, au contraire, par l'accès plus facile donné aux tentations et en l'exposant davantage aux occasions du péché. C'est pourquoi il est écrit: Heureux les pauvres!

Que la leçon donnée par Élisée à Naaman profite donc aux chrétiens riches et puissants! Le général syrien arrive à la porte du prophète avec un grand attirail de chariots, de chevaux et de serviteurs: et le prophète, qui n'en tient aucun compte, ne le reçoit même pas, ne lui parle point lui-même, lui faisant dire par un serviteur d'aller se laver sept fois dans le Jourdain. Il lui indique tout juste ce qu'il doit faire pour être guéri, sans donner la moindre satisfaction aux prétentions de son orgueil et de son faste. Ainsi les plus grands princes parmi les chrétiens, s'ils veulent être guéris de leurs péchés, doivent déposer les insignes de leur dignité devant le ministre de Dieu, et s'agenouillant comme le dernier des fidèles au tribunal sacré en se frappant la poitrine, descendre

dans la nudité de leur cœur en la piscine sainte, où ils peuvent seulement retrouver la santé de l'âme. Et quand les grands du monde ont le bonheur d'aller au banquet sacré, l'Église les y reçoit au milieu de ses autres enfants, même les plus pauvres; et dans cette égalité devant Dieu, qui est le Père de tous, il n'y a de distinction que par la bonne volonté, la pureté du cœur, et la sainteté. C'est pourquoi l'empereur Héraclien, rapportant au calvaire la croix de Jésus-Christ reconquise sur les Perses dans toute la magnificence de la pompe impériale, fut arrêté et comme fixé au sol sous la porte de Jérusalem, et il ne put avancer qu'après avoir par le conseil de l'évêque dépouillé les insignes de sa grandeur humaine et revêtu le sac de la pénitence en dénudant ses pieds, afin de se rendre conforme par son extérieur à l'humiliation du Crucifié.

Ceux que la nécessité de cette humiliation révolte, comme Naaman, sont prêts de tout perdre par leur vanité. Ils disent aussi comme le général syrien : Il ne vient pas me trouver pour invoquer sur moi le secours de Dieu, toucher mes plaies de sa main et me guérir ! C'était bien la peine de venir de si loin pour chercher un remède que je pouvais trouver chez moi sans me donner tant de peines ! Combien de chrétiens parlent ainsi ou à peu près du ministre de Dieu, qui ne semble pas les

traiter avec tous les honneurs qu'ils croient dus à leur rang ou à leur fortune ! Ils désirent être guéris par lui, mais ils voudraient être traités autrement que les autres, et obtenir avec le bienfait de la vertu divine la satisfaction de leur orgueil. N'est-ce pas une princesse de la terre, qui disait naïvement : Dieu y regardera à deux fois avant de juger une personne comme moi ? Hélas ! si cette aveugle vanité persiste jusque dans la mort, Dieu n'aura pas même à y regarder une fois, et le poids de son orgueil entraînera soudainement une telle âme loin du ciel, de la lumière et de la gloire.

Cependant le Syrien indigné a déjà ordonné le départ, quand ses serviteurs plus humbles lui donnent un bon conseil. Pourquoi, lui disent-ils, ne pas faire ce qu'il vous indique ? C'est si peu de chose ! Et il a le bon esprit de les écouter, en dépit de son orgueil blessé. Ah ! il y avait du bon dans cette âme : la grâce la travaillait, et sa bonne volonté, qui y répond cette fois, la sauve. Admirons encore ici les effets de la grâce, qui se donne sous toutes les formes et emploie quelquefois les instruments les plus faibles. Irrité contre le prophète, qui ne le reçoit pas comme il croit le mériter, Naaman se rend à l'humble parole de ses serviteurs. Quel encouragement pour ceux qui entourent les grands et les riches ! Un mot dit à propos, avec le désir sincère d'être utile à son maî-

tre, peut l'empêcher de commettre une faute ou le rappeler à la justice, au bon sens, en réveillant sa conscience. Et combien de fois dans les familles un domestique fidèle, une vieille bonne, qui ont de la foi et le zèle qu'elle donne, contribuent soit à arrêter leurs supérieurs dans l'emportement de la passion, soit à les retourner vers Dieu au moment de la mort, soit aussi, et c'est le cas le plus fréquent, en suppléant auprès des enfants un père indifférent ou une mère légère, à implanter dans leur jeune cœur par une parole de foi et d'amour le germe de la piété chrétienne !

Le général va donc se laver sept fois dans le Jourdain, comme le prophète le lui a prescrit, et il en sort pur comme un enfant. Image de la vertu des eaux du baptême qui lave l'âme de toutes ses souillures et fait du vieil homme un enfant de Dieu ! Les sept ablutions figurent les sept sacrements qui distribuent la grâce de Jésus-Christ par les canaux multiples de son Église. Elles peuvent encore représenter la délivrance des sept péchés capitaux opérée par des ablutions fréquentes dans les eaux de la piscine sacrée de la pénitence.

Naaman sort des ondes du fleuve, renouvelé dans son âme comme dans son corps. Il a éprouvé les effets de la vertu du Dieu vivant, et il sent le besoin d'en exprimer sa reconnaissance au prophète et devant tous les hommes. Il fait comme

le bon lépreux guéri par Notre-Seigneur, qui avait dit aux dix, l'implorant ensemble, d'aller se laver dans la fontaine de Siloé. Tous furent guéris, et un seul revint pour lui rendre grâces et l'adorer. Que de chrétiens imitent les neuf autres, en oubliant leur mal et celui qui les a guéris, dès qu'ils en sont délivrés? Ils ont prié avec tant de ferveur, et une fois le secours obtenu, tout occupés de leur bien-être, ils ne songent même pas à en rapporter la gloire à leur bienfaiteur! Aussi le Seigneur dit-il: « Dix ont été guéris, et un seul revient? » Hélas! après avoir reçu les grâces de Jésus-Christ, ils ne sont pas retournés vers lui, et ainsi la guérison de leur corps n'a pas amené celle de leur âme. Il n'en n'est point ainsi du Syrien, qui croit dès ce moment au Dieu d'Israël, le proclame le Dieu unique, le seul digne d'être adoré, et qui a trouvé son salut là où il cherchait seulement la santé. C'est le but de tous les miracles, et même de toutes les bonnes œuvres, qui ne tendent en général à faire du bien au corps que pour améliorer les âmes, et c'est pourquoi Jésus-Christ dit en guérissant : Allez, votre foi vous a sauvé (Marc, V, 34; Luc, VII, 50).

Évangile selon saint Luc, IV, 53.

Jésus dit aux juifs assemblés dans la synagogue de Nazareth : Sans doute que vous m'appliquerez ce proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même ; fais en ton pays ce qu'on nous a dit que tu as fait à Capharnaüm. Mais je vous assure, ajouta-t-il, qu'aucun prophète n'est bien reçu dans son pays. Je vous le dis en vérité, il y avait beaucoup de veuves en Israël au temps d'Élie, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois, et qu'il y eut une grande famine dans toute la terre; et néanmoins Élie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais chez une femme veuve de Sarepta dans le pays des Sidoniens. Il y avait beaucoup de lépreux en Israël au temps du prophète Élisée; et aucun d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman le syrien. Tous ceux qui étaient dans la synagogue l'entendant parler ainsi, furent remplis de colère, et se levant ils le chassèrent de la ville, et le menèrent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle elle était bâtie, pour l'en précipiter. Mais passant au milieu d'eux il se retira.

Jésus annonce ici aux Juifs la translation du royaume divin d'Israël, incrédule et infidèle malgré son élection et les bienfaits dont il a été comblé, aux nations qui n'étaient point le peuple de Dieu jusque-là et qui vont le devenir par sa miséricorde. Et elles le deviendront par leur acceptation simple de la parole apportée du ciel par l'Évangile et qui va leur être annoncée dans toutes les parties du monde. Les exemples d'Élie et d'Élisée viennent confirmer cette sentence, et la nature des miracles opérés par eux l'explique.

Élie en effet quitte la terre d'Israël au milieu d'une horrible famine causée par le manque de pluie pendant plusieurs années, et bien qu'il y eût en ce pays beaucoup de riches pour nourrir le prophète, il lui est dit de sortir du milieu de ce peuple dont le cœur est endurci, et d'aller à Sarepta où une pauvre veuve lui donnera sa nourriture. En effet cette pauvre femme lui donne le peu qu'elle a pour elle et son enfant, et elle avait si peu, qu'après le lui avoir donné, il ne leur restait plus qu'à mourir. C'est la pauvre femme de l'Évangile qui met dans le tronc du temple, non de son superflu, comme les riches qui y jetaient des pièces d'or, mais son strict nécessaire. C'est aussi Jésus-Christ lui-même, le Fils de Dieu fait homme, qui est préfiguré ici par le prophète; car il a été envoyé surtout aux pauvres, et les pauvres

le reçoivent et le nourrissent, pendant que les puissants du monde le repoussent ou se détournent de lui. Mais comme Élie à rendu à la veuve charitable l'abondance, en sorte que son fils et elle ont reçu mille fois plus qu'ils n'avaient donné; ainsi le Sauveur, en apportant sur la terre le pain du ciel, a fait cesser la famine de l'âme humaine et lui a transmis la vie véritable avec la nourriture par excellence, l'aliment au-dessus de toute substance, le vrai breuvage, qui peuvent seuls assouvir la faim et la soif de l'infini; car il lui a donné sa chair à manger, son sang à boire, afin qu'elle vive, et vive plus abondamment.

Et depuis ce temps, les nations, régénérées par la foi en Jésus-Christ et dirigées par son Église, ont en effet abondamment vécu des grâces du ciel distribuées par son ministère sacré, comme la pauvre veuve et son fils vécurent de la farine et de l'huile miraculeusement multipliées par Élie. Mais le bienfait de Dieu et la récompense de la charité ne se sont pas arrêtés là. Le prophète a encore ressuscité le fils de la veuve par la puissance divine dont il était l'instrument, résurrection qui préfigure celle de l'humanité entière, morte par le péché, et tombée sous le joug du prince du mal. Jésus l'en délivre, comme Élie ressuscite l'enfant, en se couchant aussi sur elle pour lui transmettre l'esprit de vie; c'est-à-dire en s'a-

baissant, en se proportionnant à sa faiblesse par son incarnation, en revêtant sa nature et toutes ses misères, sauf le péché, pour expier et souffrir à sa place, s'employant, par les travaux de sa vie et les tortures de sa mort, à la réconcilier avec le Père céleste, à lui rendre la vie divine qu'elle avait perdue.

Le miracle d'Élisée n'est pas moins significatif, selon saint Chrysostome (*in ext. Græcor. Patrum*) : « C'est un Syrien qu'il guérit de la lèpre, tandis qu'il y avait beaucoup de lépreux en Israël; et ce lépreux payen, dès qu'il est guéri, confesse le Dieu unique et ne veut plus servir que lui. Ainsi la grande lèpre du genre humain, dont le péché l'a affligé, a été guérie par Jésus-Christ, qui devait sauver d'abord les enfants d'Israël; car, dit-il à la Chananéenne, il doit soigner avant tout les enfants du peuple élu, et ne pas donner aux chiens le pain des enfants du père de famille (Marc, VII, 27). Mais ce peuple ingrat repousse le don qui lui est offert, et la parole, qui devait le sauver, est portée par les Apôtres à toutes les nations de la terre. C'est parmi les Gentils que les aveugles voient, que les sourds entendent, que les muets parlent, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris; et ces merveilles, accomplies d'abord d'une manière sensible, parce que l'esprit de l'homme charnel a besoin d'être frappé par les sens, se

continuent, depuis ce temps et sans interruption, d'une manière spirituelle dans l'Eglise, où tous les jours par la lumière de la parole divine et la vertu des sacrements, des aveugles, des sourds, des muets, des boiteux et des malades de toute sorte par l'esprit et le cœur sont guéris et sauvés. »

Les hommes de la synagogue comprennent parfaitement que les paroles de Jésus s'appliquent à eux. Ils pressentent leur déchéance, qui va amener la préférence et la gloire des Gentils. Mais au lieu de profiter de l'avertissement, et ainsi de détourner par leur conversion le malheur et la honte qui les menacent, ils entrent en colère contre celui qui les leur annoncent, et leur fureur, augmentée encore par leur jalousie contre les nations qu'ils sont habitués à mépriser, va jusqu'à les pousser à des violences, au point qu'ils veulent le précipiter du sommet escarpé de Nazareth. Mais Jésus passe tranquillement au milieu de cette foule ameutée et furieuse. « Nouvelle preuve de sa divinité, dit saint Ambroise : et comprenez par là que tout ce qu'il a souffert dans son corps n'a pas été une nécessité, mais l'effet de sa volonté. Car il est pris par ses ennemis quand il le veut, et quand il le veut, il leur échappe. » Par sa toute puissance il passe sain et sauf à travers les fureurs de la multitude, comme il commande,

quand il lui plaît, aux flots soulevés de la mer, ou les foule d'un pas ferme, au moment où ils vont engloutir son disciple dont la foi hésite. C'est à Jérusalem qu'il doit mourir, dit le vénérable Bède, parce que c'était là qu'on immolait les victimes, dont le sacrifice sanglant préfigurait celui de sa croix.

Nul n'est prophète dans son pays, et encore moins dans sa famille. Les parents de Jésus ne croyaient point en lui, dit l'Évangile (Matth. XIII, 54), et ils lui demandaient avec ironie de faire parmi eux les miracles qu'il faisait ailleurs. C'est pourquoi le Sauveur disait : Qui est ma mère, qui sont mes frères? Ceux-là qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent (Matth. XII, 48). Sa mère, qui avait reçu avec foi la parole de l'ange lui annonçant sa divine maternité, n'a jamais douté de lui : elle conservait dans son cœur tous ses discours et elle disait aux autres : Faites tout ce qu'il vous dira. Mais ses parents et ses compatriotes de Nazareth s'écriaient : N'est-ce pas le fils du charpentier? et où a-t-il appris à dire et à faire toutes ces choses? (Matth. XIII, 54). Dominés par la chair et le sang, et ne voyant que par les yeux du corps, Jésus n'était pour eux que le fils de Joseph, ouvrier comme lui, du même sang et de la même condition qu'eux, participant à leur manière de vivre. Ne comprenant point d'où lui seraient

venues cette science et cette puissance, dont on vantait partout les effets, ils ne le prenaient point au sérieux, se moquaient de lui et le regardaient presque comme un insensé. Saint Paul a dit: L'homme terrestre ne comprend pas l'homme céleste.... l'homme de l'esprit comprend seul les choses spirituelles et peut en juger....

Or, il y a toujours eu deux générations simultanées dans l'humanité, qui ne se sont jamais entendues, parce que depuis le péché leur point de vue et leurs principes sont opposés, à savoir : la filiation des enfants des hommes et celle des enfants de Dieu. On les voit déjà se séparer dans Caïn et Abel; elles entrent en lutte même dans le sein de leur mère avec Esaü et Jacob; et on les retrouve ici en collision dans l'opposition que les parents de Jésus font à sa mission. Cette guerre a continué depuis la rédemption, entre l'Église et le monde, entre l'ordre spirituel et le règne temporel, et elle est flagrante aujourd'hui entre l'esprit du siècle, qui nie le surnaturel et par conséquent tous les mystères et les miracles de l'Évangile, donc la divinité de Jésus-Christ et de son Église, et l'esprit chrétien, qui les affirmant avec foi et par la vertu de cette foi attirant la grâce, excite la puissance divine à se manifester encore par les merveilles de sa parole et de ses actes. Les incrédules d'aujourd'hui prétendent qu'ils croiraient s'ils

voyaient des miracles, et justement parce qu'ils ne croient pas à leur possibilité et ont pris le parti de n'y point croire, ils n'en verront jamais, et ils auront toujours des yeux pour ne pas voir. Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu! heureux ceux qui croient sans voir ! mais ils verraient aussi comme Thomas, s'ils avaient comme lui la bonne volonté de croire après avoir vu (Jean, XX, 29).

Nul n'est prophète dans sa famille, c'est-à-dire encore, que le plus souvent la famille ne croit pas à celui de ses membres auquel Dieu a parlé, dans son cœur ou autrement, pour lui donner une mission de la grâce ou une vocation spirituelle. C'est aussi une sorte de prophétie qu'une vocation consciencieuse et bien sentie, qui pousse une âme à se séparer du monde et de ses joies, afin de se consacrer au service de Dieu par la prière, par les œuvres de charité ou dans le saint ministère. Qu'aujourd'hui dans une famille riche ou simplement aisée un jeune homme parle de quitter le monde, de renoncer aux douceurs de la famille et de la société, à l'ambition, à la richesse, à la gloire humaine pour devenir prêtre, religieux, missionnaire, à l'exemple des Apôtres et des saints; qu'une jeune fille, préférant la virginité au mariage, veuille abandonner les avantages et les plaisirs que peuvent lui procurer dans le monde sa jeunesse, sa beauté et sa fortune, afin de se dévouer tout

entière au service de Dieu et des pauvres, c'est-à-dire pour devenir un ange sur la terre ; ils trouveront les obstacles les plus grands à leur sublime vocation parmi les leurs, qui d'abord n'y voudront pas croire, et ensuite emploieront tous les moyens pour les arrêter, depuis les menaces et les persécutions jusqu'aux tentations et aux séductions. Cela se voit jusque dans les familles chrétiennes, où en cette circonstance la tendresse charnelle l'emporte sur l'amour selon Dieu. Ainsi se réalise la parole du maître : Les ennemis de l'homme sont parmi les siens (Matth. X, 36). Mais il a dit aussi : Celui qui aime son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, etc , plus que moi, n'est pas digne de moi (Matth., X, 37); et ailleurs : Si vous voulez devenir mon disciple, renoncez au monde et à vous-même, prenez votre croix et suivez moi (Luc, IX, 23).

C'est ce qui est arrivé à tous les saints : et ils ne sont devenus tels que par leur triomphe dans cette épreuve. L'homme de Dieu a dû vaincre en eux l'homme de la terre, et l'esprit s'est dégagé des liens de la chair. On ne devient le prophète ou le ministre du ciel, qu'à cette condition de s'élever au-dessus des attraits de la chair et du monde, d'en maîtriser les désirs, et même les affections les plus légitimes, pour donner toute son âme au service de Dieu : employant toutes ses facultés

et toutes ses forces, son être tout entier à l'avancement du règne divin sur la terre, c'est-à-dire à la prédominance de la vérité, de la justice et du bien ici-bas pour la gloire de Dieu et le bonheur de l'humanité. A ce degré il n'y a plus qu'un Père pour le chrétien, celui qui est au ciel et duquel dérive toute paternité. Il n'y a plus qu'une mère, une mère immortelle, celle qui en régénérant son âme, l'a enfanté à l'éternelle vie : et cette mère est l'Église, dont la Vierge sainte, qui nous a donné Celui qui est la vie même, est l'archétype parfait. Il y a un frère, le frère par excellence, Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, qui nous a faits par la vertu de son sang les enfants adoptifs du Père et les cohéritiers de sa gloire. Et enfin, tous ceux qui nous sont unis en Jésus-Christ dans son corps sacré, qui est l'Église, sont nos véritables frères pour l'éternité par la même filiation céleste, par l'identité de la vie divine à laquelle tous les chrétiens participent dans le même amour.

Telle est la famille universelle, impérissable, que Jésus est venu fonder par sa grâce sur la terre pour la consommer dans la gloire du ciel ; et il veut que tous les hommes de toutes les familles et de toutes les nations, fractions disséminées de l'unité du genre humain brisée par le péché, se rassemblent, se fondent dans cette nouvelle unité, dans l'unité spirituelle de son corps mystique ou

de son Église, pour ne plus faire qu'un seul troupeau, comme il n'y a qu'un pasteur; pour devenir un entre eux et par lui, comme il est un avec son Père : *Sint unum, sicut et nos unum sumus* (Jean XVII, 22). Qu'ils soient un, qu'ils soient consommés dans l'unité de la vie et de l'amour! Tel est le dernier vœu exprimé par le Sauveur avant de mourir; et ce vœu, qui est comme sa dernière volonté ou le testament qu'il laisse à ses disciples, résume le principe et la fin de sa mission, avec l'unique moyen de l'accomplir.

PRATIQUE.

Ne demandons pas, comme les Juifs envieux et jaloux, des miracles à Dieu pour croire à sa parole; mais supplions-le de nous accorder directement le don précieux de la foi, et surtout la volonté sincère de la garder et de la suivre, dès qu'elle poindra dans notre âme. C'est moins la foi qui nous manque aujourd'hui que la résolution franche d'acquiescer à ses dictées et la force d'exécuter ce qu'elle prescrit ou conseille. Oui, si nous étions bien décidés à faire ce qu'elle nous dit par l'Évangile, par l'enseignement de l'Église et dans notre conscience, nous verrions encore des miracles; et le plus grand de tous s'opérerait en nous, à savoir la victoire de l'esprit sur la chair et la transfiguration de l'homme de la terre en celui du ciel, qui ne veut plus vivre que pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères.

PRIÈRE.

Nous vous en supplions, ô Dieu très-clément, daignez dans votre bonté répandre votre grâce dans nos cœurs, afin que, en nous abstenant en ce jour de la nourriture de la chair, nous retirions aussi nos sens et nos désirs de tout excès coupable. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE MARDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

Liv. IV des Rois, IV, 1, 7.

En ces jours-là, la femme de l'un des prophètes vint trouver Élisée, s'écriant : Mon mari, votre serviteur, est mort, et vous savez qu'il craignait le Seigneur. Maintenant voici son créancier qui vient prendre mes deux fils pour en faire ses esclaves. Elisée lui dit : Que voulez vous que je fasse pour vous? Dites moi, qu'avez vous dans votre maison? Elle répondit : Votre servante n'a dans sa maison qu'un peu d'huile, pour oindre son corps. Elisée lui dit : Allez, empruntez à vos voisins un grand nombre de vases vides, et étant entrée dans votre maison, fermez-en la porte, et quand vous serez au dedans vous et vos fils, versez de cette huile dans tous ces vases, et vous les enleverez, quand ils seront pleins. Cette femme y alla donc, puis elle ferma la porte sur elle et sur ses enfants; ceux-ci lui présentaient les vases et elle y

versait l'huile. Et quand tous les vases furent remplis, elle dit à son fils : Apporte m'en encore un. Et il répondit : Je n'en n'ai plus. Alors l'huile s'arrêta. Cette femme vint en rendre compte à l'homme de Dieu qui lui dit : Allez vendre cette huile et payez votre créancier. Puis, vous et vos fils, vivez avec le reste.

On peut trouver trois sens au fait miraculeux exposé dans ce passage du Livre des Rois : un sens moral, un sens préfiguratif ou prophétique, et un sens mystique.

Le sens moral se présente tout d'abord. Cette veuve d'un prophète, homme choisi par Dieu pour annoncer ses volontés au peuple, et qui vivait, lui et sa famille, dans la crainte du Seigneur, est récompensée de la piété de son mari qu'elle partage. C'est pourquoi elle va trouver Élisée avec confiance dans sa détresse, afin d'être aidée par lui à échapper aux exigences de son créancier, et à préserver ses fils de la servitude. C'est un exemple de plus que Dieu n'abandonne jamais ceux qui le servent fidèlement, et que, s'ils l'invoquent dans leurs bsoins ou dans leurs peines avec foi, il fera même des miracles pour les secourir, sinon des miracles matériels et visibles,

comme celui qui est rapporté ici, au moins des miracles spirituels, d'autant plus admirables qu'ils sont plus efficaces, parce qu'ils tendent directement à la guérison, à la libération, à la conversion ou au salut des âmes : ce qui est aussi en définitive le but des autres miracles. Car tout dans l'Évangile se rapporte à la gloire de Dieu et à la réhabilitation de ses enfants.

Le sens prophétique est dans la préfiguration, par l'huile multipliée par Élisée, de cette huile de joie dont Jésus-Christ a été oint par son père, afin de le préparer au triomphe sur ses ennemis, et de lui donner un nom au-dessus de tous les noms dans le ciel et sur la terre : *Propterea unxit te Deus oleo lætitiæ, præ consortibus tuis* (Ps. XLIV, 8). Cette huile de joie, Jésus Christ l'a transmise à son Église qui s'en sert encore aujourd'hui dans les cérémonies du baptême, pour confirmer les enfants de Dieu à son service, et leur communiquer la force de soutenir sa cause et de vaincre ses ennemis, pour soutenir les mourants dans le terrible passage de ce monde à l'autre, pour consacrer le front et les mains des ministres des autels qui doivent toucher le corps de Jésus-Christ et le donner aux fidèles, et enfin pour sanctifier la pierre sur laquelle le saint-sacrifice est offert. L'Église est donc, comme son divin fondateur, ointe de l'huile de joie, ou plutôt, puisqu'elle est

son corps sacré, c'est lui-même qui est oint en elle, et qui répand dans son sein la vertu ineffable de son onction.

La multiplication miraculeuse de l'huile de la veuve a de l'analogie avec celle de la farine de la pauvre femme de Sarepta par Élie. C'est dans les deux cas une image de la multiplication du pain par Notre-Seigneur, qui a nourri cinq mille personnes au désert avec cinq pains et quelques poissons. Et ce dernier fait préfigure à son tour une nourriture bien autrement merveilleuse, multipliée par l'amour et la puissance du Sauveur d'une manière plus prodigieuse encore, non plus pour le soutien de la vie du corps, mais pour l'alimentation des âmes, qu'elle doit faire vivre de la vie divine et dans l'éternité. C'est le pain descendu du ciel, le pain au-dessus de toute substance, qui renferme toutes les joies, *omne delectamentum in se habentem*, et celui qui le mangera aura la vie en lui et ne mourra jamais, s'il continue à le manger (Jean, VI, 50). Ce pain, qui est le corps de Jésus-Christ, individuel et propre au fils de Marie par l'Incarnation du Verbe et dans son existence terrestre, il l'a multiplié incommensurablement par l'adorable Eucharistie, et en donnant à ses Apôtres et à leurs successeurs, à tous ses prêtres, le pouvoir d'incarner de nouveau le Verbe divin

sur l'autel, et de créer, pour ainsi dire, sa chair et son sang par la vertu des paroles de la consécration : en sorte que par cet ineffable bienfait et cette théurgie merveilleuse, qui opère le plus grand de tous les miracles, Dieu à tout instant et sur tous les points de la terre où les paroles sacramentelles sont prononcées, descend sur l'autel à la voix du prêtre, qui est en ce moment la voix même de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il habite dans nos tabernacles sous chaque hostie consacrée, en chaque parcelle de l'hostie, pour sanctifier ses temples par sa présence, et donner le pain céleste à manger à tous ceux qui ont faim de la justice, et son sang à boire à ceux qui ont soif de la vérité.

La manière dont le miracle d'Élisée s'accomplit peut signifier, au sens mystique, le retour d'une âme dont la foi a défailli, et qui, n'ayant point payé sa dette à Dieu, est menacée de perdre sa liberté en devenant l'esclave du mal. Elle a été dans l'ordre autrefois, craignant Dieu et observant sa loi ; mais elle est devenue tiède, puis indifférente, par l'entraînement des affaires, des plaisirs et des distractions du monde : et la négligence à remplir ses devoirs de religion, qui a amené peu à peu sa décadence, la met un jour en danger de se perdre. Dans cette extrémité, sa foi se réveille, et elle implore le secours de l'homme de Dieu ou du

ministre de l'Église, comme la pauvre femme invoque l'aide du prophète. Elle lui expose sa misère, et elle tire quelque confiance de ce qu'elle a fait autrefois, espérant exciter la miséricorde par sa fidélité passée. Alors le prêtre, la prenant où elle en est, lui demande aussi, comme Élisée : Qu'avez-vous dans votre maison ? Il ne lui reste aussi qu'un peu d'huile pour s'en faire oindre au jour de sa sépulture : c'est-à-dire un peu de foi, qui subsiste encore au plus profond de son cœur, et qu'elle a toujours conservée en elle pour ses derniers moments, dans l'espoir d'en être fortifiée et relevée, quand il faudra mourir. Combien de personnes du monde, élevées chrétiennement, mais ayant abandonné plus tard la prière, le culte, et toute observance religieuse, sentent cependant encore dans leur tiédeur ou leur indifférence le besoin secret de la piété, à cause d'un reste de foi qui brûle dans les ténèbres de leur esprit, et qui pourra se rallumer au moins à leur dernier jour ! Espérance permise sans doute, et qu'autorise la bonté infinie de Dieu ; mais qui devient illusoire, si sous ce prétexte on laisse échapper les moments de la grâce, qui ne s'accommodent pas à nos calculs et à nos convenances ! Ceux qui remettent de jour en jour leur conversion, disant à chaque occasion : « demain j'y penserai, » ou bien : « je m'en occuperai, dès que j'aurai ter-

miné mes affaires, établi ma fortune, ou quand la vieillesse m'en donnera le loisir, » ceux-là ont trop souvent le sort du riche fermier de l'Évangile, dont l'âme lui a été redemandée subitement la nuit même où il songeait à agrandir ses greniers pour y serrer ses moissons abondantes. Heureux celui qui réclame à temps l'assistance de l'homme de Dieu, et surtout qui en profite en faisant simplement comme la pauvre veuve tout ce qui lui est prescrit !

Il y a encore un peu d'huile chez vous, lui dit l'homme de Dieu ; c'est de là que sortira votre salut. C'est un reste de foi de votre enfance qui va devenir la source du bien en vous, le germe de la nouvelle vie qui se développera dans votre âme. Mais pour cela il faut cultiver ce germe précieux, pour qu'il en sorte des feuilles, des fleurs et des fruits. Il faut fouiller avec soin cette source pour la débarrasser des impuretés qui la souillent, des obstacles qui en arrêtent l'essor et en gênent le cours.

Or, comme cette source est au plus profond de votre cœur, vous allez y rentrer par le recueillement d'une retraite. Puis vous en fermerez soigneusement la porte derrière vous, afin que personne ne vous dérange dans votre mystérieuse opération ; c'est-à-dire vous éloignerez pour un temps votre esprit des affaires, des plaisirs et des

distractions du dehors. Alors vous prendrez toutes sortes de vases vides, ce qui figure toutes les facultés de votre âme, toutes les forces de votre corps, toutes les aptitudes de votre personne, que vous viderez dans la solitude de tout sentiment, de toute pensée, de toute parole, de toute activité, qui ne se rapporte point à Dieu et aux choses du ciel; et quand ces vases seront ainsi bien vides des choses du monde, vous les présenterez à l'huile de votre cœur, qui trouvant alors où s'épancher, et excitée par la réaction de votre bonne volonté, y coulera avec abondance et les remplira bientôt jusqu'aux bords. Alors l'huile s'arrêtera, parce que Dieu sera redevenu le maître de votre âme, de vos facultés, de votre personne. C'est pourquoi tout ce que vous ferez après cela, les pensées de votre esprit, les opérations de votre raison, les sentiments de votre cœur, les mouvements de votre volonté, les tableaux de votre imagination, les impressions de vos sens, vos paroles qui exprimeront tout cela, et les actes de votre conduite qui en seront la manifestation, seront pénétrés, parfumés de l'onction de cette huile de joie dont vous avez été oint au baptême, qui a été entretenue en vous par la parole divine dans votre enfance, imprimée sur votre front avec le signe du salut par la confirmation, et dont votre foi, quoique diminuée et presque éteinte par l'im-

prudence et la légèreté de votre jeunesse, ou par le scepticisme ou l'indifférence de votre âge mûr, a cependant conservé une goutte précieuse dans votre cœur.

Voilà comment on peut revenir à la vie chrétienne sincèrement pratiquée, par une nouvelle effusion merveilleusement opérée de ce peu d'huile qui reste dans la maison de l'âme, devenue veuve de Dieu. Car cette huile céleste, plus que toute autre est selon la parole de saint Bernard, *lux*, *cibus*, *medicina*, lumière, nourriture et remède. Elle éclaire admirablement l'esprit, quand elle y est allumée par le feu de la parole divine; elle nourrit toutes les facultés par l'onction de la grâce, et elle guérit tous les maux spirituels là où elle se répand. Alors, dit le prophète à la pauvre femme, vous vendrez votre huile pour payer ce que vous devez, et vous vivrez du reste. En effet, alors et seulement alors, l'âme toute remplie de l'effusion de la vie divine peut rendre à ses créanciers, c'est-à-dire à Dieu à qui elle doit tout, ce qui lui appartient ou elle-même tout entière, et elle ne pourra s'acquitter envers lui qu'en se donnant toute à lui. Puis elle vivra du reste, elle et ses fils, c'est-à-dire tout ce qui sortira d'elle, tout ce qu'elle fera, tout ce qu'elle dira. Elle trouvera sa vie dans l'accomplissement de cette justice, et elle s'enrichira en payant sa dette. Car restituant à

Dieu tout ce qu'elle est et tout ce qu'elle a, ce n'est plus elle qui vivra, mais Dieu en elle; et elle participera par l'identification de sa volonté avec la volonté divine, de son amour avec l'amour divin, à l'éternelle et bienheureuse vie de Celui auquel elle s'est librement unie. C'est pourquoi saint Paul s'écrie : *Nostra conversatio in cœlis est* (Philip., III, 20). *Vivo autem, jam non ego; vivit vero in me Christus* (Galat., II, 20).

Évangile selon saint Matthieu, XVIII, 15.

Jésus dit à ses disciples : Si votre frère a péché contre vous, allez et reprenez-le entre vous et lui. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. Mais s'il ne vous écoute pas, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit confirmé par l'autorité de deux ou trois témoins. Que s'il ne les écoute pas non plus, dites-le à l'Église, et s'il n'écoute pas l'Église, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain. Je vous le dis en vérité, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. Je vous dis encore, que

si deux d'entre vous s'unissent sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux. Car là ou deux ou trois personnes sont assemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles. Alors Pierre s'approchant lui dit : Combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il péchera contre moi? Sera-ce jusqu'à sept fois? Jésus lui répondit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire ici le commentaire du docteur d'Allioli sur ce passage de saint Matthieu (traduction de l'abbé Gimarey, 3e édit.)

« Votre frère vous a-t-il scandalisé, vous a-t-il fait une offense quelconque, reprenez-le doucement et avec bonté, entre vous et lui, de son mauvais procédé. S'il reconnaît sa faute et revient à de meilleurs sentiments, vous aurez gagné votre frère. » Ces paroles de Notre-Seigneur regardent la correction fraternelle et l'ordre qu'il y faut suivre. D'après le contexte, Jésus-Christ parle ici de toutes les fautes qui peuvent devenir une occasion de chute pour le prochain. (August., Chrysost., Jérôme.)

« S'il ne vous écoute pas, prenez avec vous une ou deux personnes afin que la bouche de plusieurs contribue à le convaincre de son tort (Chrysost., Théoph., Aug.); et que dans le cas où il ne les écouterait pas non plus et que l'affaire dût aller plus loin, elle puisse être confirmée par témoins.

« S'il ne les écoute pas, dites-le à l'Église, c'est-à-dire à votre supérieur ecclésiastique, à votre curé, à votre évêque et à celui de votre frère. Il n'est pas recommandé de le dire à l'assemblée du peuple, mais à ceux auxquels, comme Jésus le dit immédiatement après, a été donné le pouvoir de lier et de délier, aux évêques et aux prêtres.

« Que s'il n'écoute pas les supérieurs ecclésiastiques, qu'il soit pour vous comme quelqu'un qui n'appartient pas à la communion de l'Église, qui par son impénitence toute païenne et par son obstination ouverte dans l'erreur et dans le vice, s'est lui-même séparé de la communion des fidèles....

« La correction fraternelle ayant pour fin de corriger son frère et de préserver les autres de la contagion, on doit bien examiner, avant de l'employer, si cette fin peut être obtenue. Si cela n'était pas possible, à plus forte raison s'il devait en résulter un plus grand mal, il conviendrait de n'y pas recourir, ou du moins de n'en faire usage qu'autant que le permet, suivant le temps, le lieu

et les autres circonstances, la charité fraternelle qui doit nous servir de règle dans toutes nos actions; car plusieurs des prescriptions de Jésus-Christ doivent être observées plutôt selon leur esprit qu'à la lettre.

« S'il n'écoute pas l'Église, il est comme un païen qui fait du salut un objet de dérision, et les supérieurs ecclésiastiques ont le droit de l'expulser, car le pouvoir de lier et de délier leur est accordé. Ce pouvoir renferme non-seulement la faculté d'accueillir dans le sein de l'Église ou d'en exclure, mais encore, ainsi que l'exige la nature des choses, celle de recevoir de nouveau les exclus qui se montrent repentants. De là découle en outre le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés, d'enseigner et de décider ce qui rend digne ou indigne d'être reçu dans l'Église et dans sa communion, ce qui est juste ou licite, ce qui est injuste ou illicite. Jésus-Christ a donné à tous ses apôtres le pouvoir de lier et de délier, mais à la condition de l'exercer avec subordination à leur chef, qui est Pierre. Pierre et les autres apôtres, comme aussi leurs légitimes successeurs les évêques, forment tous ensemble l'Église ayant droit d'enseigner et de juger, avec le privilége divin de l'infaillibilité.

« Encore une fois, je vous le dis, si vous avez quelque chose les uns contre les autres, réunissez-

vous. Cette réunion est la source de grandes bénédictions. Non-seulement il arrivera souvent qu'elle sera un moyen de réconciliation, mais en ce qui concerne la prière, elle vous procurera de précieux avantages; car si deux personnes font de concert une prière quelconque, elles seront exaucées par mon Père, pourvu qu'elles se réunissent en mon nom.

« Se réunir au nom de Jésus-Christ signifie s'accorder dans son esprit, par conséquent pour la fin qu'il s'est proposée, et généralement selon l'ordre qu'il a établi pour l'accomplissement de la volonté de Dieu. Saint Jean de la Croix fait sur ce passage cette réflexion : C'est le propre d'une âme humble de ne pas prétendre marcher seule avec Dieu, et de ne pas se croire dans une entière sécurité sans la conduite de l'homme, sans des conseils humains. Le Seigneur le veut ainsi; car on doit observer qu'il ne dit pas : là où est une personne seule, je serai avec elle, mais là où sont au moins deux personnes. Il nous fait connaître par là que nul ne doit régler sa foi de lui-même, et que les dons que chacun a reçus de Dieu ne suffisent point, sans les conseils ou la direction de l'Église et de ses ministres, pour arriver à une parfaite justice.

« Puisque les réunions et par suite l'union sont si excellentes, combien de fois dois-je, en vue de

l'union, pardonner les torts que mon prochain m'aura causés? Sans doute plusieurs fois? Le nombre sept est mis ici, ainsi que cela se voit souvent dans les Écritures, pour très-souvent. Non pas plusieurs fois, mais un nombre indéfini de fois, toujours (Chrysost., August.). Mais, alors, à quoi bon la correction fraternelle? Elle est pour votre frère, qu'il faut rendre à de meilleurs sentiments en l'avertissant, et pour les autres qu'il faut protéger. Oubliez l'injure, dit saint Augustin, mais non la blessure de votre frère, que vous devez chercher à guérir. En conséquence de cette disposition à pardonner toujours qu'il nous recommande, Jésus-Christ se conduira dans son royaume, comme s'est conduit envers son serviteur ce roi qui traite avec une extrême sévérité le serviteur sans compassion pour son compagnon. »

PRATIQUE.

Quand nous avons quelque chose contre l'un de nos frères, ne laissons pas le soleil se coucher sur notre ressentiment. Mais s'il est possible, allons le trouver au plus tôt pour dissiper le nuage qui est entre nous et nous réconcilier. Mais allons à lui sincèrement et avec bonne volonté, non pour nous exciter de nouveau par des explications où chacun veut avoir raison, et qui ajoutent encore à notre peine le dépit de ne pouvoir convaincre notre adversaire. Dans ce

cas le remède est souvent pire que le mal. Allons le trouver avec humilité, avec charité, sans nous laisser arrêter par les considérations plus ou moins partiales de la justice violée à notre égard, de notre dignité blessée, mais nous rappelant que Dieu a eu pitié de nous malgré nos fautes et qu'il préfère la miséricorde au jugement.

PRIÈRE.

Daignez nous exaucer, Dieu tout-puissant et miséricordieux, en nous accordant le don d'une continence salutaire, non-seulement en ce qui regarde les appétits du corps et la concupiscence de la chair, mais surtout dans l'indignation et la colère qu'excite dans notre cœur le sentiment de l'injustice, afin que nous pardonnions à nos frères comme vous nous avez pardonné. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE MERCREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

Exode, XX, 12.

Le Seigneur a dit: Honorez votre père et votre mère afin que vous viviez longtemps sur la terre que le Seigneur votre Dieu vous donnera. Vous ne tuerez point. Vous ne commettrez point de fornication. Vous ne déroberez point. Vous ne porterez point de faux témoignage contre votre prochain. Vous ne convoiterez point la maison de votre prochain: vous ne désirerez point sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui lui appartient. Or tout le peuple entendait les voix et le son de la trompette, et il voyait les éclairs et la montagne fumante. Saisis d'effroi, épouvantés, ils se tinrent éloignés, disant à Moïse: Parlez-nous, vous, et nous vous écouterons; mais que le Seigneur ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions. Et Moïse répondit au peuple: Ne craignez point; car Dieu est venu pour vous éprouver, afin que

sa crainte s'imprime en vous, et que vous ne périssiez point. Le peuple resta donc au loin, et Moïse s'approcha de l'obscurité où Dieu était. Le Seigneur dit encore à Moïse : Vous direz ceci aux enfants d'Israël. Vous avez vu que je vous ai parlé du ciel. Vous ne vous ferez point des dieux d'argent ni des dieux d'or. Vous me dresserez un autel de terre, et vous offrirez sur cet autel vos holocaustes, vos hosties pacifiques, vos brebis et vos bœufs en tout lieu où la mémoire de mon nom sera établie : je viendrai à vous et vous bénirai.

A l'approche du temps pascal, où tous les chrétiens doivent purifier leur âme par la confession de leurs péchés et se retremper dans la piscine de la pénitence pour se mettre en état de recevoir en eux Jésus-Christ et de s'unir par lui au Père céleste dans l'Esprit-Saint, l'Église nous rappelle les commandements de Dieu, et comment ils ont été donnés sur le Sinaï par l'intermédiaire de Moïse, afin que nous nous examinions soigneusement sur chacun de ses commandements, pour reconnaître si nous les avons fidèlement observés ou violés habituellement. C'est donc un examen de conscience qu'elle nous propose par ces paroles,

surtout en ce qui concerne nos devoirs envers nos semblables et dans la société. Car les trois premiers commandements se rapportent au service de Dieu, qu'ils règlent d'une manière universelle par la révélation positive du Dieu unique et l'interdiction de toute idolâtrie, par l'ordre formel de sanctifier par le culte religieux et l'abstention des œuvres serviles le jour qu'il s'est réservé pour sa gloire et l'élévation de nos âmes, et enfin par la défense de prendre son nom en vain, c'est-à-dire en témoignage du mensonge ou de l'iniquité.

Les cinq commandements suivants, dont le premier fonde moralement la famille, défendent tout ce qui peut nuire au prochain, dans sa personne et dans ses biens. Ils garantissent le bon ordre de la famille et la paix de la société contre l'égoïsme et les passions des hommes. La première chose à respecter est l'existence de son semblable; car chacun ayant reçu la vie de Dieu, tient du bienfait même de l'existence le droit de la conserver et de la développer selon l'ordre providentiel et pour son bonheur; et c'est pourquoi tout attentat contre sa personne, ainsi que les moyens qui tendent à la détruire ou seulement à l'endommager par une violence quelconque, est à la fois un péché contre Dieu qui en est le maître, et un crime contre l'homme qui en est la victime.

Cependant le genre humain ne pouvant se perpétuer dignement et se conserver moralement que par le mariage qui constitue la famille, celle-ci doit être protégée contre les attaques de la concupiscence de la chair, qui tend à la corrompre dans la femme qui en est la racine et dans les enfants qui en sont les branches. De là, la prohibition sévère de la fornication et de toutes les impuretés qui s'y rapportent. Puis, comme l'existence de l'homme et de sa famille a besoin des biens de la terre pour être soutenue, le droit de propriété a sa base dans cette loi impérieuse de la conservation, et il se réalise et se légitime par le travail, exploitant par l'intelligence et les forces de l'homme la terre qui lui a été donnée pour sa subsistance. Le vol, qui s'approprie par la ruse ou par la violence ce qui appartient à un autre, est donc une violation de la loi naturelle.

La famille étant une fois établie, se divise en deux parties : les parents et les enfants ; et comme les enfants sortent des parents, et que ceux-ci sont nécessaires pour les élever et les diriger dans les périls et l'apprentissage de la vie, de leur paternité sort le droit naturel et divin de commander aux enfants pour leur bien, et corrélativement le devoir naturel des enfants d'obéir à leurs parents, tant que la faiblesse de leur esprit et de leur corps le demande, et même après cela de les ho-

norer par leur respect et leur déférence, comme les représentants de celui dont toute paternité dérive, puisque c'est par eux qu'il leur a donné la vie, et avec la vie tous les soins et les bienfaits qui la conservent. De là, les droits et les devoirs réciproques des parents et des enfants, dont l'accomplissement régulier assure le bon ordre, la paix et la stabilité de la famille.

En outre, la société constituée par les familles réunies ne pouvant se conserver à son tour que par l'ordre qui y règne, tout ce qui tend à détruire ou à ébranler la famille, tend aussi à troubler, à ruiner la société. C'est pourquoi les commandements qui défendent le meurtre et la violence, la fornication, l'adultère et toute impureté, le vol ou la violation de la propriété, en commençant par imposer l'honneur dû aux parents, représentés en une certaine mesure dans l'état social par ceux qui y président pour le bien des gouvernés, s'appliquent à la vie politique comme à la vie domestique, et tout ce qui les enfreint est prohibé dans un cas comme dans l'autre.

Puis, parce que dans toute société il y a nécessairement une existence morale associée à l'existence physique, ainsi que dans la personne humaine il y a une âme unie à un corps, cette existence morale ayant des droits comme l'autre,

et plus sacrés encore, la conservation et les biens de cette existence supérieure doivent être garantis par l'interdiction de tout ce qui peut les altérer. Ce qui est formulé dans ce commandement : Tu ne porteras point faux témoignage contre ton prochain, c'est-à-dire tu ne chercheras pas à troubler sa vie morale, la vie de son âme et de son esprit par le mensonge qui attaque sa réputation, sans laquelle il ne peut vivre honorablement et en paix au milieu de ses semblables, et, dans un sens plus étendu, par la parole fausse ou contraire à la vérité, qui tend à obscurcir son intelligence et à pervertir sa volonté. Les deux derniers commandements, qui semblent se rapporter plus particulièrement à ce qu'on appelle les devoirs envers soi-même, tendent à régler l'individu dans le for intérieur de sa conscience, ou dans la morale privée, en lui interdisant même le désir des choses que les autres commandements ont formellement défendues. Ils sont comme des pierres d'attente de la loi nouvelle apportée par l'Évangile, laquelle, en pénétrant au fond même de l'âme humaine pour y détruire le mal jusque dans sa racine, sera le complément et la perfection de l'ancienne loi.

Que ceux qui, dans leur orgueil, s'écrient avec Jean-Jacques Rousseau : Pourquoi toujours des hommes entre Dieu et moi? prennent ici exemple

des Israélites, suppliant Moïse de leur parler, mais que Dieu ne leur parle point lui-même, de peur qu'ils ne meurent; car ce qu'ils voyaient et entendaient de loin de la conversation de Jéhovah avec Moïse au milieu du tonnerre, des éclairs, et de la fumée qui couvrait la montagne, les remplissait d'effroi. L'homme dans son état naturel ne pourrait supporter l'éclat de la présence de Dieu ni la puissance de sa parole : tellement que même dans l'ordre ordinaire des choses, quand une manifestation insolite de la force d'en haut nous est donnée par les grands phénomènes de la nature, le frisson nous saisit, et l'admiration que nous en ressentons est toujours mêlée de terreur : ce qui est le caractère distinctif des sentiments et des pensées de l'infini. C'est pourquoi Dieu a toujours pris des intermédiaires, anges ou hommes, afin de proportionner sa parole à notre faiblesse. Il a parlé en divers temps et de diverses manières, *multifariam multisque modis*, dit l'Apôtre (*Hebr.*, I, 1), et en dernier lieu par Jésus-Christ, en qui la Divinité a été tempérée par l'humanité pour devenir le médiateur entre le ciel et la terre. Le Verbe s'est fait chair, pour parler aux hommes de la chair sans les faire mourir, et au contraire, pour qu'en recevant la parole de vie, ils vivent de la vie véritable, et plus abondamment (Jean, X, 10).

Jésus-Christ, qui sera dans son Église et avec elle jusqu'à la fin des siècles, continue donc à parler en elle et par elle, et c'est pourquoi en envoyant ses Apôtres enseigner toutes les nations, il leur a dit : Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise (Luc, X, 16). De là les fonctions du prêtre envoyé à son tour par l'Église et revêtu du caractère et de la vertu du ministère sacré pour parler aux peuples au nom de Jésus-Christ, leur enseigner la loi divine, les aider à l'observer par son autorité et par sa charité, les conduisant vers le ciel comme les pères dirigent leurs enfants, comme le bon pasteur mène ses brebis dans les gras pâturages en les protégeant contre les attaques du loup. C'est beaucoup de présomption, et même de la démence, que de ne vouloir point d'intermédiaire entre Dieu et les hommes dans la voie du ciel, quand on ne peut s'en passer dans les affaires de la terre ; dans les gouvernements, où les individus ne sont en rapport avec le souverain, quel qu'il soit, que par la hiérarchie des pouvoirs; dans la famille, où la mère se trouve entre le père et ses enfants ; dans l'instruction, où ceux qui enseignent doivent être par leur science en rapport plus prochain avec la vérité, afin de pouvoir la communiquer aux ignorants ; enfin dans toute organisation humaine qui doit, comme celles de la nature, se composer de membres subordon-

nés entre eux et gravitant tous suivant leur position autour du centre d'où la vie émane. Comment en serait-il autrement dans ce grand corps spirituel, qui s'appelle l'Église, laquelle, à la considérer humainement, est encore l'organisation la plus vaste du monde? C'est pourquoi on la nomme catholique : et si on la regarde du point de vue de la foi ou dans son institution divine et sa céleste mission, elle est le corps vivant et immortel de Jésus-Christ.

Appliquons-nous enfin l'avertissement que Moïse donne ici aux Juifs. Dieu, leur dit-il, a voulu imprimer en vous une crainte salutaire, afin que vous ne péchiez pas. La crainte de Dieu est en effet le commencement de la sagesse (*Eccli.*, I, 16). L'homme charnel, entraîné par l'amour de soi et par les instincts grossiers de la nature animale, ne peut d'abord être arrêté dans ses tendances aveugles et violentes que par la frayeur d'une loi sévère et des peines qui en sont la sanction, surtout s'il n'a pas l'espérance d'y échapper, en cas de contravention. Alors le sentiment de son intérêt, et l'amour de lui-même qui cherche toujours le bien-être et a horreur de la douleur, balance dans son esprit le désir de la jouissance défendue, ou en amortit l'ardeur. Ce n'est point sans doute le motif le plus noble, puisqu'il est encore un effet de l'égoïsme. Mais c'est au moins un motif rai-

sonnable, qui empêche le désordre, prévient le mal, et ainsi contribue efficacement à maintenir l'équité et la paix. Telle a été la destination de l'ancienne loi, pleine de justice et de terreur pour discipliner l'humanité grossière, et y poser les commencements du règne de Dieu, qui arrivera plus tard à sa perfection par la doctrine sublime du sacrifice apportée par l'Évangile et consommée sur la croix.

Évangile selon saint Matthieu, XV, I.

Alors les scribes et les pharisiens, qui étaient venus de Jérusalem, s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Pourquoi vos disciples violent-ils la tradition des anciens ? car ils ne lavent point leurs mains lorsqu'ils prennent leur repas. Mais il leur répondit : Pourquoi vous-mêmes violez-vous le commandement de Dieu à cause de votre tradition ? Car Dieu a dit : Honorez votre père et votre mère ; et aussi : Que celui qui outragera en paroles son père ou sa mère soit puni de mort. Mais vous, vous dites : Quiconque dira à son père ou à sa mère : Tout don que j'offre à Dieu vous servira, encore qu'il n'honore point

son père et sa mère; et ainsi vous avez rendu inutile le commandement de Dieu par votre tradition. Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé de vous quand il a dit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi : et c'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant des doctrines et ordonnances humaines. Puis ayant rassemblé la foule autour de lui, il leur dit: Écoutez et comprenez bien ceci : Ce n'est point ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui en sort. Alors ses disciples s'approchant lui dirent : Savez-vous que les pharisiens ayant entendu ce que vous venez de dire en ont été scandalisés? Mais il leur répondit: Toute plante qui n'a point été plantée par mon Père céleste sera arrachée. Laissez-les, ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. Que si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans le fossé. Pierre lui dit: Expliquez-nous cette parabole. Êtes-vous encore vous-mêmes sans intelligence ? répondit Jésus. Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche descend dans le ventre et va ensuite au lieu secret? Mais ce qui sort de la

bouche part du cœur : et c'est là ce qui souille l'homme. Car c'est du cœur que sortent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les larcins, les faux témoignages, les blasphèmes. Voilà ce qui rend l'homme impur, et non pas de manger sans avoir lavé ses mains.

Les paroles sévères, par lesquelles Notre-Seigneur condamne la fausse piété des scribes et des pharisiens, s'appliquent encore de nos jours à ces personnes qui font profession d'une dévotion pleine de zèle, et qui n'en ont que l'extérieur, la pratique littérale ou l'observance des formes. Ce que l'Évangile demande avant tout, c'est l'obéissance à la parole divine, qui doit se réaliser d'abord par l'exécution exacte des commandements, par l'accomplissement de la justice; et ensuite par des efforts sérieux pour s'élever à l'intelligence et à la pratique des conseils, qui tendent à perfectionner, à consommer la justice chrétienne. On ne peut plaire à Dieu sans la foi, dit le texte sacré (*Hebr.*, II, 6). Mais il dit aussi que sans les œuvres, la foi est morte, et devient comme un corps sans âme (Jacq., II, 17). Donc le premier effet de la foi ou de l'acquiescement à la parole de Dieu doit être de lui obéir dans ses dictées, de tâcher de faire

ce qu'elle prescrit : en d'autres termes, d'accomplir son devoir de toutes manières et dans toutes les positions. Mais plusieurs trouvent plus commode de négliger le devoir, qui est souvent pénible, pour des actes de dévotion non obligatoires, et qui se rapportent, comme il est dit ici, plutôt à des traditions humaines qu'à des préceptes divins. De là, une piété superficielle et faussée qui, lâchant la proie pour l'ombre, se fait illusion à elle-même par l'exagération de ses pratiques, et tendant à satisfaire sa nature, c'est-à-dire son orgueil ou sa paresse, sous les apparences de la régularité et de la dévotion. C'est le pharisaïsme de nos jours, qui nettoie aussi l'extérieur du vase et laisse les impuretés au fond, semblable, suivant l'expression énergique du Sauveur, à un sépulcre blanchi, brillant par dehors et au dedans plein de corruption. C'est pourquoi l'Église, héritière de l'esprit de Jésus-Christ, rappelle sans cesse aux fidèles l'accomplissement du devoir et l'exercice de la charité, avant tout, par-dessus tout : et bien qu'elle recommande vivement le culte extérieur et ses observances, cependant elle en dispense en certains cas, même des plus essentielles, quand on ne peut les suivre sans négliger un devoir plus important ou sans manquer à la charité. Mais comme ce discernement est souvent difficile, surtout à la personne intéressée, outre son enseignement gé-

néral qui s'adresse à tous, elle offre à chacun une instruction spéciale et des indications particulières dans la confession et par la direction spirituelle.

« Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi, » dit Isaïe aux Israélites de son temps; et Jésus applique cette parole aux Juifs du sien. Elle est encore vraie de beaucoup de chrétiens de nos jours, par hypocrisie ou par légèreté.

La véritable hypocrisie est celle qui a conscience d'elle-même, et pour laquelle la religion n'est qu'un prétexte ou un moyen de satisfaire, en les cachant, de mauvaises passions; tout en se donnant les apparences de la justice et de la vertu, comme on le voit dans les pharisiens de cet Évangile. Mais il y a aussi une hypocrisie moins coupable qui se trompe elle-même, parce qu'elle n'a pas la conscience claire de ce qui la fait agir, et qu'elle s'imagine honorer Dieu par des actes qui ne tendent au fond qu'à sa propre satisfaction. Les dévots et les dévotes de ce genre, qui se croyent souvent très-pieux et presque des saints, parce qu'ils ne manquent ni un office ni une prière et appartiennent à toutes sortes de confréries, n'oublient qu'une chose, et c'est la seule qui rend vraiment agréable à Dieu : l'obéissance sérieuse aux devoirs de la vie commune et la pratique de la charité envers le prochain. Car leur dévotion ne

les empêche pas d'être ou des maris despotiques, ou des femmes acariâtres, ou des pères et mères élevant mal leurs enfants, ou des enfants sans respect pour leurs parents, ou des maîtres impérieux et durs, ou des serviteurs indociles et pleins de murmures, ou enfin d'être dominés par la vanité, par la jalousie, par la médisance et autres vices qui tiennent leur cœur loin de Dieu.

La légèreté de l'esprit l'en éloigne aussi quand il a l'air de l'en approcher. De là des distractions incessantes pendant la prière, et surtout en public dans l'assemblée des fidèles. Il semble qu'on soit tout à Dieu par sa tenue, par les apparences du recueillement, par tous les signes de la piété; et cependant, même en articulant les paroles de l'office, on pense à autre chose, on se laisse aller à regarder indirectement tout ce qui s'offre aux yeux : ou bien l'imagination, à laquelle on lâche les rênes, entraîne l'attention par le courant ininterrompu de ses tableaux et de ses souvenirs. Hélas! même dans la prière solitaire, où l'on veut se mettre en présence de Dieu seul, pour ne penser, pour ne parler qu'à lui, combien de temps notre âme peut-elle rester simple et nue, afin de recevoir le pur rayon de sa grâce, sans que des images ou des pensées étrangères viennent offusquer sa lumière et jeter de l'ombre entre elle et Dieu? On prononce des paroles auxquelles l'es-

prit est à peine présent, et tout en exprimant à Dieu de l'amour et du dévouement, tout en renouvelant les résolutions et les promesses de le servir, le cœur léger, emporté ailleurs par les distractions, a à peine conscience de ce qu'il dit : et encore ici, malgré quelques efforts de bonne volonté, trop souvent on honore Dieu des lèvres, et le cœur en est bien loin.

Toute plantation, que le Père céleste n'a point faite, sera arrachée : c'est-à-dire, tout ce qui dans l'homme ne vient pas de Dieu, tout ce qu'il fait et dit sans que Dieu en soit le principe ou la fin, ne subsistera pas, parce que la semence ou l'élément de l'éternité ne s'y trouve point, la créature par elle-même, par sa force propre, ne pouvant rien produire d'immortel. Dieu seul est la source de toutes les bonnes pensées ; et sans l'assistance de la grâce nous ne pouvons pas même vouloir le bien, encore moins l'opérer. Ici peuvent s'appliquer ces paroles profondes de saint Jean (I, 13) : « Ceux-là seuls peuvent devenir les enfants de Dieu, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. » Ainsi de nos sentiments, de nos pensées, de nos désirs et de nos actes. Ceux-là seuls ne seront point arrachés, que le sang, ni la chair, ni la volonté propre n'ont pas produits, mais qui ont été suggérés, inspirés par l'Esprit de Jésus-

Christ, où implantés en nous par le Père céleste. C'est ainsi que l'entend saint Jérôme, distinguant entre les plantations divines, qui sont les bonnes affections, et celles du diable qui sont les mauvaises. *Vos ex diabolo estis*, dit Jésus aux pharisiens : car vous en faites les œuvres, ou autrement vous développez en vous le mauvais grain qu'il y a semé. Mais ceux qui font les œuvres de Dieu sont les enfants de Dieu.

Cela est encore expliqué par la parabole de la bonne semence semée par le père de famille, et à laquelle l'ennemi vient pendant la nuit mêler de l'ivraie. Ces deux semences poussent ensemble; mais le mauvais grain, qu'on ne pourrait arracher avant la moisson sans endommager le bon, est réservé pour être brûlé. Le bon seul ira dans le grenier du père de famille (Matth., XIII, 30). Du reste, l'Écriture emploie fréquemment ces comparaisons tirées du règne végétal et de la culture. Isaïe (XIII, 21) appelle le peuple de Dieu le jet d'une plantation nouvelle, une vigne choisie. Ailleurs Dieu se plaint que la vigne qu'il a plantée ne lui donne que des raisins amers, pour signaler l'ingratitude d'Israël (Isaïe, V, 3). Le Psalmiste compare le juste à un arbre planté sur le bord des eaux courantes. Et dans l'Évangile Jésus dit qu'il est le cep et ses disciples les branches, et qu'ils ne peuvent produire sans lui (Jean, XV, 5). Tout arbre

qui ne produira pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu (Luc, III, 9). Le monde est le champ de Dieu (Matth., XIII, 38). Le roi qui part pour l'étranger, plante une vigne qu'il confie à des colons (Matth., XXI, 83). Saint Chrysostôme entend par cette plantation le dogme et la doctrine, purs et immuables quand ils viennent de Dieu et sont l'expression des éternelles vérités, faux et passagers s'ils sortent uniquement de l'esprit de l'homme, et ne formulent que ses pensées.

« Ce n'est point ce qui entre dans l'homme qui le rend impur. » Les protestants ont abusé de cette parole, pour proscrire l'abstinence et le jeûne, en lui donnant un sens qu'elle n'a pas. Jésus-Christ n'a pas voulu dire qu'en aucun cas, ce qui entre dans le corps de l'homme ne peut le souiller, puisque la manducation du fruit défendu a été la cause de la chute de nos premiers parents, et que le vin ou la nourriture pris avec excès souillent assurément l'homme. Mais au fond ce n'est point le fruit en lui-même qui a produit le péché, mais la violation de la défense de le manger : et cette violation est le résultat de la mauvaise volonté, et sort du cœur. De même, dans l'ivrognerie, ce n'est point la liqueur qui fait le mal moral, mais l'attachement au plaisir qu'elle procure ; et par conséquent il y a encore ici une perversion de la volonté, qui manque à la tempérance par l'entraî-

nement d'un appétit grossier. Il en est de même du chrétien qui n'observe pas les commandements de l'Église à cet égard : commandements excellents, parce qu'ils ont pour fin non pas seulement la discipline hygiénique des fidèles, mais la domination de l'esprit sur la chair, le triomphe de la volonté sur la sensualité. On pèche donc en les violant, non parce que la viande mangée rend impur, mais parce qu'en la mangeant malgré la défense on se met en guerre avec la loi, on la méprise avec l'autorité qui l'a posée, et qu'ainsi on tombe dans le désordre et dans le mal. Dans ce cas, comme dans ceux cités par Notre-Seigneur, ce n'est donc point ce qui entre dans le corps qui souille, mais la mauvaise volonté qui se satisfait contre la loi. C'est, comme dit saint Paul, la loi elle-même, qui, par son infraction, est la cause indirecte du péché (*Rom.*, VII, 7).

PRATIQUE.

Que notre vie chrétienne soit fondée sur l'observation des commandements divins plus que sur l'accomplissement des pratiques du culte, et surtout des dévotions particulières et surérogatoires que nous nous imposons volontairement. Prions surtout du fond du cœur et avec toute l'attention dont notre esprit est capable, afin d'être tout à Dieu, quand nous lui parlons, et que nous ne l'honorions pas seulement des lèvres.

Et quand nous observons les abstinences et les jeûnes imposés par l'Église, tâchons aussi de nous abstenir et de jeûner spirituellement, moralement, en ne laissant entrer dans notre âme ni en sortir ce qui peut seulement la souiller, l'injustice, le mal et tout ce qu'ils produisent : car ce sont là les mauvaises plantations qui seront arrachées jusque dans leurs racines par le Père céleste.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, accordez-nous la grâce de nous abstenir des mauvaises actions et des désirs coupables, en même temps que nous observons les jeûnes salutaires qui doivent nous y préparer et nous rendre capables de recevoir plus efficacement votre secours et votre pardon. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

Jérémie, VII, 1.

Le Seigneur adressa la parole à Jérémie et lui dit : Tenez-vous à la porte de la maison du Seigneur, prêchez-y ces paroles, et dites : Écoutez la parole du Seigneur, vous tous habitants de Juda, qui entrez par ces portes pour adorer le Seigneur. Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Redressez vos voies et vos désirs et j'habiterai avec vous dans ce lieu. Ne mettez point votre confiance en des paroles de mensonge, en disant : c'est le temple du Seigneur, c'est le temple du Seigneur, c'est le temple du Seigneur. Car si vous redressez vos voies et vos désirs, si vous rendez justice à ceux qui plaident l'un contre l'autre, si vous ne faites point de violence à l'étranger, au pupille et à la veuve, si vous ne répandez point en ce pays le sang innocent, et si vous ne suivez point les dieux étrangers pour votre malheur, j'habiterai avec vous dans ce lieu, dans cette

terre que j'ai donnée à vos pères de siècle en siècle.

Dans les Épîtres et les Évangiles précédents l'Église nous exhorte à discipliner notre corps par le jeûne et l'abstinence, à tourner plus souvent notre cœur vers Dieu par la prière, à combattre notre égoïsme par des aumônes plus abondantes, plus utiles encore à ceux qui les font qu'à ceux qui les reçoivent; et la fin de toutes ces pratiques, multipliées en ce temps de pénitence, est de rapprocher notre âme de Dieu, et de la mettre en état de s'unir à lui par la sainte communion. Ici elle nous enseigne par le prophète Jérémie que tout cela est insuffisant si nous n'allons écouter la parole sacrée, annoncée dans les temples par la prédication, et surtout si nous n'en profitons pas pour amender notre vie et observer plus exactement les commandements divins. Car il ne sert de rien d'entendre la parole, si on ne l'applique et ne la réalise dans sa conduite.

Et d'abord combien de chrétiens qui ne vont point l'entendre, sans compter ceux qui ne le sont que de nom et ne mettent jamais les pieds dans une église, sauf quand les convenances du monde les y appellent par des mariages, des enterrements ou des fêtes publiques. Ceux-là évidemment n'y vont

point pour prier, pour honorer Dieu comme il convient à toute créature raisonnable. Ils y vont pour rendre hommage aux puissances de la terre, aux morts avec lesquels ils ont été liés, ou plutôt à leur famille, car ils n'ont plus rien à attendre des morts; et enfin à leurs amis du monde, dont ils veulent paraître partager la joie ou la peine. Aussi on sait ce qu'ils y font, et les moins coupables en ce cas sont ceux qui s'y tiennent respectueusement bien qu'il ne sorte de leur bouche ni de leur cœur un seul mot de prière. Mais combien d'autres s'y comportent indécemment, par vanité ou par laisser aller! les uns affectant par leur attitude de ne prendre aucune part aux choses sacrées, afin de faire parade de leur incroyance, et se livrant à des conversations déplacées; les autres se mettant à leur aise le plus qu'ils peuvent, et témoignant par leur air distrait, leur vaine curiosité et les signes de l'ennui, qu'il n'y a point de Dieu pour eux dans l'Église, et qu'ils accomplissent une simple formalité.

Il y a d'autres chrétiens qui ont encore de la foi, assez du moins pour les pousser à aller à la messe le dimanche, et même à se confesser et à communier une fois dans l'année, comme il est prescrit, mais qui ne vont jamais entendre la parole de Dieu, excepté peut-être dans les fêtes les plus solennelles, par une certaine honte de ne point

assister au sermon en de pareils jours, ou plus encore par le désir d'entendre un prédicateur renommé. Alors c'est plus pour l'homme que pour Dieu qu'ils s'y rendent, avec l'intention de jouir d'un beau discours, comme à l'Académie, plutôt que d'entendre une bonne parole, dont ils pourraient profiter pour s'amender. Pourquoi n'y vont-ils pas tous les dimanches, surtout pendant l'Avent et le Carême, où l'Église le recommande plus instamment? Les uns n'y vont pas à cause de leurs plaisirs qui en seraient gênés, les autres par l'attache à leurs affaires, qu'ils devraient laisser le jour consacré au Seigneur; d'autres par vanité, parce qu'ils croient n'en avoir pas besoin, à cause de leur science ou par le sentiment de leur justice propre; la plupart par indolence, par paresse, pour s'épargner la peine de se déranger, et surtout d'entendre des choses qui pourraient inquiéter leur vaine sécurité et troubler leur confiance en eux-mêmes.

Enfin parmi ceux qui assistent régulièrement au sermon il y en a qui ressemblent aux Juifs auxquels le Seigneur parle par la bouche de Jérémie. Ils rassurent leur conscience en se disant, non plus, « ce temple est au Seigneur, » mais j'ai été au sermon, j'ai entendu la parole de Dieu; donc j'ai accompli mon devoir et je suis sans reproche. Mais le prophète leur répond : Il ne suffit point

d'aller dans la maison de Dieu pour l'adorer ou entendre sa parole : il faut encore recevoir cette parole dans son cœur, et exécuter ensuite tout ce qu'elle prescrit ou conseille. Jésus disait à ceux qui invoquaient son nom sans faire ce qu'il enseignait, et qui alors s'étonnaient de ne point opérer des miracles : Il ne suffit pas de crier *Seigneur, Seigneur*, pour avoir l'esprit du Seigneur et en produire les œuvres (Luc, XIII, 25). Et ailleurs il dit formellement que ceux-là n'entreront point dans le royaume du ciel, et que la porte leur en sera fermée, comme aux vierges folles, attendant l'époux sans avoir de l'huile dans leurs lampes (Matth., XXV, 11). C'est aussi la réponse qu'il fait aux Juifs se vantant d'être les enfants d'Abraham, et qu'à ce titre Dieu ne les déposséderait pas de leur héritage et ne les livrerait point à leurs ennemis (Matth., III, 9). Si vous étiez les enfants de Dieu, vous feriez ses œuvres, mais comme vous faites celles du démon, vous êtes ses fils. En vérité, je vous le dis, Dieu peut faire de ces pierres des enfants d'Abraham.

La foi ne suffit pas pour être sauvé; il faut encore la réaliser par les œuvres. Et tout chrétiens que nous sommes, régénérés par le baptême et ayant reçu dans notre âme arrachée à la mort éternelle la semence de la vie du ciel, nous ne sommes pas plus les enfants de Dieu, que les Juifs

n'étaient ceux d'Abraham, si nous ne faisons point les œuvres de Dieu. Or ce sont ces œuvres que la prédication nous enseigne avec les moyens de les accomplir. L'Église nous apprend par ses instructions, et sous toutes les formes, comment nous pouvons redresser nos vices, c'est-à-dire diriger dans tous nos actes, dans toutes nos paroles, notre intention vers Dieu et ses commandements, et non vers les créatures : soit en nous-mêmes pour notre intérêt propre, qu'il n'est pas défendu de rechercher quand il n'est pas contraire à la justice ; soit dans les autres par nos affections, qui ne deviennent illégitimes que par leur rapport exclusif à notre jouissance, et si elles veulent se satisfaire au mépris de ce que nous devons à Dieu et à nos semblables. Elle nous dit de purifier nos désirs, c'est-à-dire de ne vouloir que ce qui est conforme à la volonté divine, clairement exprimée par les préceptes de la loi, par les conseils de l'Évangile ; et ainsi de ne rien faire pour obtenir le bonheur ou ce qui peut le procurer, qui soit contraire à l'ordre, à l'équité, à la charité. En d'autres termes, le but de la prédication incessante de l'Église est de nous rappeler nos devoirs, en nous montrant d'un côté comment nous sommes entraînés à les négliger, et de l'autre par quels moyens nous pouvons parvenir à les remplir, afin que notre âme, résistant aux tentations du mal

qui l'assiégent continuellement au dedans et au dehors, et se purifiant de tout ce qui la souille dans cette lutte persévérante, devienne réellement le temple du Saint-Esprit. Alors Dieu se plaisant à la visiter, faisant ses délices d'y habiter, y demeure, ainsi que dit le prophète, comme dans une terre donnée à nos pères qu'il a régénérée en la délivrant de la servitude de Satan, et reconquise pour sa gloire.

Évangile selon saint Luc, IV, 18.

Jésus étant sorti de la synagogue entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une forte fièvre, et ils le prièrent de la guérir. Se tenant debout auprès de la malade, il commanda à la fièvre, et la fièvre la quitta. Et s'étant levée aussitôt, elle les servait. Or, quand le soleil fut couché, tous ceux qui avaient des malades les lui amenaient, et, imposant les mains sur chacun d'eux, il les guérissait. Les démons sortaient du corps de plusieurs, criant et disant : Vous êtes le Fils de Dieu. Mais il les menaçait et les empêchait de dire qu'ils sussent qu'il était le Christ. Lorsqu'il fit jour, il sortit

et alla dans un lieu désert, et la foule vint le chercher où il était, voulant le retenir pour qu'il ne s'éloignât pas d'eux; mais il leur dit: Il faut que j'annonce le royaume de Dieu aux autres villes; car c'est pour cela que j'ai été envoyé. Et il prêchait dans les synagogues de la Galilée.

Nous voyons ici, comme dans l'endroit où est racontée la guérison du paralytique apporté avec tant de peine à Jésus-Christ par ses amis pleins de foi en sa puissance, que la prière est toujours efficace auprès du Sauveur, même quand elle n'est pas faite par celui qui doit recevoir le bienfait demandé. Il n'est point dit ici que la belle-mère de Simon ait imploré elle-même sa guérison, mais que les disciples prièrent leur maître pour elle. Elle fut guérie à l'instant même par une seule parole, qui chassa la fièvre, comme ailleurs elle avait apaisé les vents et la tempête. Invoquons donc avec confiance cette puissante parole en faveur de ceux que nous aimons et qui souffrent des peines de l'âme, de l'esprit, ou du corps. Prions avec persévérance pour ceux qui sont ballottés dans les orages du monde, et dont la nef menace de sombrer à tout moment.

Ne nous laissons point décourager s'ils n'ont pas la foi ou s'ils en ont moins que nous, puisque, comme l'Évangile nous le montre, notre foi peut suppléer à la leur, et attirer sur eux par l'amour que nous leur portons le secours d'en haut, que peut-être ils ne songent pas même à demander. C'est un des effets salutaires du culte public de l'Église, et c'est pourquoi on y institue, en faveur des pécheurs, des associations de prières, dont la réunion fait la force et qui font quelquefois violence au ciel.

Rappelons-nous aussi, pour nous encourager à prier, que parfois l'âme qui paraît la plus éloignée de Dieu, en est la plus proche, en sorte que la grâce change en un disciple zélé, en un apôtre courageux, même le persécuteur le plus acharné, comme Saül. Seigneur, disait Ananie à Dieu qui lui commandait d'aller à Damas visiter Saül, renversé par la lumière céleste, cet homme est l'un de nos plus cruels ennemis. Et Dieu lui répondit : Je l'ai choisi depuis longtemps pour être un vase de miséricorde. Et en effet, le zèle de saint Paul apôtre a dépassé la fureur de Saül, persécuteur de Jésus-Christ et de sa cause. Ne désespérons donc jamais de la conversion ni de la guérison des hommes, tant qu'ils ont un souffle de vie; car la prière ardente, qui monte au ciel, et surtout la prière de plusieurs, animés d'une foi vive, peut

toucher le cœur divin plein d'amour, et en faire jaillir un rayon de lumière, qui rend la vie spirituelle à une âme morte par le péché, ou la vie physique à un corps qui va se dissoudre. Seulement n'oublions jamais, même dans nos supplications les plus empressées, de nous en remettre entièrement à la sagesse de Dieu qui connaît seul ce qui est vraiment utile aux hommes, et à sa sainte volonté qui dispose de la vie et de la mort. Ayons autant de confiance dans sa sagesse que dans sa bonté, afin que si nous n'obtenons pas tout de suite la grâce demandée, ou comme nous la demandons, nous ne nous laissions point aller au murmure, à la révolte, ou au découragement de la prière, comme si elle était inutile ou impuissante, parce que nous n'avons point été exaucés comme nous l'entendions. Ce qui arrive trop souvent aux chrétiens d'une foi faible, peu éclairée, priant surtout dans l'intérêt de leurs propres affections et pour s'épargner à eux-mêmes de la douleur, des peines et des tribulations, qui seraient peut-être les meilleurs instruments de leur salut.

La belle-mère de Simon se leva dès qu'elle fut guérie, et se mit tout de suite à les servir. C'est la meilleure preuve de sa reconnaissance, qui ne se manifeste point par des paroles, mais par des actes. Elle emploie la force qu'elle vient de recou-

vrer miraculeusement au service de Jésus et de ses disciples. Ainsi devons-nous faire à chaque grâce reçue, avec d'autant plus de zèle que le bienfait a été plus insigne ; et ceux-là surtout, auxquels la vie de l'âme ou celle du corps a été rendue d'une manière surnaturelle, doivent imiter cette pauvre femme en consacrant à Dieu, sous une forme ou sous une autre, la vie et la santé qui leur ont été rendues. Ils sont en effet triplement les débiteurs de Dieu, qui les a créés, les a rachetés, et les a ressuscités en les arrachant aux prises de la mort. Malheur à ceux qui après une telle grâce ne reviennent point, comme les neuf lépreux, à celui qui les a guéris dans leur âme ou dans leur corps ! Jésus leur dira un jour ce qu'il a dit des lépreux ingrats : Dix ont été guéris; d'où vient qu'un seul s'est montré reconnaissant ? Il leur sera dur alors de reparaître devant leur Sauveur qu'ils auront oublié, et leur jugement sera d'autant plus terrible qu'il aura plus à leur demander.

Quand le bruit de ce miracle se fut répandu dans le pays, on apporta dès le soir même tous les malades des environs à Jésus, et il les guérit. Il en est encore de même aujourd'hui, quand un homme de Dieu, qui a le don de guérir, apparaît parmi le peuple. On voit dans la vie des saints combien ils étaient poursuivis, accablés par la multitude, lors-

que des guérisons miraculeuses avaient été opérées par leurs prières ou l'application de leurs mains. Hélas! il n'y a pas tant de concours, s'il s'agit de guérisons spirituelles, par exemple de la conversion d'un incrédule devenu tout d'un coup croyant, ou d'un homme libre penseur, qui s'affichait comme l'ennemi de Dieu et de sa religion, passant à son service, écoutant la voix de l'Église qu'il méprisait tout à l'heure, et s'efforçant d'observer ses préceptes et de suivre ses conseils, qu'il tournait en ridicule! A coup sûr un changement si soudain est un produit extraordinaire de la grâce, un vrai miracle spirituel, puisque rien dans la vie de cet homme ne faisait présager cette admirable transformation. Son esprit aveuglé est éclairé subitement, son cœur endurci se fond sous le rayon de la grâce repoussée jusque-là, et sa volonté, en révolte contre Dieu en toute occasion, est retournée dans son fond, et tend avec amour vers ce qu'elle haïssait et blasphémait naguères. Néanmoins, la plupart des hommes ne sont pas saisis de ce miracle, parce qu'il ne frappe point les yeux du corps. Ils ont aussi des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre ; et ils sont tellement dominés par les sens et enfouis dans la matière, que ne comprenant plus les choses de l'esprit, ils nient tout ce qui dépasse leur raison bornée et leur intelligence appesantie. La première chose

que le monde fera de nos jours, ce sera de contester le miracle opéré; on s'efforcera de prouver par toutes sortes d'arguments que non-seulement il n'a pas eu lieu, mais qu'il est même impossible: et la grande preuve, c'est qu'il dépasse les forces de la nature et de l'homme. Grande merveille en effet, et tout à fait inconcevable, que la puissance du Créateur dépasse celle des créatures, et que celles-ci ne puissent ni comprendre ni faire ce qu'opère leur auteur! Alors pour éviter l'absurdité de cette prétention, il ne reste qu'à se débarrasser du Créateur ou à nier Dieu lui-même; ce que fait intrépidement la philosophie du jour, afin d'être conséquente avec elle-même: et pour éviter un abîme, elle se jette dans un autre. L'horreur du surnaturalisme la précipite dans le panthéisme.

Après avoir guéri tant de malades, Jésus se retire au désert pour se reposer dans le recueillement et la prière. Son humanité épuisée par tant de labeurs avait besoin de se refaire, et c'est pourquoi il cherchait de temps en temps la solitude du désert ou de la montagne où l'Évangile dit qu'il allait prier. Il recommandait aussi à ses disciples d'aller se reposer dans le silence et comme pour s'y retremper, quand ils revenaient des missions où il les avait envoyés pour faire en son nom ce qu'il faisait lui-même. Et

alors réparés, fortifiés par le calme et la prière, ils redevenaient plus capables de comprendre ses paroles si supérieures à leur intelligence, et de supporter les fatigues de leur ministère. C'est pourquoi l'Église invite ses fidèles à faire de temps en temps, au moins une fois chaque année pour la préparation des Pâques, une retraite plus ou moins longue, plus ou moins solitaire suivant les forces et la situation de chacun, afin de se remettre en rapport plus intime et plus fréquent avec le ciel en se détournant pour un temps des choses de la terre et des affaires du monde, suivant la parole du prophète : Je la conduirai dans la solitude et je lui parlerai au cœur... (Osée, II, 14.) Et comme le but de la retraite est de ranimer en nous la vie divine, qui a été apportée ici-bas par la parole de Jésus-Christ, l'Église nous fait entendre cette parole vivifiante plusieurs fois par jour, pour nourrir et relever l'âme épuisée. Car l'âme a besoin d'aliment comme le corps ; il y a une graisse du ciel comme une graisse de la terre, et le psalmiste demande que son âme en soit remplie, *sicut adipe et pinguedine repleatur anima mea* (Ps. 62, 6). Aussi les retraites où le pain de la parole sacrée est distribué tous les jours, se terminent après une confession générale, qui débarrasse la conscience de toutes ses impuretés, par la sainte communion

qui donne à manger le pain au-dessus de toute substance, le pain descendu du ciel, qui est la vraie nourriture. Ainsi le chrétien se repose et se renouvelle; ainsi il se prépare de rechef à la mission qu'il doit remplir ici-bas, aux combats qu'il doit soutenir, à l'exemple et à la suite de son divin maître et de ses disciples. Ce qui est indiqué par les deux paroles adressées successivement par Jésus-Christ à ses apôtres au moment où va commencer la grande lutte de sa passion, quand Judas approche avec ses satellites : Reposez-vous; puis il ajoute : Levez-vous maintenant; car le moment est venu.

PRATIQUE.

Prions avec ardeur, avec persévérance pour ceux dont nous désirons la conversion ou la guérison; car la vivacité de notre foi peut suppléer à leur indifférence, même à leur incroyance, et attirer sur eux par la solidarité de l'amour la grâce divine qu'ils ne méritent pas. Que si nous avons le bonheur d'être exaucés pour nous ou pour les autres, témoignons-en aussitôt notre reconnaissance à Jésus-Christ en le servant plus cordialement, plus généreusement, et non pas seulement par des paroles. Demandons la guérison des âmes encore plus que celle des corps, et ne manquons pas de faire chaque année une retraite qui détache notre cœur des attraits du monde, de la fascination de son esprit, et le remette en rapport intime avec Dieu qui veut le remplir de sa propre vie.

PRIÈRE.

Dieu très-clément, nous vous en prions, que la céleste propitiation accroisse et fortifie le peuple qui vous est soumis, et qu'elle le rende capable d'accomplir toujours vos saints commandements. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

Nombres, XX, 3.

En ces jours-là, comme le peuple manquait d'eau, ils s'assemblèrent contre Moïse et Aaron, et s'étant mis en révolte ils dirent : Plût à Dieu que nous eussions péri avec nos frères devant le Seigneur ! Pourquoi avez-vous conduit le peuple de Dieu dans cette solitude, afin que nous mourrions, nous et nos bêtes ? Pourquoi nous avez-vous fait sortir de l'Égypte et nous avez-vous amenés en ce misérable lieu où l'on ne peut semer, qui ne produit ni figuiers, ni vignes, ni grenadiers, et où l'on ne trouve pas même de l'eau à boire ? Moïse et Aaron ayant renvoyé la multitude, entrèrent dans le tabernacle de l'alliance, et s'étant prosternés le visage contre terre, ils crièrent au Seigneur et lui dirent : Seigneur Dieu, écoutez le cri de ce peuple, ouvrez-leur votre trésor et donnez-leur une source d'eau vive, afin qu'étant désaltérés ils cessent de murmurer. Alors la gloire du

Seigneur parut au-dessus d'eux, et le Seigneur parla à Moïse et lui dit : Prenez votre verge et assemblez le peuple, vous et votre frère Aaron, et parlez à la pierre qui est devant eux, et elle vous donnera des eaux ; et lorsque vous aurez fait sortir l'eau de la pierre, tout le peuple boira ainsi que les animaux. Moïse prit donc la verge qui était devant le Seigneur, selon qu'il le lui avait ordonné, et ayant assemblé le peuple devant la pierre, il leur dit : Écoutez, rebelles et incrédules, est-ce que nous pourrons vous faire sortir de l'eau de cette pierre? Et Moïse ayant élevé la main frappa deux fois la pierre avec la verge, et il en sortit des eaux très-abondantes, en sorte que le peuple but, ainsi que les animaux. Alors le Seigneur dit à Moïse et à Aaron : Parce que vous n'avez pas cru en moi, et que vous ne m'avez pas glorifié devant les enfants d'Israël, vous ne ferez point entrer ces peuples dans la terre que je leur donnerai. C'est là l'eau de contradiction, où les enfants d'Israël murmurèrent contre le Seigneur, et où il fut sanctifié au milieu d'eux.

L'histoire du peuple de Dieu dans toutes ses phases est préfigurative de la vie chrétienne et de

ses degrés, comme l'ancienne loi est la figure de la nouvelle. Ainsi l'exode d'Israël, sa sortie d'Égypte où il était en servitude, et sa longue pérégrination à travers le désert dont la terre promise est le terme, représente la délivrance de l'âme du joug de Satan par le baptême, et la série des travaux de l'éducation chrétienne, des luttes et des épreuves par lesquelles il faut passer pour parvenir à la fin des préceptes et des conseils de l'Évangile, c'est-à dire à la perfection et au bonheur du ciel. L'âme doit aller du règne de la nature à celui de la grâce, et dans ce passage difficile elle a à subir toutes sortes de peines par les privations et les détachements, conditions nécessaires de sa transformation. Car elle ne peut arriver à la pureté de la vie de Jésus-Christ sans détruire volontairement dans son existence tout ce qui l'attache à la terre et l'éloigne du ciel. De là, l'ascétique chrétienne, voie unique de la perfection, et qui est la réalisation de cette parole du Sauveur : « Que celui qui veut être mon disciple renonce au monde et à lui-même; qu'il prenne sa croix, la porte tous les jours et me suive. » (Matth., XVI, 24.)

Cependant la croix n'est pas douce à porter. Elle pèse sur les épaules, et il faut bien des efforts pour avancer avec ce fardeau, surtout quand par son poids et ses clous elle rouvre chaque jour

d'anciennes blessures. Il n'est point aisé de renoncer au monde, au moins en en détachant ses désirs, au milieu de toutes les tentations dont il nous assaille par les sens. Il est encore moins facile de renoncer à soi-même, le premier et le dernier bien auquel on tienne dans l'ordre naturel; car ce renoncement implique l'abnégation de son intérêt, de son plaisir, et surtout de sa raison propre et de sa propre volonté. Est-il étonnant que dans cette voie douloureuse et si longue à parcourir l'âme défaille parfois à la vue de l'éloignement du but à atteindre, des obstacles qui l'en séparent, des privations sans cesse renaissantes qu'elle doit subir, et des jouissances d'autrefois dont elle est frustrée? Contristée par le présent, qui est une suite d'efforts pénibles et de luttes sans relâche, inquiète de l'avenir promis, qui semble toujours reculer devant elle comme un mirage, elle se prend par instants à regretter son ancienne vie, où, sans grand souci du bien et du mal, et ne visant point à une perfection surhumaine, elle ne s'occupait que de son bien-être, ramassant sur son chemin les fleurs et les fruits de la terre qui s'offraient à sa main. Elle vivait alors tranquillement, agréablement surtout, ayant à sa disposition tout ce qui réjouit l'existence par la satisfaction de ses besoins. C'est Israël dans la terre d'Égypte, s'y attachant malgré sa servitude

et regrettant plus tard les oignons succulents, quand il souffre de la faim et de la soif dans les sables du désert.

Le passage de la vie naturelle à la vie chrétienne, heureux d'abord comme le commencement de toute délivrance, devient donc pénible, fatigant, plein d'angoisse à mesure qu'il se prolonge à travers les aridités du détachement, de la mortification et du renoncement. L'âme toujours avide de bonheur, une fois engagée dans cette dure voie, s'écrie aussi parfois qu'il n'y a là pour elle ni nourriture ni rafraîchissement, pas même d'eau à boire ; et accablée, aveuglée par le découragement, elle est prête à murmurer contre Dieu et contre le guide qu'il lui a donné pour sortir de l'Égypte et marcher vers la terre promise. Elle est tentée de retourner en arrière et de rentrer dans son ancienne servitude, dont elle a oublié les peines et ne voit plus que les jouissances ; ou bien, si elle ne s'abat pas à ce point de renier sa vocation et le bienfait de la grâce, elle s'imagine, à cause de la difficulté qu'elle éprouve au milieu de la route, qu'elle était plus forte au point de départ, combattant avec plus d'ardeur, acceptant plus généreusement les privations et faisant le bien avec plus de cœur et moins d'efforts, ce qui la décourage. Elle confond l'entrain et la joie d'une vie nouvelle pleine d'espérance avec la vertu sérieuse, dont le mérite est

d'accomplir la justice sans retour sur soi, et même avec le sacrifice de soi par la charité. Il y a donc dans cette histoire d'Israël, murmurant dans le désert et regrettant la terre d'Égypte, un enseignement symbolique des voies de la vie intérieure et des épreuves qu'elle doit traverser pour arriver à son terme.

Il y a encore ici une autre leçon, d'autant plus frappante qu'elle nous est donnée par la faute de deux hommes éminents, de deux justes selon le cœur de Dieu, de Moïse son prophète, et d'Aaron son pontife. Leur foi a manqué à la parole divine qu'ils avaient invoquée avec ardeur dans le sanctuaire après la sédition du peuple. Ils l'ont entendue, cette parole si claire, si nette, si puissante; et néamoins ils ont l'air d'en douter par la manière ambiguë dont ils parlent au peuple, comme s'il y avait à hésiter sur ce que Dieu leur a promis; et ce qui est plus grave encore, et c'est la preuve du doute, Moïse ne fait point ce qui lui a été prescrit. Pensant probablement que la parole ne suffira pas pour ouvrir la pierre, et qu'il faut frapper un grand coup dans l'extrémité où ils sont réduits, il frappe en effet le rocher par deux fois. Sa défiance méritait que la puissance céleste n'intervînt pas, et que l'homme fût laissé à lui-même, puisqu'il voulait faire par lui-même. Mais Dieu eut pitié de son peuple et de la faiblesse de son chef,

et l'abondance des eaux sortit de la pierre. Moïse et Aaron néanmoins furent punis de leur manque de foi et de leur désobéissance par l'interdiction d'entrer dans la terre promise, comme il arrive dans l'ordre spirituel au chrétien qui met sa volonté propre à la place des prescriptions de l'Église et de sa direction. Il n'entre pas non plus dans la terre promise ; c'est-à-dire son action ne s'identifie point avec celle de la Providence, parce qu'il ne confond pas sa volonté avec la volonté divine : ce qui le plaçant, au moins en cette circonstance, en dehors de la ligne providentielle, le jette en des voies particulières et personnelles, pleines d'embarras, d'obscurité et de luttes.

Certes, ce n'est point là la foi d'Abraham, le père des croyants ! Moïse et Aaron lui sont bien inférieurs sur ce point. Abraham croit sur la parole de l'ange qu'il aura un fils qui sera l'instrument des promesses de Dieu, bien que sa femme Sara ne soit plus, selon la nature, en état d'enfanter. Il obéit à l'ordre qui lui est donné d'aller sacrifier son fils sur la montagne, ce fils sur lequel repose l'avenir du peuple de Dieu; et il a d'autant plus de mérite à accepter et à exécuter ce qui lui est prescrit, que sa raison pouvait trouver une contradiction entre les deux paroles divines, la seconde semblant détruire la première. Il croit donc contre toute raison, il espère contre toute espérance,

convaincu, dit saint Paul, que Dieu était assez puissant pour lui susciter un autre fils s'il en était besoin. (Rom., IV, 21.) Tout cela paraissait bien autrement difficile que de faire sortir de l'eau d'une pierre par une parole. Abraham n'a pas eu l'ombre d'un doute, et sa foi lui a été imputée à justice. Moïse et Aaron ont hésité entre les cris séditieux du peuple qui les troublaient, et la recommandation divine par laquelle ils n'étaient pas pleinement rassurés. Leur foi a défailli, et ils en ont porté la peine.

Qui de nous osera les accuser? Si de tels hommes ont manqué de confiance après tant de secours du ciel et tant de miracles, que sera-ce de nous, si faibles, si inconstants, si impressionnables par les sens, si délicats dans notre corps, si attachés à notre manière de voir, si susceptibles dans notre vanité, si intraitables dans notre volonté propre! Nous, qui ne voulons prendre dans les commandements divins, dans l'enseignement de l'Église, que ce qui convient à notre orgueil ou à notre lâcheté! Nous qui murmurons si ce qui nous est prescrit ne réussit pas à notre gré, ou en cas de succès nous en attribuons devant les hommes ou secrètement la gloire, comme si nous avions tout prévu, tout concerté, tout opéré, tandis que nous ne sommes que des instruments impuissants par eux-mêmes, et

presque toujours inutiles ou rebelles dans le concours qu'ils doivent fournir à l'action divine.

Évangile selon saint Jean, IV, 9.

Jean vint dans une ville de Samarie, nommée Sichem, près du domaine que Jacob donna à son fils Joseph. Là se trouvait la fontaine de Jacob. Jésus donc étant fatigué du chemin, s'assit sur cette fontaine. C'était environ la sixième heure. Survint une femme de Samarie pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire : (car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des aliments). Mais cette femme samaritaine lui dit : Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine ? car les Juifs n'ont point de relations avec les Samaritains. Jésus lui répondit : Si vous connaissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous lui auriez peut-être fait la même demande, et il vous aurait donné de l'eau vive. Seigneur, lui dit la femme, vous n'avez point de quoi puiser, et le puits est profond ; d'où auriez vous donc de

l'eau vive ? Êtes-vous plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits, et en a bu lui-même ainsi que ses enfants et ses troupeaux? Jésus répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif, tandis que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle. Seigneur, repartit cette femme, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici en puiser. Jésus lui dit : Allez, appelez votre mari et revenez ici. Elle répondit : Je n'ai point de mari. Vous avez raison de dire que vous n'avez point de mari, lui dit Jésus, car vous avez eu cinq maris: et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari : vous avez dit vrai en cela. Seigneur, je vois bien que vous êtes un prophète, dit-elle. Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous autres, vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer. Jésus lui dit : Femme croyez-moi, l'heure vient où vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne con-

naissez pas; mais nous, nous adorons ce que nous connaissons, parce que le salut vient des Juifs. Mais le temps vient, et il est dejà venu, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car ce sont là les adorateurs que le Père cherche. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité. Cette femme lui dit: Je sais que le Messie, qui est appelé Christ, doit venir. Lors donc qu'il viendra, il nous annoncera toutes choses. Jésus lui dit: C'est moi-même qui vous parle. Alors ses disciples arrivèrent et ils s'étonnaient de ce qu'il parlait avec une femme. Néanmoins aucun ne lui dit: Que lui demandez-vous, et pourquoi parlez-vous avec elle? La femme laissa donc là sa cruche, et s'en alla à la ville disant à tout le monde: Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-ce point le Christ? Ils sortirent donc de la ville pour le voir. Cependant ses disciples le priaient de prendre quelque chose, lui disant: Maître, mangez. Mais il leur dit: J'ai à prendre une nourriture que vous ne connaissez pas. Les disciples se disaient donc l'un à l'autre: Est-ce que quelqu'un lui

aurait apporté à manger? Jésus leur dit: Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, afin d'accomplir son œuvre. Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à ce que la moisson vienne? Mais moi je vous dis: Levez les yeux et considérez les campagnes qui sont déjà blanches pour la moisson; et celui qui moissonne reçoit la récompense et amasse du fruit pour la vie éternelle, afin que celui qui sème soit dans la joie comme celui qui moissonne. Car ce que l'on dit ordinairement est vrai dans ce cas, que l'un sème et que l'autre moissonne. Moi, je vous ai envoyé moissonner ce qui n'est pas venu par votre travail. D'autres ont travaillé, et vous êtes entrés dans leurs travaux. Or, beaucoup de Samaritains de cette ville crurent en lui, à cause de la parole de cette femme: Il m'a dit tout ce que j'ai fait. Les Samaritains, qui étaient venus le trouver, le prièrent donc de demeurer chez eux, et il y resta deux jours. Et il y en eut beaucoup plus qui crurent en lui à cause de ses discours: et ils disaient à la femme: Ce n'est plus sur ce que vous nous avez rapporté que nous croyons;

car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde.

L'eau vive signifie d'abord une eau de source par opposition à l'eau stagnante des citernes. Jésus-Christ entend ici figurément l'effusion de ses dons, par lesquels il purifie, il sanctifie et procure le salut; il veut parler de tous les moyens qui communiquent sa grâce. Les prophètes même ont parlé de cette eau. (Joel., III, 18; Zach., XIV, 8; Ézéch., XLVII, 1), et l'Évangéliste en parle aussi dans l'Apocalypse (VII, 17; XXI, 6; XXII, 1; XVII). Cette eau purifie (Ps. 30, 9), elle rafraîchit, elle calme les ardeurs des passions et de la convoitise, elle donne la fécondité pour produire des œuvres agréables à Dieu, et elle transmet à l'âme la véritable vie. Ainsi disent les saints Pères.

« Mon eau étanche la soif, » elle satisfait pour toujours les besoins de l'esprit, et la vertu sanctifiante et salutaire qu'elle possède s'étend non-seulement sur cette vie, mais jusque dans l'éternité, à moins que celui qui l'a reçue, en fasse un mauvais usage et ne la perde par le péché mortel. Rien de terrestre, et bien moins encore les plaisirs criminels, n'apaisent les désirs de l'homme et ne

procurent la paix du cœur. L'âme ne trouve de repos qu'en Celui pour lequel elle a été faite, en Dieu, dans la connaissance de la vérité et dans une vie sainte (saint Aug.). Il est dit, il est vrai, dans l'Ecclés. 24, 49, que ceux qui font de la sagesse leur breuvage en auront toujours une soif plus ardente; mais cette soif, ce désir de l'avancement dans la science de Dieu et la sainteté s'allie très-bien avec la paix, et ne cause pas à l'âme le moindre trouble (sainte Thérèse).

La femme ne comprit pas le sens profond des paroles de Jésus; mais elle reconnut néanmoins en lui un homme puissant, qui pouvait lui donner d'une eau qui durerait toujours, et elle lui en demanda. Jésus daigne exaucer sa prière, non pas, il est vrai, comme elle l'entend, mais d'une manière plus excellente; il daigne lui donner l'eau de la justification et de la sanctification. Mais cela n'étant possible que s'il réveillait en elle le sentiment de la pénitence et si elle reconnaissait le Messie, il l'amène à faire l'aveu de sa vie criminelle, et à confesser son caractère d'envoyé du ciel (Chrysost., Théophile).

Les Samaritains soutenaient que Dieu avait indiqué le mont Garizim, près de Sichem, comme le lieu d'adoration où il voulait être honoré. Les Juifs au contraire soutenaient que c'était Jérusalem qui avait été choisie. La femme, voyant un prophète

devant elle, n'est occupée que du soin de son salut et s'informe avant tout quel est véritablement l'ordre de choses où l'on peut le trouver. Voyez, dit saint Jean Chrysostome, elle ne s'enquiert de rien, excepté des vérités de la foi, et rien ne peut la détourner de chercher à s'en instruire.

« Vous adorez ce que vous ne connaissez point, » vous ne pouvez donc avoir de sécurité dans votre culte, et vous ne savez pas si vous y trouverez ce que Dieu a prescrit pour arriver au ciel. Nous autres Juifs, au contraire, nous avons cette certitude ; car les institutions qui conduisent au salut sont venues et viennent encore aujourd'hui des Juifs. Les Samaritains ne recevaient que la loi de Moïse : ils rejetaient les prophètes qui l'avaient développée et expliquée. Leur culte était ainsi tout arbitraire. Il avait perdu le fondement de l'autorité divine et était souvent mêlé de superstitions païennes. Au contraire les Juifs par la chaîne non interrompue des prophètes pouvaient se convaincre que leur manière d'honorer Dieu était conforme à la loi, que les institutions établies d'en haut pour le salut s'étaient conservées parmi eux, et que du milieu d'eux sortirait le Sauveur, non pour abroger la loi, mais pour apprendre à l'accomplir d'une manière plus parfaite.

Il viendra un temps où la religion divine sera une religion d'esprit et de vérité, et ce temps est

venu avec moi, dit le Sauveur. L'esprit et la vérité sont mis ici en opposition au culte cérémonial et extérieur des Juifs; non pas, il est vrai, comme si dans le culte judaïque il n'y eût ni esprit ni vérité, et que la religion chrétienne dût être sans culte extérieur; mais en ce sens qu'elle doit avoir principalement en vue l'esprit de piété, la sainteté des dispositions intérieures, et la vérité, c'est-à-dire une claire et parfaite connaissance de la parole divine. Jésus-Christ ne voulait donc pas dire qu'il n'y aurait désormais ni lieu de prière, ni jours de fêtes, ni prêtres, ni cérémonies sacrées, mais que son culte serait un culte intérieur, comme le culte judaïque était surtout un culte extérieur. Les sentiments du cœur sont nécessairement unis aux formes du culte. C'est une loi éternelle fondée sur la nature des choses et sur celle de l'homme. Vouloir qu'il en soit autrement, et que la religion chrétienne n'ait rien d'extérieur, est un pur non-sens. (Commentaire du Dr d'Allioli sur le même chapitre.)

Dieu est esprit : donc tout ce qui tend vers lui, tout ce qui aspire à s'unir à lui, doit se spiritualiser pour lui devenir plus semblable et plus proche. Or, de tous les actes humains, le plus sublime par sa nature comme par son objet est l'acte religieux, ou l'aderation du Créateur par la créature. Donc l'adoration, ou l'hommage rendu à Dieu, doit partir du

plus profond de l'âme qui s'offre elle-même en l'accomplissant, et bien que toutes ses facultés doivent y concourir ainsi que toutes les puissances du corps auquel elle est unie, puisque l'homme tout entier doit se restituer à Dieu, néanmoins l'acte volontaire ou l'intention intelligente est la vie ou l'esprit de l'adoration, qui en anime toutes les formes et toutes les manifestations. Le corps doit y prendre part, parce qu'il fait partie intégrante de l'homme. Mais là comme ailleurs, et plus qu'ailleurs, l'esprit seul vivifie et la lettre tue, si elle est seule ou dominante. Adorer Dieu en vérité, c'est donc lui rendre l'hommage qui lui est dû et qui lui plaît le plus ; c'est-à-dire, c'est employer tout son esprit à le mieux connaître, toute sa volonté à l'aimer davantage et à le servir plus fidèlement; c'est en un mot se dévouer pleinement à son service, ou se donner à lui de préférence à tout.

D'où il suit encore que, puisque Dieu est un pur esprit et qu'il nous a faits à son image, c'est par notre esprit que nous pouvons lui ressembler davantage, et qu'ainsi la vie spirituelle par l'intelligence et par le cœur est ce qui nous en rapproche le plus. Ce qui justifie, même aux yeux des païens qui mettaient la perfection de l'homme dans sa ressemblance avec la divinité, le haut enseignement de l'Église, qui pousse sans cesse les chrétiens à

épurer, à élever, à spiritualiser leur existence, pour devenir parfaits comme leur Père céleste qui est tout esprit : et cela non par la destruction du corps, partie essentielle de cette existence, mais en le disciplinant par la mortification de ses appétits, en le transfigurant par les vertus célestes auxquelles il participe dans les sacrements, en sorte que pénétré de la vie de l'âme, et soumis à tous ses mouvements, il devient, suivant l'expression énergique de saint Paul, un corps spirituel; car, dit l'apôtre, s'il y a un corps naturel, il y a un corps spirituel. (1, Cor., 15, 44.) C'est ce corps glorifié que le Fils de Dieu fait homme a ressuscité par sa propre puissance, et c'est avec ce corps que ressusciteront un jour les chrétiens fidèles, appelés à l'éternelle récompense et à la gloire du ciel.

« Moi qui vous parle je suis le Messie. » Il est impossible de se déclarer plus ouvertement; et cette samaritaine est bien heureuse de recevoir un pareil témoignage. C'est le Messie lui-même, le Fils de Dieu en personne, le Sauveur du monde, attendu depuis longtemps par Israël, qui lui apparaît et daigne lui parler. Voici encore une pécheresse à laquelle la grâce du salut se communique de la manière la plus imprévue, comme à Madeleine, comme au bon larron. Il y avait dans cette schismatique d'Israël une âme agréable à Dieu, et dont sans doute il voulait faire un vase

de miséricorde. Et en effet, tout aussitôt, elle court dans son enthousiasme annoncer Jésus au peuple de Sichem. Tous accourent pour voir et entendre le prophète annoncé ; plusieurs croient en lui seulement sur le témoignage de cette femme, et beaucoup plus encore après avoir entendu sa parole. Ce n'était donc ni par hasard, ni pour rien, que la Samaritaine a eu le bonheur de rencontrer Jésus au puits de Jacob. Oh! tâchons de profiter comme elle de notre rencontre avec lui, que son amour a rendue facile et fréquente par la prière, par sa présence dans le tabernacle, et, ce qui est plus intime encore, par la sainte communion.

« J'ai une nourriture à manger que vous ne connaissez pas. » Il y a ici deux sens. Le sens le plus obvie, et qui est cependant figuré, voudrait dire que Jésus ne vit plus que pour accomplir sa mission, le salut des hommes; et qu'ainsi ce salut est devenu pour lui une sorte de nourriture, comme on dit ordinairement qu'on ne vit que pour telle chose, quand on s'en occupe exclusivement, ou qu'elle domine toute l'existence par le désir. C'est dans ce sens qu'on a expliqué le *Sitio* prononcé sur la croix, exprimant par une soif réelle et physique la soif plus ardente encore de la divine victime pour le salut de l'humanité. Mais il y a un autre sens plus mystique, quoique peut-être, en y regardant de près, il soit

plus littéral que le premier. Comme il y a en Jésus-Christ deux natures, puisqu'il est Fils de Dieu par son Père et Fils de l'homme par sa mère, et que, dans chaque filiation, ce qui est engendré vit de son principe ou de son terme générateur, il suit qu'en l'Homme-Dieu il y avait deux vies, et par conséquent deux nourritures. C'est pourquoi quand l'aliment naturel manquait au corps de Jésus, l'aliment surnaturel y suppléait par l'union du Fils avec le Père; et ainsi la vie divine immanente à son âme se répandait dans le corps et le soutenait. Puis, comme la nourriture, pour être efficace, doit être identifiée par l'assimilation, ainsi dans l'Homme-Dieu la nourriture céleste est reçue et a tout son effet par l'assimilation complète de la vie du Père à celle du Fils, laquelle est pleine et entière par l'accomplissement de la volonté du Père dans le Fils ou par l'exécution de son œuvre. C'est pourquoi Jésus-Christ dit : Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. Et ailleurs : Toutes les fois que mon Père agit, j'agis aussi: et mon Père agit toujours (Jean, v, 17), car mon Père et moi, nous sommes un (Jean, XVII, 22). Tout chrétien sérieux, s'il est un véritable disciple de Jésus-Christ, par cela qu'il renonce au monde et à lui-même pour ne plus vivre qu'en Dieu et pour Dieu, ou plutôt, comme dit saint Paul, pour que Jésus

vive en lui, peut et doit dire comme son maître : Ma vraie, ma principale nourriture est de faire la volonté du Père céleste et d'accomplir son œuvre. Car, en vivant par Dieu et pour Dieu il vit de Dieu, qui est la Vie même ; il vit du Verbe incarné, qui est le pain descendu du ciel et l'aliment au-dessus de toute substance.

PRATIQUE.

Ne point demander seulement les biens de ce monde qui n'assouvissent jamais pleinement le désir et laissent le cœur vide et affamé ; mais chercher par-dessus tout le don de Dieu qui peut seul le rassasier en lui donnant avec la nourriture par excellence la plénitude et le repos. Observer exactement les pratiques extérieures de la religion, en y mettant tout son esprit, tout son cœur ; car l'esprit seul vivifie, et c'est le cœur surtout que Dieu regarde. Que la volonté divine soit notre nourriture, et par notre concours à l'œuvre du Sauveur devenons un avec lui comme il est un avec son Père.

PRIÈRE.

Nous vous en prions, Dieu tout-puissant, daignez regarder favorablement nos mortifications en ce temps de pénitence, afin que, pendant que nous privons notre corps de ses aliments, nous jeûnions aussi par l'âme en nous abstenant des vices et des mauvaises passions. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LE SAMEDI DE LA TROISIÈME SEMAINE.

Daniel, XIII, 1.

Il y avait un homme qui demeurait à Babylone, et son nom était Joakim. Il épousa une femme nommée Suzanne, fille d'Helcias, parfaitement belle et craignant Dieu ; car comme son père et sa mère étaient justes, ils avaient instruit leur fille selon la loi de Moïse. Or, Joakim était fort riche : et il avait un verger près de sa maison, et les Juifs se rassemblaient chez lui, parce qu'il était le plus considérable de tous. On avait établi pour juger cette année-là deux vieillards d'entre le peuple, dont le Seigneur a dit : L'iniquité est sortie de Babylone par des vieillards qui étaient juges et qui paraissaient conduire le peuple. Ces vieillards fréquentaient la maison de Joakim ; et tous ceux qui avaient des affaires à juger venaient les y trouver. Sur le midi, quand le peuple s'était retiré, Suzanne entrait dans le verger de son mari et s'y promenait. Ces vieil-

lards l'y voyaient entrer et se promener tous les jours, et ils conçurent une ardente passion pour elle. Leur sens en fut perverti, et ils détournèrent les yeux pour ne point voir le Ciel, ni se souvenir du juste jugement de Dieu. Ils étaient donc tous deux blessés de l'amour de Suzanne, et néanmoins ils ne s'avouèrent pas réciproquement leur peine; car ils rougissaient de découvrir leur mauvais désir, ayant la volonté de la posséder, et ils épiaient avec grand soin le moment de la voir. Un jour l'un dit à l'autre: Allons-nous en chez nous, parce qu'il est temps de dîner. Et étant sortis ils se séparèrent; mais revenant aussitôt ils se rencontrèrent, et en s'en demandant la cause, ils s'avouèrent l'un à l'autre leur désir et alors ils se concertèrent sur le moment où ils pourraient trouver Suzanne seule. Or, pendant qu'ils cherchaient le jour convenable, elle entra dans le jardin suivant son habitude, accompagnée seulement de deux servantes, et elle voulut se baigner, parce qu'il faisait chaud. Il n'y avait alors personne que les deux vieillards qui étaient cachés et la regardaient. Suzanne dit

donc à ses servantes : Apportez-moi de l'huile et des parfums et fermez la porte du jardin, afin que je me baigne. Les servantes firent ce qu'elle leur avait ordonné. Elles fermèrent la porte du verger, et sortirent par une porte de derrière pour aller chercher ce que Suzanne avait demandé, et elles ne savaient pas que les vieillards étaient cachés en dedans. Mais aussitôt qu'elles furent sorties, ils accoururent vers Suzanne et lui dirent : Les portes du verger sont fermées, personne ne nous voit, et nous brûlons d'amour pour vous. Rendez-vous donc à notre désir et faites ce que nous voulons. Que si vous ne voulez pas, nous porterons témoignage contre vous, disant qu'il y avait avec vous un jeune homme, et que c'est pour cela que vous avez renvoyé vos servantes. Suzanne gémit et dit : Je suis accablée de tous les côtés ; car si je fais ce que vous voulez, je suis morte, et si je ne le fais pas, je n'échapperai pas de vos mains. Mais il vaut mieux pour moi tomber entre vos mains que de pécher en la présence du Seigneur. Elle jeta alors un grand cri ; mais les vieillards crièrent aussi contre elle, et l'un

d'eux courut à la porte du verger et l'ouvrit. Les serviteurs de la maison ayant donc entendu crier dans le jardin accoururent par la porte de derrière pour voir ce que c'était, et les vieillards le leur ayant dit, ils furent couverts de confusion, parce qu'on n'avait jamais rien dit de semblable de Suzanne. Le lendemain, lorsque le peuple se rendit à la maison de Joakim son mari, les deux vieillards y vinrent aussi, bien résolus à perdre Suzanne. Ils dirent devant le peuple : Amenez-nous Suzanne, fille d'Helcias, femme de Joakim. On l'envoya aussitôt chercher, et elle vint accompagnée de son père, de sa mère, de ses enfants et de tous ses parents. Or, Suzanne avait une figure délicate, et très-belle à voir ; et comme elle était couverte d'un voile, ces méchants ordonnèrent qu'on le lui ôtât, afin de se satisfaire au moins par la vue de sa beauté. Ses parents pleuraient ainsi que tous ceux qui la connaissaient. Mais les deux vieillards se levant au milieu du peuple, mirent leurs mains sur la tête de Suzanne, qui leva en pleurant les yeux au Ciel, car son cœur avait confiance dans le Seigneur. Les

vieillards dirent: Lorsque nous nous promenions seuls dans le verger, cette femme est venue avec deux servantes, et ayant fermé les portes du jardin elle a congédié ses femmes. Alors un jeune homme qui était caché est venu, et a commis le crime avec elle. Nous étions en ce moment dans un coin du verger, et voyant cette iniquité, nous sommes accourus à eux et nous les avons surpris en flagrant délit. Nous n'avons pu saisir le jeune homme, parce qu'il était plus fort que nous, et qu'ayant ouvert la porte, il s'est sauvé; mais pour elle, l'ayant prise, nous lui avons demandé quel était ce jeune homme, et elle n'a pas voulu nous le dire. C'est de quoi nous sommes témoins. La multitude les crut comme étant les anciens et les juges du peuple, et Suzanne fut condamnée à mort. Alors elle s'écria à haute voix: Dieu éternel, qui pénétrez ce qui est caché et connaissez toutes choses avant qu'elles ne soient, vous savez qu'ils ont porté contre moi un faux témoignage; et voici que je meurs sans avoir rien fait de ce qu'ils ont si malicieusement inventé contre moi! Le Seigneur entendit sa voix, et

lorsqu'on la conduisait à la mort, il éclaira de son esprit un jeune homme nommé Daniel, qui cria à haute voix : Je suis pur du sang de cette femme. Tout le peuple se tourna vers lui, et lui dit : Que signifie cette parole que vous venez de prononcer? Daniel se tenant debout au milieu d'eux dit : Enfants d'Israël, insensés que vous êtes, est-ce donc ainsi que sans jugement et sans connaître la vérité, vous avez condamné une fille d'Israël? Retournez pour la juger de nouveau, parce qu'ils ont porté un faux témoignage contre elle. Le peuple retourna donc en hâte, et les anciens dirent à Daniel : Viens siéger au milieu de nous et instruis-nous, parce que Dieu t'a donné l'honneur de la vieillesse. Daniel dit au peuple : Séparez-les l'un de l'autre, et je les jugerai. Ayant donc été séparés, il appela l'un d'eux, et lui dit : Homme vieilli dans le mal, les péchés que vous avez commis autrefois sont retombés maintenant sur vous. Vous qui rendez des jugements injustes, qui opprimez les innocents et qui sauvez les coupables, quoique le Seigneur ait dit : Vous ne ferez point mourir l'innocent et le juste, main-

tenant donc, si vous avez surpris cette femme, dites sous quel arbre vous les avez vu parler ensemble. Il répondit : Sous un lentisque. Daniel dit : Votre mensonge tourne à votre perte, car voici l'ange du Seigneur qui va exécuter l'arrêt prononcé contre vous. Après avoir fait retirer celui-ci, il commanda qu'on fit venir l'autre et il lui dit : Race de Chanaan et non de Juda, la beauté vous a séduit, et la concupiscence a perverti votre cœur. C'est ainsi que vous traitiez les filles d'Israël ; elles, par crainte, vous parlaient, mais la fille de Juda n'a pu souffrir votre iniquité. Maintenant donc, dites moi sous quel arbre vous les avez surpris se parlant. Il répondit : Sous un prunier. Mais Daniel lui dit : Votre mensonge retombera sur votre tête, car l'ange du Seigneur est là, le glaive à la main, pour vous tuer tous les deux. Tout le peuple poussa des exclamations, bénissant Dieu qui sauve ceux qui espèrent en lui, et ils s'élevèrent contre les deux vieillards, parce que Daniel les avait convaincus par leur propre bouche d'avoir porté un faux témoignage. Et ils leur firent souffrir le mal

qu'ils avaient voulu faire à leur prochain, afin d'accomplir la loi de Moïse. Ils les condamnèrent à mort, et le sang innocent fut sauvé ce jour-là.

Ce qu'il y a de plus admirable dans l'histoire de Suzanne, ce n'est pas tant sa chasteté qui n'a pas été mise à une rude épreuve, puisque l'amour de ces vieillards ne pouvait lui inspirer que de l'horreur et du dégoût, mais c'est le courage avec lequel elle préfère la mort au déshonneur. Elle voit clairement la triste situation où leur coupable proposition la place. Si elle cède à leurs désirs, elle devient elle-même criminelle devant Dieu, et c'est la perte de son âme. Si elle résiste, ils vont l'accuser devant le peuple, qui les croira, parce qu'ils sont vieux, juges en Israël, et que toutes les circonstances de leur témoignage tourneront contre elle. Mais d'un côté, c'est la mort éternelle, et de l'autre, ce n'est que celle du corps ; son choix est fait. Quelle délicatesse de conscience, quelle élévation d'âme ! Suzanne n'est-elle pas une chrétienne par anticipation, puisqu'elle se résout à mourir pour ne point violer la loi divine. Elle donne son sang en témoignage de sa foi, et peut se conserver sans tache. Sa résolution rappelle cette belle parole de la mère de saint Louis :

« Mon fils, bien que je vous aime de toute mon âme, cependant j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un seul péché mortel. »

La comparaison de Suzanne avec Lucrèce se présente ici naturellement. L'une est le type de la chasteté de la femme païenne, et l'autre le modèle de la chrétienne, qui craint avant tout d'offenser Dieu, et qui aime mieux mourir, même avec les apparences du crime, que de manquer à son devoir. Assurément il y a de la pureté et de la grandeur d'âme dans l'épouse de Collatin. Elle a été surprise par la violence et souillée. Elle en est humiliée dans sa conscience et devant son mari, et la honte qu'elle en ressent l'accable tellement, qu'elle se juge indigne de vivre pour elle et pour lui. Elle cède donc à un sentiment d'orgueil excusable, honorable même, si l'on veut, mais qui cependant l'aveugle et l'égare, puisqu'il la pousse à ajouter un crime à un autre crime; ce qui aggrave le mal au lieu de le réparer. Il est évident que la femme païenne, en cette circonstance, ne discerne pas nettement le juste de l'injuste, et que sa conscience mal éclairée prend pour le devoir ce qui ne l'est pas, ce qui lui est même opposé, confondant un sentiment purement humain de dignité personnelle avec une obligation morale. Rien de cela ne se trouve dans la résolution de Suzanne; elle voit parfaitement son devoir et le danger qui la

menace, si elle l'accomplit. En ce moment critique, tout en redoutant la mort, elle pense surtout à Dieu qui la regarde, qui la jugera ; et sans se préoccuper de son sort, ni même de sa réputation ternie, car on la croira coupable, elle sacrifie tout à son devoir et se remet avec confiance, bien qu'avec douleur, entre les mains de Dieu. Et comme elle est touchante par sa tristesse si naïve, si pure, au moment où elle est condamnée ! Elle en appelle à Dieu par un grand cri, qui exprime à la fois son innocence et l'étonnement qu'elle éprouve de mourir pour une faute qu'elle n'a pas commise, quand Dieu voit la méchanceté de ses accusateurs et la fausseté de leur témoignage. O mon Dieu ! s'écrie-t-elle, vous savez que je suis innocente, et cependant je meurs comme si j'étais coupable ! L'angoisse de son âme monte par ce cri comme une prière vers le ciel, et en fait descendre l'instrument de son salut par l'inspiration envoyée au jeune Daniel.

La conduite des vieillards est tellement ignoble et par l'ardeur de leurs désirs adultères, et par les moyens indignes qu'ils emploient pour les satisfaire ou perdre leur victime, qu'il est inutile de la faire ressortir. Autant la vieillesse est belle, quand elle ajoute l'élévation de l'âme à la prudence de l'âge, quand, comme disait Bossuet, elle trouve sa sérénité dans sa hauteur au-dessus

du corps, en sorte que, comme les hautes montagnes, élevant sa tête au-dessus des orages, elle se rapproche du ciel; autant elle est difforme, méprisable, si, esclave de la chair, elle poursuit encore des jouissances qui ne sont plus faites pour elle; collant, suivant la parole énergique du Psalmiste, son ventre à la boue de ce monde, ou, pour nous servir d'une autre image des Livres saints, aimant encore, comme l'animal immonde, à se rouler dans le bourbier dont elle devrait sortir.

Enfin, que l'histoire de Suzanne nous fasse réfléchir à l'incertitude des jugements humains, même de ceux qui semblent les mieux fondés; à plus forte raison, des jugements légers ou téméraires qui nous échappent tous les jours, et dont l'effet plus ou moins puissant par leur diffusion rapide et leur abondante multiplication produit ce qu'on appelle le bruit public ou l'opinion : la chose du monde la plus mobile, la plus changeante et souvent la plus fausse. Par un concours de circonstances malheureuses, et surtout par les artifices de ses accusateurs, Suzanne avait tout contre elle : le renvoi de ses femmes, comme pour se délivrer de tout témoin, la porte du jardin que l'un des vieillards s'était empressé d'ouvrir, pour faire croire à la fuite du coupable, et enfin, ce qui était le plus accablant, le témoignage

si autorisé des deux vieillards, que le peuple avait nommés lui-même pour ses juges. Et cependant elle était innocente : ses accusateurs étaient des menteurs, des parjures, qu'une indigne passion avait aveuglés. Le peuple la condamne à être lapidée, et elle va périr avec la honte de l'adultère aux yeux de tout le peuple, si Dieu, dont elle invoque la justice, ne la sauve par une sorte de miracle. Il ne fallait rien moins en effet qu'une manifestation de la puissance divine, un secours extraordinaire du ciel, pour la délivrer de l'iniquité, de la légèreté et de l'ignorance des hommes. Hélas! combien la justice humaine est exposée à faillir, même avec les intentions les plus droites, à cause de la difficulté de reconnaître la vérité obscurcie souvent à ses yeux par des apparences trompeuses ou par les machinations du crime! Que sera-ce donc si parfois des passions honteuses s'y mêlent, ou des affections partiales, pour l'infléchir dans le sens de leur jouissance, de leur intérêt, ou de leur orgueil? Ne jugez point pour n'être pas jugé, dit l'Évangile, quand le devoir ne vous y oblige pas (Matth., VII, 1). Car vous avez tous votre juge au ciel : et celui-là seul est le juge véritable, parce que seul il voit le fond des cœurs et sait tout ce qu'il y a dans l'homme. Quant à nous, nous ne pouvons juger que sur des signes extérieurs, souvent menteurs, et que

nous interprétons la plupart du temps en raison de nos dispositions du moment, si variables et plus ou moins intéressées. Et comme en définitive la mesure que nous appliquons aux autres, nous sera un jour appliquée à nous-mêmes, nos jugements téméraires ou peu charitables amassent des charbons ardents sur notre tête, et nous nous condamnons en condamnant nos frères.

Évangile selon saint Jean, VIII, 1.

Les Scribes et les Pharisiens amenèrent à Jésus une femme qui avait été surprise en adultère, et la plaçant au milieu du peuple, ils lui dirent : Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère. Or, Moïse nous a ordonné dans la loi de lapider les adultères. Quel est donc sur cela votre sentiment ? Ils parlaient ainsi pour le tenter, afin d'avoir de quoi l'accuser. Mais Jésus se baissant écrivait avec son doigt sur la terre. Comme donc ils persistaient à l'interroger, il se redressa et leur dit : Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. Puis, se baissant de nouveau, il continua d'écrire sur la terre. Mais ayant entendu cette parole, ils se retirèrent

l'un après l'autre à commencer par les vieillards, et Jésus resta seul avec la femme qui était au milieu. Alors Jésus se relevant lui dit : Femme, où sont vos accusateurs ? personne ne vous a-t-il condamné ? Personne, Seigneur, répondit-elle. Jésus lui dit : Je ne vous condamnerai pas non plus. Allez, et ne péchez plus à l'avenir.

Ce récit montre une fois de plus avec quelle prudence, quelle force, et quelle douceur tout ensemble Jésus déconcerte les complots de ses ennemis, et répond à leurs questions insidieuses selon la vérité, sans jamais leur donner prise sur lui. Ils veulent lui arracher une parole compromettante qui le fasse paraître tantôt un ennemi de César, tantôt un contempteur de la loi. Ils veulent, pour avoir un prétexte de l'accuser et le faire condamner à mort, le brouiller avec les puissances du ciel et de la terre ; et toujours il échappe à leurs ruses par des réponses irréprochables. Il prescrit qu'on rende à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Donc on doit observer la loi divine ; il en recommande partout le respect, et il dit de lui-même qu'il est venu pour la perfectionner et non pour la détruire.

Le plan des scribes et des pharisiens était ce-

pendant habilement concerté. En lui demandant ce qu'il fallait faire à la femme adultère que la loi de Moïse condamnait à la mort, et lui posant cette question devant le peuple, ils se disaient : S'il ne la condamne pas, il se mettra en opposition avec Moïse, et alors nous l'accuserons de mépriser la loi et d'en favoriser la violation, ce qui est un crime capital : et il est probable qu'il prendra ce parti, puisqu'il parle sans cesse de douceur et de miséricorde. Mais s'il la condamne avec Moïse, alors il perdra aux yeux de la multitude la réputation de bonté qu'il s'est faite et par laquelle il l'attire et la fascine. Il sera dépouillé de son prestige, et ils l'abandonneront. Le coup était bien monté, le piége adroitement tendu; mais les artifices de la prudence humaine sont aisément découverts et déjoués par la sagesse divine.

Jésus, qui voit leur cœur et connaît leurs pensées, ne se donne pas d'abord la peine de leur répondre, pas même de les regarder. Il se baisse vers la terre pour ne pas apercevoir leurs visages pleins de ruse et de mensonge; et, comme s'il ne les avait point entendus, il trace avec ses doigts des figures sur la poussière en signe d'inattention et d'indifférence, comme on fait d'ordinaire avec un bâton ou quoi que ce soit qu'on tienne à la main, quand on pense à autre chose qu'à ce qui se dit autour de soi. Nous ne pouvons expliquer autre-

ment ce que Jésus fait dans cette circonstance, quoique nous ayons consulté à ce sujet beaucoup de commentaires. Nous y avons trouvé plusieurs explications subtiles et tirées de trop loin pour être bien comprises et vraiment utiles. Nous adoptons la plus simple indiquée par plusieurs Pères. Saint Augustin et saint Jérôme disent que, selon toute apparence, il traçait des mots ou des figures symboliques sur le sol, dans la vue de faire réfléchir ses accusateurs sur leurs fautes personnelles, plus graves encore que celles de l'accusée. Nous ignorons quels pouvaient être ces symboles qui devaient rappeler ces pervers à la voix de leur conscience; mais nous comprenons très-bien que leur empressement à l'embarrasser par une question aussi perfide dût être singulièrement déconcerté par son calme, par son silence, par son indifférence. C'est comme une glace qui commence à refroidir leur ardeur, et ils se sentent déjà vaincus. Néanmoins, par obstination ou par respect humain, ils ne veulent pas reculer, et persévérant dans leurs mauvais dessein, ils le pressent de répondre; ils veulent absolument lui arracher une parole dangereuse qui leur fournisse des armes contre lui. Mais ils ne peuvent plus s'attendre à le surprendre, ce qui diminue les chances de succès.

Jésus se relève alors, et leur lance comme un coup de foudre, comme un trait de feu de la jus-

tice divine, cette parole : Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. Puis, s'inclinant de nouveau, il se remet à écrire par terre avec son doigt, comme s'il n'avait pas autre chose à leur dire ; et en effet, il leur a dit tout ce qui était nécessaire pour eux et pour le peuple en ce moment. Il les met en face de la pécheresse, en face d'eux-mêmes, pour se juger à leur tour par la comparaison. Il laisse de côté la loi avec sa justice et ses peines ; il ne dit rien contre sa sévérité, ni sur la culpabilité de celle qui l'a violée. Il dit simplement à ses accusateurs : « Vous qui voulez que je la condamne, êtes-vous moins coupables qu'elle, et pourquoi la poursuivez-vous avec acharnement, si par vos crimes vous méritez le même sort? Ayez donc le courage de lui jeter la première pierre, si vous n'avez rien à vous reprocher. Souvenez-vous qu'en jugeant si sévèrement votre semblable, vous vous jugez vous-mêmes, vous préparez votre propre condamnation.

C'était là, en effet, ce que sa bonté voulait obtenir, à savoir de les ramener sur eux-mêmes, afin de leur faire sentir leur propre indignité, reconnaître leurs péchés, en concevoir des remords et se disposer à la pénitence. Car Jésus est venu pour convertir les pécheurs et rendre la vie de l'âme à ceux qui l'ont perdue. Il a dit aux pharisiens en un autre endroit et dans le même

but : « Vous voyez une paille dans l'œil du prochain, et vous ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre (Matth., VII, 3). Vous rejetez un ciron et vous avalez un chameau (Matth., XXIII, 24). Vous nettoyez le dehors du vase, et vous laissez l'intérieur plein d'impuretés (Matth., XXV). Sépulcres blanchis, vous resplendissez au dehors et le dedans est plein de corruption (Matth., XXVII). » Ils le comprennent; car sa parole a pénétré comme un éclair au fond de leur âme et en a dissipé instantanément les ténèbres. Ils se voient en ce moment dans leur conscience tels qu'ils sont : et, au lieu de jeter la première pierre à l'adultère, ils s'échappent l'un après l'autre sans dire un mot de plus, à commencer par les plus âgés, c'est-à-dire par les plus pervers, et comme si la main de la justice divine les atteignait déjà.

Jésus se trouve seul avec l'accusée, toute confuse, toute tremblante devant lui ; car, coupable, elle s'attend à être jugée par celui-là qui seul pouvait le faire en esprit et en vérité, puisqu'il est sans péché. Saint Augustin dit à ce propos avec grâce : « Ils ne restent que deux en face l'un de l'autre, la misère et la miséricorde, *miseria et misericordia.* » Admirons encore ici la sagesse du Sauveur unie à sa bonté. Même quand ses ennemis ne sont plus là pour l'entendre et le surprendre, il ne se fait juge ni de la loi ni de la

pécheresse qui l'a enfreinte. La loi subsiste indéfectible et sacrée, puisqu'elle vient de Dieu. Le tribunal érigé à cet effet doit seul juger par elle en l'appliquant, et à coup sûr dans ce cas l'adultère serait condamné. Mais il n'y a point eu de jugement; aucun tribunal n'a prononcé, n'a condamné, et c'est pourquoi Jésus dit à la femme : « Si personne ne t'a encore condamnée, je ne te condamnerai pas non plus »; car je ne suis pas venu en ce monde pour juger les hommes, mais pour les sauver. Je ne veux donc pas être ton juge, mais ton appui, ton consolateur dans ta misère, d'autant plus grande qu'elle est méritée, et par ma pitié je désire te relever de ton abaissement, t'encourager à quitter le mal pour tourner ton cœur vers la justice par le repentir et l'expiation de ta faute. Va donc et ne pèche plus. Je ne t'absous pas de ton crime que la loi condamne et que je condamne avec elle; mais j'ai compassion de ta faiblesse entraînée par la concupiscence de la chair, et j'espère en ta bonne volonté aidée et fortifiée par ma parole et mon indulgence. Il lui dit : Va, et ne pèche plus; mais non pas comme ailleurs (Matth., IX, 22) : Tes péchés te sont remis et ta foi t'a sauvée. Ainsi, en même temps que le péché reste sous le coup de la loi, le pécheur est relevé, encouragé, et porté à se convertir par la pénitence.

PRATIQUE.

Défions-nous du premier mouvement de l'homme naturel qui le porte à voir le mal dans les autres, à le signaler, à l'exagérer et à le condamner, tandis qu'il dissimule, excuse, ou même justifie celui qu'il commet. Le vrai disciple de Jésus-Christ fait tout le contraire ; il reconnait et avoue volontiers ses fautes, et atténue celles d'autrui. Il laisse la condamnation et la punition à celui auquel elles appartiennent, et quand il n'en a pas la mission, il ne juge pas, pour n'être pas jugé.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, vous dont le cœur est toujours miséricordieux et prêt à pardonner, exaucez notre prière afin que nous et tous vos serviteurs qui sommes dans les chaînes du péché, nous en soyons délivrés par votre clémence et par votre amour. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

Épître aux Galates, IV, 22.

Il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de la servante, l'autre de la femme libre. Mais celui qui naquit de la servante est né selon la chair, et celui qui naquit de la femme libre est né en vertu de la promesse. Ce qui est dit d'une manière allégorique ; car ces deux femmes sont les deux alliances, dont la première, établie sur le mont Sina et qui n'engendre que pour la servitude, est figurée par Agar. Sina est en effet une montagne d'Arabie qui représente la Jérusalem d'ici-bas, laquelle est esclave avec ses enfants, tandis que la Jérusalem d'en haut est libre, et c'est elle qui est notre mère, car il est écrit : « Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantez pas ; éclatez en cris de joie, vous qui ne devenez point mère, parce que celle qui était délaissée a plus d'enfants que celle qui a un mari. » Nous sommes donc, mes frères, les enfants de la promesse figurés par Isaac. Mais comme alors celui qui

était né selon la chair persécutait celui qui était né selon l'esprit, de même encore aujourd'hui. Or, que dit l'Écriture : « Chassez la servante et son fils, car le fils de la servante ne sera point héritier avec le fils de la femme libre. » Mes frères, nous ne sommes point les enfants de la servante, mais ceux de la femme libre, et c'est Jésus-Christ qui nous a procuré cette liberté.

Ces paroles de l'Apôtre s'appliquent encore aux hommes de nos jours, même parmi les chrétiens. Car, comme les Galates, auxquels il écrivait, étaient portés à judaïser, c'est-à-dire à rentrer dans la servitude de la loi, ainsi aujourd'hui les chrétiens qui on tperdu la foi en Jésus-Christ ou qui ne vivent plus dans son esprit, en arrivent à moins que les Galates, non plus à la servitude de la loi ancienne, mais à celle du corps et de ses instincts. Alors l'homme naturel, qui avait été régénéré par le baptême, perd les fruits de sa renaissance spirituelle, et retombe par le péché dans la dégénérescence primitive. Son état devient pire que celui du juif, puisqu'il a rendu inutile par sa faute le bienfait divin, et est retourné à l'esclavage après avoir été affranchi par Jésus-Christ. Les deux filiations continuent dans le monde à travers les siècles,

celle de la chair et celle de l'esprit : les hommes vivant sous la loi du corps et dont l'âme est esclave de la concupiscence qui règne dans les membres, et ceux qui vivent de la foi en Jésus-Christ, de sa justice, de sa charité, en sorte que leur corps, discipliné et mortifié par l'esprit, en devient l'instrument docile et bien ordonné. Et encore de nos jours ces deux classes d'hommes sont dans une hostilité continuelle, comme le fils d'Agar avec celui de Sara, comme Ésaü et Jacob, comme la Jérusalem terrestre avec la Jérusalem céleste, comme la terre avec le ciel. C'est depuis le péché l'incessante collision de la chair avec l'esprit ou de l'esprit du monde avec l'esprit de Dieu. Maintenant comme toujours l'esprit du monde persécute l'esprit de Dieu partout où il le rencontre, employant tous les moyens pour le chasser des âmes, des familles et des sociétés chrétiennes, et les ramener à la nature corrompue par le péché et au paganisme, ou à l'idolâtrie de soi-même et du monde. A quelle classe appartenons-nous par l'état de notre cœur, par la tendance de notre volonté, quoique nous soyions chrétiens par le baptême ? C'est demander quel esprit nous anime et où est notre désir ? Qu'aimons-nous, que recherchons-nous de préférence ? Est-ce la liberté de notre âme par Jésus-Christ, et en suivant fidèlement sa doctrine et ses exemples quoi qu'il nous en coûte, et au prix du

combat contre la chair par le renoncement à soi, voie unique pour arriver à la Jérusalem céleste? Est-ce au contraire la chair avec ses joies, le monde avec ses pompes et ses œuvres qui nous mettent en opposition avec Jésus-Christ et son Église, c'est-à-dire avec le règne de Dieu sur la terre? Là est la question de notre présent et de notre avenir, et c'est à notre conscience de la résoudre.

Évangile selon saint Jean, VI, 1.

Jésus s'en alla ensuite au delà de la mer de Galilée, qui est la mer de Tibériade, et une grande multitude le suivait, parce qu'elle voyait les miracles qu'il faisait sur les malades, Alors Jésus monta sur une montagne où il s'assit avec ses disciples. Or, le jour de Pâques, qui était la fête des Juifs, était proche. Jésus ayant levé les yeux et voyant qu'une multitude immense venait à lui, dit à Philippe : Où achèterons-nous du pain pour donner à manger à tout ce monde? Il disait cela pour l'éprouver, car il savait bien ce qu'il ferait. Philippe lui répondit : Deux cents deniers ne suffiraient pas pour donner un peu de pain à chacun. Un de ses disciples, André, frère de Simon-Pierre, lui dit : Il y a ici un en-

fant qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? Jésus dit : Faites-les asseoir. Or il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu, et environ cinq mille personnes s'y assirent. Alors Jésus prit les pains, et après qu'il eut rendu grâces, il les distribua à tous ceux qui étaient assis, et il leur donna de même du poisson autant qu'ils en voulaient. Après qu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent, afin que rien ne se perde. Ils les ramassèrent et remplirent douze corbeilles des restes des cinq pains d'orge, après que tous en eurent mangé. Ces hommes donc, ayant vu le miracle que Jésus avait fait, disaient : C'est là vraiment le prophète qui doit venir en ce monde. Mais Jésus, sachant qu'ils voulaient l'enlever pour le faire roi, s'enfuit de nouveau tout seul sur la montagne.

Saint Augustin dit en commentant ce passage : « Le gouvernement de l'univers est un miracle plus grand que de nourrir cinq mille hommes avec cinq pains, et cependant personne ne s'étonne du premier, tandis qu'on est dans l'admiration du

second, non parce qu'il est plus merveilleux, mais parce qu'il est plus rare. Car qui donne au monde entier sa nourriture, sinon celui qui fait sortir les moissons de quelques semences? Jésus a donc agi ici à la manière de Dieu. Il multiplie les cinq pains par la même puissance qui produit les moissons avec quelques grains. Or, cette puissance est dans la main du Christ; car les cinq pains sont comme cinq semences non confiées à la terre, mais multipliées immédiatement par Celui qui a fait la terre. » (S. Augt., Tract. 24, *in Joan.*)

On peut aussi voir dans ce miracle une préfiguration et comme une préparation du miracle plus grand encore, par lequel Jésus a voulu nourrir ses disciples du pain du ciel en leur donnant son corps à manger et son sang à boire; miracle qui est le complément de tous les autres, puisque le but de la mission du Sauveur étant de rendre à l'homme la vie divine perdue par sa faute, et la vie se réparant par la nourriture, c'est avec cet aliment divin qu'il a restauré et comme recréé l'humanité régénérée par le baptême, en la faisant participer de nouveau par l'eucharistie à la vie du ciel. Il y a même des circonstances semblables dans l'accomplissement des deux miracles. Jésus commence des deux côtés par rendre grâces et par bénir le pain; puis il le multiplie de part et d'autre par sa puissance, partageant le pain matériel

au peuple dans le désert, et le pain céleste dans le cénacle à ses apôtres, auxquels il transmet le pouvoir de multiplier à leur tour ce pain du ciel, qui est son corps, d'une manière indéfinie pour la nourriture et la vivification des âmes. En vérité, je vous le dis, celui qui mangera ma chair et qui boira mon sang, aura la vie en lui. (Jean, VI, 35.) Des deux côtés aussi se produit un effet analogue. La foi du peuple en Jésus-Christ est excitée par le miracle dont il vient d'être témoin. Ils le reconnaissent pour le prophète qui doit venir dans le monde, et ils veulent l'enlever pour le faire roi. D'autre part, la sainte eucharistie est la source la plus vive de la foi au Fils de Dieu, au Verbe incarné, au Dieu fait homme, et l'âme, qui s'en nourrit souvent, adore Jésus-Christ comme son Dieu et le proclame le roi du ciel et de la terre. Le miracle de Cana, le premier que Jésus ait opéré, était déjà un symbole frappant du miracle eucharistique, duquel même il s'approchait davantage; car là aussi il y a eu transsubstantiation, ou changement de la substance de l'eau en celle du vin, comme dans l'eucharistie la substance du vin est changée en celle du sang du Christ, tandis qu'au désert la substance du pain n'a point été changée mais seulement multipliée.

PRATIQUE.

Soyons des hommes libres, de cette liberté du ciel que le Rédempteur nous a acquise par son sang et qui nous a été rendue au baptême pour combattre et détruire en nous et hors de nous l'ignoble tyrannie de la chair et le joug de Satan. Pour cela mangeons souvent le pain des forts qui ravivera notre foi et fortifiera notre vertu.

PRIÈRE.

En vous remerciant de la grâce que vous m'avez faite de naître dans votre Église, ô mon divin Sauveur, je voue prie d'y ajouter celle de me rendre semblable à vous par le jeûne, par la prière, par la patience dans les persécutions et les adversités, afin que je mérite de recevoir un jour dans la Jérusalem céleste la récompense promise à ceux qui se conforment à votre esprit et marchent sur vos traces.

LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

IIIe livre des Rois, III, 16.

Deux femmes de mauvaise vie allèrent trouver le roi et se présentant devant lui, l'une lui dit : Je vous conjure, mon seigneur, écoutez-moi; nous demeurions cette femme et moi dans une même maison, et je suis accouchée dans la chambre où elle était. Elle est accouchée aussi trois jours après moi. Nous étions ensemble dans cette maison, et il n'y avait que nous deux. Le fils de cette femme est mort pendant la nuit, parce qu'elle l'a étouffé en dormant. Et se levant en secret dans le silence de la nuit, elle m'a pris mon enfant qui était auprès de moi pendant que je dormais, et elle a mis à mon côté le sien qui était mort. Quand je me suis levée le matin pour donner du lait à mon fils, j'ai vu un enfant mort; mais en le regardant avec plus d'attention au grand jour, j'ai reconnu que ce n'était point celui que j'avais mis au monde. L'autre femme répondit : Ce que vous dites

n'est pas vrai ; mais votre fils est mort et le mien est vivant. La première disait au contraire : Vous mentez ; car c'est mon fils qui vit et le vôtre est mort. Et elles se disputaient ainsi devant le roi. Alors le roi dit : L'une dit : Mon fils est vivant et le vôtre est mort, et l'autre répond : Non, c'est votre fils qui est mort et le mien vit. Qu'on m'apporte un glaive, ajouta le roi. Et quand le glaive fut apporté devant le roi, il dit: Divisez en deux parties cet enfant vivant, et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre. Mais la femme dont le fils était vivant dit au roi (car ses entrailles maternelles furent émues) : Seigneur, donnez-lui, je vous en supplie l'enfant vivant et ne le tuez pas. L'autre disait au contraire : Qu'il ne soit ni à moi ni à vous, mais qu'on le partage. Alors le roi dit : Donnez l'enfant vivant à la première, et ne le tuez point, car c'est elle qui est sa mère. C'est pourquoi tout le peuple ayant connu comment le roi avait jugé cette affaire, le craignit, voyant que la sagesse de Dieu était en lui pour rendre la justice.

L'Église nous montre par cette histoire com-

ment la sagesse divine peut inspirer ceux auxquels elle daigne se communiquer, en des circonstances graves où il est difficile de discerner la vérité et de reconnaître la justice à cause des passions des hommes, qui les obscurcissent à dessein par le crime et le mensonge. La lumière d'en haut ne se refuse jamais aux âmes qui l'invoquent avec la volonté sincère d'écouter ses dictées et de les suivre. Salomon, dit l'Écriture, en a été illuminé plus qu'aucun homme : et comme on a appelé Socrate le plus sage des payens ou le plus grand des philosophes sur le témoignage de l'oracle de Delphes, le fils de David est déclaré par la parole divine le plus sage des rois, en même temps qu'il en a été le plus puissant et le plus riche. Aussi son cœur avait préféré la sagesse du ciel à tous les biens de la terre, et Dieu la lui accorda sur sa demande avec tous les autres biens par surcroît, parce qu'il avait su reconnaître et choisir ce qu'il y a de plus excellent. Cherchez d'abord la justice de Dieu, et le reste vous sera donné par-dessus (Matth., VI, 33).

Et cependant, ô fragilité humaine, ce roi, le plus sage, le plus savant des rois, et qui en était devenu par sa science et sa sagesse le plus glorieux, s'est laissé pervertir à son tour par l'exaltation de sa puissance et la séduction des sens! Les femmes étrangères, qu'il a trop aimées, l'ont

entraîné dans leurs superstitions et leur idolâtrie. Les livres sacrés ne nous disent même pas qu'il ait fait pénitence comme son père David, et l'Église ne l'invoque point dans ses prières. Prenons donc garde de ne point tomber comme lui, nous qui nous croyons affermis dans le bien; et apprenons par son exemple que ni les lumières de l'esprit ni même les plus hautes inspirations du cœur ne sauvent de la perversion, si elles ne sont soutenues par la fidélité aux commandements divins, par la fuite des tentations de la chair et par l'humilité.

Tant que Salomon se laissa conduire par l'Esprit de Dieu, il étonna son peuple et le monde par la sagesse de son gouvernement, par sa manière admirable de rendre la justice et par l'éclat de sa puissance. Les autres rois envoyaient de tous les côtés vers lui des ambassadeurs ou venaient eux-mêmes pour le consulter, s'instruisant à son école, et cherchant dans ses discours des solutions aux questions les plus élevées de la science, ou aux cas les plus embarrassants de la vie pratique. Tous s'en retournaient émerveillés de sa sagesse, le déclarant le plus illustre et le plus heureux des souverains. Saint Louis, le plus grand des rois parce qu'il en a été le plus saint, jouissait de la même réputation de son vivant. On le consultait aussi de partout dans les disputes des princes et

des nations, et sa justice, inspirée par sa piété profondément chrétienne, l'élevant au-dessus des intérêts et des passions du moment, l'avait fait l'arbitre du monde, la gloire de la France et la joie de ses sujets. Il rendait la justice sous le chêne de Vincennes à tous ceux qui venaient la lui demander, comme Salomon la rendit à ces deux femmes, qui se disputaient devant lui le même enfant.

Certes, le cas était embarrassant et le jugement difficile. Il n'y avait point de témoins entre elles ; et deux affirmations contraires, également suspectes, se heurtaient avec les mêmes probabilités dans les faits, tels que l'une et l'autre les exposaient, et que personne que la partie intéressée ne pouvait contredire. Il n'y avait dans les choses elles-mêmes aucune indication pour le jugement à rendre. La connaissance de la jurisprudence et de ses subtilités ne servaient de rien ici, parce qu'il n'y avait aucune preuve pour les appliquer. La raison humaine avec ses moyens ordinaires était aux abois, et il fallait un éclair de la lumière d'en haut, une inspiration du ciel pour la tirer de cette obscurité. Mais ces éclairs ne brillent que dans les âmes unies à Dieu, ou qu'il veut faire les instruments de ses desseins. Ces inspirations soudaines ne sont données qu'aux esprits en rapport avec l'Esprit divin par leur foi en sa parole, ou bien

par une grâce toute prévenante à ceux qu'il a choisis malgré leur indignité apparente pour devenir des vases de sa miséricorde, comme saint Paul. Nous avons vu tout à l'heure comment Suzanne fut sauvée inopinément par l'inspiration du jeune Daniel, qui commença sa carrière de prophète par cette réparation éclatante de la justice, foulée aux pieds par ceux qui avaient charge de la rendre. L'éclair du ciel, passant par l'esprit et la voix de Daniel, a dissipé tout d'un coup les ténèbres de la perversité et de l'erreur. C'est ainsi qu'à un plus haut degré Jésus, par ses réponses simples et lumineuses, déconcerte d'un seul coup ses ennemis, dévoilant leurs ruses, démasquant leurs mauvais desseins, et les prenant eux-mêmes dans les piéges qu'ils avaient préparés contre lui avec tant d'artifice. D'un mot il résoud leurs questions insidieuses, ou il les confond.

Grande leçon pour ceux qui sont appelés à juger leurs semblables et parfois à décider de leur vie! Oh! sans doute, il faut à cette fin posséder la science des lois et savoir employer toutes les ressources de la prudence humaine, toutes les habiletés du raisonnement, pour appliquer cette science à propos et discerner, dans les faits de la cause et dans les témoignages, les motifs de cette application. Mais après tout cela que de chances d'erreur, et combien de graves méprises la justice humaine

n'a-t-elle pas à déplorer, je ne dirai pas à se reprocher, si elle a vraiment et impartialement fait tout ce qu'elle pouvait en des circonstances données! O juges de la terre, dirons-nous avec le psalmiste, instruisez-vous par l'exemple du plus sage des rois : *Erudimini qui judicatis terram*, (Ps., II, 10).

Tâchez de puiser comme lui le discernement du juste et de l'injuste non pas seulement dans la science juridique, ni même dans votre conscience ou dans votre bon sens, mais aussi dans cette consultation plus profonde et plus pure qu'une âme unie à Dieu par la piété peut toujours lui adresser, dans ces inspirations pleines de lumière et de force qu'elle en reçoit, souvent même sans les demander, et par lesquelles éclatent tout d'un coup la vérité et la justice du ciel. Nous tous, qui que nous soyons, nous rencontrons sur notre chemin et dans la vie de chaque jour des questions graves, des circonstances critiques qui peuvent décider de notre avenir et de celui des autres, peut-être de notre éternité. Oh! demandons à la sagesse divine de juger par nous dans ces cas, et pour cela recueillons-nous et consultons-la dans une humble prière, comme autrefois le grand prêtre dans le Saint des saints.

Évangile selon saint Jean, II, 13.

La Pâque des Juifs étant proche, Jésus monta à Jérusalem : et ayant trouvé dans le temple des gens qui vendaient des bœufs, des brebis et des colombes, et des changeurs assis à leurs bureaux, il fit une espèce de fouet avec de petites cordes, les chassa tous du temple avec les brebis et les bœufs, et il répandit à terre l'argent des changeurs et renversa leurs tables. Il dit à ceux qui vendaient des colombes : Otez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. Alors ses disciples se souvinrent qu'il est écrit : Le zèle de votre maison m'a dévoré. Les Juifs lui dirent donc : Par quel miracle nous montrez-vous que vous avez le droit de faire de telles choses? Jésus leur répondit : Détruisez ce temple et je le relèverai en trois jours. Ils répondirent : On a été quarante-six ans à bâtir ce temple, et vous, vous le rétablirez en trois jours ? Mais il entendait parler du temple de son corps. Quand donc il fut ressuscité des morts, ses disciples se rappelèrent ce qu'il avait dit, et ils crurent

à l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite. Pendant qu'il était à Jérusalem, durant la fête de Pâques, plusieurs crurent en son nom, voyant les miracles qu'il faisait. Mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous, et qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme, car il savait par lui-même ce qu'il y a dans l'homme.

En deux circonstances seulement notre Seigneur Jésus-Christ est sorti de son calme habituel, et a manifesté de l'indignation par des actes sévères et de terribles paroles. C'est quand il s'est trouvé en face de l'hypocrisie des pharisiens, des scribes, des docteurs de la loi, qui ne cherchant que leur intérêt et leur gloire dans les apparences d'une piété sévère, exploitaient à la fois la loi qui leur donnait de l'autorité et le peuple qui les craignait. Il les fustige du fouet de sa parole, qui à chaque mot leur enlève pour ainsi dire un lambeau de la peau menteuse dont ils se couvraient aux yeux de la multitude. Ici c'est aux profanateurs du temple que Jésus s'en prend; et parce qu'ils déshonoraient la maison de son Père en en faisant une caverne de voleurs, il les chasse impitoyablement après avoir bouleversé leurs comptoirs, leur ar-

gent et leurs marchandises. Mais comme cette fois le délit est plus grossier, et pour ainsi dire matériel, le châtiment l'est aussi, et c'est avec un fouet de cordes qu'il les expulse. La conséquence de cette conduite est que tout ce qui profane la maison de Dieu excite l'indignation du Seigneur et doit en être chassé. Et être chassé de la maison de Dieu ou de l'Église, c'est être exclu des grâces qui s'y répandent et du salut qu'elles procurent. Voyons donc si ce malheur, ou plutôt cette faute, ne nous est point arrivé un jour ou l'autre.

Hélas ! que de choses se passent dans nos églises qui doivent aussi exciter l'indignation de Jésus-Christ ! S'il apparaissait tout d'un coup dans les solennités officielles, où les autorités du pays s'assemblent sous le prétexte de prières publiques, où même seulement dans les cérémonies ordinaires des mariages ou des funérailles, son bras ne s'armerait-il pas encore d'un fouet vengeur pour expulser du temple tant de chrétiens qui le profanent par leur mauvaise tenue, par des conversations inconvenantes, et en s'occupant de toute autre chose que de la prière et des fonctions sacrées ? Et même dans les églises qui passent pour les plus pieuses, et où, en effet, hommes et femmes se rendent avec foi dans l'intention de prier, n'arrive-t-il pas trop souvent que l'esprit du monde

y domine l'Esprit de Dieu, et que, soit en entrant, soit en se retirant, par la manière dont on s'aborde et dont on se quitte, et parfois par des chuchotteries purement mondaines, on fait aussi de la maison de Dieu, non une caverne de voleurs, mai un salon ou une antichambre? Là encore, si Notre-Seigneur apparaissait tout à coup, ne pourrait-il pas user du fouet vengeur?

Puis, même quand on est tranquille et silencieux à sa place, dans une position respectueuse et avec les apparences de la dévotion et du recueillement, que se passe-t-il au-dedans? quelle pensée traversent cet esprit qui devrait être tout occup de Dieu et de sa parole sainte? quels sentimen t remplissent cette âme, que la foi et l'amour divin devraient seuls animer en ce moment? Où vont les regards qui ne devraient se fixer que sur l'autel et la cérémonie sacrée pour y puiser les impressions salutaires des divins symboles. Ces regards, se répandant à droite et à gauche sur la partie la plus mondaine de l'assemblée, ne vont-ils pas trop souvent chercher une pâture nouvelle à la vaine curiosité, au goût de la toilette, et parfois un aliment coupable à de mauvaises passions? Alors i y a une double profanation : celle du temple extérieur où l'on fait ce qu'il est indécent d'y faire, et la profanation du temple intérieur ou d'une âme chrétienne, que l'apôtre appelle le temple du

Saint-Esprit, et qui devient en ce moment celui de l'esprit du monde. Ici encore, hélas! si Jésus apparaissait soudainement, il aurait bien des profanateurs à chasser.

Enfin, par cet acte sévère de Notre-Seigneur sont aussi et surtout condamnés tous ceux qui dans l'église feraient marché des choses saintes d'une manière quelconque : soit les prêtres qui exploiteraient le ministère sacré dans l'intérêt de leur fortune ou de leur gloire ; soit les fidèles qui voudraient obtenir à prix d'argent ou par des compensations humaines les grâces et les bénédictions du ciel pour se dispenser des seuls moyens qui les procurent; soit enfin toute poursuite des dignités ecclésiastiques et des fonctions sacrées par les voies de l'intrigue, de la corruption et du marchandage, comme Simon le magicien qui voulait acheter du Prince des apôtres la puissance d'opérer des miracles. Sans doute les choses ne se font pas ouvertement, grossièrement : la conscience chrétienne et sacerdotale en aurait honte. Mais il y a tant de manières de faire demander ce qu'on ne demande pas soi-même, et d'amener un événement favorable et désiré auquel on n'a pas l'air de se mêler, il y a tant de manières de contenter en effet son avarice, son ambition, sa vanité, sans paraître y penser, peut-être sans en avoir soi-même la conscience bien claire, qu'on ne saurait trop pré-

munir les chrétiens et surtout les prêtres, contre les subtilités de l'égoïsme, qui se cache quelquefois sous les semblants de la justice ou sous le manteau de la charité, ce qui est une profanation de plus. Disons-le donc franchement : le prêtre qui dans l'exercice du saint ministère cherche au fond son intérêt ou sa gloire, ne fait pas l'affaire de Jésus-Christ, mais la sienne ; ne travaille pas au royaume de Dieu mais à son propre règne. C'est pourquoi, non-seulement il est un ministre prévaricateur, un serviteur infidèle, puisqu'il se sert lui-même plus que son maître, mais encore, faisant commerce des choses sacrées et ne les accomplissant que pour ce qu'elles lui rapportent, il transforme la maison de Dieu en un comptoir, en une caverne de voleurs.

Qui êtes-vous donc, demandent les Juifs, pour oser faire de telles choses? Qui vous a donné le droit de troubler dans leur industrie et de chasser du parvis du temple ces hommes qui ont reçu des autorités la permission de fournir ce qui est nécessaire aux sacrifices? Si vous agissez au nom de Dieu et que vous soyiez son prophète, prouvez-le par des miracles où éclate sa puissance et qui justifient votre mission ! Sinon, vous n'êtes qu'un perturbateur de l'ordre public et un contempteur de la loi. La réponse de Jésus montre qu'il comprend parfaitement leur raisonnement.

Il leur annonce, d'une manière obscure, il est vrai, et qu'ils n'entendent pas, le plus grand de tous les miracles, celui qui prouve le mieux sa divinité, à savoir sa résurrection par sa propre puissance. Ce que signifiaient ces paroles : Détruisez ce temple et je le relèverai en trois jours. Il voulait parler de son corps, qui était en effet un temple, puisque la divinité unie à l'humanité y résidait, comme elle habite aussi, suivant saint Paul, en tout chrétien régénéré par le baptême et qui a reçu les dons du Saint-Esprit. *Vos templum Dei estis*, vous êtes le temple de Dieu (Cor., III, 11). Jésus veut dire, en effet : Je ferai parmi vous le plus grand des miracles et qu'un Dieu seul peut faire. Je le ferai par ma propre vertu, parce que je suis le maître de la vie, et que je la donne et la reprends à volonté. Vous détruirez le temple de Dieu, que je suis, en séparant par une mort violente mon âme de mon corps ; et après que j'aurai expiré sur la croix et qu'on m'aura mis au tombeau, mon âme reprendra volontairement le corps qui en aura été séparé, et elle l'enlèvera victorieusement du sépulcre, où ma chair ressuscitée n'aura pas connu la corruption, suivant la parole de David (Ps., XV, 10).

Les Juifs s'imaginent qu'il parle du temple de Jérusalem, et l'absurdité de cette prétention, qu'ils

lui attribuent, les révolte et augmente leur colère. Ses disciples ne le comprennent pas non plus; mais ayant foi en la parole de leur maître, et pensant sans doute qu'il a parlé en parabole ou prophétiquement comme il lui arrivait souvent, ils ne font aucune opposition à ce qu'il dit, attendant du temps et des événements l'explication de ce discours. Et en effet, dit saint Jean, plus tard, après qu'il fut ressuscité, ils se rappelèrent cette annonce et leur foi s'en accrut. Exemple salutaire qu'ils nous donnent, et que nous devons imiter quand nous rencontrons dans les livres saints des paroles ou des faits qui nous semblent obscurs, singuliers ou inintelligibles; car tout cela nous arrive en des choses qui surpassent notre raison, laquelle, confiante en ses lumières et prétendant se faire juge de tout, déclare aisément impossible ou absurde ce qu'elle ne comprend pas. C'est ainsi que beaucoup d'hommes de notre temps, où le sens propre est si exalté, rejettent les dogmes et les miracles de l'Évangile, tout ce qu'il y a de surnaturel dans le christianisme, dont ils vantent d'ailleurs la morale, sous le prétexte que ces miracles sont inexplicables et par conséquent inadmissibles pour un homme raisonnable; comme si on ne leur avait pas dit cent fois, que le surnaturel, dogmes et miracles, étant l'œuvre directe de Dieu, en dehors et au-dessus des

forces et des lois de la nature, il est tout simple que l'homme naturel ne le comprenne point puisqu'il ne peut le produire. Ce qui serait étonnant, au contraire, c'est qu'il fût capable de l'expliquer et de l'opérer, et ce serait assurément un miracle plus grand que tous ceux qu'ils nient; car alors l'intelligence et la puissance du fini seraient adéquates à l'infini.

Mais nous, chrétiens fidèles, agissons en ce cas comme les apôtres. Lisons avec recueillement la parole sacrée, recevons-la dans notre cœur, étudions-la, pressons-la respectueusement par toutes les forces de notre esprit, et si, après cela, elle nous reste obscure et que la lumière ne s'en dégage pas, ne nous obstinons pas à la pénétrer incontinent, quand elle résiste à nos efforts. Attendons avec confiance que l'Esprit saint qui l'a dictée vienne nous l'interpréter par l'enseignement de l'Église, par la voix de ses ministres, par les écrits de ses docteurs ou par tout autre moyen dont Dieu se servira pour nous éclairer, quand cela lui paraîtra nécessaire. De cette manière, ne nous endurcissant pas dans notre raison propre par une vaine curiosité ou par vanité, mais au contraire rendant hommage à la profondeur infinie de la parole divine par notre humilité, nous nous mettrons dans la disposition la plus favorable à la réception de la lumière d'en haut, qui peut seule

l'expliquer. L'abnégation de notre volonté sera aussi une prière, qui en attirera puissamment les rayons.

Enfin il est écrit que plusieurs à Jérusalem crurent au nom de Jésus en voyant les miracles qu'il opérait; mais que cependant il ne se fiait point à eux. Ce qui confirme ce que nous avons expliqué ailleurs, savoir: que la foi la plus profonde, la plus efficace, et aussi la plus agréable à Dieu, est celle qu'engendre dans les âmes l'action directe, la pure influence de la parole divine reçue avec amour et pénétrant l'âme de sa vertu, c'est-à-dire par sa propre lumière sans avoir besoin de la preuve auxiliaire des prophéties ou des miracles, comme dit le Psalmiste : *Declaratio sermonum tuorum illuminat, et intellectum dat parvulis*, la manifestation de votre parole illumine et donne de l'intelligence aux petits (Ps. CXVIII, 130).

C'est pourquoi Notre-Seigneur a dit : Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu : heureux ceux qui croient sans avoir vu! (Jean, XX, 29) Or les miracles font voir la puissance de Dieu, et de ses effets manifestes il est facile de conclure que c'est lui qui les opère. En outre, beaucoup croient par les miracles dans l'espoir d'en profiter d'une manière ou de l'autre. La multitude affluait autour de Jésus, parce qu'il guérissait ses ma-

lades : et encore de nos jours, quand un miracle s'accomplit quelque part, la foule y accourt tout aussitôt, avec le cortége de toutes les misères humaines dont elle espère être surnaturellement délivrée. Mais que ceux qui ne croyent qu'en vertu du miracle et par l'espérance d'en être favorisés soient trompés dans leur attente, leur confiance tombera, et ils se tourneront contre le thaumaturge, l'accusant d'impostures et le persécutant peut-être jusqu'à la mort. C'est ainsi que les Juifs ont fait mourir la plupart de leurs prophètes, dont plusieurs opéraient des miracles, et que Jésus lui-même, après avoir été exalté, glorifié par le peuple qui voulait le faire roi et le recevait en triomphe à son entrée à Jérusalem, a été abandonné même par ses disciples, livré à ses ennemis, flagellé et crucifié. Ce qui ne veut pas dire que les miracles, comme les prophéties, ne soient pas des motifs très-solides de crédibilité en ce qui concerne la divinité de l'Évangile, et des causes très-efficaces de la foi en Jésus-Christ ; mais seulement, comme il est écrit de Jésus qu'il ne se fiait pas aux Juifs, qui ne croyaient en son nom qu'à cause de ses miracles, ainsi la foi chrétienne, qui n'aurait pas d'autre fondement, serait incomplète. En d'autres termes, la foi la plus parfaite, la plus profonde et la plus vivante, celle qui est vraiment le don de Dieu, naît spontanément dans l'âme de l'action

immédiate de la parole ou de la lumière divine, qui la pénètre, la gagne et conquiert son assentiment par leur union même, souvent sans l'intervention de la raison, et parfois même malgré elle. C'est ce que Notre-Seigneur appelait *croire sans voir*, et il déclarait heureux ceux qui croient de la sorte.

PRATIQUE.

Trois conseils pratiques sortent de cet Évangile :

1° Le respect de la maison de Dieu, qui est une maison de prière, et non un marché, une place publique ou un salon. Toutes les affaires du monde, de quelque nature qu'elles soient, doivent en être éloignées, affaires d'intérêt, de plaisir, de vaine curiosité ou de vanité. Tout ce qui dans l'église ne se rapporte pas au service divin et à la prière est une profanation qui excite l'indignation de Jésus-Christ.

2° Le respect de la parole sainte, même quand on ne la comprend pas, avec la confiance que l'intelligence nous en sera donnée un jour ou l'autre, quand et autant que cela nous sera utile.

3° Ne pas demander de miracles pour croire à la parole de Jésus-Christ, mais chercher la foi, qui est un don de Dieu, dans la vertu même de cette parole qui illumine et change les âmes.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, nous vous en conjurons, exau-

cez avec bonté notre prière, et après nous avoir inspiré le désir affectueux de vous implorer, accordez-nous le secours de votre protection et défendez-nous contre les ennemis de notre âme. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

Exode, XXXII, 7.

A[illegible]rs le Seigneur parla à Moïse et lui dit : Alle[illegible] descendez : votre peuple que vous avez tir[illegible]e la terre d'Égypte a péché. Ils se sont bi[illegible]ôt éloignés de la voie que vous leur aviez m[illegible]trée : ils se sont fait un veau jeté en fonte, i[illegible]'ont adoré, et, lui immolant des victimes, i[illegible]ont dit : Ce sont là vos dieux, Israël, qui vous [illegible]tiré de l'Égypte. Le Seigneur dit encore à M[illegible]e : Je vois que ce peuple a la tête dure. L[illegible]ez-moi faire, afin que ma fureur éclate co[illegible]e eux et que je les extermine, et je vous fe[illegible]le chef d'une grande nation. Mais Moïse pr[illegible] le Seigneur son Dieu, disant : Seigneur, p[illegible]quoi votre fureur s'allume-t-elle contre vo[illegible]e peuple que vous avez tiré de la terre d'É-[illegible]te avec une grande force et une main puis-[illegible]nte? Ne permettez pas, je vous prie, que les [illegible]gyptiens disent : Il les a fait sortir adroitement de l'Égypte pour les tuer dans les monta-

gnes, et les exterminer de la terre. Que votre colère s'apaise; et laissez-vous fléchir pour pardonner à la méchanceté de votre peuple. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, vos serviteurs, auxquels vous avez dit en jurant par vous-même: Je multiplierai votre race comme les étoiles du ciel; et je donnerai à votre postérité toute cette terre dont je vous ai parlé, et vous la posséderez à jamais. Alors le Seigneur s'apaisa, et il ne fit point à son peuple le mal dont il l'avait menacé.

Admirons ici la bonté de Dieu, qui daigne converser familièrement avec son serviteur Moïse, qu'il a choisi pour tirer son peuple de la servitude de l'Égypte, et le conduire dans la terre promise, où doit se préparer le salut du monde. Au moment où il vient de proclamer ses commandements au milieu du tonnerre et des éclairs, les écrivant même de sa main sur des tables de pierre, pour frapper davantage les sens et l'imagination de ces hommes charnels toujours prêts à retomber dans l'idolâtrie, il les voit profitant de l'absence de leur chef pour se faire un veau d'or, à l'instar du bœuf Apis des Égyptiens, et se livrant à toutes sortes de jouissances grossières

autour de cette idole. Tant d'ingratitude après tant de bienfaits, tant d'obscurcissement, d'appesantissement d'esprit après les instructions si lumineuses de sa parole, provoque son indignation; et il va jusqu'à dire à Moïse : « Laisse-moi faire, afin que je les extermine, » comme si la volonté d'un homme pouvait arrêter le Tout-Puissant dans ses desseins et dans ses œuvres.

Et cependant cette parole de Dieu, si pleine de condescendance pour Moïse, et qui, au premier abord semble une figure, une exagération de langage, est vraie à la lettre. Elle énonce une grande vérité, qui fait ressortir l'immense bonté de Dieu et la grandeur de l'âme humaine. Oui, cela est très-vrai, l'homme peut empêcher ou suspendre l'éclat de la colère céleste allumée par le péché; colère qui n'est autre chose que la réaction violente de la puissance divine contre ceux qui méconnaissent, méprisent ou combattent sa vérité et sa justice. Dès que la volonté de la créature se met en opposition avec les lois et les desseins de la Providence, elle sort de l'ordre établi pour le gouvernement de l'univers, et à chaque pas qu'elle fait dans le désordre, elle rencontre à son tour la contradiction de celui qu'elle combat : et si elle persiste dans cette guerre impie, elle en éprouvera tôt ou tard les suites funestes et inévitables, la douleur, le malheur, la ruine et l'extermination.

Dieu dit en effet à Moïse : Laisse-moi les exterminer : c'est-à-dire, laisse à la justice son cours fatal, et ne cherche plus à le détourner par tes supplications pour ce peuple ingrat, et en implorant sur lui la miséricorde, que je préfère à la justice.

Il sort de là deux conséquences bien consolantes, au milieu du mal qui abonde dans le monde et qui devrait en entraîner la ruine, s'il n'y avait un moyen, donné par Dieu lui-même, d'en compenser les désordres, d'en neutraliser la puissance, d'en conjurer les tristes effets.

La première et la plus évidente, c'est que le repentir du mal commis est un arrêt dans la voie de l'iniquité, qui commence à réparer le désordre en retournant vers Dieu l'âme pervertie ; et quand cette conversion ou ce retour est sincère et se réalise par des actes, bien que les suites du péché aient encore leur cours dans le monde où il a été posé, cependant l'indignation de Dieu s'arrête devant le cœur repentant, parce qu'au lieu de la révolte il y a en lui le désir secret de se réconcilier avec le ciel. C'est pourquoi il est écrit (Ps. 50, 17), *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies*, mon Dieu, vous ne mépriserez pas le cœur contrit et humilié. Le coupable a désarmé devant Dieu, et ainsi il ne peut plus y avoir en Dieu de colère ou de réaction vio-

lente contre un ennemi qui demande merci, c'est-à-dire, qui, lui rendant l'hommage de son âme, rentre en grâce auprès de lui : l'âme devant toutefois subir pour satisfaire à la justice une partie des suites de son péché, et le réparer par l'expiation.

La seconde conséquence, la plus profonde, et dont nous trouvons ici une application remarquable, est la solidarité des hommes entre eux comme membres de la même famille par la nature et selon la grâce, ou la réversibilité des mérites des innocents et des justes sur les méchants et les coupables, quand les premiers, inspirés par l'amour de Dieu et du prochain, invoquent la miséricorde divine pour les seconds, et même s'offrent en victimes à la justice céleste pour expier par leurs souffrances et par leur sang les fautes qu'ils n'ont point commises. Tout le christianisme est fondé sur cette réversibilité salutaire, puisque le Fils de Dieu, le Verbe divin ne s'est fait homme que pour expier les crimes des hommes, et les réconcilier avec son Père par cette expiation, qui a rouvert les voies de la miséricorde après avoir satisfait à l'imprescriptible justice.

Moïse est ici une image du Christ, du Sauveur du genre humain. Lui aussi en ce moment sauve son peuple, autant qu'il est en son pouvoir. Il in-

tercède en sa faveur auprès du Maître offensé, et quoiqu'il ait immensément à souffrir de ce peuple toujours ingrat et rebelle, et à cause de lui, il consent à tout supporter pour le conserver, et il refuse généreusement l'offre que Dieu lui fait de lui donner une autre nation dont il sera le chef glorieux et plus heureux. Il préfigure ici par son dévouement le grand sacrifice du Messie futur; et en même temps il donne une grande leçon à tous ceux qui gouvernent leurs semblables à un titre quelconque, à savoir qu'ils doivent être les serviteurs de ceux qu'ils dirigent, pour établir entre eux le règne de la vérité et de la justice, travailler de toutes leurs forces à leur bonheur, et au besoin se dévouer à leur salut. Tel est le principe fondamental de l'autorité selon Dieu, et qui vient de Dieu, principe enseigné à tous les puissants de la terre par ces paroles de Jésus-Christ à ses apôtres : « Le Christ est venu en ce monde pour servir et non pour commander. Le plus grand d'entre vous sera le serviteur de ses frères (Matth., XX, 27). » Et il a fait ce qu'il a dit, en nous servant jusqu'à la mort.

Or, ce que Moïse a fait pour son peuple, ce que Jésus-Christ, dont il était la figure, a fait pleinement et parfaitement pour le genre humain, chaque disciple du Christ ou tout chrétien sincère doit l'accomplir à son tour, à l'exemple de son

divin Maître, et pour le suivre selon ses forces. Il y en a qui le font héroïquement, et ceux-là sont les premiers disciples du Maître, parce qu'ils lui ressemblent le plus; car ils se dévouent aussi pour leurs frères, soit par le martyre du sang en témoignage de l'Évangile, soit par les labeurs et les sacrifices des œuvres de charité où leur vie se consume, soit par des mortifications volontairement acceptées et offertes en expiation de tous les crimes qui offensent Dieu et dégradent l'humanité, soit par des prières incessantes à la place d'une multitude qui ne prie jamais, ou par des louanges adressées à Dieu que tant d'hommes outragent et blasphèment. Peut-on douter encore de l'utilité, de l'efficacité de telles prières en faveur des pécheurs et pour attirer sur eux la miséricorde d'en haut en détournant ou suspendant la colère du ciel, quand on voit combien celle de Moïse a été puissante pour sauver Israël d'une extermination si méritée? Qui peut en douter en considérant Jésus, la victime divine, non-seulement instruisant les ignorants, guérissant les malades et ressuscitant les morts, mais encore rendant sans cesse gloire à son Père, lui rapportant tout ce qu'il fait, lui obéissant en toutes choses, et supportant pour les hommes coupables qu'il veut sauver, même pour ses persécuteurs et ses bourreaux, toutes les douleurs de l'âme, de l'es-

prit et du corps, jusqu'aux angoisses de la mort la plus ignominieuse?

Tout ce que Jésus-Christ a fait ici-bas de son vivant doit se faire de nouveau partout où son Évangile a été prêché, partout où son Église est établie; et de là les Institutions religieuses organisées par elle, et qui ont leur base dans la parole et surtout dans la vie et la mort du Sauveur; institutions de perfection, qui appellent les chrétiens les plus fervents, à suivre de plus près leur Maître, en reproduisant à travers les siècles, et jusqu'à la fin du monde, dans son esprit et par l'accomplissement de ses préceptes et de ses conseils, l'idéal de la vertu dont il leur a laissé le modèle. Tous, sans doute, ne sont pas appelés ici-bas à la pratique de cette perfection divine, et le plus grand nombre peut marcher dans la voie du salut sans y atteindre en cette vie, quoique pour mériter la possession de Dieu tous devront y arriver un jour; car il est écrit que rien d'impur n'entrera dans le royaume du ciel.

Les saints sont donc ici-bas l'avant-garde de l'humanité sur la route du ciel. Ils paraissent partout où la grâce divine abonde, partout où la vertu de la foi transfigure la raison humaine, et quand l'esprit de Dieu triomphe dans les âmes de l'esprit du monde. Les communautés religieuses sont ordinairement les asiles de ces âmes d'élite,

de ces chrétiens privilégiés, de ces gardes d'honneur de Jésus-Christ; et surtout les ordres les plus austères, qui dépouillent plus complétement l'homme de lui-même pour le restituer à Dieu, et par une mortification incessante de la volonté, de l'esprit propre et du corps, le vidant plus à fond des choses de la terre, le rendent plus capable de recevoir et de goûter celles du ciel. Ces âmes deviennent comme les anges, puisque, suivant la parole de saint Paul (Phil., III, 20), leur conversation est dans le ciel : et c'est pourquoi elles sont, par leur élévation, des intermédiaires entre le ciel et la terre qu'elles tendent à rapprocher et à unir par leurs prières et par leur amour.

D'où il suit encore, que les plus utiles de ces pieuses associations, bien qu'elles le soient toutes, ne sont pas celles que le monde pense, parce que le monde ne voit que le dehors, le bien du moment et surtout le bien matériel. Les plus profondément, les plus efficacement utiles sont justement celles qui paraissent à ses yeux ne rien faire, parce qu'elles se retirent dans la solitude, dans le silence, sans instruire les enfants, sans soigner les malades, sans s'occuper du soulagement des pauvres; œuvres excellentes, assurément, mais qu'elles ne sont point appelées à faire, comme dans un corps vivant tous les organes n'ont pas les mêmes fonctions, quoique tous coopèrent par leur

action à la vitalité et à la santé de l'ensemble. Mais, là aussi, ceux qui font le plus sont le moins en évidence : en sorte que, comme dans l'antique apologue, les membres pourraient accuser de paresse et d'oisiveté l'estomac, la tête et le cœur, qui cependant, en paraissant ne rien faire, dirigent, animent et sauvent tout le reste. Ainsi des âmes consacrées à la vie contemplative et à la prière. Elles sont le cœur, le foyer de l'humanité ; car, par leur aspiration incessante vers le ciel et leur ardente prière, elles entretiennent la communication de Dieu avec les hommes : vases purs, attirant la lumière et la rosée du ciel qu'elles répandent sur la terre pour la rafraîchir et la féconder moralement. Comme les hautes montagnes, dont les cimes dénudées semblent ne rien produire, en soutirant les eaux des nuages et les rassemblant dans leurs profondeurs, deviennent les sources des fleuves bienfaisants qui vivifient à leurs pieds les vastes plaines et les peuples qu'elles nourrissent.

Évangile selon saint Jean, VII, 14.

Vers le milieu de la fête Jésus monta au temple où il se mit à enseigner. Et les Juifs s'en étonnaient disant : Comment cet homme con-

naît-il les Écritures, lui qui n'a point étudié? Jésus leur répondit: Ma doctrine n'est pas la mienne, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire sa volonté, il reconnaîtra si ma doctrine est de lui, ou si je parle de moi-même. Celui qui parle de soi-même cherche sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est dans la vérité et il n'y a point d'injustice en lui. Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi, et néanmoins personne de vous ne l'accomplit. Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir? Le peuple lui dit: Vous êtes possédé du démon: qui cherche à vous faire mourir? Jésus répondit: J'ai fait une seule œuvre le jour du sabbat, et vous en êtes tous étonnés. Et néanmoins Moïse vous ayant donné la circoncision, quoiqu'elle vienne des patriarches et non de Moïse, vous ne laissez pas de circoncire le jour du sabbat. Si un homme reçoit la circoncision le jour du sabbat, sans que la loi soit violée, pourquoi vous indignez-vous de ce que j'ai guéri un homme dans tout son corps le jour du sabbat? Ne jugez point selon l'apparence, mais selon la

justice. Quelques personnes de Jérusalem disaient donc : N'est-ce pas là celui qu'ils cherchent pour lui ôter la vie? Et voilà qu'il parle devant tout le monde, et ils ne lui disent rien. Est-ce que les magistrats ont donc reconnu qu'il est vraiment le Christ? Mais nous savons d'où est celui-ci, tandis que, quand le Christ viendra, personne ne saura d'où il est. Jésus donc criait à haute voix dans le temple, les enseignant et disant : Vous me connaissez, et vous savez d'où je suis ; et je ne suis pas venu de moi-même, mais celui qui m'a envoyé est véritable, et vous ne le connaissez pas. Pour moi, je le connais, parce que je suis de lui et qu'il m'a envoyé. Ils cherchaient donc à le saisir; mais personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. Cependant plusieurs dans le peuple crurent en lui.

Notre-Seigneur nous apprend ici qu'il y a une science supérieure et vraiment transcendante, qui ne s'acquiert point par l'étude ni par les travaux de la pensée, mais qui est donnée d'en haut par

la communication de la lumière céleste. C'est ce qu'on appelle la science infuse, et l'âme de Jésus en était remplie par l'union de son humanité avec la divinité. C'est pourquoi il n'avait pas besoin d'apprendre les lettres humaines ni la science sacrée. Ce don de la science et de l'intelligence, *donum scientiæ et intellectûs* (Is., XXXV, 7), a été accordé aux Apôtres envoyés pour instruire les nations, et à tous les saints qui ont reçu la mission d'enseigner les vérités éternelles. Aussi, saint Thomas-d'Aquin, le docteur angélique, qui, au témoignage de Jésus-Christ lui-même, avait bien exposé la doctrine du salut, *benè de me scripsisti*, *Thoma*, disait qu'il avait plus appris au pied du crucifix que dans tous les livres du monde.

C'est donc là qu'il faut aller chercher la science par excellence, comme saint Thomas, comme Marie-Madeleine assise aux pieds de son maître, suspendue à ses lèvres, et oubliant tout pour l'écouter. Car par la prière, qui met l'âme en rapport intime avec Dieu, le rayon de la lumière céleste est attiré comme dans un récipient qu'elle remplit, et d'où elle s'échappe ensuite pour éclairer les hommes par les canaux de la parole humaine. Alors celui qui enseigne n'est véritablement qu'un transmetteur de la lumière d'en haut ; il ne donne rien de lui-même, mais la vérité passe à travers lui

pour se répandre. Sa doctrine n'est donc pas la sienne, mais la doctrine de celui qui l'éclaire, et il ne cherche point à s'en glorifier ; ce qui serait une injustice, parce qu'il s'attribuerait ce qui ne lui appartient pas, et déroberait à Dieu sa lumière et sa gloire. La science humaine, au contraire, enfle toujours plus ou moins, comme dit saint Paul (1 Cor., VII, 1), parce que, à côté de la part de la vérité reconnue, dont l'homme évidemment n'est pas le maître, il y a celle de l'esprit, qui la découvre avec effort et l'expose avec son talent ; et cette part, la plus petite en réalité, se grossit singulièrement aux yeux de la vanité de l'auteur, à cause du travail qu'elle lui a coûté et du succès qu'elle lui procure : ce qui le porte à s'approprier la vérité comme son domaine par la science, et ainsi le rend injuste envers Dieu dont il s'arroge le bien, et envers ses semblables qu'il n'instruit que pour son profit.

Toutefois, même dans l'enseignement humain, on reconnaît les véritables savants à leur amour désintéressé du vrai qu'ils cherchent pour lui-même, sans s'inquiéter de ce qu'il leur rapportera de gloire ou de profit : amour pur qui leur inspire le courage persévérant de poursuivre la vérité au milieu de tous les obstacles et à tout prix ; puis, quand ils croient l'avoir trouvée, le désir ardent de la manifester parmi les hommes

et de la faire embrasser par tous. Beaucoup d'autres, au contraire, même des plus habiles, ne voient dans la vérité, ou du moins dans la science qu'ils en ont, qu'une mine à exploiter : et elle n'a de valeur à leurs yeux que par ce qu'elle leur rapporte. Ceux-là parlent d'eux-mêmes, *ex se ipsis*, et cherchent leur propre gloire, souvent moins que la gloire. C'est pourquoi, dit l'Évangile, il y a de l'injustice en eux, parce qu'ils tournent entièrement à leur profit ce qui ne leur appartient pas. Que serait-ce donc si les docteurs de la parole divine, les Apôtres des vérités éternelles visaient à s'en attribuer l'honneur ou le profit en instruisant leurs semblables : ce qui pourrait arriver par la tentation de l'orgueil ou de l'avarice? Ce serait l'abomination de la désolation dans le sanctuaire, par une indigne exploitation des choses sacrées, transformant le don de Dieu en un vil instrument des jouissances de la terre.

« Ne jugez point par l'apparence, mais selon la justice, » dit Jésus à ceux qui l'accusent d'avoir violé la loi de Moïse, parce qu'il a guéri un malade le jour du sabbat; et en effet, ces juges aveugles et passionnés faisaient ce jour-là, pour leur âne ou leur bœuf, ce qu'ils lui interdisaient de faire pour un homme ; ou plutôt, dans leur fureur de perdre Jésus-Christ, tout prétexte leur semblait

bon pour l'accuser et le condamner. C'est pourquoi ils s'attachaient à la lettre de la loi et en négligeaient l'esprit, afin de le prendre par les apparences. Cela ne nous arrive-t-il pas quelquefois à l'égard de ceux qui nous déplaisent, non pas peut-être pour travailler à leur ruine, mais au moins pour les discréditer dans l'opinion des autres en leur imputant des torts imaginaires ou en exagérant leurs défauts ou leurs fautes? N'avons-nous pas un malin penchant à dénigrer nos semblables comme pour nous relever nous-mêmes, et notre premier mouvement ne nous porte-t-il point à trouver du mal dans ce qu'ils font ou disent, s'il y en a quelque apparence, et surtout quand ils nous sont antipathiques? Nos jugements alors ne sont plus selon la justice, n'étant pas fondés sur la vérité reconnue, mais dictés par des interprétations partiales, et suggérés par une mauvaise disposition plus que par les choses elles-mêmes. Les conversations du monde sont pleines de ces paroles légères ou méchantes contre le prochain, que nous accusons ou tournons en ridicule le plus souvent sans le connaître, et d'après ce que nous avons entendu dire de lui par des personnes aussi mal renseignées que nous, peut-être aussi passionnées : ou encore, ce qui est le cas le plus fréquent, pour passer en société le temps sans ennui, on l'assaisonne du sel de la médisance, sinon de la ca-

lomnie. « Celui qui ne pèche point par la langue, dit l'apôtre saint Jacques, est parfait (Jac., III, 2). »

On trouve enfin ici un exemple de plus de la versatilité de l'opinion populaire, qui loue ou blâme suivant les impressions du moment, passant presque instantanément de l'ovation à l'outrage, et prête à crucifier celui qu'elle a exalté tout à l'heure comme un sauveur. Quand Jésus opère des miracles et guérit leurs malades, les Juifs crient : Hosannah au fils de David ; mais si les princes des prêtres l'accusent et le poursuivent comme un contempteur de Moïse, un violateur de la loi, ils crient : *Tolle, tolle ;* mettez-le en croix. En voyant Jésus sortir sain et sauf du milieu de ceux qui ont comploté sa perte, ils sont disposés à reconnaître sa puissance, et l'erreur ou l'injustice de ses ennemis. Puis se rappelant qu'il est né parmi eux d'une famille qu'ils connaissent, ils nient qu'il soit le Christ dont personne ne saura l'origine. Ainsi, dans tous les temps, vacille et est ballottée la raison humaine en ce qui concerne les choses divines, jusqu'à ce que la lumière de la foi vienne l'éclairer et la convaincre : comme il est arrivé cette fois à plusieurs, qui, en entendant les explications données par le Sauveur, crurent en lui.

PRATIQUE.

Ne parlons jamais en notre nom et comme pour imposer notre volonté ou nôtre opinion, mais toujours au nom de la vérité et de la justice, dont nous devons être les apôtres ou les ministres dans nos discours et nos actes ; et surtout ne nous en rapportons point la gloire ou le mérite en cas de succès. Ne nous laissons point séduire par les apparences quand nous avons à juger les autres, mais regardons au fond, selon l'esprit de la loi et sans la partialité de l'affection ou de l'antipathie. Restons neutres, tant que nous sommes ballottés par les vents contraires de l'opinion ; mais dès que le souffle de la conviction et surtout de la foi pénètre en nous, ouvrons-lui toutes les voiles de notre âme qu'elle mènera sûrement au port. N'hésitons jamais à confesser notre foi par nos œuvres.

PRIÈRE.

Nous vous demandons, Dieu tout-puissant, que l'observance exacte des jeûnes imposés en ce temps solennel nous procure un accroissement de piété et l'assistance continuelle de votre grâce. Ayez pitié de votre peuple, et accordez-lui dans votre clémence de respirer un peu au milieu des tribulations incessantes qui l'accablent. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

Isaïe, I, 16.

Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées ; cessez de faire le mal ; apprenez à faire le bien, cherchez la justice, secourez l'opprimé, protégez l'orphelin, défendez la veuve : et après cela venez et discutez avec moi, dit le Seigneur. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige, et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils deviendront blancs comme la laine la plus blanche. Si vous voulez m'écouter, vous serez rassasiés des biens de la terre. Que si vous ne le voulez pas, et que vous provoquiez ma colère, le glaive vous dévorera, parce que la bouche du Seigneur a parlé.

Au moment où va s'ouvrir le temps pascal, dans lequel nous devons nous réconcilier avec Dieu, si nous l'avons offensé (et qui ne l'offense

pas d'une manière ou d'autre?), l'Église nous indique par la voix d'Isaïe ce que nous avons à faire pour nous rapprocher de Dieu et nous unir à lui. Toutes les conditions du sacrement de pénitence sont indiquées dans ces paroles du prophète. Le sacrement est comme une piscine où l'âme souillée par le péché doit se laver pour redevenir pure; Lavez-vous, purifiez-vous, dit Isaïe.

Mais il ne suffit point de nettoyer l'extérieur; c'est l'impureté du dedans qu'il faut enlever, et comme l'a dit le Sauveur : Ce n'est point ce qui entre dans le corps de l'homme qui le rend impur, mais ce qui sort de son cœur, à savoir les sentiments haineux, les mauvaises pensées, les désirs criminels (Matth., XV, 12). C'est pourquoi le prophète dit aux Juifs : Otez de devant mes yeux la malignité de vos pensées. Car là est la racine du mal : et tant que vous ne l'avez point extirpée, le mal vous possède et vous dévore. Jésus-Christ enseigne à ses disciples qu'on n'est pas seulement coupable pour faire matériellement le mal, mais même pour en avoir la pensée et le désir. Celui-là est adultère dans son cœur, qui convoite la femme de son prochain (Matth., V, 28).

La confession n'est donc sincère et efficace que si elle descend dans les profondeurs de l'esprit et du cœur par un examen sérieux qui y ramasse toutes les traces du péché, même les plus souter-

raines, afin de les mettre au jour et au dehors; car Dieu voit le cœur dans tous ses mouvements, et pas un des ressorts les plus cachés de nos actions ne lui échappe. Nous devons donc tâcher de faire disparaître de devant ses yeux toute pensée maligne, tout produit du mal dans notre âme. Puis, la bonne volonté de se séparer de l'injustice doit se réaliser et se confirmer par la cessation effective du péché. Aussi le pénitent promet de s'en abstenir à l'avenir, et de faire ce qui sera en son pouvoir pour l'éviter; tout en désavouant celui qu'il a commis, il s'engage à détester le mal futur; et son repentir manifesté par ses aveux n'a de valeur qu'à cette condition accomplie avec persévérance. Sinon, la purification n'est que passagère et superficielle, parce que la racine du péché reste au fond, principe toujours vivace d'un nouvel essor du mal, souvent d'autant plus énergique que les rameaux en ont été coupés pour un temps, comme il arrive à un arbre qu'on taille pour le faire croître.

Ne point faire le mal est le premier degré de la moralisation : Ne fais point aux autres ce que tu ne veux pas qu'ils te fassent; c'est la justice négative. Au second degré on recherche la justice pour elle-même en voulant faire le bien. On s'efforce de l'accomplir en soi, et de la faire observer, autant qu'il est possible, autour de soi, là ou on a de

l'autorité et de l'influence. Cherchez ce qui est juste, dit le prophète : c'est-à-dire, dans votre conduite et partout où votre action est engagée, non-seulement ne faites rien contre les autres, rendant à chacun ce qui lui appartient, mais encore appliquez-vous dans votre goût de la justice et pour contenter votre conscience, à faire régner le bon ordre dans toutes vos relations, ne permettant jamais que votre intérêt prévale contre celui d'autrui, et tâchant en toute circonstance de faire la part égale entre vous.

Que si vous voulez être plus parfait, allez plus avant, et montez encore d'un degré. Apprenez à faire le bien, même quand la justice ne vous y oblige pas, et pour vous rendre utile ou même agréable au prochain. Secourez l'opprimé, protégez l'orphelin, défendez la veuve, quoique vous n'en ayez pas reçu la mission spéciale ; et par cet emploi charitable de vos forces et de vos biens, qui sera une aumône en faveur de ceux qui en ont besoin, vous rachèterez vos péchés aux yeux de Dieu, ou vous amasserez un trésor de bonnes œuvres dans le ciel. Telle est en effet la pénitence ou l'expiation que le confesseur impose souvent au pécheur pour couvrir ses fautes et le remettre dans la paix de Dieu. Alors, dit le Seigneur, il vous est permis d'entrer en discussion ou en compte avec moi ; car vous avez vraiment cherché à réparer vos

fautes, et vous pouvez me présenter de quoi les compenser ou les effacer. Elles seront détruites par votre bonne volonté et en vertu de ma miséricorde; ce qui préfigure l'efficacité de l'absolution donnée par le prêtre au nom de celui qui a porté les péchés du monde et dont le sang purificateur, rendant blanche comme la neige l'âme que le crime aurait rougie comme l'écarlate, la remet en faveur auprès de Dieu, c'est-à-dire en état de grâce ou en mesure de recevoir tous les biens du ciel et de la terre, selon la manière dont le juge suprême voudra la récompenser. Le prophète ne parle ici que des biens de ce monde à cause du sens grossier des Juifs, qui ne comprenaient que cette sorte de rémunération, au point que les disciples du Sauveur eux-mêmes prenaient encore ses promesses du royaume de Dieu dans le sens matériel, attendant de l'avénement de leur maître la conquête et l'empire des nations. Aux yeux des chrétiens, dont le baptême a fait de nouvelles créatures, capables de comprendre et de goûter les choses de l'esprit, les biens véritables promis par Jésus-Christ sont ceux de l'éternité, et le royaume auquel ils aspirent n'est pas de ce monde mais au ciel.

Évangile selon saint Jean, IX, 1.

Jésus passant devant le temple vit un homme qui était aveugle de naissance, et ses disciples lui demandèrent : Maître, qui a péché, lui, ou ses parents, pour qu'il naisse aveugle? Jésus répondit : Ni lui, ni ses parents, n'ont péché, mais c'est pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui. Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour : la nuit vient où personne ne peut opérer. Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde. Après avoir dit cela, il cracha à terre ; et ayant fait de la boue avec sa salive, il oignit de cette boue les yeux de l'aveugle, et lui dit : Allez vous laver dans la piscine de Siloé (qui signifie envoyé). Il y alla donc, s'y lava, et revint voyant clair. Alors ses voisins, et ceux qui l'avaient vu auparavant demander l'aumône, disaient : N'est-ce pas celui qui était assis là et qui mendiait? Les uns répondaient : C'est bien lui. D'autres disaient : Non, c'est quelqu'un qui lui ressemble. Mais lui, disait : C'est moi-même. Comment vos yeux ont-ils donc été ouverts, lui

demandaient-ils? Il leur répondit: Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, en a oint mes yeux, et m'a dit: Allez à la piscine de Siloé et vous y lavez. J'y ai été, je me suis lavé, et je vois. Ils lui dirent: Où est-il? Il répondit: Je ne sais pas. Alors ils amènent aux pharisiens cet homme qui avait été aveugle. Or c'était le jour du sabbat que Jésus avait fait cette boue et lui avait ouvert les yeux. Les pharisiens donc lui demandèrent aussi comment il avait vu clair. Et il leur dit: Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois. Quelques-uns des pharisiens lui dirent donc : Cet homme n'est point de Dieu, puisqu'il ne garde point le sabbat. Mais d'autres disaient : Comment un pécheur pourrait-il faire de ces prodiges? Et il y avait de la division entre eux. Ils dirent donc de nouveau à l'aveugle : Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un prophète. Mais les Juifs ne crurent point qu'il eût été aveugle, et qu'il fût devenu voyant, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère, à qui ils demandèrent : Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle?

Comment voit-il donc maintenant? Les parents leur répondirent : Nous savons que c'est là notre fils, et qu'il est né aveugle; mais comment il voit maintenant, nous ne le savons pas, et nous ne savons pas non plus qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le; il a de l'âge, qu'il réponde pour lui-même. Ses parents parlèrent ainsi, parce qu'ils craignaient les Juifs; car ils avaient arrêté entre eux que quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Christ serait chassé de la synagogue. C'est pourquoi les parents dirent : Il a de l'âge, interrogez-le lui-même. Ils appelèrent donc une seconde fois celui qui avait été aveugle et lui dirent : Rends gloire à Dieu : nous savons que cet homme est un pécheur. Il leur répondit : Si c'est un pécheur, je n'en sais rien : Je ne sais qu'une chose : c'est que j'étais aveugle, et que maintenant je vois. Ils lui dirent encore : Que t'a-t-il fait? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ? Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu; pourquoi voulez-vous l'entendre de nouveau? Est-ce que vous voulez devenir aussi ses disciples? Ils le chargèrent alors d'injures, et lui dirent :

Sois toi-même son disciple. Nous, nous sommes les disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais pour celui-ci, nous ne savons d'où il est. Cet homme leur répondit : Cela est étonnant que vous ne sachiez point d'où il est, et qu'il m'ait ouvert les yeux. Or, nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. Depuis le commencement des siècles on n'a point entendu dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né. Si cet homme n'était point de Dieu, il ne pourrait rien faire de semblable. Ils lui répondirent : Tu n'es que péché dès le ventre de ta mère, et tu veux nous faire la leçon ? Et ils le mirent dehors. Jésus apprit qu'ils l'avaient chassé, et l'ayant rencontré il lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu ? Il lui répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? Jésus lui dit : Vous l'avez vu, c'est celui-là même qui vous parle. Alors il dit : Je crois, Seigneur : et, se prosternant, il l'adora.

Le mal physique, c'est-à-dire la douleur du

corps, la maladie et la mort, vient originairement du mal moral, puisque c'est le péché qui l'a produit. Nos premiers parents ne le connaissaient point avant leur faute, et de cette source funeste, ouverte par leur désobéissance, sont sortis tous les maux de l'humanité. On peut donc dire que tout mal en général dérive du péché; mais non pas toujours du péché de celui qui le subit, ni de celui de ses parents. C'est pourquoi il y a deux sortes de péchés, l'originel et l'actuel. Par notre naissance nous sommes solidaires du premier, et nous en portons les suites d'une manière fatale, puisqu'il a vicié la nature humaine qui est en nous; mais nous ne sommes, à proprement parler, coupables que du second, qui est seul l'effet de notre liberté. C'est pourquoi Dieu, dans sa bonté, a daigné briser, par le miracle de la Rédemption, la fatalité mortelle qui pesait sur le genre humain tout entier : et sa miséricorde se plaît aussi parfois à guérir par des miracles particuliers les afflictions physiques ou morales des hommes, afin de manifester sa puissance au milieu d'eux, et de les porter par ces coups d'éclat à le reconnaître, à l'adorer et à le suivre pour leur propre bonheur, et sans qu'on voie d'abord en ceux qui sont l'objet de ces grâces ce qui pouvait les rendre dignes de cette préférence ou les préparer à un pareil bienfait.

Ainsi, dans le cas présent, l'aveugle de nais-

sance ne court pas après Jésus-Christ, comme cet autre aveugle qui le poursuivait de ses supplications, en lui criant : « Fils de David! ayez pitié de moi : » ce qui indiquait en lui un vif mouvement de foi. Celui-ci n'en donne aucun signe avant d'être guéri; c'est même Jésus-Christ qui prend l'initiative, en le rencontrant sur son chemin. Il ne fait que réagir à la grâce qui vient le chercher, sans avoir rien fait pour l'attirer, et c'est seulement quand la vertu du Sauveur l'a touché, que sa foi s'allume, et qu'il confesse le Fils de Dieu et l'adore sur la parole de Jésus lui disant : « Le Fils de Dieu ! c'est moi qui te parle. » Cet aveugle reçoit donc gratuitement un double bienfait, la guérison de son corps et celle de son âme. La lumière éternelle l'éclaire de deux manières, au physique et au moral : et ainsi son infirmité, qui n'était pas la suite de son péché ni de celui de ses parents, lui tourne à profit par la miséricorde divine et parce qu'elle sert à faire éclater en lui et par lui la présence de l'Éternel dans ce monde.

Tous les miracles de Jésus-Christ ont cette fin, bien qu'en tous elle ne paraisse pas aussi clairement; car la mission de Jésus était d'éclairer et de sauver tous les hommes, et non de soulager, de guérir ou de ressusciter quelques individus. Ainsi de la résurrection de Lazare. Le Sauveur pouvait très-bien, comme lui dit Marthe, l'e

pêcher de mourir, en arrivant à temps auprès de lui : « Seigneur, si vous aviez été là, il ne serait pas mort (Jean, IX, 23). » « Il ressuscitera, » lui répond Jésus. Et il a voulu en effet lui rendre la vie, pour manifester sa puissance surnaturelle. Il l'a laissé mourir, sachant bien qu'il le ressusciterait, à la stupéfaction de tous, afin de les saisir tous et de les tourner vers Dieu par ce miracle, et non pas seulement pour la consolation de ses sœurs et de ses amis. Ce qui nous enseigne que dans toutes nos œuvres nous devons opérer comme le Maître, toujours pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et que tous les moyens employés à servir et à aider nos semblables, aumônes, soins de malades, visites des pauvres, instruction des ignorants, paroles de consolations aux affligés, de sympathie à ceux qui souffrent, actes de charité sous toutes les formes, doivent tendre à cette fin dernière, qui leur donne seule une valeur durable et une véritable efficacité.

L'aveugle-né de l'Évangile représente, selon les Pères, le genre humain, qui naît dans l'aveuglement de l'esprit depuis la chute de nos premiers parents, et que Dieu a voulu guérir de sa misère malgré son ingratitude et par un pur effet de sa miséricorde. Les moyens employés par Jésus pour ouvrir les yeux de l'aveugle-né figurent ce que le Verbe divin a fait pour sauver l'humanité. La

poussière qu'il ramasse à ses pieds représente la chair, tirée du limon de la terre qu'il a daigné revêtir. Il en fait de la boue en la mêlant à sa salive; et, par ce mélange, cette boue s'imprégne d'une vertu divine : comme le corps pris dans le sein de la Vierge, uni à l'âme de Jésus et à sa divine nature, participe à tous les attributs de la divinité, et devient, par cette communication, capable de guérir tous les maux de la terre. Puis la salive, qui est la sécrétion de la bouche, figure la puissance de la parole qui s'y forme, parole toute-puissante dans la bouche du Fils de Dieu, et qui se répandra par tous les moyens d'expression sur ceux qui la recevront avec foi, pour les instruire et les guérir, c'est-à-dire pour les délivrer de toutes les infirmités de l'esprit et du corps. Enfin il est dit à l'aveugle d'aller se laver dans la piscine de Siloé, qui achèvera sa guérison; comme tous ceux, qui recevront la parole de Jésus, et qui croiront en lui, devront être régénérés dans les eaux du baptême et mis en rapport avec la lumière éternelle.

On ne peut lire ce récit évangélique sans être frappé du contraste de la simplicité de l'aveugle guéri, et qui le dit d'une manière si naïve à tous ceux qui l'interrogent, même aux ennemis les plus ardents de son sauveur, et malgré leurs menaces, avec la duplicité des pharisiens, déterminés à nier

le miracle afin de faire passer Jésus pour un imposteur, ou tout au moins pour un contempteur de la loi. Ils prétendent d'abord que cet homme n'a jamais été aveugle, et que c'est un autre. Ils font venir ses parents pour s'assurer de son identité, et les interrogent avec anxiété, avec obstination; puis, sur leur affirmation que c'est bien leur fils, ils font comparaître de nouveau l'aveugle, l'interrogeant une seconde fois, en lui disant du mal de celui qui l'a guéri. Ils lui redemandent encore ce qu'il lui a fait pour le guérir, et quand cet homme leur répond qu'il serait bien étonnant que celui qui fait de pareilles choses ne fût pas un homme de Dieu, ils l'insultent et le chassent de la synagogue.

Et cependant le miracle était patent ! Il avait été opéré devant tout le peuple, et celui qui en était le sujet le publiait à haute voix, répétant naïvement à ceux qui lui demandaient comment il avait été guéri : Il a fait de la boue, en a oint mes yeux et m'a dit d'aller me laver à la piscine de Siloé. J'y ai été, je me suis lavé, et je vois. Malgré de telles affirmations et ces preuves éclatantes, les pharisiens ne veulent pas y croire, parce qu'ils ont intérêt à le nier, et que, si Jésus est reconnu par le peuple pour un prophète, son crédit auprès de la multitude va s'accroître, et le leur diminuer. Les reproches d'hypocrisie, d'avarice, et d'orgueil qu'il leur

a adressés publiquement leur ont laissé au cœur une profonde blessure, que sa mort seule pourra cicatriser, et il leur faut absolument un prétexte pour l'accuser et le faire mourir. Cette soif de vengeance, cette fureur de le perdre pour se débarrasser de lui, les rend aveugles sur tout le reste, ou les porte à tout interpréter en mauvaise part dans ses actions; et le miracle, qu'ils ne peuvent nier, quoi qu'ils fassent, et qui vient d'ouvrir les yeux du corps à un homme privé de la lumière du jour, leur ferme, à eux, les yeux de l'âme, et les rend insensibles à celle de la vérité.

C'est ce qui arrive encore de nos jours à tous ceux qui ressemblent, au moins par l'incrédulité, aux pharisiens et aux scribes d'Israël. Quand un miracle a lieu, si bien constaté qu'il soit, ou ils nient la possibilité du miracle en général, et ainsi la réalité de celui qu'on leur rapporte, ou bien, s'ils n'osent aller jusque-là, ce qui est par trop déraisonnable quand on reconnaît l'Être suprême et sa toute-puissance, alors ils disputent de toute manière sur le fait accompli, et ils y mettent de telles conditions pour le rendre croyable, qu'ils trouvent toujours moyen de le contester d'un côté ou de l'autre. Nos philosophes modernes, même ceux qui se vantent d'être spiritualistes, ne croyant qu'à leur raison et à ses moyens de connaître, et refusant par suite

d'admettre comme vrai tout ce qu'elle ne peut expliquer, et par conséquent le surnaturel, en sont, sous un certain rapport, au même point que les Docteurs de la loi du temps de Jésus. Ils ne croient pas au Fils de Dieu fait homme, au Verbe incarné, au Sauveur des hommes, parce qu'ils ne veulent pas y croire; et ils n'y veulent pas croire, parce que sa puissance les surpasse, que sa lumière confond leur science, et que sa doctrine les gêne. *Tolle, tolle! crucifige eum!* Tuez-le, tuez-le! qu'il soit crucifié! Voilà ce que le peuple juif se mit à crier contre le Christ, à l'instigation des savants d'alors : et c'est encore ce que les savants d'aujourd'hui, qui leur ressemblent, voudraient faire crier aux peuples chrétiens, en les aveuglant sur les bienfaits de Dieu et les ameutant contre leur Sauveur.

PRATIQUE.

O Jésus, je confesse que vous êtes la lumière du monde, et que vous avez rendu à mon âme aveuglée par le péché la lumière du Ciel. Dans les sacrements que vous avez institués dans votre Église pour guérir tous les maux de l'âme et du corps, vous vous servez d'un peu de boue, ou d'un élément de la terre qui en est la forme, et de la parole de votre bouche qui y met la vertu de votre esprit, et cette vertu passe dans notre âme par l'onction faite sur le corps, par le rayon de votre grâce qui le pénètre. Par là s'opèrent

les jours des miracles de guérison, de régénération, de résurrection, et il est doux à ma reconnaissance et à mon amour de publier hautement les effets ineffables de votre miséricorde, les manifestations éclatantes de votre puissance en face de vos ennemis d'aujourd'hui, de vos calomniateurs du dix-neuvième siècle; comme l'aveugle-né auquel je ressemble par mon aveuglement d'autrefois, et par la vue de la lumière divine que vous m'avez rendue, vous confessait avec simplicité, avec gratitude, avec enthousiasme, devant les blasphémateurs de votre divinité et au péril de sa vie.

PRIÈRE.

Que les oreilles de votre clémence, ô mon Dieu, s'ouvrent à nos prières, à nos supplications, et afin que vous exauciez nos vœux, faites que nous ne vous demandions que ce qui vous est agréable. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

4e livre des Rois, IV, 25.

Une femme de Sunam alla chercher Élisée sur la montagne du Carmel, et l'homme de Dieu l'ayant aperçue qui venait à lui, dit à Giézi, son serviteur : Voilà cette Sunamite; allez donc au-devant d'elle, et dites-lui : Tout va-t-il bien chez vous? Votre mari et votre fils vont-ils bien? Et elle répondit, très-bien. Alors, s'étant approchée de l'homme de Dieu sur la montagne, elle se jeta à ses pieds, et Giézi voulut l'éloigner. Mais l'homme de Dieu lui dit : Laissez-la : son âme est dans l'amertume, et le Seigneur me l'a caché et ne me l'a point fait connaître. Alors elle lui dit : Ai-je demandé un fils à mon seigneur? Ne vous ai-je pas dit : Ne me trompez point? Élisée dit à Giézi : Ceignez vos reins, prenez mon bâton dans votre main, et allez. Si vous rencontrez quelqu'un, ne le saluez point, et si quelqu'un vous salue, ne lui répondez pas : et vous mettrez

mon bâton sur le visage de l'enfant. Mais la mère de l'enfant dit : Vive le Seigneur et vive votre âme, je ne vous quitterai point. Il se leva donc et la suivit. Cependant Giézi était allé devant eux, et il avait posé le bâton sur le visage de l'enfant. Mais ni la parole ni le sentiment ne lui avaient été rendus. Il retourna donc au-devant de son maître, et lui dit : L'enfant n'est pas ressuscité. Élisée entra dans la maison, et il trouva l'enfant mort étendu sur son petit lit. Il ferma la porte sur lui et sur l'enfant, et il pria le Seigneur. Puis il monta sur le lit, et se coucha sur l'enfant. Il mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains; il se coucha sur lui, et la chair de l'enfant fut échauffée. Il descendit du lit, et fit deux tours dans la chambre; puis il remonta sur le lit et se coucha de nouveau sur l'enfant. Alors l'enfant bâilla sept fois et il ouvrit les yeux. Élisée appela Giézi et lui dit : Appelez cette Sunamite. Elle arriva auprès de lui, et il lui dit : Prenez votre fils. Elle se jeta à ses pieds, l'adora ; et ayant pris son fils, elle sortit. Élisée retourna en Galgala.

Remarquons d'abord dans ce récit la recommandation faite par le prophète à son serviteur de ne saluer personne et de ne point répondre au salut des passants, en allant remplir auprès de l'enfant mort de la Sunamite la mission qu'il lui donne. C'était une mission bien grave, puisqu'il devait sur la parole d'Élisée, instrument lui-même de la puissance divine, porter la vie à cet enfant, ou du moins la vertu d'en haut qui pouvait la rappeler. Il fallait donc qu'il fût tout entier, au dedans comme au dehors, à l'œuvre miraculeuse qu'il était chargé d'accomplir, de peur qu'aucune influence étrangère, en le troublant ou le distrayant, ne le rendît incapable de transmettre ce qu'il avait reçu du prophète. C'est pourquoi il lui est enjoint de ne communiquer avec personne, pour ne pas dissiper la vertu surnaturelle dont il était le porteur, et qui devait toucher le corps de l'enfant par le bâton du prophète, et afin que cette vertu pénétrât pleinement dans le mort; comme un canal, établi pour conduire au loin l'eau d'une source, ne remplit bien sa fonction que s'il ne la laisse échapper par aucune fissure dans le trajet qui va au terme; ou, pour employer une comparaison plus frappante encore, comme l'électricité, qui transmet la pensée à travers l'espace, n'en reproduit exactement les signes au point d'arrivée, que si la communication par le fil conducteur n'est

point interrompue par un détournement ou une déviation du fluide.

Dans une situation encore plus solennelle que celle de Giézi, le serviteur du prophète, l'Église commande aussi à ses ministres de ne saluer personne sur leur chemin, et de ne point répondre aux saluts. C'est quand ils ont l'honneur de porter aux malades ou aux mourants, non plus seulement le bâton d'un prophète, mais le roi des prophètes, le Fils de Dieu présent au saint sacrement, le corps et le sang du Dieu fait homme; et cela tant par respect pour le Dieu qu'ils portent, que pour rester uni à lui par le recueillement le plus profond, et joindre toute l'ardeur de leur prière à la puissance de Celui qui est *la* vie même, et qui peut seul vivifier les âmes et les corps.

Il doit en être de même, à un certain degré, quand nous allons faire ou dire quelque chose, où l'Esprit divin, que nous avons invoqué, doit nous éclairer et nous soutenir. Gardons-nous alors, après l'invocation du secours d'en haut, et la préparation à notre œuvre sous l'influence de la prière, de nous dissiper avant d'entrer en action, par des distractions ou des affaires du dehors, qui, en entraînant ailleurs l'attention, changent la disposition de l'âme qu'elles remplissent de pensées étrangères, en même temps qu'elles la dépouillent de la lumière et de la force d'en

haut dont elle était revêtue. Nous ne sommes plus alors les dispensateurs fidèles, comme le veut l'Apôtre (I *Cor.* IV, 1) des grâces attirées par la prière : et les eaux salutaires qu'elles avaient amassées dans notre cœur, et qui devaient se répandre par nos œuvres ou nos discours, s'échappent par toutes sortes de brèches et laissent notre esprit à sec, vide et sans vertu. Je ne sais s'il arriva quelque chose de semblable à Giézi pendant qu'il se rendait auprès du mort. Peut-être n'observa-t-il pas scrupuleusement la défense de son maître ; et ce qu'il fit plus tard, dans une autre occasion, pourrait le faire croire. Mais ce qui est certain, c'est que, quoiqu'il eût appliqué le bâton du prophète sur le visage de l'enfant, il revint dire à son maître que le mort n'était point ressuscité.

Plusieurs docteurs attribuent l'inefficacité de sa mission au peu de foi de la mère, qui ne crut pas pleinement à la parole d'Élisée, pensant sans doute que l'imposition de son bâton sur le visage de son fils par la main de son serviteur ne suffirait pas à rendre la vie au mort ; et dans le doute, insistant avec opiniâtreté pour que le prophète s'y rendît en personne, l'y contraignant même par serment, et avec menace de ne point le quitter, jusqu'à ce qu'il eût fait ce qu'elle voulait. La foi de cette femme était en effet imparfaite, et en quelque sorte matérielle, puisque, ne se fiant pas

à la parole du prophète, elle croyait sa présence nécessaire à l'accomplissement du miracle : comme la foi de Moïse faiblit quand il frappa par deux fois le rocher de sa verge, au lieu de lui parler en la lui présentant comme le Seigneur l'avait ordonné. La foi parfaite, celle qui sauve, ne doute pas, ne tergiverse pas devant la parole de Dieu ; elle croit contre toute raison de croire, et espère contre toute espérance. C'est la foi d'Abraham, qui va sur l'ordre de Dieu sacrifier sur la montagne son Isaac, sur lequel reposent toutes les promesses du ciel ; c'est la foi des apôtres auxquels Jésus dit : Suivez-moi ; et qui abandonnent tout aussitôt leur maison, leur famille, leurs barques et leurs filets pour le suivre ; c'est la foi de Matthieu, qui quitte son comptoir et son argent sur un mot de Jésus ; c'est la foi de Saul, qui, éclairé par la lumière du ciel, et renversé par le coup de la grâce, s'écrie : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? C'est la foi de Marie Madeleine qui, dès qu'elle a reconnu son Sauveur, le seul objet digne de son amour, laisse tout pour aller se jeter à ses pieds, renonce à tout pour l'aimer et le servir ; et plus tard, quand le Seigneur daigne visiter sa maison, reste immobile, suspendue à ses lèvres, et buvant sa parole, pendant que Marthe, sa sœur, s'agite pour le bien recevoir. C'est enfin la foi du Centurion, qui, tout païen qu'il était, croyait telle-

ment en la puissance surnaturelle de Jésus-Christ, que, à l'encontre de la Sunamite, qui voulait la présence d'Élisée, il ne lui demande qu'une parole pour guérir son serviteur, et ne veut pas qu'il prenne la peine de venir lui-même : Seigneur, dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Expression de foi si vive, si pure, si complète, que Jésus dit en l'entendant : En vérité, je n'ai point trouvé une telle foi en Israël (Matth., VIII, 10) ! C'est pourquoi l'Église nous fait prononcer ces mêmes paroles au moment où elle nous présente au banquet sacré le pain descendu du ciel, qui nourrit, guérit et ressuscite les âmes ; parce que nous ne pouvons mieux confesser notre foi en Celui qui par une seule parole change pour notre salut le pain en sa chair et le vin en son sang. C'est en effet le plus grand acte de foi du chrétien, et toute la religion y est comprise.

Élisée emploie ici, pour ressusciter le fils de la Sunamite, à peu près les mêmes moyens que son maître Élie dans un cas semblable. Nous avons montré comment les Pères voyaient dans cette résurrection une figure de celle du genre humain, opérée par le Verbe divin, qui a daigné s'abaisser jusqu'à nous en se faisant homme, et se proportionner à notre mesure, à notre faiblesse, en se rendant en tout semblable à nous, excepté par le

péché ; faisant pour ainsi dire coïncider sa vie avec la nôtre, mettant ses yeux sur nos yeux, c'est-à-dire sa lumière sur notre aveuglement, sa bouche sur notre bouche pour nous insuffler son esprit et sa parole, ses mains dans nos mains, comme à des ministres de sa puissance qui n'agissent que par lui, et nous couvrant enfin de toute sa personne pour nous communiquer avec sa divine chaleur la vie de l'éternité.

Évangile selon saint Luc, VII, 11.

Peu de temps après, Jésus se rendit à une ville appelée Naïm, et ses disciples l'accompagnèrent avec une grande foule de peuple. Mais comme il approchait de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort, le fils unique de sa mère, qui était veuve, et un grand nombre d'habitants de la ville suivaient le convoi. Dès que le Seigneur l'aperçut, ému de compassion pour elle, il lui dit : Ne pleurez pas. Puis, il s'approcha, et toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Alors il dit : Jeune homme, je vous le commande, levez-vous ! Et le mort se leva sur son séant, et se

mit à parler; et Jésus le rendit à sa mère. Tous furent saisis de frayeur, et ils glorifiaient Dieu en disant : Un grand prophète a paru au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple.

« Ce passage de l'Évangile, dit saint Ambroise (lib. V *Comment in Luc. cap.* VII), se rapporte à une double grâce ; et pour que la douleur de cette veuve ait ainsi touché la miséricorde divine, nous pouvons penser que dans cette mère si désolée par la perte de son fils, et à laquelle la foule qui suivait le cercueil témoignait tant d'intérêt, il y avait aux yeux de Notre-Seigneur plus qu'une femme ordinaire, pour mériter d'obtenir par ses larmes la résurrection de son fils. C'était l'image de l'Église qui, par le spectacle de sa désolation, rappelle à la vie le jeune peuple de Dieu, c'est-à-dire les nations assises dans l'ombre de la mort ou étendues dans un cercueil, comme l'enfant de Naïm ; et Jésus lui défend de pleurer, parce qu'il va ressusciter. »

Saint Augustin, entrant dans le même sens, dit (Serm. 44 *de Verbo Domini*) : « La pauvre mère est pleine de joie de la résurrection de son enfant. De même l'Église, notre mère, se réjouit des hommes qui ressuscitent tous les jours spirituellement dans son sein. Le fils de la veuve était

mort par le corps : les autres étaient morts par l'âme. La mort du premier était visible et pleurée visiblement : la mort des autres était invisible, et on ne la déplorait point au dehors. Mais celui qui connaît les morts les a cherchés dans leur cercueil ; car celui-là seul connaît les morts, qui peut faire des vivants ; et s'il n'était pas venu pour ressusciter les morts, l'Apôtre ne dirait pas : Lève-toi, toi qui dors au milieu des morts, et le Christ t'illuminera. Nous ne voyons dans les Évangiles que trois résurrections opérées visiblement par le Sauveur : il en fait invisiblement des milliers. Sans doute il en avait ressuscité davantage, puisqu'il est écrit que si l'on racontait tout ce qu'il a fait, le monde n'en pourrait contenir les volumes (Joan. XXI, 25). Mais ce n'est point en vain que trois de ces résurrections sont rapportées ; car notre Seigneur Jésus-Christ voulait que ce qu'il faisait corporellement fût compris d'une manière spirituelle. Il n'opérait pas des miracles pour les miracles, ni pour exciter l'admiration de ceux qui les voyaient, mais pour leur faire comprendre la vérité qui y était contenue. Comme celui qui voit les lettres d'un beau manuscrit sans savoir les lire, loue la main de l'écrivain et admire la beauté des caractères, mais ne comprend point ce qu'ils signifient, louant la forme qui frappe les yeux, mais ne saisissant point l'esprit ; tandis que celui

qui sait lire admire à la fois l'art de l'écriture et la profondeur de la pensée; de même les spectateurs des miracles de Jésus, qui n'ont point compris ce qu'ils signifiaient, n'ont admiré que des faits sans en pénétrer le sens, tandis que les autres, tout en admirant les faits, ont saisi la vérité qu'ils expriment. Ainsi devons-nous être dans l'école du Christ. »

Ainsi, d'après cette interprétation qui est en général celle des Pères, la mère désolée, que Jésus console en lui rendant son fils, ne serait pas seulement une femme de Naïm, mais figurément l'Église qui a souvent à déplorer la mort spirituelle de l'un ou de l'autre de ses enfants, et aussi toute mère chrétienne qui pleure l'incrédulité ou les désordres d'un fils éloigné de Dieu. L'Église adresse sans cesse des supplications au ciel pour les chrétiens infidèles qui, par indifférence, par le doute, par orgueil ou par l'entraînement des passions, marchent dans la voie de la perdition, et vont au sépulcre de leur âme comme un mort porté en terre. La mère chrétienne, qui voit son fils s'enfoncer dans cette funeste voie, sachant où elle aboutit, pousse sans cesse des gémissements, verse des larmes avec des prières, et ne peut s'empêcher de le suivre jusqu'à un certain point dans cette route fatale, poussée par l'amour maternel, espérant toujours qu'il lui sera rendu.

La foule qui l'accompagne dans l'accomplissement de ce devoir, c'est d'un côté l'universalité des fidèles qui prennent part aux prières de l'Église, à toutes les observances de son culte, ce que le symbole appelle la communion des saints; et de là, l'immense efficacité de la prière commune: de l'autre, ce sont beaucoup de bonnes âmes qui s'unissent en de pieuses associations pour la conversion des pécheurs, ou bien des âmes amies qui sympathisent avec la mère affligée et la soutiennent de leurs prières. Cette masse de supplications, cette sainte conjuration de pieux désirs, de vœux ardents qui tendent au salut d'une âme, touchent le cœur de Jésus-Christ quand ils arrivent jusqu'à lui, et ils ne manquent point d'y parvenir s'ils partent d'un cœur sincère, dévoué à la gloire de Dieu et au bien du prochain. Alors, de cette compassion du sacré cœur du Sauveur, comme d'un foyer d'amour, sortent deux rayons lumineux : l'un qui va au cœur de la mère, et arrête ses pleurs par le pressentiment secret d'une grâce accordée, une voix mystérieuse lui disant au dedans : Ne pleure plus, ton enfant est sauvé; l'autre tombe sur le cercueil, c'est-à-dire sur l'âme morte, qu'il touche comme Jésus a touché la bière du fils de la veuve, et l'empêche d'aller plus avant. Alors le mort s'arrête; ceux qui le portaient en terre deviennent immobiles, c'est-à-dire

ses sens, ses passions, son imagination, son esprit faussé ou fasciné, sa volonté asservie ou pervertie cessent tout à coup de l'entraîner à sa perte; et par derrière toutes ces choses, qui lui avaient été données comme des moyens du bien et dont il a fait des instruments de ruine, tombent aussi comme par enchantement les funestes influences des mauvais esprits qui l'avaient séduit et asservi pour le perdre. Tous s'arrêtent en même temps, étonnés, effrayés devant cette lumière du ciel qui leur fait obstacle ; et dans l'âme du pécheur, c'est-à-dire au plus profond de la mort, dans l'intérieur même du cercueil, se fait entendre cette voix du Sauveur : Lève-toi, mort, je te l'ordonne. Lève-toi, toi qui dors, sors du milieu des morts, et le Christ t'illuminera. C'est la parole dite à Lazare dans son tombeau : *Lazare, veni foras.* C'est encore la parole inspirée à l'enfant prodigue au plus profond de sa misère et dans sa contrition : *surgam, et ibo ad patrem meum.* Je me lèverai et j'irai vers mon père (Luc, XV, 18). Ils se lèvent en effet tous les trois : Lazare du fond de sa tombe; le fils prodigue de son fumier; l'enfant de la veuve de son cercueil.

Tous les trois sont l'image du pécheur, qui, par la motion de la grâce qui le pénètre et le soulève, fait un effort généreux pour briser ses chaînes et rompre avec le mal. Il se dresse aussi, lui qui était

couché dans les ténèbres, et captif de ses passions. Il se dresse et se met à parler; indication de la confession par laquelle le pécheur, dont les yeux viennent de s'ouvrir, voyant avec horreur le mal qui est en lui, sent le besoin d'en rejeter le venin, afin de purifier son âme et de la remettre en état de revenir à la vie. Il ne la recevra qu'à la condition de parler dès que la grâce le touche; car c'est seulement par une parole de désaveu, de détestation du péché, qu'il en sera délivré, c'est-à-dire par un acte de sa liberté contraire à celui qui l'avait rendu esclave du mal, sa volonté devant détruire ce qu'elle avait posé. Alors seulement, il est rendu à sa mère; car, par la vertu de la parole de Jésus-Christ, prononcée par son ministre qui lie et délie en son nom, le pouvoir de la mort est vaincu, ses chaînes sont brisées, les voies de l'âme sont rouvertes à la lumière du ciel, et la vie divine, reprenant avec elle possession de cette âme, circule de nouveau dans les veines du ressuscité, pour son salut et le bonheur de sa mère. C'est Jésus qui rend l'enfant tout vivant à sa mère, c'est-à-dire à l'Église, qui lui transmet alors de nouveau avec sollicitude tout ce qui est nécessaire à la conservation et au développement de son existence régénérée. Et la mère s'écrie aussi avec exaltation, comme lè père du prodigue: Réjouissons-nous, car mon fils était perdu, et je

l'ai retrouvé; il était mort, et le voilà ressuscité (Luc, XV, 24).

PRATIQUE.

Prions de tout notre cœur et avec persévérance pour les morts; non-seulement pour ceux de l'autre monde, mais encore pour les âmes mortes ici-bas et qui semblent vivre par leur agitation au milieu des affaires ou des plaisirs de la terre, tandis qu'elles portent la mort en elles par leur séparation d'avec Dieu, qui est le principe de la vie, la vie elle-même. Par là nous pourrons attirer le regard et la pitié du Sauveur sur ces cadavres ambulants, dans lesquels sa grâce, pénétrant avec sa parole, ramènera la vie divine, leur rendant la force de sortir de leur cercueil, de se redresser et de se remettre à parler la langue du ciel. O quel bonheur, si nous pouvons contribuer à rendre par Jésus-Christ le fils à sa mère, à l'Église un de ses enfants!

PRIÈRE.

Faites, ô Dieu très-bon, qu'en châtiant notre corps par les mortifications de la sainte quarantaine, nous ressentions les joies de la piété du cœur; afin que par l'apaisement des affections de la terre nous recevions plus facilement et plus abondamment les bienfaits du ciel. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

3e Liv. des Rois, XVII, 17.

Le fils de la femme de Sarepta devint malade d'une maladie si violente, qu'il ne respirait plus. Elle dit donc à Élie : Qu'y a-t-il entre vous et moi, homme de Dieu ? Êtes-vous venu chez moi pour renouveler la mémoire de mes péchés et faire mourir mon fils ? Élie lui dit : Donnez-moi votre fils ; et l'ayant pris d'entre les bras de sa mère, il le porta dans la chambre où il demeurait, et le posa sur son lit. Puis il cria au Seigneur et dit : Avez-vous aussi affligé cette veuve, qui me nourrit de son mieux, jusqu'à faire mourir son enfant ? Alors il s'étendit sur l'enfant par trois fois en se raccourcissant sur son corps ; il cria au Seigneur et dit : Seigneur, mon Dieu, faites, je vous prie, que l'âme de cet enfant rentre dans son corps. Et le Seigneur exauça la prière d'Élie ; l'âme de l'enfant rentra en lui, et il revécut. Élie prit l'enfant, et le portant de sa chambre

au bas de la maison, il le remit entre les mains de sa mère et lui dit : Voilà votre fils en vie. Et la femme dit à Élie : Je reconnais maintenant et par cette œuvre que vous êtes un homme de Dieu, et que la parole du Seigneur est vraiment dans votre bouche.

La veuve de Sarepta donne ici une grande leçon aux mères chrétiennes qui ont le malheur de perdre un enfant. Au milieu de sa douleur, et c'est la plus poignante qu'un cœur de femme puisse ressentir, elle ne se laisse point aller, comme il arrive trop souvent, à accuser le sort ni la providence de ce que ce malheur tombe sur elle plutôt que sur une autre. Elle ne taxe point Dieu d'injustice ni de cruauté, parce que son fils unique lui a été enlevé; elle ne se révolte point contre la main qui la frappe; mais au contraire, tout en exprimant sa douleur maternelle au prophète, elle reconnaît qu'elle est indigne d'être en rapport avec lui, et que c'est probablement à cause de ses péchés, qui ressortent davantage par son contact avec l'homme de Dieu, que cette peine lui est infligée. Et cependant cette pauvre veuve avait nourri Élie du peu qui lui restait, et quand elle se trouvait dans un besoin extrême, n'ayant qu'une poignée de farine pour elle et son enfant, elle

avait consenti à la partager avec un étranger. Aussi son humilité va être récompensée, comme sa charité l'a été auparavant par la multiplication miraculeuse de sa farine et de son huile ; et son enfant chéri, qu'elle pleure, va lui être rendu. Image de ces mères vraiment chrétiennes, qui obtiennent quelquefois la résurrection de leurs fils, morts de la mort du péché, par la persévérance de leur prière, par leur humilité devant Dieu et l'abandon à sa sainte volonté. Ainsi a été sauvé Augustin par la piété maternelle de Monique, qui aimait son fils dans son âme plus que dans son corps, et qui aurait donné mille fois les joies de son affection naturelle pour le bonheur de le voir revenir de l'erreur à la vérité, du péché mortel à la vie de la grâce. Ainsi Félicité, mère martyre de sept fils martyrs, voulant être suppliciée la dernière pour les soutenir jusqu'au bout dans le combat suprême, achetait au prix des tortures de son cœur maternel, spectateur du carnage de ses enfants, l'assurance et le bonheur de les voir mourir en chrétiens. Ainsi la mère de saint Louis préférait le voir mort plutôt que coupable d'un seul péché mortel. C'est la transfiguration de la maternité par la foi.

La parole du prophète à Dieu, pour obtenir la résurrection de l'enfant, nous indique l'un des motifs les plus excellents de la prière, qui touche

vivement le cœur de Dieu et inspire le plus de confiance à celui qui demande : c'est le bien opéré par celui qui prie ou pour lequel on prie, et qui peut-être offert à la souveraine justice, à la bonté infinie, qui ne laisse jamais la vertu sans récompense ni le vice sans punition, quoique l'une et l'autre puissent tarder, ou arriver par des événements qui ne paraissent point y avoir de connexion, à cause de la courte vue des hommes ou de la légèreté de leurs souvenirs. L'apôtre saint Jacques dit : Malheur à vous, riches, parce que le cri du pauvre que vous avez dépouillé, des ouvriers dont vous avez retenu le salaire, a monté au trône de Dieu, et proteste contre vous (Jacq., IV, 5). Ce qui attire sur leur tête la vengeance divine ou la réaction de la colère céleste. Donc la reconnaissance des pauvres secourus, des affligés consolés, des malheureux soulagés monte aussi vers le Tout-Puissant avec leurs prières, et c'est un encens de bonne odeur qui le réjouit plus que tous les parfums de la terre exhalés devant ses autels. Les anges le reçoivent et le lui offrent dans des cassolettes d'or, et tôt ou tard, soit déjà pendant leur vie ici-bas, soit après leur mort, quand ils comparaîtront au tribunal divin, soit au jugement dernier, qui sera le complément de la justice universelle, les prières de gratitude et le souvenir des bonnes œuvres dont elles seront chargées, attireront des grâces

abondantes sur les bienfaiteurs. C'est pourquoi il est écrit : Tâchez de vous amasser des trésors dans le ciel, en répandant par la charité ceux de la terre, et profitez de votre richesse ici-bas, ou des biens de Mammon, c'est-à-dire des trésors de ce monde où le mal a toujours sa part, pour vous faire des amis dans l'éternité (Matth., XXV, 36).

Aussi, le prophète implorant pour cette pauvre mère, et à la vue de sa douleur, s'écrie : Seigneur, cette pauvre femme a pris soin de me nourrir le mieux qu'elle a pu : c'est pour vous qu'elle l'a fait, parce que je suis votre prophète et que vous daignez vous servir de moi pour annoncer votre parole. Jésus-Christ dit dans l'Évangile, en promettant le royaume du ciel aux œuvres de charité faites en son nom : « Quand vous avez donné à manger à ceux qui avaient faim, à boire à ceux qui avaient soif, des vêtements à ceux qui étaient nus, etc. (Luc, XVI, 9) c'est à moi-même que vous l'avez fait, puisque c'est en mon nom que vous avez aidé le plus petit d'entre mes frères. Venez donc, les bénis de mon Père, et possédez le royaume qui vous a été préparé de toute éternité. » Partout et toujours, la vie sort de l'amour, et l'amour divin ou la charité produit l'éternelle vie.

Faites que son âme rentre dans ses entrailles, crie le prophète au Seigneur. C'est une réponse de plus à ceux qui prétendent qu'il n'y a dans

l'Ancien Testament aucune preuve de l'immortalité de l'âme, ni de sa distinction essentielle du corps. Ici les deux natures sont nettement posées en face l'une de l'autre, comme séparées par la mort, et chacune subsistant à part au moment de cette division, si bien qu'elles peuvent être réunies par la puissance créatrice, qui les avait associées pour constituer ensemble la personne humaine, et qui va la reformer accidentellement par un acte positif et transcendant de sa volonté en dehors et au-dessus des lois de la nature. C'est ce qu'on appelle un miracle; et il n'y a miracle que là où Dieu agit directement, immédiatement, pour produire dans la création des faits qui surpassent les forces de la nature et de l'homme, et les conditions régulières de leur activité. Or, quel homme de bon sens osera soutenir que Celui qui a fait le monde et ses lois par sa parole toute-puissante, expression de sa volonté, et qui le gouverne par l'application de ces mêmes lois et par les agents de toute sorte qui y président, est tellement lié par son propre ouvrage et par l'ordre qu'il y a établi, qu'il ne puisse, quand bon lui semble, pour sa gloire et le bien de ses créatures les plus chères, pour celles qu'il a faites à son image et qu'il aime jusqu'à les faire participer à son éternelle vie, se manifester à elles plus à découvert, avec un plus grand éclat, pour les frapper davantage par les éclairs de sa splendeur, et les attirer plus

sûrement à lui par des témoignages extraordinaires de son amour, afin de leur apprendre à le mieux connaître, à l'aimer davantage et à le servir avec plus de dévouement ? C'est ainsi que Dieu allume dans les âmes humaines le flambeau de la science divine, comme dans les prophètes et dans ceux que l'Esprit-Saint daigne illuminer de ses clartés ; ou l'héroïsme de l'amour qui rend capable de tous les sacrifices, comme dans les martyrs. Et en effet, la pauvre mère, transportée de joie et d'admiration en recevant vivant dans ses bras l'enfant qui lui est rendu miraculeusement par une grâce spéciale du ciel, et par la puissante prière du prophète, bien qu'elle l'eût déjà reconnu comme l'homme de Dieu à cause de la nourriture abondante qu'il lui avait si merveilleusement procurée, le proclame avec plus d'énergie encore l'envoyé du Seigneur, qui parle véritablement par sa bouche. Telle est en effet la fin dernière de tous les miracles, de faire accepter aux hommes la parole de Dieu par le témoignage de ses œuvres, et de leur inspirer la foi par des manifestations extraordinaires de sa puissance.

Évangile selon saint Jean, XI, 1.

Lazare, de Béthanie, où demeuraient Marie et Marthe sa sœur, vint à tomber malade. Cette

Marie était la même qui répandit sur le Seigneur un parfum et essuya ses pieds avec ses cheveux. Lazare, qui devint malade, était son frère. Ses sœurs donc envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, celui que vous aimez est malade. Mais Jésus, en l'apprenant, dit : Cette maladie ne va point à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. Or Jésus aimait Marthe, sa sœur Marie, et Lazare. Ayant donc su qu'il était malade, il demeura encore deux jours au lieu où il était, et il dit ensuite à ses disciples : Retournons en Judée. Ses disciples lui dirent : Maître, les Juifs cherchaient tout à l'heure à vous lapider, et vous voulez déjà retourner parmi eux? Jésus leur répondit : N'y a-t-il pas douze heures au jour? Celui qui marche dans le jour ne se heurte point, parce qu'il voit la lumière de ce monde; mais celui qui marche la nuit se heurte, parce qu'il n'a point de lumière. Après avoir dit ces paroles il ajouta : Notre ami Lazare dort, mais je vais l'éveiller. Ses disciples lui dirent donc : Seigneur, s'il dort, il sera guéri. Mais Jésus entendait parler de sa

mort, et eux crurent qu'il parlait du sommeil ordinaire. Jésus leur dit donc clairement : Lazare est mort, et je me réjouis à cause de vous de n'avoir pas été là, afin que vous croyiez ; mais allons à lui. Sur quoi Thomas, qui est appelé Didyme, dit aux autres disciples : Allons-y aussi, afin de mourir avec lui. Jésus étant arrivé, trouva qu'il y avait déjà quatre jours qu'il était dans le tombeau. Et comme Béthanie n'était éloigné de Jérusalem que d'environ quinze stades, il s'y trouvait beaucoup de Juifs qui étaient venus voir Marthe et Marie pour les consoler de la perte de leur frère. Dès que Marthe apprit que Jésus était arrivé, elle alla au-devant de lui ; mais Marie resta à la maison. Marthe dit donc à Jésus : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort ; mais je sais qu'encore maintenant Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. Jésus lui répondit : Votre frère ressuscitera. Marthe lui dit : Je sais qu'il ressuscitera dans la résurrection du dernier jour. Jésus lui dit : Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra ;

et quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour l'éternité. Croyez-vous cela? Oui, Seigneur, lui répondit-elle, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. Après qu'elle eut ainsi parlé, elle s'en alla, et appela tout bas Marie, sa sœur, lui disant : Le Maître est venu et il vous demande; ce qu'elle n'eut pas plus tôt entendu, qu'elle se leva et vint le trouver. Car Jésus n'était pas encore entré dans le bourg, mais il était au même lieu où Marthe l'avait rencontré. Cependant les Juifs, qui étaient avec Marie dans la maison et la consolaient, l'ayant vue se lever promptement et sortir, la suivirent en disant : Elle va au sépulcre pour y pleurer. Lors donc que Marie fut arrivée à l'endroit où était Jésus, elle se jeta à ses pieds dès qu'elle l'aperçut, et lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort. Jésus la voyant pleurer, ainsi que tous les Juifs qui étaient venus avec elle, frémit dans son esprit, se troubla lui-même, et il dit : Où l'avez-vous mis? Ils lui répondirent : Seigneur, venez et voyez. Alors Jésus pleura. Et les Juifs dirent

entre eux : Voyez comme il l'aimait. Mais il y en eut quelques-uns qui dirent : Ne pouvait-il l'empêcher de mourir, lui qui a ouvert les yeux d'un aveugle? Jésus donc frémissant de nouveau en lui-même, vint au tombeau. C'était une grotte, et on avait posé une pierre par dessus. Jésus dit : Otez la pierre. Marthe, la sœur du mort, lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est là. Jésus lui répondit : Ne vous ai-je pas dit que, si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu? Ils ôtèrent donc la pierre, et Jésus levant les yeux en haut dit : Mon Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi, je sais que vous m'exaucez toujours; mais je dis cela pour ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. Ayant dit ces mots il cria d'une voix forte : Lazare, sortez! Et aussitôt celui qui avait été mort se leva, les mains et les pieds enveloppés de bandelettes, et le visage couvert d'un linge. Jésus leur dit : Déliez-le, et le laissez aller. Plusieurs donc d'entre les Juifs qui étaient venus chez Marthe et Marie, voyant ce que Jésus avait fait, crurent en lui.

Voici la quatrième résurrection dont l'Église nous parle en ces deux jours : celle de l'enfant de la Sunamite par Élisée, du fils de la veuve de Naïm par Notre-Seigneur, de l'enfant de la veuve de Sarepta par Élie, et enfin de Lazare par Jésus-Christ, toutes les quatre préfigurant la résurrection de l'âme morte par le péché, laquelle ne peut s'effectuer que par la vertu du Fils de Dieu sorti glorieux du tombeau et ayant vaincu la mort en sa personne et par sa propre puissance, pour en délivrer tous ceux qui croiront en lui. La résurrection de Lazare racontée par saint Jean dans tous ses détails forme un drame des plus saisissants, et avec le récit de la guérison de l'aveugle-né, si pleine de charmes par sa simplicité, c'est un des tableaux les plus attachants des livres saints, où il y a souvent autant d'attraits pour l'imagination que de lumières pour l'esprit et de nourriture pour le cœur.

Le drame s'ouvre, si l'on peut parler ainsi, par l'exposition du motif de ce fait extraordinaire. Lazare, l'ami de Jésus et le frère des deux sœurs qu'il aime comme leur frère, doit mourir, mais pour revivre; et il doit revenir à la vie après être mort, pour devenir un exemple éclatant de la puissance divine dont Jésus est investi. Car Celui-là qui donne la vie, peut l'ôter et la rendre

à qui il veut : et c'est pourquoi Jésus affirme ailleurs qu'il la déposera et la reprendra par sa propre vertu.

Lazare est donc dans le même cas que l'aveugle-né, qui l'était non à cause de ses péchés ni de ceux de ses parents, mais pour donner lieu à la manifestation de la puissance céleste qui voulait le guérir, afin que les hommes, témoins de ce miracle, crussent en celui qui l'opérait. Aussi, Jésus dit-il à ceux qui lui annoncent que Lazare est malade : Cette maladie ne va pas à la mort. Et quoiqu'il aimât tendrement le frère et ses sœurs qui désiraient ardemment son arrivée pour empêcher la mort de saisir sa victime, il ne se rend point auprès du mourant dès qu'on l'avertit, et il laisse la mort triompher un instant, sûr de la vaincre tout à l'heure. Il dit simplement à ses disciples : Notre ami Lazare dort, mais je vais le réveiller. Et ce qu'il leur avait répondu auparavant indiquait, qu'il retournait en Judée malgré les persécutions récentes des Juifs, parce que l'heure était venue : et la mort de Lazare était l'occasion de frapper un grand coup de la toute-puissance divine. Car se heurter en marchant dans les ténèbres signifie agir en aveugle, et quand le temps n'est pas venu, donc à contre temps ; et marcher dans le jour, c'est agir de concert avec la Providence, d'après ses indications et quand le dessein

divin et la force des choses ouvrent la voie et y soutiennent.

Le drame s'engage dès que Jésus se trouve en face des deux sœurs et au milieu des Juifs qui étaient venus de Jérusalem pour les consoler. En général, Dieu ne fait point de miracles sans y être sollicité par la prière des hommes; car le miracle est un acte surnaturel, qui a toujours pour raison la plus grande manifestation de sa gloire, de sa miséricorde, de son amour en faveur de ceux qui l'invoquent pour eux ou pour les autres. L'homme doit donc coopérer à l'accomplissement des actes miraculeux, au moins par sa prière, invoquant un secours d'en haut plus efficace que ceux de la terre, ou par une foi vive, âme de la prière, et qui va frapper pour ainsi dire au cœur de Dieu, exciter sa bonté et en faire sortir une réaction d'amour ou un rayon de sa vertu. Quelqu'un m'a touché, dit Jésus, au moment ou l'hémorroïsse est guérie, car une vertu est sortie de moi. Et en effet la foi de la pauvre femme était si vive, qu'elle était sûr d'être guérie, si elle touchait seulement le bord de son vêtement (Matth., IX, 20). En toute occasion, il demande aux malades qui l'imploraient: Croyez-vous que j'ai le pouvoir de vous guérir? ou après leur guérison il leur dit : Allez, votre foi vous a sauvés. Il en sera de même cette fois. Les deux sœurs s'écrient d'abord spontanément : Seigneur,

si vous eussiez été ici, mon frère ne serait point mort. Mais leur foi va plus loin ; car la résurrection d'un mort suppose plus de puissance que la guérison d'un malade. Elles croient sans hésiter à la parole du maître, affirmant qu'il ressuscitera leur frère, et leur foi redouble avec ses affirmations ; car il ne dit plus seulement : Je rendrai la vie à Lazare, mais : Je suis moi-même la résurrection et la vie, et quiconque croit en moi ne mourra jamais. C'était proclamer sa divinité dans toute sa plénitude, et la plénitude de leur foi y répond par cette profession aussi explicite qu'il est possible : Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde.

Maintenant tout est préparé pour l'accomplissement du miracle ; la foi la plus vive est en face de la puissance divine et la sollicite par l'ardeur de la prière, l'excite par une vive espérance, l'attire par le feu de l'amour. Cependant la toute-puissance se trouve unie en Jésus à un cœur d'homme, puisqu'il est le Verbe incarné, ou Dieu fait homme ; et en ce moment comme en plusieurs autres, par exemple dans la grotte de Gethsemani et sur la croix, les émotions de son âme humaine si violemment excitée débordent pour ainsi dire à travers sa personne sans altérer sa dignité, se manifestant d'une manière sensible par un frémis-

sement, et des larmes. Quand on lui montre le sépulcre de Lazare, qu'il aimait tant, remué aussi par la désolation des deux sœurs et de ceux qui les entourent, des larmes lui échappent. Alors, dit l'Évangéliste, Jésus pleura. Il n'a pleuré qu'en deux circonstances : cette fois, et quand, sur la montagne qui domine Jérusalem, il déplore le sort qui attend cette ville infortunée. Quel exemple consolant de la compassion divine excitée par le cri de la douleur humaine, par l'énergie persévérante de la prière ! Le cœur de Dieu peut donc en être touché en Jésus-Christ jusqu'à verser des larmes, et aussi jusqu'à souffrir de nos peines puisqu'il y compatit, la compassion étant un partage de la peine de celui qui souffre. Prions donc avec ardeur, avec force, avec persévérance, par toutes les expressions que l'âme souffrante peut employer, si nous voulons être exaucés. Allons frapper au cœur même de Dieu avec confiance, sans nous décourager, et même avec importunité, comme Jésus-Christ nous y exhorte lui-même dans l'une de ses paraboles. Il en est de Dieu sous ce rapport comme des hommes; on en obtient tout en les touchant; mais il y a cette différence que le cœur divin n'est touché que par une foi sincère, qui ne demande rien contre la vérité et la justice.

Jésus alors s'approche du tombeau, et il frémit

de nouveau, d'une part par l'émotion qu'il éprouve en face de la pierre funèbre, de l'autre par l'Esprit divin qui va se manifester par lui. Marthe lui dit, quand il commande d'ôter la pierre, que le corps qui est là depuis quatre jours est déjà en putréfaction; circonstance qui, pour le dire en passant, constate une mort véritable, et rend le miracle qui va s'opérer à la fois plus certain et plus frappant, car tout le monde sait que la putréfaction est le seul signe incontestable de la mort. Il n'y avait donc ici ni mort apparente, ni mort feinte, comme on a tenté si misérablement de l'insinuer de nos jours. Jésus ne répond à cette observation que par un nouvel appel à leur foi, et une affirmation plus positive de sa puissance. Puis, après avoir rendu grâce à son Père, au nom duquel il va agir, et auquel il rapporte tout ce qu'il fait, il crie d'une voix forte : Lazare, sortez ! Et à l'instant même le mort se lève enveloppé de son suaire, et Jésus ajoute : Déliez-le et le laissez aller. Image de la résurrection de l'âme, que le péché a précipitée dans la mort, qui y est déjà depuis quelque temps pleine de corruption, exhalant autour d'elle l'odeur cadavéreuse; et qui cependant peut en sortir pleine de santé, si la foi de ceux qui l'aiment attire à son sépulcre Jésus, lui rendant par sa parole la vie du ciel qu'elle a perdue, et la débarrassant des liens de la mort pour la faire

marcher de nouveau dans la liberté des enfants de Dieu. Tous les jours ce miracle s'opère spirituellement dans l'Église par la vertu du sacrement de pénitence, qui guérit les âmes malades et ressuscite les morts. Le prêtre, en les absolvant en raison de leur foi, de leur contrition, de leur bonne volonté de quitter le mal et de revenir au bien, les fait sortir du tombeau du péché mortel, de la corruption où elles gisaient, et les délivre des chaînes de la mort qui les tenaient captives. Tout cela s'opère au nom de Jésus-Christ, qui crie aussi par la bouche de ses ministres, auxquels il a donné le pouvoir de lier et de délier : *Lazare, veni foras*.

La fin de cet Évangile en confirme le commencement : et si j'ose ainsi parler, le dénoûment du drame accomplit ce qui avait été annoncé dans l'exposition. Jésus n'avait laissé mourir Lazare que pour manifester la puissance divine par sa résurrection, et ainsi exciter la foi de ceux qui en seraient les témoins. Et en effet, il est dit que beaucoup de Juifs qui étaient venus visiter Marthe et Marie, en voyant ce qu'il avait fait crurent en lui; et il y en eut encore beaucoup d'autres dans la suite, parmi ceux qui vinrent en foule voir Lazare ressuscité : foule tellement grande, que les princes des prêtres et les scribes, furieux de cet entraînement et de ce concours, résolurent de tuer Jésus,

parce que, disaient-ils, tout le monde court après lui (Jean, XII, 19). Ils songèrent même à faire mourir Lazare, pour ôter du milieu du peuple ce gage éclatant de la puissance divine de Jésus-Christ.

PRATIQUE.

Quand ceux que nous aimons sont malades et que leur maladie va à la mort, outre tout ce que nous pouvons faire humainement pour les ramener à la vie de ce monde, s'il est possible, pensons aussi à la vie de leur âme, surtout si nous avons lieu de craindre qu'elle ne soit dans la mort du péché, c'est-à-dire séparée de Dieu par l'oubli des devoirs à son égard, et la négligence habituelle de ses commandements. Ah! faisons alors tout ce qui dépend de nous pour amener à cette tombe entr'ouverte la parole du Sauveur, afin qu'elle vivifie ce cadavre spirituel, et fasse sortir du sépulcre une âme régénérée par la pénitence et libérée par l'absolution. Nous aurons contribué à sauver une âme, quelles que soient les expiations et les épurations qui lui resteront à subir, si au moment de mourir, par un dernier acte de bonne volonté, elle se retourne sincèrement vers Dieu. C'est l'œuvre la plus excellente, l'œuvre des œuvres parce qu'elle procure l'éternelle vie.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, qui renouvelez le monde par la vertu de vos sacrements ineffables, faites, nous vous

en supplions, que votre Église, tout en profitant de ce que vous avez institué pour l'éternité, ne soit point dépourvue des secours temporels dont elle a besoin ici-bas. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE SAMEDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE.

Isaïe, XLIX, 8.

Voici ce que dit le Seigneur : Je vous ai exaucé au temps favorable, je vous ai assisté au jour du salut, je vous ai conservé et établi pour l'alliance du peuple, pour réparer la terre et posséder les héritages dissipés ; pour dire à ceux qui sont dans les chaînes : Sortez, et à ceux qui sont dans les ténèbres : Voyez la lumière. Ils paîtront sur la route et ils trouveront des pâturages dans toutes les plaines. Ils n'auront plus ni faim ni soif, et la chaleur et le soleil ne les frapperont plus, parce que celui qui a eu pitié d'eux les conduira et les mènera boire aux sources d'eau vive. Alors, je ferai une route à travers toutes mes montagnes, et mes sentiers seront rehaussés. Je les vois venir de loin : les uns du septentrion, les autres de la mer du couchant, et les autres de la terre du midi. Cieux, louez le Seigneur ; terre, sois dans l'allégresse ; montagnes, faites retentir les

louanges, parce que le Seigneur a consolé son peuple et qu'il aura compassion de ses pauvres. Cependant Sion a dit : Le Seigneur m'a abandonnée, le Seigneur m'a oubliée. Une mère peut-elle oublier son enfant, et n'avoir point compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Mais quand même elle l'oublierait, moi, je ne vous oublierai pas.

A l'approche de la grande semaine où les chrétiens célèbrent l'anniversaire de la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ et du grand sacrifice qui les a délivrés de la mort éternelle, en les réconciliant avec le ciel au prix du sang du Sauveur, et leur rendant les prérogatives des enfants de Dieu, l'Église, pour affermir notre foi au Rédempteur, nous fait lire et méditer les prophéties qui, si longtemps à l'avance, ont annoncé la venue du Messie et ses bienfaits. Les termes de ces prophéties sont si positifs, et ils désignent Jésus-Christ par tant de circonstances particulières, par tant de détails de sa vie et de sa mort, qu'il est impossible, excepté aux esprits prévenus et qui ont un parti pris, de ne pas reconnaître la voix de l'Esprit-Saint dans ces prédictions. A quel autre qu'à Jésus peut s'appliquer cette parole : « Je vous ai

établi pour être le médiateur de la nouvelle alliance? » Le médiateur! toute l'œuvre de Jésus-Christ est dans ce mot. Il a dû rapprocher, réconcilier en sa personne deux termes éloignés l'un de l'autre, et pour cela il fallait que, comme le moyen terme qui sert à unir les deux extrêmes dans le syllogisme, il eût quelque chose de commun avec l'un et l'autre, ou autrement qu'il participât à la nature des deux. Donc, pour réunir l'homme à Dieu, il devait avoir en lui quelque chose de Dieu et quelque chose de l'homme, en d'autres termes, il fallait qu'il y eût dans l'unité de sa personne une dualité de nature qui, en l'identifiant avec chacun des extrêmes, pût les réunir en lui. De là le Dieu fait homme, ou l'incarnation du Verbe-Dieu.

Son Père l'a « exaucé au temps favorable, » quand le moment de la grâce était venu; et tous les bienfaits du ciel prodigués jusque-là à Israël, le peuple choisi à cette fin, avaient pour but de préparer ce moment solennel. Et en effet, le Psalmiste annonce l'accomplissement des desseins de la divine miséricorde par ces paroles, qui ne peuvent être que celles du Fils au Père : « Seigneur, le sang des béliers et des génisses, les holocaustes ne vous plaisent plus; c'est pourquoi j'ai dit : Me voici, prêt à exécuter votre volonté (Ps. XXIX, 8), » annonçant par là le grand, l'unique sacrifice qui pût

satisfaire à la justice divine, et dont tous les autres n'étaient que des préfigurations et des ombres.

Aussi, la mission du Christ n'est plus, comme celle de Moïse, bornée au peuple juif, qu'elle devait conduire à la terre promise, en le séparant des nations infidèles pour le préserver de l'idolâtrie et conserver en lui l'idée pure du Dieu unique et la pratique de la vraie religion. Elle s'étend à toute la terre, à tous les peuples, à l'humanité entière, parce que cette fois c'est le genre humain déchu qu'il s'agit de relever, et c'est Dieu lui-même, dont la parole comme l'action est universelle, qui s'en est chargé. C'est pourquoi il est écrit : « Je vous ai établi pour relever, pour réparer la terre, » la terre déchue avec l'homme et par son péché, et qu'il avait livrée à l'empire du mal, lui qui y avait été établi primitivement pour la cultiver et la perfectionner. L'Évangile a donc été annoncé à tout l'univers, à toutes les créatures : et saint Paul dit que toutes y gémissent, et sont comme dans l'enfantement, attendant la manifestation des enfants de Dieu (Rom. III, 22). Car, tombées par leur faute, elles seront restaurées par leur réhabilitation, et l'homme qui les a entraînées dans son malheur les relèvera par sa gloire. Le Messie doit rendre à l'humanité ses « héritages dissipés, » c'est-à-dire les dons de Dieu dont elle a été dépouillée par les suites de son péché, la

justice et la sainteté de son origine, son titre d'enfant de Dieu, qu'elle avait perdu en se faisant enfant de Satan par la participation à son alliance et à ses œuvres, et enfin le privilége et la capacité d'entrer en partage de la nature même de Dieu, *divinæ consortes naturæ* (II Pier., 44), de son éternelle vie, avec toute sa splendeur et toutes les félicités qui en sont l'apanage impérissable. Le Messie devait remettre en possession de ces héritages, et par conséquent faire les cohéritiers de sa gloire, tous ceux qu'il arracherait à la captivité du péché, à l'iniquité, au mensonge et à l'erreur.

Tout cela a été accompli par Jésus-Christ, le Médiateur, le Rédempteur, le Sauveur. Il a fait encore tout ce qui est dit ensuite ; car il a brisé les chaînes des âmes captives, qui attendaient sa venue dans les limbes, et qu'il a emmenées libres et triomphantes au ciel avec lui, le jour de son ascension. Il a délivré toutes celles qui, ayant cru à sa parole pendant qu'il était sur la terre, ont été baptisées, régénérées par l'Esprit au nom du Dieu trois fois saint. Ne sauve-t-il pas encore tous les jours de la mort éternelle, dans la piscine du baptême et dans celle de la pénitence, toutes les âmes remises aux mains maternelles de l'Église à leur entrée en ce monde, ou qui s'y réfugient, implorant la rémission de leurs péchés par une humble contrition et un repentir sincère ? A toutes, Jésus

dit comme à Lazare, comme Isaïe le dit ici : « Sortez, sortez de la mort, et entrez dans la vie. » N'est-ce pas lui qui a apporté la lumière à ceux qui étaient dans les ténèbres, comme il a rendu la vue même aux aveugles-nés? et le genre humain, par le péché d'origine, était devenu aveugle de naissance dans tous les descendants d'Adam. L'Évangile est plein de lumière et ne parle que lumière. Jésus est la lumière même, l'éternelle lumière, dans laquelle il n'y a point de ténèbres, (1. Jean, I, 5), et ceux qui le suivent ne marchent point dans les ténèbres; et par l'enseignement de son Église ses disciples vont de clartés en clartés, jusqu'à ce qu'ils connaissent Celui qui est la lumière comme ils en sont connus, et qu'ils le voient tel qu'il est, *sicuti est* (1. Jean, III, 2), et non pas seulement partiellement, en énigme et comme dans un miroir (1. Cor. XIII, 12).

Il ne leur a pas seulement donné la lumière pour l'esprit, c'est-à-dire la connaissance de la vérité ; il leur a apporté aussi la nourriture de l'âme, dont il les soutient et les fortifie en les ramenant sur la route de la patrie céleste. Ils n'auront plus ni faim ni soif, parce qu'ils seront rassasiés dans leur âme par l'aliment de son corps et de son sang, et la joie et la plénitude qu'elle en recevra la délivrera de tous les désirs des biens périssables; et les peines, les douleurs de la terre ne les abat-

tront plus, parce que Celui qui est plein de miséricorde les rafraîchira par l'abondance des eaux de sa grâce. Alors le chemin du ciel, leur vraie patrie, leur est aplani, et rien ne coûte plus à l'âme fidèle animée de l'esprit de Jésus-Christ, pleine de foi en sa parole, et qui met en lui toute son espérance ; rien ne lui coûte plus, même les plus grands sacrifices, pour suivre son divin maître et se réunir à lui dans le sein de Dieu. Et pour qu'aucun trait de la réalité ne manque à l'image prophétique, le prophète ajoute : « Le Seigneur, le Messie, aura pitié de ses pauvres. » Et en effet, c'est aux pauvres que l'Évangile a été prêché d'abord, et c'est un signe de sa vérité qui a été donné à saint Jean-Baptiste : *pauperes evangelisantur*. La pauvreté a été proposée comme une des béatitudes, et à juste titre, puisqu'elle a reçu la première la parole du ciel, en la personne des bergers de Bethléem, qui ont eu le bonheur d'adorer les premiers le Sauveur, et en celle des Apôtres chargés de l'annoncer au monde. Dieu a choisi ce qu'il y a de plus faible sur la terre pour confondre les forts, et ce qui paraissait misérable et méprisable aux yeux des hommes est devenu le bonheur et la gloire devant la sagesse divine. La devise du christianisme est dans cette parole : *Beati pauperes spiritu* (Matt. V, 3), heureux ceux qui sont pauvres en esprit et en vérité ! c'est-à-dire

avec résignation, et parce qu'ils consentent à l'être: ou encore, heureux ceux qui se dépouillent de leur esprit propre pour ne plus agir que par l'esprit de Dieu; car, ceux-là seuls sont les enfants de Dieu qui sont conduits par son esprit (Rom., VIII, 14).

Évangile selon saint Jean, VIII, 12.

Jésus dit aux docteurs de la loi et aux pharisiens : Je suis la lumière du monde. Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. Les pharisiens lui dirent donc : Vous vous rendez témoignage à vous-même : votre témoignage n'est pas véritable. Jésus leur répondit : Quoique je me rende témoignage à moi-même, mon témoignage est véritable; parce que je sais d'où je viens et où je vais. Mais vous, vous ne savez point d'où je viens et où je vais. Vous jugez selon la chair, mais moi, je ne juge personne : et si je juge, mon jugement est vrai, parce que je ne suis point seul, mais mon Père qui m'a envoyé est avec moi. Et il est écrit dans votre loi que le témoignage de deux personnes est véritable. Or je me rends témoi-

gnage à moi-même, et mon Père qui m'a envoyé, me rend aussi témoignage. Ils lui dirent donc : Où est-il, votre Père? Jésus leur répondit : Vous ne connaissez ni moi ni mon Père; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Jésus dit ces paroles, enseignant dans le temple à l'endroit où était le tronc des offrandes, et personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue.

Jésus-Christ affirme ici sa divinité de la manière la plus éclatante : « Je suis la lumière du monde, » et aux chapitres 9 et 12 il répète la même parole. A coup sûr il ne veut pas dire qu'il est cette lumière qui éclaire les yeux du corps et les choses terrestres, ou le soleil dont elle émane; mais il est au monde des esprits ce que la lumière solaire est dans le monde du corps. Il est le soleil des esprits duquel descend toute lumière et tout don parfait, et il illumine les âmes, comme l'astre qui est son image dans la création physique illumine les êtres matériels. Comme source de la lumière il est le Principe de la vie, puisque la lumière est la vie des hommes. Saint Jean peut être appelé l'apôtre de la lumière; car aucun évangé-

liste n'a employé aussi souvent cette expression pour désigner l'essence divine : « Nous savons et nous vous annonçons que Dieu est lumière, et qu'il n'y a point de ténèbres ne lui (1. Jean, I, 5). » Donc dans le sein de Dieu, ou dans l'adorable Trinité, tout est lumière, et là, dit-il (Apoc., XXII, 5), il n'y a plus besoin de soleil ni de flambeau, parce que tout y est éclairé par le Principe de la lumière, par son éclat infini et indéfectible. C'est cette lumière éternelle, d'où sortent toutes les autres, qui éclaire tout homme venant au monde (Jean, I, 9). Et, comme l'œil du corps, quand il s'ouvre, perçoit la lumière solaire, ainsi quand l'œil de l'âme s'ouvre à son tour par une excitation spirituelle, une lumière plus élevée le pénètre qui lui fait voir la vérité. La raison naissante de l'homme est un flambeau allumé en lui par l'éternelle lumière, à travers les voiles de la nature dont elle se revêt et le prisme de son organisme où elle se réfrange.

Cependant la lumière divine se communique autrement que par les figures de la nature ou les formes de la création. Elle s'est révélée aux hommes directement, immédiatement par la parole, qui en est l'expression la plus pure, par le Verbe de Dieu, sa parfaite image et le caractère de sa splendeur (Heb., I, 3). Elle a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise

(Jean, I, 5). Elle est descendue dans le monde, elle s'y est manifestée, et le monde, qui a été fait par elle, ne l'a point reconnue. Elle est venue parmi les siens, et les siens ne l'ont point reçue.... Mais à ceux qui l'ont reçue, elle a donné le pouvoir de devenir les enfants de Dieu, parce qu'ils ont cru en son nom : et ceux-là ont été régénérés par elle, c'est-à-dire qu'ils ne sont plus nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de celle de l'homme, mais de Dieu lui-même.... car ils ont reçu dans leur âme le rayon de la vie divine par le Verbe, et c'est pourquoi ils sont appelés les fils de Dieu, les frères de Jésus-Christ et ses cohéritiers.

Aussi Jésus ajoute : « Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie (Jean, VIII, 12), » et il dit à ses Apôtres : *Vos estis lux mundi* (Matt., V, 14). Vous êtes aussi la lumière du monde; car vous avez reçu la parole de la vie éternelle, et vous devez la porter à travers ce monde pour en illuminer toutes les nations, comme des flambeaux allumés d'en haut et qui la répandront pure et féconde jusqu'aux extrémités de la terre et à la consommation des siècles. Ainsi s'établira ici-bas le royaume de la lumière où Dieu régnera comme dans le ciel, parce que son nom y sera sanctifié et sa volonté accomplie comme parmi ses anges.

Dieu, qui est la lumière, et la vie, c'est-à-dire la vérité et le bien sans mélange d'erreur et de mal, voulait dans son amour que ses créatures participassent à sa splendeur et à sa félicité. Il les a faites à cette fin. Et comme elles ont méconnu sa bonté dans leur orgueil, et repoussé sa lumière par leurs ténèbres, par un redoublement d'amour envers son ingrate créature, et voulant la sauver de la mort où son aveuglement l'avait jetée, Celui qui est la vérité et la vie s'est fait *la voie : Ego sum via, et veritas, et vita*, je suis la voie, la vérité et la vie (Jean, XIV, 6); afin que sa parole devînt le flambeau de ceux qui étaient assis dans l'ombre de la mort, pour conduire leurs pas dans le chemin de la paix ou de la réconciliation avec le ciel. Là est la raison profonde de la religion chrétienne, ou de l'œuvre de la miséricorde divine ramenant l'humanité des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie par l'Évangile, c'est-à-dire par la parole du Verbe incarné, enseignant aux hommes les vérités éternelles, qu'il confirme par les œuvres miraculeuses de sa vie et par la vertu expiatoire de sa mort.

Jésus affirme encore sa divinité en cet endroit par sa réponse aux Pharisiens, qui mettaient en suspicion la vérité de son témoignage sur lui-même. « Si je n'étais qu'un homme comme vous, eur dit-il, jugeant selon la chair, c'est-à-dire par

es apparences, et qui ne connaît ni le principe ni la fin des choses, mon témoignage sur moi n'aurait point de valeur, parce qu'il serait superficiel et intéressé, l'homme ne se connaissant jamais bien lui-même, et étant toujours disposé par son amour-propre à se juger favorablement et à parler de lui en bonne part. Mais je suis le Verbe divin, qui s'est fait homme pour vous instruire et vous guérir, le Verbe de Dieu qui a tout fait, et qui connaît tout ce qu'il a fait dans son essence et dans sa fin. Je suis celui qui est la Vérité même, qui se voit et se sait dans son éternelle lumière, et qui s'affirme elle-même par sa propre manifestation. C'est pourquoi je vous dis que je sais d'où je viens et où je vais. Je viens de mon Père, qui m'a envoyé ici-bas pour vous éclairer de sa lumière et vous sauver de la mort, et je retournerai à mon Père après avoir rempli ma mission, emportant avec moi dans la gloire et le bonheur du ciel l'humanité rachetée, régénérée et transfigurée. Je ne suis donc pas seul à me rendre témoignage; mon Père, qui m'a envoyé, est avec moi; il parle par moi, comme il opère par moi, car je ne dis et ne fais rien de moi-même; tout ce que j'ai vient de lui; ma doctrine n'est pas la mienne, et je n'enseigne que ce que je tiens de lui. Mon Père et moi nous sommes un par l'essence, par l'esprit et par l'amour, et ainsi celui qui me voit voit mon

Père. Mais nous sommes deux comme personnes, dans la distinction ineffable de la vie divine, et c'est pourquoi, même selon votre loi, mon témoignage sur moi est véritable, parce que mon Père le rend avec moi. Vous avez donc doublement tort de l'accuser de fausseté, d'abord parce qu'il est l'expression de la vérité même que je suis et qui vous parle en ce moment par ma personne, *Ego sum qui loquor vobis;* et ensuite parce qu'il est conforme à la loi, puisque mon Père parlant avec moi, il est affirmé par deux personnes. »

PRATIQUE.

Cherchons partout la lumière, parce que partout elle est la vie du monde : la lumière naturelle qui éclaire nos sens, et notre raison par nos sens, et qui donne à la fois la santé du corps et la puissance de l'esprit ; mais surtout la lumière surnaturelle ou celle qui nous vient de Dieu par sa parole, et qui seule peut communiquer à l'âme avec l'éclat de l'éternelle vérité la chaleur du divin amour. On ne vit de la véritable vie, c'est-à-dire de la vie divine elle-même, que par elle, et c'est la parole de Jésus-Christ qui l'a apportée à la terre. Recevons donc avec foi cette parole vivifiante ; et sur le témoignage que le Fils de Dieu nous rend de lui et de son Père, marchons avec confiance à sa suite ; car il est la lumière de la vie et il sait d'où il vient et où il va, d'où il nous a tirés et où il nous mène.

PRIÈRE.

Dieu très-clément, nous vous en supplions, regardez votre famille d'un œil favorable, afin que par vos bienfaits elle soit conservée et dirigée dans son corps, et que par votre protection et votre secours elle soit sauvegardée dans son âme. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Épître aux Hébreux, IX, 11.

Jésus-Christ, le pontife du siècle futur, étant venu dans le monde, est entré une seule fois dans le sanctuaire par un tabernacle plus grand et plus parfait, qui n'a point été fait de main d'homme, c'est-à-dire qui n'a point été formé par la voie ordinaire; et il y est entré, non avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle. Car si le sang des boucs et des taureaux, et l'aspersion de l'eau mêlée à la cendre d'une génisse, sanctifient ceux qui ont été souillés et purifient leur chair, combien plus le sang de Jésus-Christ, qui par le Saint-Esprit s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes pour nous rendre capables de servir le Dieu vivant! C'est pourquoi il est le médiateur du testament nouveau, afin que par la mort qu'il a soufferte pour racheter les pré-

varications commises sous le premier testament, ceux qui sont appelés reçoivent l'héritage éternel dont la promesse leur a été faite.

En ce jour, appelé le dimanche de la Passion, parce que l'Église commence à s'y préparer plus spécialement à célébrer l'anniversaire de la mort du Sauveur (et c'est pourquoi elle s'enveloppe de tous les signes de deuil et voile les crucifix, les statues et les tableaux), elle nous donne à méditer ces paroles de saint Paul, qui nous disent en substance la cause principale et l'efficacité du sacrifice de la croix. Le sacrifice ne peut s'opérer que par l'immolation d'une victime, et ses effets sont toujours en raison de la pureté et de la dignité de la victime. Le sang versé dans le sacrifice purifie en proportion de la vie offerte en expiation du péché. C'est pourquoi les sacrifices de la loi ancienne étaient impuissants à effacer le péché de l'homme, à laver la conscience souillée par une volonté pervertie, et par conséquent ils n'ont été que des préparations et des symboles du sacrifice véritable, qui pouvait seul expier l'iniquité des hommes par une immolation humaine; c'est-à-dire par l'oblation de la volonté s'immolant elle-même librement ou restituant par l'effusion de son sang toute sa vie à Dieu. C'est ce qui s'est

accompli sur la croix par le transpercement de l'Homme-Dieu; et la divinité ne s'était unie à l'humanité en la personne adorable de Jésus-Christ qu'à cette fin. Jésus est donc entré avec son propre sang, et non plus avec celui des animaux, comme le grand-prêtre de l'ancienne alliance, dans le tabernacle qui n'est point fait de main d'homme, dans ce vrai Saint des saints, c'est-à-dire dans le ciel même, où il est monté au sortir du tombeau par sa propre vertu, emportant l'humanité régénérée et réconciliée par lui avec son Père, puisqu'elle va siéger en lui à la droite du Père dans l'éternité. C'est de là qu'il nous appelle maintenant, attirant tout en haut par la vertu de sa croix (Jean, XII, 32,) qui est la porte unique du Saint des saints, en sorte que nous ne pouvons entrer dans le royaume des cieux, qu'il nous a rouvert par le prix de son sang et en brisant le joug de la mort par sa mort, que si nous suivons ses traces sur le chemin de la croix, et renouvelons, autant qu'il dépend de nous, son sacrifice, par notre participation aux douleurs de sa passion; achevant, en ce qui nous concerne, ce qui manque encore aux souffrances du Rédempteur (Coloss., I, 24).

Évangile selon saint Jean, VIII, 46.

Jésus disait au peuple : Qui de vous me convaincra de péché? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Celui qui est de Dieu écoute la parole de Dieu. C'est pourquoi vous ne l'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu. Les Juifs lui répondirent donc : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, un possédé du démon? Je ne suis point possédé du démon, reprit Jésus, mais j'honore mon Père et vous me déshonorez. Pour moi, je ne cherche point ma gloire; un autre la cherchera et me rendra justice. En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra point la mort pour toujours. Les Juifs lui dirent donc : Nous connaissons bien maintenant que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort, les prophètes aussi, et vous dites : Celui qui gardera ma parole ne mourra jamais. Êtes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort, que les prophètes qui sont morts? Qui prétendez-vous être? Jésus leur répondit : Si je me glorifie

moi-même, ma gloire n'est rien; c'est mon Père qui me glorifie, lui que vous dites être votre Dieu. Et cependant vous ne l'avez point connu; mais moi, je le connais et si je disais que je ne le connais pas, je serais un menteur comme vous. Mais je le connais et je garde sa parole. Abraham votre père a désiré avec ardeur voir mon jour; il l'a vu et il s'en est réjoui. Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans et vous avez vu Abraham? Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis avant qu'Abraham fût. A ces mots ils prirent des pierres pour les lui jeter. Mais Jésus se cacha, et sortit du temple.

« Mes très-chers frères, dit le pape Grégoire dans sa dix-huitième homélie, considérez la mansuétude de Dieu qui, étant venu pour remettre les péchés, disait : « Qui de vous me convaincra « de péché? » Il ne dédaigne point de montrer par des raisonnements, qu'il n'est point un pécheur, lui qui pourrait justifier les pécheurs par sa puissance divine. Mais ce qu'il ajoute est terrible : « Celui qui est de Dieu entend la parole « de Dieu. » C'est pourquoi vous ne l'entendez pas, parce que vous n'êtes point de Dieu. Si donc

celui-là entend les paroles de Dieu qui est de Dieu, et si celui qui n'en est pas né peut les entendre, que chacun rentre en soi pour voir s'il perçoit les paroles de Dieu par l'oreille de son cœur, et alors il comprendra d'où il est. La vérité commande d'aspirer à la patrie céleste, de dominer les désirs de la chair, de fuir la gloire du monde, de ne point convoiter le bien d'autrui, et de donner le sien volontiers. Que chacun examine donc en soi si cette voix divine a prévalu dans son cœur, et il reconnaîtra s'il est de Dieu. Car, il y en a quelques-uns qui ne daignent pas même entendre les commandements de Dieu par l'oreille du corps. Plusieurs les entendent matériellement, mais ne les embrassent point avec le désir du cœur. D'autres reçoivent volontiers les paroles divines, au point même d'en être touchés jusqu'aux larmes, mais après le temps des larmes ils retournent à l'iniquité. Ceux-là, à coup sûr, ne reçoivent point la parole de Dieu, qui négligent de la mettre en pratique dans leurs actions. Repassez donc toute votre vie, mes chers frères, et voyez si cet examen ne confirmerait pas cette terrible sentence qui sort de la bouche de la Vérité : Vous n'entendez point la parole divine, parce que vous n'êtes point de Dieu. »

Quel exemple nous offre ici Jésus-Christ sur la manière de repousser des accusations fausses, in-

justes, passionnées? Les Juifs l'attaquent avec fureur, avec mauvaise foi, comme toujours, quand on cède à la passion qui a son parti pris contre la vérité. Aux injures dont ils l'accablent, l'appelant Samaritain et possédé du démon, il répond par la simple négation du mensonge, par la pure affirmation du vrai, suivant ce qu'il avait recommandé à ses disciples : « Ne jurez pas, mais dites simplement : Cela est, ou cela n'est pas » (Matth., V, 34). Il a déclaré nettement qu'il est le Fils de Dieu et le Messie promis à Abraham, qui a vu son jour avec joie. Alors les Juifs emploient le dernier argument de la colère ; après les injures, la violence : et ils veulent le lapider. Hélas ! tout chrétiens que nous sommes et peut-être même dévots, supportons-nous mieux la contradiction dans l'occasion? L'opposition à nos désirs, à nos opinions, ne nous met-elle point hors de nous? N'avons-nous pas recours alors à toutes les mauvaises raisons du monde, quelquefois aux paroles amères, blessantes, aux allusions personnelles, bien près de l'injure si elles n'en sont pas, et enfin n'emploierions-nous pas aussi la violence, si nous l'osions ou le pouvions? Contemplons en ce moment la placidité de Jésus-Christ en face de la fureur de ses ennemis, et rougissons.

PRATIQUE.

Quand nous serons en butte à la calomnie, ou que nous aurons une injure à supporter, taisons-nous comme Jésus devant Pilate, en laissant à Dieu le soin de nous justifier; ou, s'il y a lieu de repousser le mensonge ou le mal, affirmons avec Jésus la pure et simple vérité, disant: cela est ou cela n'est pas.

PRIÈRE.

Accordez-nous votre grâce, ô doux Jésus, afin que par le repentir de nos fautes et la pratique des bonnes œuvres nous participions à vos souffrances, et parvenions un jour à la possession de l'héritage éternel promis aux enfants de Dieu.

LE LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Jonas, III, 1.

Le Seigneur parla une seconde fois à Jonas, lui disant : Allez en la grande ville de Ninive, et prêchez-y ce que je vous dis. Jonas partit, et alla à Ninive, selon la parole du Seigneur. Ninive était une grande ville, dont il fallait trois jours pour faire le tour : et Jonas y étant entré marcha pendant trois jours, criant : Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. Les Ninivites crurent à la parole de Dieu. Ils ordonnèrent un jeûne public, et se couvrirent de sacs, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Cette parole ayant été rapportée au roi de Ninive, il se leva de son trône, se dépouilla de son vêtement royal, se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre. Il fit crier et publier dans la ville cet ordre comme venant de la bouche du roi et de ses princes : Que les hommes, les chevaux, les bœufs et les brebis ne mangent rien ; qu'on ne les mène point au pâturage, et

qu'ils ne boivent pas d'eau. Que les hommes et les bêtes soient couverts de sacs, et qu'ils crient au Seigneur de toutes leurs forces. Que chacun se convertisse, qu'il quitte sa mauvaise voie et l'iniquité dont ses mains sont souillées. Qui sait si Dieu ne se retournera pas vers nous pour nous pardonner, et s'il ne reviendra pas de la fureur de sa colère, afin que nous ne périssions pas? Dieu vit leurs œuvres; et parce qu'ils avaient quitté leur mauvaise voie, la compassion qu'il en eut l'empêcha de leur envoyer les maux qu'il avait annoncés.

Au commencement de cette semaine, qui précède la grande semaine toute remplie de la commémoraison de la mort du Sauveur, et c'est pourquoi l'Église nous y rappelle chaque jour les souffrances, les derniers moments et le sacrifice de l'adorable victime, elle nous invite aussi, pour nous préparer à célébrer dignement ce grand anniversaire par la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, à faire sérieusement pénitence de nos fautes, en nous détournant du mal, et nous convertissant vers Dieu. Et cela, non pas seulement par l'aveu et la détestation de nos péchés dans la confession, mais encore par des œuvres

qui réalisent nos bonnes intentions et nous confirment dans la voie du bien. A cet effet, elle nous offre l'exemple des Ninivites, dont l'impiété avait excité l'indignation divine, au point que Jonas leur est envoyé pour leur annoncer que dans quarante jours, si elle ne change de vie, Ninive sera détruite. O merveille de la grâce ! et qui sondera les mystères de la miséricorde divine ! Voilà une grande cité, adonnée au culte des faux dieux et à la volupté, renommée entre les nations par son luxe et sa corruption, qui, tout d'un coup, s'arrête dans la voie de la perdition à la voix prophétique de l'envoyé du ciel ! Cette sinistre parole, qui retentit pendant trois jours dans ses rues et sur ses places publiques : « Dans quarante jours, Ninive sera détruite ! » frappe les cœurs d'épouvante et suspend subitement les affaires et les plaisirs. Il n'y a plus en ce moment qu'une affaire pour ce peuple ému et terrifié : celle de son salut; et il abandonne tout pour s'y appliquer, depuis le roi et les grands jusqu'au plus petit. A coup sûr cette nation criminelle n'avait point mérité cet avertissement d'en haut : elle avait tout fait au contraire pour en attirer les foudres, puisque l'excès de sa perversité était monté jusqu'au cœur de Dieu; et cependant, c'est dans cette situation qu'il la regarde en pitié et lui envoie un libérateur.

Celui qu'il lui envoie est un étranger, mais il

appartient à ce peuple qui passe dans l'Orient pour être le peuple du vrai Dieu, et qui est avec lui dans un rapport plus intime que tous les autres. A ce titre, la parole de cet étranger inspire déjà de la confiance, comme venant du ciel. En outre, on raconte de cet homme des choses prodigieuses, à savoir que, jeté à la mer pour apaiser une tempête, victime expiatoire pour le salut de l'équipage, il a été reçu dans le ventre d'un immense poisson, où il a passé trois jours et trois nuits, et qu'il en est sorti vivant pour venir annoncer à Ninive le jugement divin. A l'aide de ce prestige et de tout ce que l'imagination des hommes y ajoute, la parole du prophète entre dans les cœurs. Les Ninivites y croient, font pénitence et sont sauvés.

De quel pécheur après cela peut-on désespérer? et combien la foi et la conversion des habitants de Ninive, qui semblaient si loin de Dieu, doit exciter et encourager le zèle des prédicateurs de la parole divine! Jonas, dans un sentiment tout humain, a résisté tant qu'il a pu à l'ordre du ciel. Il a voulu s'en aller bien loin de ce peuple auquel il était envoyé, parce que, jugeant dans sa raison qu'il était incorrigible et qu'il n'y pourrait rien faire, il croyait non-seulement y perdre son temps, mais peut-être encore sa vie, en excitant leur colère contre lui par l'annonce d'une si dure vérité. N'en est-il pas

quelquefois de même des ministres de l'Évangile, envoyés à des chrétiens qui ne le sont plus que de nom, vivant comme des païens, et s'occupant de toutes choses, de leurs affaires et de leurs plaisirs, plus que de Dieu et de leur salut ? Mon Dieu, disent-ils aussi dans leur cœur, il n'y a rien à faire avec ce peuple, et vous m'y avez envoyé comme sur une terre stérile qui ne peut rien produire pour le ciel, et où je vais me dessécher moi-même, comme les ronces et les épines dont je suis entouré. Et ils voudraient aussi s'en aller bien loin, pour s'épargner des peines inutiles, des contradictions, des injures et des persécutions, ou tout au moins une indifférence glaciale, un isolement mortel. Et cependant, ils peuvent, comme Jonas, devenir les ministres de la miséricorde céleste ! Qu'ils aient seulement le courage d'annoncer comme lui la parole du salut, même quand ils devraient traverser des tempêtes, être jetés à la mer et comme engloutis pendant quelque temps par le monstre de l'opinion publique qui croit les dévorer, et qui les rejettera aussi sains et saufs au rivage sous la conduite de la Providence, pour aller accomplir la mission qu'elle leur a donnée.

Jonas, il faut l'avouer, a résisté longtemps. Voulant échapper aux dangers de sa mission, il a disputé avec Dieu ; mais il a fini par obéir, et la vertu d'en haut ranimant et soutenant son cou-

rage, il a sauvé un peuple, et le peuple qui en paraissait le plus indigne. Ne désespérons jamais d'une nation ni d'un homme, quels que soient leurs crimes et leur corruption ; car il y a souvent beaucoup de bien au fond, là où le mal abonde à la surface ; et il ne faut qu'un rayon de la grâce pour retourner les âmes, en faire sortir ce qui y était enfoui, et dégager la lumière du ciel là où dominaient les ténèbres de la terre. Dieu seul sait ce qu'il y a dans les cœurs ; et il se plaît souvent, pour manifester davantage sa puissance, à entr'ouvrir par un coup de sa grâce un cœur endurci, pour délivrer le bien captif ; comme son soleil vivifie le germe de la semence en en brisant l'écorce, tandis que par contre, mais toujours dans le même dessein, il renverse parfois les piétés qui semblent le mieux établies, par une épreuve où il les abandonne à leurs propres forces dont elles se glorifiaient, par une tentation à laquelle elles se croyaient supérieures, et qui les jette à terre. C'est ce qui arrivait en ce temps à Israël, toujours porté à l'idolâtrie, malgré les bienfaits de Dieu dont il était comblé, et néanmoins se vantant d'être enfant d'Abraham, et méprisant les autres nations, qui n'avaient pas, disait-il, des dieux aussi proches d'elles, que Jéhovah l'était de son peuple. Mais, comme l'explique saint Paul, (Rom., II, 25), l'infidélité des Juifs a tourné au

profit des Gentils, qui ont reçu la grâce repoussée par le peuple de Moïse : comme la lumière répercutée par les corps durs pénètre ceux qui s'ouvrent à son rayon. Jonas pressentait ce malheur de sa race, quand il reçut l'ordre de porter la parole de Dieu à Ninive ; et de là ses tergiversations, ses refus, et l'amertume de sa douleur, parce que, en bon Israélite, il était désolé de voir le salut s'éloigner d'Israël à cause de ses fautes, et se donner aux nations que la miséricorde divine allait lui substituer.

Ninive croit à la parole de Dieu, fait pénitence, et à cette fin, elle emploie les moyens que l'Église impose encore aujourd'hui à ses fidèles pour manifester le repentir du péché, et l'expier par des pratiques pénibles à la nature et qui arrêtent les entraînements de la concupiscence. Dans tous les temps, et chez tous les peuples, ces pratiques ont été usitées comme des signes de contrition, et pour attirer par des preuves de résipiscence la miséricorde du ciel sur le pécheur. Le protestantisme a jugé à propos de les supprimer comme inutiles ; et sous le prétexte que la foi seule sauve, il a dispensé les coupables des œuvres salutaires mais dures de la pénitence ; car, a dit Luther, quand vous auriez commis dix mille adultères, un acte de foi dans le salut par Jésus-Christ vous justifierait. Doctrine commode, qui met toute

la religion dans une foi spéculative, laquelle n'a pas besoin de se réaliser par les œuvres, comme le voulait saint Jacques (II, 17), dont alors il fallut retrancher l'épître. Mais que vaut cette protestation contre le consentement général du genre humain, affirmé dans tous les siècles par les formes à peu près unanimes de l'expiation, et que les protestants eux-mêmes n'ont pu abolir entièrement, puisqu'ils admettent encore, au moins en principe, des jours de jeûne et de privations? Ce n'est plus pour la plupart, il est vrai, qu'une vaine formule, mais qui atteste encore la vérité de la chose.

Du reste, que les vêtements de deuil, le sac, les cendres, l'abstinence, le jeûne, ou toute autre espèce de mortification extérieure ne suffisent poin pour expier le péché et justifier le coupable, la synagogue comme l'Église l'ont toujours enseigné; et nous en retrouvons la croyance même chez les Gentils, puisque le décret du roi de Ninive, qui prescrit toutes ces choses, recommande encore, avec la prière fervente, la conversion du cœur et l'abandon de l'iniquité. L'Église catholique n'a jamais dit autre chose; elle a toujours déclaré vaines et illusoires toutes les mortifications corporelles, même les plus douloureuses, qui ne seraient point animées par l'esprit d'une vraie contrition, par la détestation sincère du mal, et confirmées par des œuvres de justice et de charité. L'aumône

et les bonnes œuvres ont toujours été à ses yeux les moyens les plus efficaces d'exprimer le repentir et de toucher le cœur de Dieu, en désarmant sa colère et attirant le rayon de sa miséricorde.

Ici encore, une explication sur ces expressions de colère, de fureur de Dieu qu'on rencontre souvent dans les livres saints. Les hommes du monde, qui connaissent peu les choses du ciel, se scandalisent de ces mots appliqués à Dieu, et cela sous un double rapport. D'abord, disent-ils, n'est-il pas indigne de la majesté et de la bonté du Tout-Puissant de lui imputer de la colère, de la fureur ou toute autre passion inhérente à la faiblesse humaine? N'est-ce pas faire du Dieu des chrétiens quelque chose de semblable aux misérables divinités des païens? Dieu est tellement grand et au-dessus de la misère des hommes, que nos fautes, quelles qu'elles soient, ne peuvent lui inspirer que de la pitié. Et en outre il est si bon, qu'il doit trouver toujours dans notre infirmité une excuse suffisante de nos péchés. Ils en concluent, non pas précisément qu'on peut pécher sans crainte par la confiance en cette immense indulgence, mais qu'il n'y a, au fond, que les grands crimes, et surtout ceux qui s'attaquent à la vie et à la propriété, ce qui les intéresse par-dessus tout, qui méritent un châtiment dans l'autre monde; et encore ce châtiment aura-t-il son terme. Ces personnes, si coulantes

avec la justice divine, ne le sont pas autant devant la justice humaine, quand elles ont leurs intérêts à défendre ou leurs injures à venger. Cependant la justice est la même partout; partout elle doit être respectée, et ses droits sont imprescriptibles au ciel comme sur la terre. Il n'y a point deux justices, l'une pour l'autre monde, et une autre pour celui-ci. Il doit donc y avoir partout une peine pour celui qui la viole, et une récompense pour celui qui l'observe. Partout aussi, sans doute, il y a le droit de grâce, qui tempère la sévérité du droit; mais à la condition du repentir et de la prière du coupable. Il faut avant tout que la justice soit satisfaite par le jugement, et jamais la miséricorde ne peut prévaloir contre ses droits. C'est pourquoi le plus grand exemple de la miséricorde divine, la rédemption du genre humain par le sacrifice de l'Homme-Dieu, a été aussi la satisfaction la plus complète donnée à la justice éternelle, par l'expiation de l'innocent à la place du coupable, par l'immolation de l'unique victime dont le sang pouvait laver les iniquités du monde.

D'ailleurs, on n'est choqué de ces expressions, que parce qu'on les prend à la lettre et dans un sens humain. Il est évident que Dieu ne peut pas se mettre en colère à la manière des hommes, et que ce que l'Écriture appelle sa fureur, n'est point l'effet d'une passion aveugle. On devrait penser

que la sainte Écriture, si pleine de vérité et de science, ne peut enseigner de tels non-sens. La colère, l'indignation, en la dépouillant des formes et des signes des passions terrestres, n'est pas autre chose qu'une réaction plus ou moins vive d'une volonté contre ce qui s'impose à elle et lui fait obstacle. Or, Dieu a une volonté, puisqu'il est personnel; et comme sa volonté est le principe du bien, si elle rencontre en face d'elle d'autres volontés qui veulent et font le mal, tandis qu'elles ont été créées pour le bien, au lieu d'une pénétration mutuelle, pleine de douceur quand les volontés s'accordent et s'unissent, il s'élève entre elles une collision avec une réaction plus ou moins violente, pénible des deux côtés, mais surtout pleine de péril et d'angoisse pour la créature qui a le malheur d'entrer en lutte contre son créateur. De là les tortures de l'âme qui se met en opposition avec l'ordre, expression de la Providence divine dans le gouvernement de l'univers, et toutes les infortunes qui résultent pour elle de son infraction de la justice; parce que, s'agitant en dehors de la loi, elle en rencontre partout la contradiction et l'obstacle. Ainsi, elle devient l'objet de la colère ou de la fureur de Dieu, c'est-à-dire que la puissance de la loi divine se tourne contre elle et l'accable partout où elle veut la violer et la détruire. Que si, au contraire, par un bon mouve-

ment aidé de la grâce, elle tente de sortir du désordre, cessant d'aller contre la loi, et se remettant dans sa voie pour concourir à la conduite providentielle, alors l'action supérieure qui lui était opposée, et contre laquelle elle s'aheurtait sans cesse, lui redevient favorable ; et au lieu d'être agitée et tribulée par la vindicte divine, c'est-à-dire par la réaction de l'ordre contre le désordre, sa conversion lui apporte la vertu, les encouragements et la consolation du ciel. Dieu ne se contredit donc point, quand il sauve par sa miséricorde celui qui se perdait par l'iniquité, mais qui rompt avec elle. La perte du coupable est toujours conditionnelle ; parce que, s'égarant par une volonté pervertie, il peut revenir au salut en la redressant ; et comme il avait mérité le châtiment par son péché, il se rend de nouveau digne, au moins capable, de la récompense par son retour au bien. Ainsi s'accomplit l'éternelle justice, qui rend à chacun suivant ses œuvres ; chacun, en définitive, devant récolter ce qu'il a semé.

Évangile selon saint Jean, VII, 32.

Les princes des prêtres et les pharisiens envoyèrent des gardes pour saisir Jésus. Jésus leur dit donc : Je suis encore avec vous pour

un peu de temps ; et je vais ensuite à celui qui m'a envoyé ; vous me chercherez et ne me trouverez point, et vous ne pouvez venir où je serai. Les Juifs dirent entre eux : Où ira-t-il, puisque nous ne pourrons le trouver ? Ira-t-il chez les nations dispersées par le monde, et enseignera-t-il les Gentils ? Que signifie cette parole qu'il vient de dire : Vous me chercherez et ne me trouverez point, et vous ne pouvez venir où je serai ? Le dernier jour de la fête, qui était le plus solennel, Jésus, se tenant debout, disait à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive sortiront de son sein, comme dit l'Écriture. Ce qu'il entendait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'avait point encore été glorifié.

Jésus annonce ici indirectement sa résurrection et son ascension. Dans quelque temps il sortira de ce monde où il laissera d'abord son corps au tombeau ; il descendra aux lieux inférieurs pour porter aux âmes des justes, qui attendent sa venue, la pa-

role du salut ; puis reprenant son corps vainqueur de la mort, et après avoir vécu quarante jours au milieu de ses disciples pour achever de les instruire, et les confirmer dans leur foi en les préparant à recevoir l'effusion du Saint-Esprit, il retournera glorieusement vers celui qui l'a envoyé, emportant avec lui l'humanité transfigurée, qu'il a associée en sa personne à la nature divine et élevée en lui jusqu'au trône même de Dieu.

Les Juifs ne peuvent donc aller où il va, ils ne peuvent mourir et ressusciter comme lui, comme lui descendre aux enfers et monter au ciel, donner sa vie et la reprendre. Il n'y a que le maître de la vie qui puisse faire ces choses par sa propre vertu. C'est donc aussi une affirmation indirecte de sa divinité.

Quand je serai parti, ajoute-t-il, vous me chercherez et ne me trouverez pas. Ils l'ont en effet cherché, poursuivi, persécuté dans ses disciples, s'efforçant par tous les moyens d'abolir sa doctrine en détruisant ceux qui la prêchaient. Ils ne l'ont pas trouvé, ce qui peut s'entendre de deux manières ; d'un côté parce qu'ils ont été impuissants à renverser l'Église qu'il a fondée pour porter son Évangile jusqu'aux extrémités du monde et la conserver à travers les siècles, et ainsi ils n'ont pu ni arrêter son esprit, ni enchaîner sa parole, ni anéantir sa puissance ; et de l'autre, parce que

les pharisiens et tous les ennemis de Jésus-Christ qui leur ont ressemblé dans la suite, aveuglés par leur orgueil et troublés par leurs mauvaises passions, n'ont point reçu sa lumière dans leurs ténèbres, et ainsi ne l'ont point rencontré dans leurs voies.

Combien d'hommes de nos jours, hélas ! cherchent Jésus-Christ sans le trouver, parce qu'ils le cherchent mal ! Sans être ses ennemis déclarés, ils sont cependant dans une opposition secrète contre sa parole, qui froisse leur raison et gêne leurs penchants. Ils l'admirent néanmoins à cause de la sublimité de sa morale et de la pureté de ses actions. Jamais homme, disent-ils, n'a parlé si magnifiquement, avec tant de vérité, ni agi avec plus de désintéressement et d'élévation. Mais d'un autre côté, ils en ont peur, parce que tout en louant sa doctrine, ils ne sont point résolus à l'embrasser, ni surtout à quitter tout ce qu'elle défend. Ils feront donc de Jésus tout ce qu'on voudra : le plus grand des hommes par son caractère, le plus éminent des philosophes par son génie, le plus aimable des mortels par sa vertu, tout, excepté un Dieu, parce que la parole de Dieu oblige, et qu'ils ne veulent pas s'astreindre à la suivre, tout admirable qu'elle soit. L'exaltation de leur esprit propre, la confiance en leur raison et l'attachement à leur propre volonté empêchent la foi de naître dans leur cœur

plein de l'amour de lui-même, et qui ne laisse point d'accès en lui à l'action divine; car, dit l'Écriture, Dieu qui se donne aux humbles, résiste aux superbes (Jac., IV, 6).

Les paroles suivantes, qui semblent à première vue n'avoir point de liaison avec celles qui précèdent, sont amenées par ce qui se passait en ce moment. C'était le troisième jour et le plus solennel de la fête des Tabernacles, pendant laquelle un prêtre puisait de l'eau à la fontaine de Siloé qui coulait au pied de la montagne du temple, et la répandait sur l'autel en signe de joie au sujet du salut à venir. Pendant ce temps on chantait les paroles d'Isaïe (XII, 5): Vous puiserez avec joie de l'eau à la fontaine du Sauveur, *haurietis aquam cum gaudio in fontibus Salvatoris.* C'est ce texte du prophète qui donne lieu à cette exclamation de Jésus-Christ: Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive; ce qui signifie : C'est moi qui suis le Sauveur; en moi est la source des eaux salutaires. Vous tous, qui voulez être sauvés, ouvrez la bouche de votre âme, et appliquez vos lèvres altérées à cette fontaine bienfaisante; c'est-à-dire recevez avec foi la parole du ciel que je vous apporte; aspirez-la de toutes vos forces; et votre cœur alors, mis en communication avec la source infinie, deviendra lui-même une source inférieure qui répandra des fleuves d'eau vive,

comme on voit au pied de la montagne, dont la cime se perd dans les nues, sourdre des ruisseaux qui en descendent par des infiltrations mystérieuses et vont porter dans la plaine la fraîcheur des eaux du ciel.

Cette parole rappelle celle dite à la femme de Samarie : Si tu connaissais le don de Dieu et quel est celui qui te demande à boire, tu lui en demanderais toi-même, et il te donnerait une eau qui désaltère à jamais. Oh! Seigneur, s'écrie-t-elle, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus la peine d'en chercher ici (Jean, IV, 15). Elle ne comprend pas le sens de la parole du Sauveur; et c'est seulement quand il lui dit les détails de sa vie passée et présente, que son esprit, éclairé par un rayon d'en haut, le déclare un prophète et peut-être le Messie. Cet homme, qui m'a raconté tout ce que j'ai fait, ne serait-il point le Messie? dit-elle aux habitants de Samarie. L'aurore de la foi commence à luire dans son âme.

L'évangéliste explique lui-même cette dernière parole de Jésus-Christ en ajoutant qu'il entendait par les eaux vives les dons du Saint-Esprit promis par les prophètes à ceux qui auraient foi au Messie, dont ils recevront la plénitude en eux, ce qui apaisera la soif de leur âme; et ils en répandront l'abondance dans les autres, comme autant de fleuves de vie, ce qui indique leur apostolat. Maisla raison

qu'il en donne est tirée de la profondeur du dogme chrétien. L'Esprit n'était pas encore donné parce que Jésus n'était pas encore glorifié, ce qui veut dire, que Jésus n'était pas encore remonté au ciel vers son Père avec l'humanité qu'il avait associée en lui à la divinité, ce qui arriva seulement au jour de l'Ascension. La nature humaine, déjà transfigurée dans sa personne, n'avait point été mise en rapport direct avec le Père, et comme le Saint-Esprit procédant du Père et du Fils est le lien de leur amour, l'humanité ne pouvait participer à ses dons que par son union préalable avec les deux termes dont il procède. C'est ainsi que le Verbe fait chair est véritablement médiateur au ciel comme sur la terre : sur la terre pour réconcilier en lui l'homme avec le Père; au ciel pour l'unir à l'Esprit-Saint par l'union avec son Père, union qui se complète quand Jésus remontant au ciel lui associe l'humanité dans sa personne. Ici comme au commencement de son Évangile, comme partout, saint Jean est le grand théologien du christianisme, ou celui des apôtres qui a pénétré le plus avant dans les mystères de l'essence divine et de la vie en Dieu.

Le miracle de la Pentecôte ne devait donc arriver qu'après celui de l'Ascension; car l'Esprit-Saint ne devait se répandre sur les hommes qu'après le retour du Fils vers son Père, c'est-à-

dire quand l'humanité réunie au Père par le Fils et dans le Fils, était par cela même mise en union avec l'Esprit qui procède des deux. C'est pourquoi Jésus, au moment de quitter ses apôtres, leur annonce qu'il leur enverra le Paraclet, le Consolateur, ou le Saint-Esprit, qui leur expliquera tout ce qu'il leur a enseigné, et leur parlera en son nom comme il leur a parlé au nom de son Père. Aussi leur dit-il au milieu de leur tristesse de son départ : En vérité, il vous est avantageux que je m'en aille, car si je m'en vais, je vous enverrai le Paraclet ou le Consolateur, le Saint-Esprit qui, confirmant votre foi par sa lumière et ses dons, vous rendra capable d'accomplir la mission que je vous donne pour le salut du monde.

PRATIQUE.

Cherchons Jésus-Christ dans toute la sincérité de notre cœur, c'est-à-dire avec la ferme résolution de faire ce qu'il enseigne dans son Évangile, par son Église, et ce qu'il nous dira en particulier au fond de notre âme, si nous avons le bonheur de le rencontrer. Nous le trouverons certainement si nous voulons sérieusement le trouver, et alors il nous donnera à boire l'eau dont il parlait à la Samaritaine, et notre âme désaltérée deviendra à son tour une source salutaire d'où sortiront des ruisseaux de vie.

PRIÈRE.

Seigneur, nous vous en supplions, accordez à votre peuple le salut de l'âme et du corps, afin que s'adonnant à l'accomplissement des bonnes œuvres, il mérite d'être toujours défendu par votre protection.

LE MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Daniel, XIV, 27.

Les Babyloniens irrités, s'étant assemblés contre le roi, dirent : Le roi est devenu juif et il a renversé Baal; il a tué le dragon et il a fait mourir les prêtres. Ils vinrent donc trouver le roi et lui dirent : Abandonnez-nous Daniel, ou nous vous ferons mourir avec toute votre maison. Le roi voyant qu'ils le pressaient avec tant de violence, et étant contraint par la nécessité, leur abandonna Daniel. Ils le jetèrent aussitôt dans la fosse aux lions, et il y demeura six jours. Il y avait dans la fosse sept lions et on leur donnait chaque jour deux corps avec deux brebis; mais on ne leur en donna point alors afin qu'ils dévorassent Daniel. En ce temps, le prophète Habacuc était en Judée, et ayant trempé du pain dans du jus de viande, il le mit dans un vase pour le porter dans les champs à ses moissonneurs. L'ange du Seigneur dit à Habacuc : Portez à Babylone le

dîner que vous avez préparé, pour le donner à Daniel qui est dans la fosse aux lions. Habacuc répondit : Seigneur, je n'ai jamais été à Babylone, et je ne sais où est la fosse. Alors l'ange du Seigneur le prit par le haut de la tête, et, le tenant par les cheveux, il le porta avec l'impétuosité d'un esprit jusqu'à Babylone, où il le mit au-dessus de la fosse. Et Habacuc se mit à crier : Daniel, serviteur de Dieu, recevez la nourriture que Dieu vous envoie. Daniel répondit : O mon Dieu, vous vous êtes souvenu de moi, et vous n'avez point abandonné ceux qui vous aiment ! Et se levant il mangea. Mais l'ange du Seigneur reporta aussitôt Habacuc au lieu où il l'avait pris. Le septième jour le roi vint pour pleurer Daniel. S'étant approché de la fosse, il regarda dedans ; et il vit Daniel assis au milieu des lions. Il jeta aussitôt un grand cri, et dit : Vous êtes grand, ô Seigneur, Dieu de Daniel ! et il le fit tirer de la fosse. En même temps il y fit jeter ceux qui avaient voulu perdre Daniel, et les lions les dévorèrent devant lui en un moment. Alors le roi dit : Que tous les habitants de la

terre révèrent avec frayeur le Dieu de Daniel, parce que c'est lui qui est le Sauveur, qui fait des prodiges et des merveilles sur la terre, et qui a délivré Daniel de la fosse aux lions.

O mon Dieu, vous vous êtes souvenu de moi et vous n'abandonnez point ceux qui vous aiment! Saint Paul dit (Rom., VIII, 28) : Tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu ; et il est écrit dans l'Évangile : Pas un cheveu de votre tête ne tombera sans la permission de votre Père céleste (Matt., X, 30); et ailleurs : Dieu donne la nourriture aux oiseaux qui ne sèment point, qui ne récoltent point; et à la fleur des champs, qui ne file ni ne tisse (Matt., VI, 15), un vêtement plus magnifique que la pourpre des rois. Or, vous êtes à ses yeux plus que des oiseaux et des lis (Matt., X, 31). Ce qui ne veut pas dire que l'homme doit tout abandonner à la Providence sans prudence et sans travail. Il doit avoir sa part d'action dans tout ce qui se fait ici-bas, puisque par sa raison il y est le représentant de Dieu, et que l'exercice de sa liberté, qui lui a été donnée à cette fin, lui impose une responsabilité. Ce qui ne veut pas dire non plus que tout doive prospérer aux fidèles serviteurs de Dieu, et qu'ils n'auront jamais rien à souffrir pour son service et l'accomplissement de sa loi. Au contraire ils

rencontreront beaucoup d'obstacles, de combats, de tribulations, et c'est justement par là que leur fidélité sera éprouvée et qu'ils attireront la grâce qui viendra les secourir ou les délivrer en son temps. Mais ce qui est certain, c'est que tout ce qui leur arrivera, même leurs plus cruelles infortunes et leurs plus vives douleurs, tournera en définitive à leur plus grand bien, s'ils persistent dans leur voie, et à la plus grande gloire de Dieu, c'est-à-dire à l'accomplissement des desseins providentiels en eux et par eux.

Nous en voyons un exemple en Daniel, la plus belle figure peut-être que nous offre l'Écriture sainte, après celles de J.-C. et de sa mère. Dès son adolescence l'Esprit divin s'est emparé de lui et le guide dans ses pensées, comme on le voit dans la délivrance de la chaste Suzanne, que le peuple trompé par les apparences et les ruses diaboliques de deux infâmes vieillards a condamnée à mort. Seul, il parle en sa faveur contre tout le peuple, et il prouve son innocence. A Babylone, tout captif qu'il est, il refuse hardiment d'observer les décrets du roi qui prescrivent l'idolâtrie, et il reste, malgré tout, fidèle au culte du Dieu d'Israël. Il est jeté à cause de cette résistance dans la fosse aux lions qui le respectent, parce que l'Esprit de Dieu qui est en lui les arrête. Cette conservation miraculeuse le met plus que jamais en faveur auprès

du roi, qui lui donne une grande autorité ; et la puissance ne l'exalte pas plus que la persécution ne l'avait abattu. Il persiste à combattre l'idolâtrie et à démasquer l'hypocrisie de ses prêtres. Il renverse les idoles, tue le dragon, tourne en ridicule les superstitions du peuple qui, s'ameutant contre lui et contre le roi qui le soutient, le force par leur rébellion et leurs menaces de livrer Daniel à leur fureur. On le jette de nouveau dans la fosse aux lions, et pour qu'il n'échappe point cette fois à leur cruauté, on ne leur donne point de nourriture pendant plusieurs jours. Dieu sauve encore de la mort son fidèle Daniel, et sa bonté pour lui va même jusqu'à lui envoyer à manger par un nouveau miracle.

Ici encore le dessein providentiel s'accomplit. Le roi, frappé de cette protection merveilleuse du ciel, et plein de joie de retrouver vivant celui qu'il aime, reconnaît publiquement que le Dieu de Daniel est le Dieu véritable, et décrète que toute la terre doit l'adorer. Ainsi Daniel est sauvé, et le vrai Dieu est glorifié. Mais que d'événements terribles pour arriver à cette fin, et combien Daniel a dû souffrir au milieu de ces péripéties et de ces persécutions! Tout lui a tourné à bien, sans doute, parce qu'il aimait Dieu de tout son cœur, et ne cherchait que sa gloire. Mais il lui a fallu subir constamment la haine des grands du royaume, jaloux de cet étran-

ger qui avait la faveur du prince, les calomnies et les persécutions des prêtres de Bel et de Dagon, indignés de l'audace de ce misérable Juif, d'un esclave qui ose s'attaquer à leur autorité, démasquer leurs ruses et leur enlever leurs profits avec leur crédit et leur puissance. Il s'est trouvé seul devant le peuple en révolte et demandant sa mort, il s'est vu abandonné du roi, dont la vie était aussi menacée. Deux fois il a été jeté en proie aux lions, et ainsi il a dû ressentir à deux reprises toutes les angoisses d'une mort qui semblait certaine, ou du moins dont aucun secours humain ne pouvait le préserver. Dieu l'a sauvé à cause de sa fidélité et du courage de son amour; mais il l'a sauvé à travers les mille tribulations de la plus cruelle épreuve.

Telle est la leçon que nous donne cette histoire si terrible et si consolante tout ensemble. Elle nous assure du secours d'en haut en toute occurence et quel que soit le danger, si comme Daniel nous restons fidèles à la cause de Dieu, l'honorant et le servant comme il veut l'être. Mais ne nous imaginons pas qu'il nous épargnera les souffrances, les angoisses, tous les accidents plus ou moins pénibles de la lutte avec les passions humaines coalisées contre la vérité; lutte inévitable qui doit éprouver notre fidélité, manifester notre courage et justifier notre amour. Car le véritable amour ne consiste pas dans les paroles et les protesta-

tions, mais dans les actes de dévouement; et sa perfection est dans le sacrifice pour ce qu'on aime, comme le Seigneur l'a enseigné à ses apôtres en leur donnant le commandement nouveau qu'il a accompli le premier (Jean, XIII, 34).

Donc, si notre foi est vive, notre espérance ferme et notre amour sincère, quelles que soient nos infortunes, nos souffrances, nous ne serons point abattus par les tribulations ni les périls de l'épreuve. Nous ne crierons point merci à la première douleur, nous ne nous croirons point abandonnés parce que nous avons quelque chose à souffrir, nous n'accuserons point la providence de laisser triompher l'iniquité et de déserter notre cause qui est la sienne, mais nous confiant au secours d'en haut, promis à ceux qui aiment Dieu, et qui viendra en son lieu et à son heure, nous attendrons avec patience, avec résignation, le moment providentiel. De cette manière nous ne risquerons point de blasphémer les vues de Dieu par des plaintes inconsidérées, ni surtout de les troubler, de les déranger en ce qui nous concerne par l'activité imprudente de notre volonté propre.

Évangile selon saint Jean, VII, 1.

Jésus parcourait la Galilée, ne voulant pas

aller en Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir; mais la fête des Juifs, appelée des Tabernacles, étant proche, ses frères lui dirent : Quittez ce lieu et allez en Judée, afin que vos disciples voient aussi les œuvres que vous faites; car personne n'agit en secret quand il veut être connu dans le public. Puisque vous faites de telles choses, faites-vous connaître au monde; car ses frères ne croyaient pas en lui. Jésus leur dit donc : Mon temps n'est pas encore venu, mais pour le vôtre il est toujours prêt. Le monde ne saurait vous haïr; mais pour moi, il me hait, parce que je rends témoignage contre lui, que ses œuvres sont mauvaises. Allez, vous autres, à cette fête; pour moi, je n'y vais pas *encore*, parce que mon temps n'est pas accompli. Ayant dit ces choses, il resta en Galilée. Mais lorsque ses frères furent partis, il alla aussi lui-même à la fête; non pas publiquement, mais comme s'il eût voulu se cacher. Les Juifs donc le cherchaient pendant la fête, et ils disaient : Où est-il? Et on parlait beaucoup de lui dans la foule; car les uns disaient : C'est un homme de bien, et les autres disaient :

Non, mais il séduit la multitude. Personne, néanmoins, n'osait en parler ouvertement par la crainte des Juifs.

Notre-Seigneur a dit à ses disciples, *Inimici hominis domestici ejus*, les ennemis de l'homme sont les membres de sa famille (Matt., X, 36). Il ajoute : Celui qui aime son père, sa mère, son frère, sa sœur, sa femme et ses enfants plus que moi, n'est pas digne de moi. Il a même été jusqu'à dire : Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses fils, ses frères, ses sœurs, et même sa vie, il ne peut pas être mon disciple (Luc, XIV, 25). Alors un Père de l'Église se demande comment Dieu, qui nous a ordonné dans sa loi d'aimer nos parents, peut nous recommander ensuite de les haïr, et il répond : Ce n'est que dans le cas où l'affection naturelle, que nous devons avoir pour eux, l'emporterait sur l'ameur de Dieu, et nous pousserait à faire des choses contraires à ses commandements et à son service. Or c'est ce qui arrive le plus ordinairement dans la famille naturelle, à moins qu'elle ne soit profondément chrétienne; et encore, même en cette circonstance, la tendresse selon la chair a bien de la peine à se résigner, surtout dans les mères, à ce que demande la grâce, par exemple aux exigences d'une

vocation religieuse. Cette lutte ne surgit que là où la vie surnaturelle entre en contact avec la vie de la nature, qui vient de la chair et du sang, et qui unit par leurs liens. Elle a dû être vive dans Abraham, quand Dieu lui commanda d'aller lui sacrifier son fils sur la montagne, d'autant plus que sa raison pouvait s'autoriser des promesses divines. Abraham cependant n'a point raisonné ni disputé avec Dieu, et sa foi, si vive qu'elle lui a mérité le titre de Père des croyants, lui a été imputée à justice.

Les parents de Jésus-Christ nous offrent ici un exemple en sens contraire. Il est évident qu'ils ne croient point en lui ni à sa mission. Ils ont l'air de s'en moquer par le conseil qu'ils lui donnent, et ce conseil a même quelque chose de cruel; car ils savaient que Jésus a quitté la Judée, parce que les Juifs voulaient le faire mourir. Il y a donc dans leurs paroles quelque chose d'amer qui trahit une basse jalousie de le voir si remarqué, si recherché, et un désir secret de le pousser à une fausse démarche qui le compromette et l'humilie.

Du reste, ces parents du Sauveur lui parlent absolument comme les rationalistes d'aujourd'hui, qui par conséquent ne disent rien de nouveau, en adressant à l'Église ces paroles : Vous vous vantez de faire des miracles, et de posséder une puissance surnaturelle ! Soit, nous le voulons bien, mais

nous demandons à en être les témoins, et pour que votre puissance paraisse plus au jour et ne puisse être contestée, opérez au milieu de Paris, sur la place publique, sous les yeux de l'académie des sciences, afin que ses membres deviennent aussi vos disciples; et si ceux-là se déclarent convaincus, nous serons tous pour vous. Et l'Église leur répond ce que Jésus disait à ses parents qui le provoquaient de la même façon : Mon temps n'est pas venu : pour vous, votre temps est toujours prêt. Mon temps n'est point venu; car je ne fais rien de moi-même, et je n'agis et ne parle que par l'assistance et la vertu de celui qui m'a fondée et qui me soutient. A lui seul il appartient de faire des miracles, c'est-à-dire de suspendre ou de modifier en certains cas l'application des lois générales qu'il a établies. Il n'exerce ce pouvoir qu'à sa volonté et comme il lui plaît; car personne ne peut l'y contraindre, d'abord à cause de sa toute-puissance, et ensuite parce que c'est une pure grâce de sa part. Or il nous a dit qu'il se donne aux humbles et résiste aux superbes. Il nous a enseigné par la parole et par son exemple que la foi de celui qui demande un miracle en est la première condition, et qu'ainsi pour être l'objet d'une telle grâce, il faut l'implorer de toute son âme et croire en la puissance surnaturelle de celui qu'on invoque. Cette condition, vous ne la rem-

plissez pas, ni vous, ni vos savants, ni tous vos curieux du monde. Vous êtes même dans une disposition opposée; car vous n'avez aucune confiance en la puissance dont vous provoquez l'action, et vous êtes tout prêts à nier les faits qui se présenteront, ou à les interpréter à votre manière, et surtout à vous en moquer. Vous ne cherchez en effet qu'un aliment à votre vaine curiosité et un prétexte à vos railleries. Vous n'aurez donc pas ce que vous demandez, parce que vous le demandez mal, dans une mauvaise intention, et afin de tourner contre Dieu ce qu'il vous accorderait. C'est pourquoi il vous dit aussi : Vous demandez un miracle et vous n'en verrez pas; car mon temps n'est pas encore venu pour vous, puisque vous ne présentez aucune des conditions qui rendent les miracles possibles.

Et l'Église ajoute : Vous êtes des enfants ou des blasphémateurs : des enfants si vous vous imaginez que Dieu va opérer des miracles pour vous divertir, comme les enfants demandent des récréations à leurs parents; des blasphémateurs, des contempteurs de la divinité, si vous pensez que sa Majesté se pliera aux caprices et aux petitesses de votre raison, surtout quand vous demandez une grâce avec toutes les apparences de la dérision, et sans rien faire de ce qu'il faut pour l'obtenir. Pour vous, votre temps est toujours prêt; car n'agissant

que dans les conditions et avec les forces de la nature et par la seule impulsion de votre esprit et de votre volonté propre, vous avez toujours sous la main ce qui vous est nécessaire; et en outre, comme vous opérez pour le monde et dans son esprit, il a intérêt à vous aider ou à ne pas vous combattre, à moins que vous ne vous divisiez entre vous, ce qui arrive souvent. Pour moi, dit Jésus à ses parents, et après lui son Église aux hommes du siècle, je ne tends pas au même but que vous, j'ai une autre mesure pour apprécier les choses, et je ne marche point dans la même voie. Ma mission est de vous montrer que vous êtes dans l'erreur, dans l'injustice, dans le mal ; à chaque instant je suis obligé de dire que vos œuvres sont mauvaises et de les combattre. C'est pourquoi nous ne m'aimez pas, et ne pouvez pas m'aimer tant que vous restez ce que vous êtes, c'est-à-dire infidèles, ingrats envers Dieu, et sans goût des choses du ciel à cause de votre amour pour celles de la terre.

A la fin de cet évangile il y a une apparence de contradiction entre la parole de Jésus et ses actes. La version grecque porte : Pour moi je n'y vais pas encore; et alors tout s'explique. Jésus en effet ne voulait point se mettre en route avec ses parents incrédules et si mal disposés. Il les laisse donc partir devant lui, pour arriver en son temps,

c'est-à-dire quand au lieu de tous ces opposants, il rencontrera en face de lui des âmes pleines de foi et d'humilité qui invoqueront sa puissance avec un désir sincère, en même temps qu'elles en exciteront l'action par l'attraction vive de leur foi. Alors son temps sera venu, ce qui veut dire qu'en raison de toutes les circonstances favorables il pourra opérer surnaturellement avec efficacité.

PRATIQUE.

Quand nous demandons quelque chose à Dieu, surtout s'il y a lieu à une action surnaturelle, invoquons-le avec humilité, comme devant recevoir une grâce et non une justice: La plupart du temps nous ne sommes point exaucés, parce que nous ne savons pas prier, et que quelquefois nous ne savons ce que nous demandons. Puis sachons attendre le temps du Seigneur; car lui seul connait le jour et l'heure où il doit agir, pour que son opération soit fructueuse. Ne nous agitons pas par l'impatience ou par les réclamations: ce qui empêche l'influence divine d'arriver jusqu'à nous ou nous met en mauvaise disposition pour la recevoir.

PRIÈRE.

Seigneur, nous vous en supplions, que nos jeûnes et nos mortifications vous soient agréables, afin que par leurs expiations ils nous rendent dignes de votre grâce et capables de profiter des remèdes éternels.

LE MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Lévit., XIX, 11.

Vous ne déroberez point. Vous ne mentirez point, et nul ne trompera son prochain. Vous ne jurerez point faussement en mon nom et vous ne souillerez point le nom de votre Dieu. Je suis le Seigneur. Vous ne calomnierez point votre prochain et vous ne l'opprimerez point par violence. Le prix du mercenaire qui vous donne son travail ne demeurera point chez vous jusqu'au matin. Vous ne parlerez pas mal du sourd, et vous ne mettrez rien devant l'aveugle qui puisse le faire tomber; mais vous craindrez le Seigneur votre Dieu, parce que je suis le Seigneur. Vous ne ferez rien contre l'équité et vous ne jugerez point injustement. N'ayez point d'égard en face de la justice à la personne du pauvre, et ne favorisez point la personne de l'homme puissant. Jugez votre prochain selon la justice. Vous ne serez parmi votre peuple ni un calomniateur

public ni un médisant secret. Vous ne ferez point d'entreprises contre le sang de votre prochain. Je suis le Seigneur. Vous ne haïrez point votre frère en votre cœur, mais vous le reprendrez publiquement, de peur que vous ne péchiez vous-même à son sujet. Ne cherchez point à vous venger, et ne conservez point le souvenir de l'injure de vos concitoyens. Vous aimerez votre ami comme vous-même. Je suis le Seigneur. Gardez mes lois.

Outre les commandements de la loi ancienne, rappelés dans ce chapitre du Lévitique, il y a encore certaines recommandations spéciales pour la pratique de la vie et dans nos rapports avec nos semblables, qu'il est bon de signaler à l'attention des chrétiens, et c'est pourquoi l'Église nous donne en ce jour ce passage à méditer.

Que le prix du travail de l'ouvrier ne demeure point chez vous jusqu'au matin, c'est-à-dire payez-le chaque jour, afin qu'il ait de quoi vivre le lendemain lui et sa famille. Celui qui a besoin de son salaire pour vivre ne peut pas attendre, et c'est une injustice que de le lui retenir par négligence ou par avarice, puisqu'il vous a donné ses forces et ses sueurs, son temps et son savoir faire,

et qu'ainsi vous lui êtes redevable de tout ce qu'il a fait pour votre service. L'apôtre saint Jacques dit (Jac., V, 4) : Malheur à vous, riches, qui ne payez point à vos ouvriers ce qui leur revient ; car leur salaire injustement détenu crie au ciel contre vous.

Il est évident qu'il faut faire ici une distinction. Tous les ouvriers n'ont pas besoin d'être payés journellement, et il y a là matière à convention et règle d'usage. La recommandation porte sur l'exactitude à payer ce qu'on doit, surtout aux pauvres et à ceux qui attendent après le fruit de leur travail. Sous ce rapport, il y a beaucoup d'injustices dans la vie du monde, et principalement dans les conditions élevées, où plusieurs abusent du crédit que leur donnent leur position et le désir d'obtenir ou de conserver leur pratique, soit pour ne pas payer leurs fournisseurs, soit pour les payer mal, c'est-à-dire en les faisant longtemps attendre ; ce qui est ruineux pour les plus honnêtes qui ont besoin de leur argent, et démoralisant pour les moins scrupuleux, qui alors surfont énormément leur marchandise ou leur travail sous le prétexte qu'ils doivent regagner l'intérêt de leurs avances. Avis à beaucoup de jeunes gens et de belles dames de la société élégante, qui, ne sachant point mettre un frein à leurs caprices et à leur envie de briller, commandent à tort et à travers tout ce

qui leur plaît, sans s'inquiéter du payement, oubliant que le luxe, qui devrait enrichir l'ouvrier, le met au contraire dans la misère, quand à son travail non rétribué s'ajoute encore le prix souvent considérable de ce qu'il a fourni. Lui-même alors reste forcément en arrière avec ses fournisseurs, avec ses propres ouvriers; et ainsi souvent la légèreté ou l'imprudence des riches, ou de ceux qui passent pour l'être, amène involontairement des ruines, des catastrophes et même des crimes, sans compter les malédictions de leurs victimes qui attirent sur leur tête la vindicte du ciel.

Ce que Dieu veut surtout, avant tout, c'est l'observation de la stricte équité, qui rend à chacun ce qui lui est dû, sans partialité d'aucun genre; ni par une charité mal entendue qui favorise le pauvre aux dépens du riche, sous le prétexte que celui-ci en aura toujours assez; ni par une lâche condescendance envers les puissants, parce qu'on les craint ou qu'on veut se ménager leur protection. L'un et l'autre arrive très-souvent dans le monde, et même, sans qu'on s'en aperçoive, la justice en est altérée en mainte circonstance. Quoi qu'on dise, l'aide des puissants incline presque toujours la balance du côté de leurs protégés; et il faut dans les rapports de la vie sociale une vertu bien ferme, et qui paraît à la plupart dure et même sauvage, pour résister à ce qu'on appelle

les influences. Il y en a outre les sympathies et les affections personnelles. On est porté involontairement à vouloir et à faire du bien à ceux qu'on aime, quels que soient leurs mérites; et de là une certaine partialité pour les membres de notre famille, nos amis, et tous ceux qui nous plaisent. Le juste, selon la loi de Dieu et surtout selon l'Évangile, doit résister à cet entraînement naturel, qui le porte à exagérer ou à diminuer les droits des uns ou des autres au détriment de la vérité et de l'équité. C'est pourquoi les anciens la représentaient une balance à la main et un bandeau sur les yeux, pour ne pas voir tout ce qui était en dehors de la balance, et n'admettre dans aucun des plateaux des poids étrangers.

La perfection de la justice est exactement formulée dans le second commandement, tel qu'il a été proposé par Jésus-Christ : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*. Et en effet, puisque nous sommes égaux devant Dieu, il n'y a point de raison tirée de la justice elle-même pour que nous nous préférions aux autres dans sa distribution. C'est l'amour instinctif de nous-mêmes qui y met de la différence ; et cette préférence en notre faveur est une injustice, si elle n'est pas motivée par un droit, par un mérite quelconque. Donc, l'homme vraiment juste doit, pour observer la loi, se mettre sur la même ligne que les autres dans l'accomplis-

sement de ses devoirs comme dans la satisfaction de ses droits. Il ne doit pas se favoriser personnellement dans la répartition commune; et si par l'impulsion de l'amour-propre et la recherche de son plaisir ou de son intérêt, il incline la balance de son côté, uniquement parce que c'est lui, il prévarique dans la mesure de la préférence qu'il s'accorde arbitrairement; car il rompt l'égalité, il viole l'équité, en laissant séduire son jugement par une considération personnelle. Les Juifs modernes ont donc raison de dire que la loi mosaïque a prescrit avant l'Évangile d'aimer son prochain comme soi-même. Cela devait être, puisqu'elle est la loi de justice, et que c'est là ce qui en constitue la perfection. Jésus-Christ l'avait dit avant eux, quand il a résumé toute la loi ancienne dans ces deux commandements : Aimer Dieu par dessus tout, et le prochain comme soi-même (Luc, X, 27). Mais ce n'est pas là le commandement nouveau qu'il a donné à ses apôtres, *Mandatum novum do vobis* (Jean, XIII, 34). Celui-là, en effet, que lui seul a apporté du ciel et qu'il a accompli le premier sur la terre, dit : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés, c'est-à-dire jusqu'à donner votre vie pour vos amis, comme je donne la mienne pour vous » (Jean, XIII, 34). Le premier il nous a recommandé de faire pour nos frères, non plus seulement ce que nous vou-

drions qu'ils fissent pour nous, c'est-à-dire les aimant comme nous-mêmes, ce qui est la dictée la plus haute de la justice, la condition suprême de l'équité; mais encore de nous dévouer, de nous sacrifier jusqu'à mourir pour eux; ce que personne n'a le droit de réclamer de son semblable. Voilà le commandement nouveau dans sa sublimité, qui dépasse tout ce qui avait été enseigné jusque-là. C'est, non plus le précepte ou la règle obligatoire de la justice, mais le conseil de la plus haute perfection, ou l'effusion la plus pure en ce monde de l'amour céleste, qui est venu apprendre aux hommes à aimer comme Dieu aime. C'est la charité ou l'amour sans limites, dont le sacrifice ou l'abnégation de soi est le caractère, qui distingue la nouvelle loi de l'ancienne, et l'Église de la synagogue.

Cependant le texte sacré dit qu'on peut aussi devenir injuste par trop d'égards pour la personne du pauvre, c'est-à-dire par la compassion que son sort inspire, laquelle peut entraîner à lui donner raison, quand il a tort, ou à le favoriser contre les droits du prochain plus heureux. C'est aussi une faute, puisqu'il y a lésion de la justice, qui ne fait point acception des personnes; et si la pitié fait agir contre le droit, c'est le sentiment qui prévaut contre la vérité. Quoique cet excès soit plus excusable que celui de l'intérêt propre, il a aussi ses

inconvénients, et c'en est déjà un grave, que d'être contraire à l'équité. Les femmes, dont le cœur plus sensible les dispose davantage à la compassion, et qui agissent le plus souvent sous l'impression du moment, ou par la pente de leurs affections plus que par une vue claire des choses, donnent facilement dans cet excès ; ce qui les porte, sans doute, à faire du bien à ceux qui souffrent, mais quelquefois avec partialité ou par l'entraînement de la passion. Elles prennent vite en main la cause qui les touche, sans trop se rendre compte de ce qui est juste et raisonnable ; et de cette manière, avec une bonne volonté peu éclairée et qu'un sentiment vif aveugle et emporte, on fait parfois du mal en croyant bien faire, et l'on se prépare des mécomptes et des embarras.

Cela se voit parmi les personnes de piété, dont quelquefois le zèle un peu personnel, se charge volontiers de toutes sortes de bonnes œuvres sans un discernement suffisant de leur but et des moyens de les faire réussir. On les pousse à outrance, dans l'intérêt des pauvres assurément, mais en persécutant jusqu'à un certain point ceux qu'on sollicite, les accusant de dureté ou d'avarice quand on n'en obtient pas tout ce qu'on désire. Il y a même des personnes dont la charité s'évertue à faire l'aumône avec l'argent des autres, en sorte que, sans qu'il leur en coûte beaucoup, elles se procu-

rent à la fois la jouissance de faire du bien et la réputation qui s'y attache. Tout cela est au fond contre la justice, et mieux vaudrait devant Dieu un seul acte de désintéressement, que ce fracas de bonnes œuvres faites aux dépens d'autrui, et qui sont la plupart du temps aussi stériles dans leurs effets que peu méritantes dans leur cause.

C'est encore le défaut de quelques prédicateurs, qui pour exciter la charité de leurs auditeurs, se laissent aller par une pitié exagérée, ou par une fausse interprétation des paroles évangéliques, à prendre toujours le parti des pauvres contre les riches, des faibles contre les puissants, des petits contre les grands, sans songer que, par la permission divine et la force naturelle des choses, ces extrêmes existeront toujours dans le monde, et que, les désordres du vice et de l'injustice se trouvant à tous les degrés et dans toutes les conditions, il est raisonnable de faire la part exacte de chacun dans le bien et le mal, avant de condamner les uns et d'excuser ou même d'exalter les autres. Car il y a de mauvais pauvres comme de mauvais riches, et la misère des premiers, quand elle provient de leur mauvaise volonté et de leurs excès, si déplorable qu'elle soit, n'est pas plus un titre à une rémunération, que la fortune des seconds, acquise par le travail, conservée par l'économie, augmentée par l'intelligence,

ne mérite en soi une réprobation. On peut-être pauvre ou riche selon la justice, comme l'enseigne l'Évangile toujours si sage, si modéré dans ses préceptes et ses appréciations : pauvre selon l'esprit, *pauperes spiritu*, c'est-à-dire avec la patience, la résignation qui tournent les privations de la vie matérielle au profit de la vie spirituelle, ce qui amasse aux pauvres de la terre un trésor dans le ciel : riche aussi selon l'esprit, quand, suivant la parole de saint Paul (1 *Cor.*, VII, 30), on possède comme ne possédant pas, c'est-à-dire en se dépouillant en faveur des indigents d'une partie de sa richesse ; ce qui contribue à combler les inégalités dans la société par l'emploi charitable et bien entendu du superflu.

La vertu dans le second cas est assurément plus difficile que dans le premier, à cause du grand attachement du cœur humain aux biens de ce monde qui le fascinent. Mais si elle est plus difficile, on peut dire aussi qu'elle a plus de mérite, plus d'élévation; d'abord parce qu'il en coûte plus de renoncer à ce qu'on possède que de se passer de ce qu'on n'a pas; et ensuite, et c'est là le grand côté de la charité chrétienne exercée dans l'esprit de Jésus-Christ par les riches, parce qu'elle rapproche davantage du divin modèle, qui, tout Dieu qu'il était, et par conséquent maître du ciel et de la terre, s'est anéanti lui-même (*Philip.*, II, 27),

en revêtant notre misérable nature, se faisant pauvre et plus pauvre que personne au milieu de sa richesse ; se faisant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix malgré sa puissance ; en un mot abandonnant tout et se donnant lui-même avec sa vie pour nous racheter. Jésus-Christ, le Dieu fait homme, est donc le modèle des riches comme des pauvres. Il est venu pour le salut des uns et des autres, et il les exhorte tous à le suivre et à l'imiter, les pauvres dans son inaltérable patience, les riches dans sa miséricorde infinie.

Évangile selon saint Jean, X, 22.

On faisait à Jérusalem la fête de la Dédicace, et c'était l'hiver. Jésus se promenant dans le temple, dans la galerie de Salomon, les Juifs s'assemblèrent autour de lui et lui dirent : Jusques à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le nous ouvertement. Jésus leur répondit : Je vous le dis, et vous ne me croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi ; mais vous ne me croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis.

Mes brebis entendent ma voix; je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et nul ne les ravira de mes mains. Ce que mon Père m'a donné est plus grand que toutes choses, et personne ne peut le ravir de la main de mon Père. Mon Père et moi, nous sommes un. Alors les Juifs, prirent des pierres pour le lapider. Et Jésus leur dit : J'ai fait devant vous beaucoup de bonnes œuvres par la puissance de mon Père : pour laquelle est-ce que vous me lapidez? Les Juifs lui répondirent : Ce n'est pour aucune bonne œuvre que nous vous lapidons, mais à cause de votre blasphème; et parce que, étant homme, vous vous faites Dieu. Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux. Si donc elle appelle dieux ceux auxquels la parole de Dieu a été adressée, et que l'Écriture ne peut être détruite, pourquoi dites-vous que je blasphème, moi que mon Père a sanctifié et envoyé dans le monde, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu? Si je ne fais point les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais,

quand vous ne voudriez pas me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez et croyiez que mon Père est en moi et moi dans mon Père. Les Juifs alors cherchèrent à le saisir; mais il échappa de leurs mains.[1]

Ici, plus qu'en aucun autre endroit des Évangiles, Jésus affirme positivement sa divinité; et s'il n'est pas véritablement Dieu, comme la critique moderne voudrait le faire croire, il ne lui reste plus assurément, après avoir pesé les termes si nets, si péremptoires de cette déclaration qui ne souffre point d'accommodements ni d'à peu près (comme si Jésus ne voulait signifier lui-même qu'une approximation de la divinité, une certaine ressemblance avec Dieu, applicable aux hommes les plus éminents par leur vertu ou leur génie), il ne reste plus à la critique, dis-je, après de telles paroles et le témoignage éclatant qu'il se rend, qu'à le déclarer un blasphémateur; comme les Juifs qui, ne s'y trompant pas, veulent le lapider; ou un imposteur au premier chef qui veut tromper le peuple pour l'exploiter; dans tous les cas un ambitieux hypocrite qui s'arroge la nature divine pour s'emparer de la puissance humaine. Alors il faut le flétrir comme un insigne menteur; il faut le démasquer et le mettre au ban de l'humanité,

comme l'homme le plus dangereux qui ait jamais paru sous le soleil.

Les rationalistes, qui vont jusque-là, sont conséquents. Jésus, qui est pour les croyants le Fils de Dieu, le Verbe incarné, et à ce titre le Médiateur, le Rédempteur, le Sauveur de l'humanité, aux yeux des vrais incroyants en doit être l'opprobre et le fléau; car il l'aurait indignement trompée, abusée, et il la tiendrait encore par son Église, ou la secte qu'il a réussi à établir et qui se perpétue à travers les siècles, dans la fascination de son imposture et dans la servitude du mensonge. Mais que penser de ceux qui, tout en voulant prouver que Jésus-Christ n'est pas Dieu malgré ses affirmations formelles, le représentent néanmoins après cela comme ce qu'il y a de plus sublime, de plus divin parmi les hommes; comme le produit le plus excellent de la nature humaine, résumant en lui toute la perfection dont elle est capable par son génie et sa vertu, et méritant à ce titre les hommages qui lui sont rendus, parce qu'en effet, de tous les hommes, c'est celui qui a répandu le plus de lumières et de bienfaits parmi ses semblables? Et quand on leur objecte que si, en effet, il n'est pas Dieu, il est un menteur, un hypocrite, un fourbe, puisqu'il s'est donné comme Dieu, et que dès lors toute âme honnête doit le mépriser et détester en lui l'ennemi le plus au-

dacieux de la vérité, l'instrument le plus efficace du mal, le fauteur le plus puissant de l'idolâtrie, ils croient tout accommoder en insinuant, contre le sens si évident de ses propres paroles, qu'il ne s'est jamais donné positivement comme Dieu, le laissant croire seulement à la multitude enthousiasmée par le zèle exalté de ses disciples, et profitant de cet enthousiasme, qu'il n'approuvait pas au fond, dans l'intérêt de sa popularité et de son crédit.

Ainsi, il n'était pas tout à fait hypocrite; il ne l'était qu'à moitié : et par cette demi-sincérité, dont on a fait pour ce cas une vertu à plusieurs degrés, Jésus, homme sage et modéré, savait concilier les choses les plus contraires : le vrai et le faux, le juste et l'injuste, le bien et le mal, le oui et le non pour le succès de ses grands desseins, et dans l'intérêt de la mission qu'il se croyait appelé à remplir. Et on a osé dire à la face du monde chrétien, et devant la conscience de tous les hommes : « il a fait plus de grandes choses par ses mensonges, que nous tous avec notre prétendue véracité ! » Ce qui signifie au fond, et on le laisse entendre sans oser l'énoncer, qu'il n'y a en soi ni vérité ni mensonge, ni justice ni injustice, ni vice ni vertu, mais que tout ce qui arrive par le développement nécessaire de l'*idée*, dont les grands hommes sont les instruments les plus puissants en

ce monde par leur parole ou par leurs actes, doit arriver fatalement, et est ce qu'il doit être, par cela seul qu'il est. C'est le dernier mot de l'hégélianisme qu'on voudrait substituer au christianisme; c'est le nouvel Évangile qui doit renouveler la face de la terre, non plus par l'effusion de l'Esprit divin, mais par la divination de l'esprit de l'homme.

Les Juifs demandent directement à Jésus : Êtes-vous le Christ, dites-nous le ouvertement; et Jésus leur répond : Je vous le dis, et vous ne me croyez pas. Puis il ajoute : Mon Père et moi nous sommes un. Pourquoi donc dites-vous que je blasphème, en affirmant que je suis le fils de Dieu? car mon Père est en moi, et je suis dans mon Père. Les Juifs doutent si peu du sens de ces paroles, qu'ils veulent le lapider comme usurpateur de la nature divine. Autrement tout ce que Jésus ajoute n'aurait pas de sens : Vous ne croyez pas en ma parole ni en mes œuvres, parce que vous n'êtes point de mes brebis; car les brebis écoutent la voix de leur pasteur, et vous n'écoutez pas la mienne; elles le suivent, et vous ne voulez point faire ce que je vous dis. Cependant, vous le pourriez si vous le vouliez; car j'ai été envoyé vers vous comme vers tous les hommes, et même aux enfants d'Israël avant tous les autres. Je suis venu pour le salut de tous, et mon Père veut que tous se

convertissent. Sa grâce se donne à tous, mais tous ne la reçoivent pas; tous ne cèdent point dans leur cœur à l'attraction de mon Père (Jean VI, 44).

Ainsi il faut deux choses pour être du troupeau de Jésus-Christ : l'attrait du Père, ou la grâce prévenante qui se donne à tous comme la lumière; puis la réaction de l'âme à la grâce, ou la correspondance de la volonté libre de l'homme à l'appel d'en haut. Ce rapport intime établi entre l'âme et Dieu par sa foi et sa bonne volonté, l'âme appartient à Dieu, qui en a pris possession. Elle écoute sa voix et la suit; et par cette union, commencée par le sacrement de la régénération et confirmée par la donation volontaire d'elle-même, elle participe à la vie divine, d'abord par la grâce, ensuite par la gloire. Une fois dans la gloire du ciel ou dans le sein de Dieu, elle n'en peut déchoir, parce qu'aucune puissance ne peut l'en détacher, et que son existence, associée en Jésus-Christ à la vie infinie, ne peut plus s'altérer ni être dégradée, à cause de l'incorruptibilité dont elle est revêtue (I, Cor. xv, 53, 54). C'est pourquoi Jésus dit : Je donne à mes brebis la vie éternelle; elles ne périront jamais, et personne ne les arrachera de mes mains.

Puis, le Sauveur nous indique ici le véritable criterium pour apprécier une doctrine morale. Il a dit ailleurs : Il faut juger l'arbre par ses fruits,

car un mauvais arbre ne peut pas donner de bons fruits (Matth., VII, 17). Il a dit encore dans un autre endroit, aux Juifs (Jean, VIII, 44) : Vous êtes les enfants du démon, puisque vous faites ses œuvres, et non pas les enfants d'Abraham, comme vous le prétendez; car vous n'avez point la foi d'Abraham, et vous n'observez pas la loi de Dieu. Je fais parmi vous les œuvres de mon Père, c'est-à-dire des miracles que personne n'a faits comme moi. Je guéris vos malades, je fais marcher les boiteux et les paralytiques, entendre les sourds, voir les aveugles, parler les muets, comme Jean vous l'avait annoncé en citant les paroles de vos prophètes; et toutes ces œuvres opérées en votre faveur, et signes de mon pouvoir surnaturel, puisqu'elles dépassent les forces de l'homme, divines puisque Dieu seul ôte et rend la vie comme il lui plaît, ne vous convainquent point qu'elles viennent du ciel, et que celui qui les accomplit est revêtu de sa puissance. Vous allez dans votre aveuglement jusqu'à les attribuer au démon, comme si quelque chose de bon pouvait sortir du principe du mal; comme si on pouvait lui attribuer raisonnablement ce qui tend à détruire son empire; car la fin dernière de tous ces miracles, où la puissance divine se manifeste avec éclat, est d'exciter dans les âmes la foi en la parole de Dieu, et en Celui qu'il a envoyé pour les ramener à la vérité et les sauver.

Ainsi, selon l'Évangile, toute doctrine doit être jugée par ses résultats, comme un arbre par ses produits. On ne cueille pas des raisins sur des ronces (Matth., VII, 16), et l'eau douce ne coule pas d'une source amère. Admirable enseignement qui fait toujours marcher de concert le vrai et le bien, la science et la vertu, en sorte que les connaissances, qui rendent l'homme plus éclairé, doivent aussi le rendre meilleur, et qu'elles assurent son perfectionnement moral et son bonheur en même temps qu'elles illuminent son esprit et accroissent sa science ! C'est pourquoi l'Église apprécie toutes les sciences humaines, toutes les spéculations et les inventions de la pensée des hommes, par la part dans laquelle elles coopèrent ou s'opposent au vrai progrès de l'humanité; et ce progrès, très-réel pour elle, et qui n'est point une vaine abstraction ou une agitation stérile et souvent funeste, comme le progrès selon le monde, consiste dans la marche incessante de l'homme vers sa fin dernière, à savoir son union indissoluble avec Dieu par Jésus-Christ, et dans tous les moyens physiques et moraux, politiques et religieux, naturels et surnaturels qui peuvent soutenir, faciliter et accélérer cette marche providentielle au milieu des ténèbres, des obstacles et des combats de ce monde.

La philosophie rationaliste, qui se glorifie de

son indépendance et se met au-dessus de toute autorité, n'accepte pas ce criterium de la science, cette mesure de la critique des doctrines, qui la gênerait dans ses spéculations, et discréditerait trop aisément ses systèmes. Elle a raison, puisqu'elle ne croit qu'à elle-même et à ses propres lumières. Car comme par elle-même elle ne sait point au fond ce que c'est que le vrai et le faux, le bien et le mal, ni quel est le principe et la fin de l'existence humaine, il lui est impossible d'estimer ce qu'elle enseigne par une mesure inconnue, et elle laisse au vulgaire qui, dit-elle, n'est point capable de la comprendre, ses appréciations superficielles de moralité ou d'immoralité, qu'elle recuse comme inintelligentes et indignes de la sphère sublime des idées. Là, et là seulement, dans cette région transcendante, toutes les oppositions accidentelles, toutes les contradictions temporaires de la vérité et de l'erreur, du juste et de l'injuste, du moi et du non moi, du temps et de l'éternité, de l'Être et du néant disparaissent et se fondent dans l'identité absolue, que le philosophe doit proclamer avec courage, quand il a le bonheur de la saisir, quelles qu'en soient les conséquences pratiques, bienfaisantes ou funestes, heureuses ou malheureuses pour les individus et les sociétés, et quand même elles bouleverseraient le monde et tout ce qu'il contient. La philosophie, qui est la science des

principes, ne doit considérer que leur vérité absolue, la vérité en soi, et elle n'a pas à s'inquiéter de ce qui en sort; car si le principe est vrai, tout ce qu'il produit logiquement est légitime, et par conséquent bon, quelles qu'en soient les suites dans la vie et au milieu des hommes. Donc la vérité avant tout, par-dessus tout et quoi qu'il arrive, dût le monde en être bouleversé, et les familles et les peuples broyés par la misère et par la mort. Périssent les colonies plutôt qu'un principe! Périssent toutes choses plutôt que la vérité, qui alors resterait debout et triomphante sur les ruines, sans doute en la personne du philosophe qui la proclamerait inébranlable au milieu de la catastrophe de l'univers.

Tout cela est magnifique en théorie, et même acceptable jusqu'à un certain point, si le principe auquel il faut tout sacrifier est en effet la vérité absolue. Mais qui nous le garantit? La parole d'un philosophe, c'est-à-dire d'un homme sujet à l'erreur, faillible comme tous les autres, et qui impose sa pensée variable et bornée, si puissante qu'elle soit, comme l'expression adéquate de la vérité. On avouera que c'est risquer beaucoup sur un tel gage. L'Église de J.-C., ou la philosophie chrétienne, est plus sage et plus modeste dans sa manière de faire. D'abord, dans ce qu'elle enseigne, elle ne s'appuie pas sur la parole d'un

homme, mais sur celle de Dieu, qui est la vérité même et qui a daigné l'instruire; et ensuite, elle demande, comme Jésus le dit ici, qu'on juge sa doctrine par ses effets, c'est-à-dire par les œuvres naturelles et surnaturelles qu'elle a produites et qu'elle produit tous les jours pour le perfectionnement et le bonheur du genre humain sur la terre et au delà. Cette méthode, nous l'avouons, nous paraît plus simple, plus facile, et plus sûre.

PRATIQUE.

Seigneur Jésus, nous confessons de toute notre âme que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Nous le croyons et le proclamons hautement, d'abord parce que vous l'avez dit et que vous êtes la vérité même; puis à cause de vos œuvres toutes divines et qu'un Dieu seul a pu opérer en ce monde. Nous sommes de votre troupeau et nous voulons être de ces brebis fidèles qui entendent votre voix et qui la suivent. O divin pasteur, faites que nous vous connaissions comme vous nous connaissez, afin que selon votre promesse nous jouissions dans votre bergerie de l'éternelle vie, et que rien ne puisse plus nous arracher de vos mains ni de celles de votre Père, qui vous a envoyé pour nous sauver. Ainsi soit-il.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, daignez dans votre miséricorde

éclairer le cœur de vos fidèles préparés par la sanctification du jeûne à recevoir votre céleste lumière, et prêtez avec bonté une oreille favorable aux supplications de ceux auxquels vous avez accordé la grâce de vous aimer pieusement et d'être dévoués à votre service. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Daniel, III, 31.

Azarias, debout au milieu des flammes de la fournaise, fit cette prière au Seigneur : Nous vous conjurons, Seigneur, de ne pas nous abandonner pour jamais à cause de votre nom. Ne détruisez point votre alliance, et ne retirez pas de nous votre miséricorde à cause d'Abraham votre bien-aimé, d'Isaac votre serviteur, et d'Israël votre saint, auxquels vous avez promis que vous multiplieriez leur race comme le sable qui est sur le rivage de la mer; car nous sommes au contraire réduits à un plus petit nombre que toutes les autres nations, et nous sommes aujourd'hui humiliés dans toute la terre à cause de nos péchés. Il n'y a plus maintenant parmi nous ni prince, ni chef, ni prophète, ni holocaustes, ni sacrifices, ni oblations, ni encensement, ni de lieux où nos prémices vous soient offertes, afin que nous puissions avoir part à votre miséricorde. Mais

recevez-nous, Seigueur, dans un cœur contrit et un esprit humilié. Que notre sacrifice se consomme aujourd'hui devant vous et qu'il vous soit agréable, comme si nous vous offrions des holocaustes de béliers et de taureaux et mille agneaux gras, parce que ceux qui mettent leur confiance en vous ne tomberont point dans la confusion. Et maintenant, nous vous suivons de tout notre cœur ; nous vous craignons et nous recherchons votre face. Ne nous confondez pas, mais traitez-nous selon votre douceur et selon la multitude de vos miséricordes. Délivrez-nous par les merveilles de votre puissance, et donnez, Seigneur, gloire à votre nom. Que tous ceux qui font souffrir des maux à vos serviteurs soient confondus par votre toute-puissance; que leur force soit réduite en poudre, et qu'ils sachent que c'est vous seul qui êtes le Seigneur, le Dieu et le roi de gloire sur toute la terre.

En ce temps solennel où l'Église nous invite à une prière plus assidue et plus fervente, elle nous enseigne par ce passage du prophète Daniel comment il faut prier. C'est au milieu des flammes de la fournaise qu'Azarias invoque le secours du

Seigneur pour sa nation : ce qui nous montre que c'est surtout dans le feu des tribulations que nous devons nous adresser à Dieu avec le plus d'ardeur et de confiance en témoignage de notre foi. Nous devons aussi, comme Azarias, commencer par avouer les fautes qui nous ont attiré de justes châtiments : ou plutôt les châtiments en sont les suites naturelles ; car on est toujours puni par où on a péché, et c'est la perfection de la justice que tout homme qui commet le mal devient par le fait son propre bourreau, et malheureusement aussi le bourreau de ceux sur qui, par une solidarité fatale, retombent les conséquences de son péché. C'est pourquoi le Psalmiste dit : *Ab occultis meis munda me, Domine, et ab alienis*, Seigneur, purifiez-moi de mes péchés cachés, et de ceux d'autrui (Ps., XVIII, 13).

Puis après avoir reconnu notre indignité et la justice de Dieu qui nous frappe, implorons sa miséricorde par l'intercession des Saints maintenant dans la gloire du ciel, et dont les mérites surérogatoires, véritable trésor de l'Église, peuvent, en vertu de notre invocation et de leur charité, se reverser sur les coupables et compenser leurs iniquités. C'est la continuation de l'application du sang du Rédempteur qui seul délivre du péché et de la mort, parce que les mérites des Saints, acquis seulement par la vertu de ce sang divin, n'ont d'action propitiatoire que par lui. Par là un grand secours nous

est donné, qui neutralise puissamment, et bien au delà de la justice, la triste solidarité de ce monde par la génération qui nous y amène et par les rapports inévitables avec tout ce qui entoure, espèce de complicité involontaire avec le mal qui nous y enlace de toutes parts. C'est l'immense bienfait de la Communion des saints, ou de la famille spirituelle en Jésus-Christ et dans son Église, dont nous devenons les membres par le baptême et la participation à la vie divine qui est en elle. Comme dans tout corps vivant chaque organe, uni aux autres par la vie commune, est vivifié et soutenu par l'âme, ainsi dans le grand organisme de l'Église, qui est le corps du Christ, chaque chrétien peut être assisté et fortifié par l'action synergique de ses frères vivant de l'Esprit de Jésus-Christ et pouvant le lui communiquer. C'est pourquoi Saint-Paul dit (Rom., XII, 5) : Vous êtes membres les uns des autres; et de là sortent, outre les obligations de la justice, les devoirs de charité des hommes entre eux. Prions donc comme Azarias qui invoque la miséricorde du Dieu d'Israël, d'abord en son nom, et pour que la parole de sa promesse subsiste avec son alliance qui a empêché son peuple de périr, donc au nom de sa propre gloire; puis au nom d'Abraham, qui lui était si cher, d'Isaac son serviteur et de Jacob qu'il a sanctifié. Nous, chrétiens, nous avons à invoquer des mé-

rites encore plus grands que les leurs : en premier lieu ceux du Sauveur, qui comprennent tous les autres, et ensuite les mérites de tous les enfants de Dieu, ou des chefs du peuple nouveau, régénérés, sanctifiés et glorifiés par une vie et par une mort qui, en les incorporant en Jésus-Christ à la nature divine, les a rendus participants à sa puissance et à son amour. C'est pourquoi il est bon de les invoquer.

En outre, avec l'enseignement de la prière, la parole d'Azarias nous apprend la manière la plus efficace d'honorer Dieu, et l'hommage qui lui est le plus agréable, c'est-à-dire le vrai sacrifice, qui est l'essence même de la religion et l'âme du culte. Ce n'est déjà plus, pour Azarias et les Juifs en captivité, l'immolation des taureaux, des béliers, des agneaux ; ce n'est plus l'holocauste, l'encensement ni l'oblation des prémices des biens de la terre. Ils ne peuvent plus même accomplir ces choses, puisque, captifs et dispersés chez les nations, ils n'ont plus ni temple, ni prêtres, ni prophètes, ni princes du peuple. Mais il leur reste ce que les hommes ne peuvent leur ravir, et ce qui plaît le plus à Dieu, ce qui l'honore par-dessus tout, et dont toutes les autres manières de lui rendre hommage ne sont que des figures et des préparations : il leur reste à lui offrir un cœur contrit et humilié par la soumission à sa parole, par l'observation exacte de sa

loi jusqu'à la mort, par le sacrifice de toute leur personne dans leur corps, leur esprit et leur cœur, en sorte qu'ils deviennent eux-mêmes l'hostie offerte en expiation du péché, la victime humaine immolée à l'éternelle justice, et dont les autres ne sont que des symboles. Dieu le dit lui-même par la voix du Psalmiste : « Je ne veux plus du sang des taureaux et des béliers ; vos holocaustes me sont à dégoût. Il me faut maintenant une véritable victime et un plus pur sacrifice : » paroles qui annoncent clairement le sacrifice par excellence, dont le sang pouvait seul laver les iniquités des hommes en satisfaisant à la justice divine par l'unique réparation digne d'elle, par une expiation proportionnée à l'offense. C'est pourquoi, après ces paroles prophétiques, le Psalmiste royal, qui aperçoit la divine victime dans la lumière de Dieu, ajoute en la faisant parler : Me voici, Seigneur, je viens pour accomplir votre volonté, en vous offrant le seul sacrifice qui vous plaise.

Il y a donc ici deux choses à remarquer : d'abord une vue pure et toute spirituelle de ce qui constitue le culte intérieur, le culte en esprit et en vérité, âme du culte extérieur, donnant du sens à ses formes et à ses pratiques ; puis l'annonce prophétique du sacrifice par excellence, qui devait être consommé par l'effusion du sang du Christ, véri-

table victime substituée au coupable, et payant son crime du prix infini de sa mort. Chrétiens, n'oublions jamais à quel prix nous avons été rachetés (1 Cor., VI, 10). Rappelons-nous qu'on ne peut profiter de cette divine expiation qu'en y participant, et que pour avoir part à la justice et à la gloire du Sauveur, il faut le suivre d'abord dans la voie de la croix, souffrir et mourir avec lui. Or, mourir avec lui, c'est comme lui faire abnégation de soi; c'est, à son exemple, nous effacer, nous anéantir devant l'imprescriptible justice, devant l'éternelle vérité, afin de ne jamais les contrarier ni les altérer par les pensées de notre esprit, les paroles de notre bouche, ni les désirs de notre cœur. C'est, en un mot, offrir à Dieu le sacrifice de toute notre personne, dans notre corps, notre esprit et notre âme, pour devenir par tous leurs mouvements, leurs actes et leurs aspirations, les instruments intelligents et libres de sa volonté, ou de l'établissement de son règne sur la terre.

La fin de la prière d'Azarias, qui demande des miracles pour la délivrance d'Israël, nous autorise à réclamer aussi des manifestations extraordinaires de la toute-puissance, afin d'être soulagés dans nos souffrances ou protégés contre nos ennemis. Il n'y a point de témérité à demander au ciel des miracles, pourvu qu'on les demande avec une foi sincère, ardente, mais toute prête à ac-

cepter ce qui est contraire à son désir, ou ce qui lui paraît tel ; car la Providence nous exauce souvent par les voies les plus opposées à nos prévisions, et elle nous sauve quelquefois par ce qui semblait devoir nous perdre. D'autres fois aussi, l'exaucement de nos vœux nous eût été funeste, et la miséricorde divine s'exerce en n'accordant point ce que nous demandons. Tant la vue de l'homme est courte, tant il sait peu au fond ce qui lui est vraiment utile ou nuisible ; ce qui dépend d'ailleurs du point de vue où il est placé, et de ce qui lui tient le plus au cœur! Aussi Azarias, priant le Seigneur de produire des merveilles en faveur des Juifs, ajouta-t-il : « Donnez, Seigneur, gloire à votre nom, et que votre puissance éclate pour manifester votre vérité, afin que tout l'honneur vous en revienne. Ce qui rappelle ces paroles du Psalmiste : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* (Ps. CXIII, 1); et ce que Jésus, en nous enseignant à prier, a exprimé plus formellement encore : Père, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, et que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel (Matth., VI, 9); et enfin, ce qu'il a fait lui-même dans le jardin de Gethsemani devant le terrible calice qui lui est présenté, et qu'il doit boire jusqu'à la lie malgré l'horreur qu'il lui inspire, si Dieu le veut. Trois fois il en demande l'éloignement, et trois fois il

l'accepte par ces paroles : Néanmoins qu'il en soit comme vous voulez, et non comme je veux (Matth., XXVI, 39).

Enfin, quand nous ne pouvons être délivrés de nos ennemis que par leur confusion ou leur malheur, mérités sans doute par leurs violences et eurs iniquités, le motif qui nous porte à réclamer leur défaite, ou les coups du Ciel qui les abattent, ne doit être dans une âme chrétienne ni le désir de la vengeance, si légitime qu'il paraisse, ni même ce sentiment de la justice naturelle qui réclame la réparation de l'équité et la punition du crime ; mais, avant tout, la conversion du malfaiteur, dont la puissance divine peut ouvrir les yeux en le frappant, et le pousser à rendre hommage au Très-Haut par la reconnaissance de son indignité, le sentiment de sa faiblesse, et l'aveu de sa défaite. Ainsi Saul a été renversé et comme foudroyé sur le chemin de Damas, non pour être puni de persécuter Jésus-Christ, mais pour recevoir la lumière qui le lui manifeste, et devenir de persécuteur apôtre. En cela s'allient admirablement la justice et la miséricorde ; la justice servant à amener la miséricorde, et ce qui paraît une peine devenant un moyen de salut. Tel est le caractère propre de la loi évangélique, caractère apparaissant déjà dans la loi ancienne, comme le montrent les paroles d'Azarias, et qui, depuis l'é-

tablissement de l'Église, et par son enseignement donné à toutes les nations, a pénétré avec l'Esprit de Jésus-Christ dans toutes les législations des nations chrétiennes, tempérant par la miséricorde la sévérité de la justice, et cherchant par leur pénalité moins à venger la société ou à punir le crime qu'à réformer le coupable et à le ramener au bien.

Évangile selon saint Luc, VII, 36.

Un pharisien ayant prié Jésus de manger chez lui, il entra dans sa maison et se mit à table. Voici qu'en même temps une femme de la ville, qui vivait dans le péché, ayant vu qu'il était à table chez le pharisien, apporta un vase d'albâtre rempli d'une huile parfumée, et se tenant derrière lui à ses pieds, elle se mit à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait et les oignait de ce parfum. Ce que voyant, le pharisien qui l'avait invité dit en lui-même : Si cet homme était prophète, il saurait qui est celle qui le touche, et qu'elle est une pécheresse. Alors Jésus prenant la parole lui dit : Simon, j'ai quelque chose à vous dire : Dites, Maître, répondit Simon. Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait cent de-

niers et l'autre cinquante, mais comme ils n'avaient pas de quoi les lui rendre, il remit à tous deux leur dette. Lequel des deux l'aimera le plus? Simon répondit : J'estime que ce sera celui auquel il a remis davantage. Vous avez bien jugé, lui dit Jésus. Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : Voyez-vous cette femme? Je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds, et elle, au contraire, les a arrosés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné le baiser de paix; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a point cessé de baiser mes pieds. Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête, et elle a répandu son parfum sur mes pieds. C'est pourquoi je vous le dis : beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui auquel on remet moins aime moins. Alors il dit à la femme : Vos péchés vous sont remis. Et ceux qui étaient à table avec lui se mirent à dire en eux-mêmes : Qui est celui-ci qui remet même les péchés? Mais Jésus dit encore à cette femme : Votre foi vous a sauvée; allez en paix.

L'histoire de Marie Madeleine est un des faits les plus touchants et les plus caractéristiques de l'Évangile. Elle est comme le complément de la parabole de l'Enfant prodigue; et elle frappe peut-être encore plus vivement, parce qu'elle est une réalité qui se trouve mêlée à la vie et à la mort du Sauveur. Madeleine, en effet, depuis sa conversion ne l'a plus quitté; elle a consacré tout le reste de sa vie à le servir, elle l'a suivi jusqu'au pied de la croix, jusqu'au tombeau. Elle a été la première à l'y chercher après sa mort, et la première aussi, elle a été le témoin de sa résurrection. Elle a reçu la première parole de Jésus ressuscité, et cette pécheresse, que le pharisien n'aurait pas voulu toucher, est maintenant au ciel dans la gloire de son divin Maître, entourée des anges et des saints. Elle a dû tant de gloire après tant d'ignominie à sa foi, à son amour; et elle, qui s'était souillée par l'impureté, a été lavée jusqu'au fond de son âme par la miséricorde divine, au point de rester unie à Celui qui est la pureté même, et de le suivre partout en compagnie de la Vierge mère, modèle de la vertu sans tache. Ainsi s'est accomplie la parole du prophète : Quand votre cœur serait rouge comme l'écarlate à cause de vos péchés, par la pénitence et par la grâce il deviendra blanc comme la neige (Isaie, I, 18).

Madeleine a pu subsister à côté de Marie et

vivre avec elle, c'est tout dire pour sa gloire. Elle est devenue le type de l'innocence reconquise par le repentir, comme Marie est celui de la vertu immaculée, et ces deux modèles, que nous contemplons aux côtés de Jésus, la Sainteté même, sont offerts par lui à toutes les âmes; aux âmes pures, pour devenir plus pures encore; à celles qui ont toujours aimé Dieu par-dessus tout, pour augmenter et soutenir leur amour; aux autres qui ont eu le malheur de s'en éloigner par le péché, par l'attachement aux créatures, pour leur montrer le chemin du retour, et comment elles peuvent recouvrer le bien suprême qu'elles ont perdu, la gloire et le bonheur dont elles sont déchues.

Ainsi personne, pas même les plus grands criminels, n'est exclu du salut apporté au monde par Jésus-Christ. La grâce divine, dont il est le foyer, se répand avec sa parole comme la lumière, et comme la lumière aussi, elle pénètre et porte la vie là où elle trouve accès et réaction. Jésus a dit, qu'il est venu surtout pour les pauvres; et les plus pauvres, à coup sûr, sont les âmes dépouillées des biens du ciel, des dons de l'esprit et du cœur, les ignorants et les coupables. Madeleine, aveuglée par les vanités du monde, entraînée par ses passions, avait méconnu le véritable bien. Elle l'avait cherché vainement dans le désordre, et n'y avait

trouvé que le vide et la honte. Mais dès qu'elle a entendu la parole de Jésus, dès qu'elle l'a vu si digne, si majestueux, en même temps si bon, si miséricordieux, si indulgent pour les petits et les faibles, le sentiment du vrai, du beau, du bien se réveille en son âme. Elle a désormais devant les yeux un modèle qu'elle compare à tout ce qui l'entoure, à ce qu'elle est elle-même, et dès lors le dégoût la saisit et du monde et d'elle; elle prend en dédain tout ce qu'elle a aimé jusque-là, et n'aspire qu'à le quitter. Elle se fait horreur à elle-même, et le remords brûle son cœur. Elle éprouve le besoin de rompre publiquement avec le mal dont elle déteste le joug, et il lui faut un éclat qui brise sa chaîne. Comme elle est femme, et femme de cœur, elle suit son cœur plus que sa raison, et va se jeter aux pieds de celui qu'elle regarde comme son Sauveur au milieu d'un festin où elle n'était pas conviée, et où sa présence inattendue est un scandale. Heureux scandale, qui prouve la sincérité de sa foi, et l'ardeur de son amour ! Car, quelle foi ne lui a-t-il pas fallu pour aller ainsi à Jésus-Christ, au premier endroit où elle espère le trouver en public, malgré son passé connu de tous, et en dépit de tout ce qui pouvait l'arrêter ! Elle n'écoute rien que l'instinct divin de son salut ou le souffle de la grâce qui la pousse. Elle brave toutes les convenances humaines pour

arriver jusqu'au médecin de son âme, et elle y arrive.

Une fois aux pieds de Jésus, son amour éclate avec la douleur de son repentir. Elle est heureuse et honteuse tout à la fois de pouvoir le toucher. Sa honte déborde par les larmes dont elle arrose ses pieds, son bonheur par les baisers dont elle les couvre, par ses cheveux dont elle les essuie, et l'amour céleste qui la remplit se répand avec ce précieux parfum qu'elle apporte avec elle, et dont elle lui fait hommage, symbole de son âme qu'elle met à ses pieds et à son service. Certes, il est impossible de faire plus abnégation de soi-même, de s'humilier davantage, et de se livrer corps et âme avec plus d'abandon. L'amour de Jésus-Christ est donc déjà bien ardent dans son cœur, puisqu'elle lui sacrifie tout, et ne veut plus vivre que par lui, brisant avec son passé et n'attendant son avenir que de sa miséricorde. Elle a une telle confiance en sa puissance et en sa bonté, qu'elle remet complétement son sort entre ses mains. Oh! oui, elle a beaucoup aimé, Madeleine, puisque déjà elle donne sa vie pour ce qu'elle aime! Mais c'est Jésus-Christ qu'elle aime de la sorte, c'est-à-dire la vérité qu'elle commence à comprendre, la justice dont il est le modèle, la vertu sans tache réalisée en sa personne, la bonté infinie dont il est l'image parmi les hommes. Voilà ce qu'elle

aime beaucoup à cette heure, et voilà aussi pourquoi beaucoup de péchés lui seront pardonnés. Tel est le sens profond de la parole du Sauveur. Ce qui veut dire, pour l'instruction des gens du monde qui blasphèment cette parole, en l'appliquant niaisement ou avec dérision aux excès de la passion humaine, que l'amour divin, quand il embrase une âme, absorbe tous les autres amours, les purifie dans son foyer céleste, et concentrant toute la puissance d'aimer sur celui qui en est seul le digne objet, rend le cœur qu'il anime capable de tous les sacrifices, pour s'unir par-dessus tous les attachements de la terre au principe même de l'amour. Voilà comment on aime beaucoup et bien, et cet amour-là se prouve par le renoncement à soi-même jusqu'à la mort. Et maintenant, ô hommes du monde, apprenez à aimer de cette manière ; aimez la vérité, la justice, le bien jusqu'à donner votre vie pour les confesser et les soutenir, et alors beaucoup de péchés vous seront aussi remis! Aimez comme Madeleine pénitente, et votre âme renouvelée par la foi en la parole de Jésus-Christ qui la relevera, deviendra pure et glorieuse comme la sienne.

La figure si touchante, si belle de repentir et d'abandon de Madeleine, ressort ici admirablement par le contraste du pharisien rempli de sa justice propre et qui ne jugeant que par l'apparence, con-

damne déjà dans son esprit et cette femme déhontée qui vient audacieusement troubler son festin, et celui qu'il a invité sans doute pour le surprendre dans ses paroles au milieu de l'abandon du repas. Il l'accuse de n'être point un prophète, puisqu'il se laisse toucher par une pareille créature. Cependant ce prétendu juste, qui se croit bien au-dessus de cette pauvre femme, parce qu'il observe à la lettre toutes les prescriptions de la loi et les traditions des anciens, n'a pas même songé à accomplir les devoirs de l'hospitalité. Il n'a point offert à son hôte de l'eau pour laver ses pieds, il ne lui a point donné le baiser de paix en le recevant, il n'a pas répandu d'huile sur sa tête; et elle, qui n'avait pas ces obligations à remplir, a fait pour Jésus plus que tout cela, avec amour et non pour accomplir une simple convenance. Jésus le reproche aux pharisiens avec calme, avec dignité, en opposant la conduite de Madeleine à la sienne. Mais auparavant, par la question qu'il lui pose sur les deux débiteurs auxquels le créancier remet leur dette, en lui faisant dire que celui-là l'aimera le plus auquel il aura remis davantage, il cherche dans sa bonté à ouvrir les yeux de cet aveugle par le souvenir du créancier céleste, dont nous sommes tous les débiteurs insolvables, afin qu'il comprenne la miséricorde attirée par le repentir de Madeleine, et qu'au lieu d'en être scan-

dalisé, il ne soit touché dans son cœur et l'implore à son tour. Il ne paraît pas que Simon ni ses convives aient profité du don de Dieu qui leur était offert, au moins à en juger par ce qu'ils disent : Quel est celui-ci qui prétend remettre les péchés?

Du reste on peut remarquer qu'en nous racontant l'histoire de Madeleine, l'Évangile nous offre l'exemple d'une confession parfaite, telle que l'Église l'exige aujourd'hui et l'a demandée dans tous les temps, pour que les péchés soient remis effectivement au coupable. Il y a l'aveu de la faute avec tous les signes du repentir et de la détestation du mal. Il y a tous les témoignages de la contrition la plus sincère, s'exprimant avec la plus profonde humilité par le renoncement de la volonté criminelle. Il y a le détachement de tout ce qui a pu amener le péché, l'invocation du secours aussi vive qu'il est possible, l'imploration du pardon, et enfin dans les paroles du Sauveur, qui remet les péchés à la pénitente, l'absolution est formellement exprimée. Le prêtre qui absout aujourd'hui les pécheurs repentants au nom de Jésus-Christ ne fait exactement que ce que le Seigneur a fait lui-même pour Madeleine, et ce qu'il a donné à son Église le pouvoir de faire jusqu'à la consommation des siècles en son nom et par la vertu de sa présence en elle.

PRATIQUE.

Si nous avons eu le malheur d'imiter Madeleine dans ses désordres, ayons le courage de la suivre dans son retour au bien, et employons sincèrement à son exemple les moyens de pénitence qui l'ont sauvée. Allons au plus tôt à Jésus-Christ que nous avons oublié ou négligé, et jetons-nous à ses pieds au tribunal de la pénitence où nous sommes toujours sûrs de le rencontrer. Allons-y en secret, si nous n'avons pas comme elle la force de nous y montrer en public. Seulement que le respect humain ne nous arrête point dans la confession de nos fautes; et soyons comme elle sans réserve dans le rejet du mal, dans la détestation du péché, dans la résolution de ne plus le commettre et dans l'invocation du secours divin. Comme elle aussi, nous aurons le bonheur d'entendre la parole libératrice du Sauveur: Vos péchés vous sont remis et votre foi vous a sauvés. Allez en paix.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, nous vous en prions, soyez favorable à votre peuple, afin que rejetant les choses qui ne vous plaisent point, il trouve au contraire de la joie à accomplir vos commandements. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

LE VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Jérémie, XVII, 13.

Seigneur, l'attente d'Israël, tous ceux qui vous abandonnent seront confondus; les noms de ceux qui se retirent de vous seront écrits sur la terre, parce qu'ils ont abandonné le Seigneur, qui est la source des eaux vives. Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri; sauvez-moi, et je serai sauvé, parce que vous êtes ma gloire. Voici qu'ils me disent : Où est la parole du Seigneur? Qu'elle s'accomplisse donc. Pour moi, je n'ai point été troublé en vous suivant comme mon pasteur; et je n'ai point désiré le jour de l'homme, vous le savez. Ce qui est sorti de mes lèvres a été droit devant vous. Ne me retirez point l'assistance de votre grâce, vous qui êtes mon espérance au jour de l'affliction. Que ceux qui me persécutent soient confondus, et que moi, je ne le sois pas. Faites venir sur eux le jour de l'affliction, et brisez-les par les châtiments dont vous les frapperez.

Ceux qui se retirent de vous seront écrits sur la terre, parole qui est comme la contre-partie de celle de Notre-Seigneur : les noms de ceux qui servent Dieu sont écrits dans le ciel, dans le livre de vie.... Or le livre de vie est éternel, et tout ce qui y est marqué participe à son éternité. Le ciel dans sa signification la plus haute exprime la vie même de Dieu, ou son royaume, la sphère infinie de l'adorable Trinité avec sa toute-puissance, sa splendeur, sa félicité, à laquelle participent les anges fidèles et les bien-aimés du Père céleste parmi les hommes rachetés, sauvés et glorifiés par le sacrifice de la croix. Être écrit dans le ciel, c'est donc être établi dans la vie divine, y avoir reçu le droit de cité, ou plutôt être devenu membre de la divine famille par l'incorporation au corps glorieux du Christ, et par lui à la nature même de Dieu dans l'Esprit saint : *Divinæ consortes naturæ*, dit saint Pierre (2 Pier., I, 4) ; et un docteur de l'Église ajoute *Deo incorporati*, ou *Dei concorporei*.

C'est pourquoi Jésus dit à ses disciples (Jean, XV, 4): « Je suis le cep, et vous êtes les branches, et vous ne pouvez rien que par moi. » La branche, qui tient au tronc, vit de sa séve, mais elle se dessèche quand elle s'en détache. Ainsi de ceux qui se séparent de Dieu; ils tombent sur la terre, comme une branche détachée qui va se confondre

avec elle, soit qu'elle se réduise en poussière sur place, soit qu'on la jette au feu qui en fait des cendres. L'âme éloignée de Dieu n'a plus rien en elle qui la tourne vers le ciel. Elle cesse de s'y suspendre pour ainsi dire, et il lui arrive le contraire de ce que dit saint Paul : *Conversatio nostra in cœlis est* (Philip., III, 20). Toute sa conversation ou sa manière de vivre est avec la terre, c'est-à-dire dominée et dirigée par les intérêts, les jouissances, ou la gloire du monde. Alors, suivant la parole énergique du prophète, elle s'inscrit sur la terre par tous ses sentiments, ses désirs, ses paroles et ses actions. C'est l'homme de la terre, *homo terrenus*, qui n'agit plus que par l'impulsion de l'esprit terrestre, esprit charnel dans la nature, esprit mondain dans la société. Le plaisir ou l'éclat du moment sont les mobiles de son existence : et comme le plaisir de la chair passe comme la fleur des champs, et que l'éclat donné par l'opinion est instable comme elle, la confusion arrive promptement par le déclin de la vie du corps, et par l'obscurcissement inévitable de toutes les lumières d'ici-bas. La maladie, la mort, et l'inconstance des hommes ont bientôt détruit cette efflorescence passagère ; et ainsi l'existence, qui n'est écrite que sur la terre, c'est-à-dire sur le sable, sur la poussière, sinon dans la boue, est rapidement effacée par tous les vents de ce monde, qui, en en renou-

velant sans cesse la surface, n'y laissent subsister que ce qui vient de Dieu. Ce qui rappelle les magnifiques paroles du Psalmiste (Ps. I, 1) : « Heureux celui qui ne s'est point égaré dans le conseil des impies, qui n'a point marché dans la voie des pécheurs et ne s'est point assis dans la chaire du mensonge. Mais sa volonté s'est attachée à la loi du Seigneur et il la méditera jour et nuit. Il sera comme un arbre planté au bord des eaux courantes, qui donnera son fruit en son temps; sa feuille ne tombera point, et tout ce qu'il fera prospérera. Il n'en est point ainsi des impies; non, mais ils sont comme la poussière que le vent chasse de la surface de la terre. C'est pourquoi ils ne ressusciteront pas au jour du jugement; les pécheurs ne paraîtront pas dans l'assemblée des justes, et le chemin des impies périra. » Et en autres paroles sublimes : « J'ai vu l'impie s'exaltant au milieu du monde comme le cèdre du Liban dans les airs : il semblait comme lui toucher le ciel de sa tête, et il couvrait tous ses alentours de son ombre puissante; je n'ai fait que passer, et il n'était déjà plus. »

Cependant l'homme de la terre, l'homme du monde, dans son exaltation du moment, dans son triomphe passager, regarde en pitié la voix humble et souvent pénible de l'observateur fidèle de la vérité et de la justice, qui, par cela même qu'il les

préfère aux biens d'ici-bas, se trouve engagé dans les tribulations de la lutte ou des privations. Il lui dit ce qu'on disait au prophète : « Où est donc la parole de ton Dieu ? qu'elle vienne avec l'accomplissement de sa promesse, et alors nous y croirons peut-être ! Les pharisiens disaient aussi de Jésus sur la croix : Il s'est dit le Fils de Dieu : eh bien! qu'il le prouve maintenant en descendant de sa croix, et nous croirons en lui. On entend tous les jours dans le monde des paroles semblables : A quoi sert la religion et toutes les privations qu'elle impose ? Est-ce que ses fidèles réussissent mieux que les autres, et ne voit-on pas tous les jours ceux qui ne croyent pas prospérer dans leurs voies, tandis que les hommes pieux n'avançent à rien à cause de leur timidité ou de leurs scrupules ? Ce n'est pas la piété qui fait faire son chemin dans le monde : elle est plutôt un obstacle, un empêchement, parce que pour y réussir il faut être prêt à tout. Cela est vrai, mais la question n'est pas là. Il ne s'agit pas seulement, pour un homme sérieux, de faire son chemin ici-bas, mais de trouver le chemin qui mène au delà. Quelque brillante que soit la route dans le monde, elle n'ira pas plus loin que la mort. Et après?... C'est ce terrible *après* qui est devant les yeux du chrétien, et il se demande avec raison à quoi lui serviront les biens de la terre qu'il aura amassés avec tant de peine

et par tous les moyens, et dont il n'emportera pas un atome à son départ. Qu'emportera-t-il donc au sortir de cette vie? Cela seul qui est d'un autre monde : le vrai, le juste, le bien qu'il aura fait entrer dans sa vie, l'éternel qu'il aura mêlé à son âme, identifié avec sa volonté, et qui le suivront au delà, ou plutôt qui le porteront en haut, en vertu de leur sublime nature et de leur attraction céleste. Il s'agit donc seulement d'avoir un peu de patience et de savoir attendre. Dieu a son jour et son heure, et chaque voie se justifie par sa fin comme l'arbre par son fruit. La justice de Dieu comme sa vérité doit passer par la filière du temps pour se manifester ici-bas. La parole divine s'accomplira infailliblement jusqu'au dernier iota et toutes ses promesses seront remplies; mais en temps opportun, et quand elles pourront avoir toute leur portée pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Les défis des incrédules n'y feront pas plus que les impatiences des croyants.

C'est pourquoi le prophète ajoute pour nous apprendre à éviter les uns et les autres : Pour moi je n'ai point été troublé; ma confiance en votre parole n'a point défailli et mon espérance inébranlable a conservé la paix dans mon âme : *In te Domine speravi, non confundar in æternum*, dit le Psalmiste (Ps. XXX, 2) : J'ai espéré en vous, Seigneur, je ne serai point confondu pour toujours.

C'est vous seul, ô mon Dieu, que je veux suivre en toutes choses, parce que vous êtes mon vrai pasteur, et que je suis votre brebis qui vous connaît et qui est connue de vous. Je ne désire point le jour de l'homme, c'est-à-dire le moment où il pourra m'aider de sa puissance et me donner part à sa force ou à sa bonne fortune. Je ne compte sur aucun de mes semblables, d'abord parce qu'ils sont tous faibles, faillibles, sujets à mille accidents au dehors et au dedans, et que leur bras, si robuste qu'il paraisse, n'est cependant qu'un bras de chair qui peut être brisé ou paralysé à tout moment; et ensuite, parce que leur volonté change avec les événements, et que si bonne qu'elle soit, on ne peut jamais espérer de la trouver la même en des positions diverses. Les affections humaines varient avec les circonstances, comme elles en naissent le plus souvent, et les circonstances dépendent de tous les vents de l'horizon. Vous seul, ô mon Dieu, êtes immuable dans votre vérité comme dans votre justice, qui ne cède qu'à votre miséricorde : et c'est pourquoi je ne m'appuie que sur vous, le roc inébranlable de l'éternité.

Comme votre prophète, ô mon Dieu, que je ne parle que votre parole, et que tout ce qui sort de mes lèvres soit droit devant vos yeux! que je n'altère jamais en aucune manière la vérité, même par

divertissement, car la vérité c'est vous-même, et on ne se joue pas de vous. Vous nous l'avez enseigné, nous devons dire simplement : Cela est ou cela n'est pas : *est, est; non, non.* Tout le reste vient du mal (Matth., V, 37). Car quand nous contournons et agençons nos discours, c'est la plupart du temps dans un but caché, auquel nous n'osons pas aller directement, et nous disons alors, au moins en partie, autre chose que ce que nous devrions dire. Sans avoir précisément l'intention de tromper les autres, nous les induisons en erreur, les portant à croire de nous ce qui n'est pas, ou à ne pas penser ce qu'il en est. Si nous affirmons avec protestation et serment, c'est que nous nous défions de ceux qui nous écoutent, et que nous sentons qu'ils se défient de nous. Les âmes honnêtes sont toujours sincères. Elles ne disent pas en tout temps ce qu'elles pensent, parceque la véracité n'exclut pas la prudence, et que la vérité, toujours bonne en soi, n'est pas toujours bonne à dire, à cause de la faiblesse des hommes, à qui elle est parfois insupportable, de leurs passions qui ne veulent pas l'entendre, de leur cœur non préparé à la recevoir, et que, comme la lumière fait sur certaines plantes, elle endurcit au lieu de le pénétrer. Il y a, dit le sage, le temps de parler et le temps de se taire (Eccle., III, 7). Mais en aucun cas, dans le discours ou dans le silence, on ne doit ni exprimer,

ni laisser entendre ce qui n'est pas conforme à la vérité, ce qui n'est pas droit devant le Seigneur.

Évangile selon saint Jean, XI, 47.

Les princes des prêtres et les pharisiens assemblèrent le conseil et ils disaient : Que ferons-nous, car cet homme fait beaucoup de miracles? Si nous le laissons aller de la sorte, tous croiront en lui, et les Romains viendront et ruineront notre ville et notre nation. Mais l'un d'eux, nommé Caïphe, qui était le grand prêtre de cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez rien, et vous ne pensez pas qu'il vous est avantageux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas. Or, il ne disait point cela de lui-même; mais comme il était grand prêtre cette année-là, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation, et non-seulement pour la nation juive, mais aussi pour rassembler en unité les enfants de Dieu dispersés. Depuis ce jour donc, ils songèrent au moyen de le faire mourir. C'est pourquoi Jésus ne se montrait plus en public parmi les Juifs; mais il se retira dans une contrée près du dé-

sert, en une ville nommée Éphrem, où il se tint avec ses disciples. Cependant la Pâque des Juifs était proche, et plusieurs de ce pays se rendirent à Jérusalem avant la Pâque pour se purifier. Ils cherchaient donc Jésus, et se disaient les uns aux autres étant dans le temple : Que pensez-vous de ce qu'il n'est point venu à la fête? Mais les princes des prêtres et les pharisiens avaient donné l'ordre que si quelqu'un savait où il était, il le découvrît, afin qu'ils le saisissent.

La résurrection de Lazare était le plus grand miracle que Jésus eût encore opéré, bien qu'il eût déjà ressuscité deux morts : la fille d'un chef de la synagogue, et le fils de la veuve de Naïm ; car Lazare étant depuis quatre jours au tombeau, son corps était déjà en dissolution. Il était aussi le plus éclatant, parce qu'il avait été accompli devant une foule de témoins qui en avaient rapporté le bruit à Jérusalem. Ce miracle, qu'ils sont obligés d'avouer, loin d'ouvrir les yeux des pharisiens et de toucher leurs cœurs, ne fait que les aveugler davantage et les endurcir dans leur haine contre le Sauveur. Ils auraient dû dire : « Qui peut ressusciter un cadavre déjà corrompu, sinon la puissance du

maître de la vie? donc celui qui vient d'opérer ce prodige et de triompher ainsi de la mort est un homme de Dieu, sinon Dieu lui-même. » Ils auraient dû dire comme l'aveugle-né après sa guérison : « Est-ce que celui qui rend la vue aux aveugles est un méchant homme? Dieu accorde-t-il une telle puissance à ses ennemis (Jean, IX, 31)? » Mais, aveugles eux-mêmes, ils repoussent la lumière divine qui luit au milieu des ténèbres; tout pleins d'eux-mêmes, exaltés par leur orgueil et craignant pour leur pouvoir et leurs intérêts, ils ne regardent que de ce côté, et songent dans leur étonnement, car ils ne peuvent nier le miracle, non pas à la main qui l'a produit ou à ses causes, mais uniquement à la position fausse où cet événement les place, et aux conséquences fâcheuses qui vont en sortir pour eux. Cette fois, la chose devient inquiétante; et alors ils assemblent le conseil pour prendre une résolution, non plus vague comme auparavant, mais bien déterminée, ratifiée, officielle, et qui les force d'agir contre ce perturbateur de leur repos.

Ils avaient déjà dit : « Nous ne pouvons laisser aller les choses ainsi, car tout le monde court après lui (Jean, XII, 19). » Aujourd'hui, après une sérieuse délibération, ils disent : « Il faut nous en débarrasser par la mort. » Mais entre eux, et dans le sein du conseil, ils cherchent encore à se trom-

per les uns les autres par un semblant d'intérêt public, par le prétexte du salut du peuple : ce que nous avons vu d'ailleurs, il n'y a pas longtemps, parmi nous, où les plus horribles crimes, excités au fond par de basses vengeances ou d'ignobles intérêts, étaient colorés par l'affranchissement de la nation. Aucun des princes des prêtres ni des docteurs de la loi n'osait avouer le vrai motif qui les poussait à faire mourir Jésus. Peut-être ne se l'avouaient-ils pas à eux-mêmes, car alors ils auraient dû dire nettement : « Nous voulons le tuer parce qu'il nous gêne; et il nous gêne parce qu'il nous démasque devant le peuple, ruine notre autorité, et démolit notre position. Il veut se substituer à nous dans la domination du peuple, et si nous le laissons aller jusqu'au bout, il nous perdra. Or, nous sommes les chefs du peuple, donc nous le représentons : et nous détruire, c'est le détruire. Notre intérêt est donc le sien, et c'est lui que nous sauvons en nous sauvant. Périsse donc cet homme, quel qu'il soit, plutôt que le peuple, c'est-à-dire nous ! » Mais il fallait donner une couleur à ce prétexte caché, qui le rendît acceptable à la multitude, et c'est Caïphe qui fournit le motif de l'arrêt par une parole, humaine d'un côté, parce qu'elle exprime un intérêt humain, sacrifiant un individu au salut commun ; prophétique de l'autre, comme l'affirme l'évangéliste, car il

prédit sans le savoir l'efficacité de la mort de Jésus, non-seulement pour le salut des Juifs, mais pour celui de toutes les nations où étaient dispersés les enfants de Dieu. C'est là ce qui donne de la valeur à la parole de Caïphe ; car, sous le rapport humain, elle était insensée, comme l'événement l'a prouvé; puisque après la mort de Jésus-Christ les Romains ont pris Jérusalem, l'ont saccagée, ont renversé le temple et dispersé le peuple, et à coup sûr, dans les desseins providentiels, leur ruine a été la conséquence de leur lâche assassinat. Ainsi a commencé à retomber sur leurs têtes l'anathème qu'ils ont prononcé sur eux-mêmes par cet effroyable cri : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Origène, commentant ce passage, dit : « Les paroles des prêtres et des pharisiens montrent leur folie et leur aveuglement : leur folie, puisque tout en avouant que Jésus avait fait beaucoup de miracles, ils s'imaginaient cependant pouvoir lutter contre lui, comme s'il n'avait pas en main la même puissance pour soutenir la lutte ; leur aveuglement, car ils ne voyaient pas que sa puissance le préserverait de leurs embûches, et ils croyaient qu'en le condamnant ils empêcheraient le peuple de croire en lui. C'est pourquoi ils disent : « Si nous le laissons aller, tous croiront en lui. » (*Tract. in Joan.*)

« Ils veulent donc, dit saint Chrysostome, émou-

voir le peuple en lui faisant soupçonner un danger de la part des Romains, qui, voyant Jésus ameuter la multitude et la conduire à son gré, penseraient qu'il veut la soulever contre leur tyrannie, et alors détruiraient la ville et le temple. Pure fiction dont ils couvraient leurs mauvaises passions, car rien ne montrait ce dessein dans la conduite de Jésus. Il n'avait autour de lui ni soldats ni cavaliers, et il aimait surtout les lieux déserts. Mais ils mettaient en avant le danger de la nation, pour ne pas paraître parler d'après leurs passions. » (*Homil.* 63 *in Joan.*)

Et l'on peut ajouter : Jésus avait dit : « Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu (Matth., XXII, 4): mon royaume n'est pas de ce monde (Jean, XVIII, 36). » Et quand la multitude était venue le chercher sur la montagne, il s'était dérobé à son empressement. Il avait dit à ses disciples : « Les princes de la terre se font gloire de commander aux nations. Vous, à l'exemple de votre maître, qui est venu pour servir et non pour régner, vous vous servirez les uns les autres, et le plus grand d'entre vous sera le plus petit, car celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé (Luc, XIV, 15). Les disciples ne seront pas traités mieux que le maître, et le maître est venu ici-bas souffrir et mourir pour ses frères (Luc, VI, 40). » Il est vrai

que quand on demande à Jésus : « Êtes-vous le roi des Juifs? Il répond : « Je le suis. » Il est le roi en effet des Juifs et de toutes les nations, mais selon l'esprit et non selon la chair; il est le roi des esprits par la vérité, le roi des volontés par la justice, le roi des âmes par la charité, le roi non d'un royaume terrestre, comme la Judée ou l'empire romain, périssables l'un et l'autre comme tout ce qui est de ce monde, mais d'un royaume spirituel, et par cela universel et indestructible, qu'il a établi sur la terre et dans son Église, et qui subsistera au ciel dans l'éternité. Voilà le royaume du Christ annoncé d'abord aux Juifs, qui ne l'ont pas compris, prêché ensuite aux nations sauvées par l'incrédulité d'Israël, et dans lequel tous ceux qui étaient destinés à devenir les enfants de Dieu, par la grâce du Rédempteur et la vertu de son sang, ont été rassemblés ensuite des quatre coins du monde pour être les citoyens de cet empire universel, ou plutôt les fils bien-aimés de l'éternelle famille.

PRATIQUE.

Que l'endurcissement des ennemis de Jésus-Christ nous serve de leçon. Leur intérêt propre les préoccupe tellement, que la vérité la plus évidente les aveugle au lieu de les éclairer, et que les bienfaits du Sauveur les rendent furieux. Prenons donc garde de nous

laisser envahir par la passion qui rend incapable de recevoir la lumière et peut entraîner à l'injustice, même au crime. Ne jugeons pas les autres à travers nos intérêts, et selon ce qui nous nuit et nous profite dans leurs actions et dans nos relations avec eux. Avant ce qui nous est utile ou agréable, cherchons ce que demande l'équité, ce que conseille la charité, dussions-nous en souffrir un dommage dans notre fortune, ou un abaissement dans notre orgueil. Car celui-là seul est un vrai disciple de Jésus-Christ, qui sait faire l'abnégation de lui-même devant la justice, et immoler son intérêt privé au bien de tous.

PRIÈRE.

Seigneur, nous vous en supplions, faites que ce peuple qui vous est consacré avance chaque jour dans les sentiments d'une piété affectueuse, afin que, instruit par vos exemples sacrés, à mesure qu'il deviendra plus agréable à votre Majesté, il soit enrichi de dons plus excellents qui le rapprochent de vous.

LA COMPASSION

OU LES SEPT DOULEURS DE LA SAINTE VIERGE.

Judith, XIII, 22.

Alors tous adorant le Seigneur dirent à Judith : Le Seigneur vous a bénie, vous a fortifiée, et par vous il a anéanti nos ennemis. Le Seigneur, le Dieu très-haut, vous a bénie au-dessus de toutes les femmes de la terre. Béni soit le Seigneur qui a créé le ciel et la terre, qui a conduit votre main pour trancher la tête du chef de nos ennemis! Car il a rendu aujourd'hui votre nom si célèbre, que les hommes, qui se souviendront éternellement de la puissance du Seigneur, ne cesseront jamais de vous louer, parce que vous n'avez point épargné votre vie en voyant l'affliction extrême de votre peuple, mais vous vous êtes présentée devant Dieu pour empêcher sa ruine.

L'Eglise applique en ce jour à la sainte Vierge les paroles adressées par Ozias, le prince d'Israël,

à Judith, qui vient de délivrer le peuple par la mort d'Holopherne. Il y a donc un certain rapport entre la situation de l'une et de l'autre, et l'acte courageux de Judith, si différent d'ailleurs, par sa nature et par la manière dont il a été accompli, de la conduite de Marie, peut être regardé comme une préfiguration de ce qu'a fait la sainte Vierge pour le salut du genre humain, et par conséquent pour la défaite du prince du mal, l'ennemi de Dieu et des hommes. En effet, Marie en acceptant la maternité divine a dévoué sa vie à toutes les douleurs qu'elle devait amener, comme le vieillard Siméon le lui a prédit par ces paroles : « Votre âme sera transpercée par un glaive (Luc, II, 35) : » et de là la fête célébrée le vendredi après le dimanche de la Passion, qui rappelle et vénère les sept douleurs de la sainte Vierge. Ainsi, il peut lui être dit comme à Judith : « Vous n'avez point craint d'exposer votre vie en voyant l'extrême affliction de votre peuple ; mais vous vous êtes présentée devant Dieu pour empêcher sa ruine. » Et il a été dit à Marie comme à Judith, qu'elle a été bénie plus que toutes les femmes de la terre. Elle-même dans son ravissement s'est écriée : « Toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » (Luc, I, 48.) Il avait été dit à Judith : « Les hommes, se souvenant de la puissance du Seigneur, ne cesseront jamais de vous louer ; vous

êtes bénie de votre Dieu dans toute la maison de Jacob, parce que le Dieu d'Israël sera à jamais glorifié en vous par tous les peuples qui entendront parler de votre nom. »

Nous ne voyons nulle part quelles sont exactement les sept douleurs de la sainte Vierge. Peut-être le nombre sept est-il employé ici pour signifier l'abondance de ses peines; ou bien, si l'on veut les déterminer, on trouve vraiment dans la vie de Marie plus de douleurs qu'il n'en faut pour compléter ce nombre. On est réduit alors à choisir les principales, que désigne en effet la tradition. Ce sont : 1° l'affliction que Marie dut ressentir par la prophétie de Siméon, qui lui annonça avec la gloire de son fils les contradictions auxquelles il serait en butte, et tous les déchirements de cœur qu'elle en éprouverait; 2° la fuite en Égypte, quand, sur l'avertissement de l'ange, la sainte famille fut obligée de quitter Nazareth et la Palestine, afin de sauver l'enfant Jésus de la persécution d'Hérode; 3° les angoisses qu'elle a ressenties en ne retrouvant pas son fils, qu'elle a cherché vainement à Jérusalem et dans les environs, la douleur d'une mère qui croit avoir perdu son enfant; 4° la trahison de Judas et l'arrestation de Jésus, conduit garrotté devant le grand prêtre, devant Pilate, devant Hérode. Quelle douleur pour une mère qui connaît l'innocence de son fils, mais aussi

la haine et l'iniquité de ses ennemis ! Puis son jugement et sa condamnation à mort avec toutes les violences et toutes les indignités qu'il a subies, souffleté, flagellé, conspué, foulé aux pieds comme un ver de terre ; toutes ces tortures retentissent dans son cœur maternel, qui en est plus déchiré que le cœur même de son Fils ; 5° le portement de la croix sur la voie douloureuse qu'il arrose de ses sueurs et de son sang, et où, suivant la tradition, sa mère le rencontre dans une de ses défaillances ; 6° le crucifiement, dont Marie est le courageux témoin, bien que chaque coup de marteau qui enfonce un clou dans la chair de son Fils lui brise le cœur ; puis tout ce qu'elle ressent sous la croix inondée du sang de Jésus, et pendant qu'elle contemple ses plaies béantes et qu'elle entend la dernière parole qu'il lui adresse ainsi qu'à saint Jean, en lui donnant un autre fils ; 7° le côté de Jésus entr'ouvert par la lance du soldat qui perce le cœur de la mère, quand l'âme de son Fils ne la sent plus ; la déposition de la croix du corps de Jésus, qui l'enlève à ses regards maternels et à sa tendresse par l'ensevelissement. Douleur immense, et que Marie seule peut éprouver à ce degré, parce que, Mère de Dieu et ayant l'intuition de ce qu'est son Fils, elle est accablée par le contraste de tant de gloire et de tant d'abaissement, d'un anéantissement si pro-

fond avec une puissance infinie! C'est pourquoi saint Bernard dit (*in Serm. de duod. stellis*) : « Le martyre de la Vierge est décrit dans la prophétie de Siméon comme dans l'histoire de la Passion du Sauveur ; car tout ce qui a déchiré la chair de Jésus-Christ a traversé l'âme de sa Mère. O bienheureuse Mère ! la pointe de la douleur a tellement percé votre cœur que nous pouvons à juste titre vous dire plus que martyre, parce qu'en vous le sentiment de la compassion a surpassé celui de la passion corporelle. »

Évangile selon saint Jean, XIX, 25.

La mère de Jésus et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine se tenaient au pied de la croix. Jésus ayant aperçu sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voici votre fils. Puis il dit au disciple : Voilà votre mère. Et dès ce moment le disciple la traita comme sa mère.

Puisque l'Église nous fait lire en ce jour cette parole de Jésus sur la croix, il faut qu'elle la regarde comme une douleur pour la sainte Vierge, bien qu'elle témoigne de la tendre sollicitude du

Fils pour sa mère qu'il remet en mourant aux mains de son disciple bien-aimé. Et aussi saint Bernard s'écrie à l'endroit cité plus haut : « N'a-t-elle point été pour vous plus qu'un glaive, cette parole, qui en effet a traversé votre cœur, descendant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit? Femme, voilà votre fils! Oh! quel échange! Jean vous est donné à la place de Jésus, le serviteur pour le seigneur, le disciple pour le maître, le fils de Zébédée pour le fils de Dieu, un homme pour un Dieu! » Mais la contre-partie de cette parole adressée à Jean : « Voici votre mère, » a été à la fois un honneur et un immense bienfait pour le disciple chéri et ceux qu'il représente en cette circonstance; en sorte que là encore Marie, consentant à devenir la mère des hommes après avoir été la mère de Dieu, s'immole pour notre salut et devient victime de son amour. Elle devient en la personne de Jean la Mère de tous les disciples fidèles comme lui, qui participeront par leur foi et par le baptême au bienfait de la régénération.

En effet, Marie est la mère des chrétiens à double titre : 1° comme la mère de Jésus-Christ qui nous a transmis la véritable vie, la vie même de Dieu, mère selon l'esprit; car c'est par elle que celui qui est la vie a été donné à nos âmes : 2° mère même selon la nature et par la chair, mais selon la nature régénérée et par la chair

glorifiée. Car si nous sommes les frères de Jésus-Christ par l'opération du Saint-Esprit, par l'union de notre âme avec le Père en la personne adorable du Fils, nous le sommes aussi par l'humanité que Jésus a prise au sein de Marie, par son corps uni indissolublement à sa divinité et dont nous devenons les membres par le baptême, corps spirituel du nouvel Adam, qui est l'Église.

Marie est encore notre mère par la volonté expresse de Jésus-Christ mourant, par la dernière parole qu'il lui adresse du haut de sa croix, et qui est comme son testament. Il dit à Marie en lui indiquant Jean : Voici votre fils. Il dit à Jean : Voici votre mère. Or Jean représente ici tous les chrétiens fidèles, et Marie l'Église que le Seigneur fonde spirituellement par cette parole, comme tout à l'heure il va l'établir mystiquement par l'eau et le sang qui sortiront de son côté entr'ouvert, sources des deux sacrements principaux : le baptême qui régénère les âmes, et l'eucharistie qui les nourrit.

Ainsi nous avons au ciel une mère spirituelle dont la tendresse ne nous manquera jamais : la mère de Jésus-Christ, qui est la mère des vivants à plus juste titre qu'Ève, puisqu'elle a donné au monde celui qui est la vie même, et par qui seulement on vit dans l'éternité. Et ce que Marie a fait pour son divin fils sur la terre, l'Église, son repré-

sentant, le fait et le fera jusqu'à la fin des temps pour chaque chrétien. Elle l'enfante par le baptême, elle le nourrit du lait de sa doctrine et du pain des forts ; elle l'élève pour le ciel par les soins maternels dont elle l'entoure, la direction qu'elle lui donne et les grâces qu'elle lui transmet. Et ce que fait l'Église ici-bas, c'est Marie qui l'opère du haut du ciel en union avec l'Esprit de Jésus-Christ, qui sera avec son Église comme avec sa mère jusqu'à la consommation des siècles et dans l'éternité. On ne peut donc pas aimer l'Église sans aimer la sainte Vierge, qui en est l'archétype, le modèle ; et c'est pourquoi nous invoquons Marie comme le canal de toutes les grâces qui s'y répandent, parce que celui qui en est la source nous a été donné par elle. C'est pourquoi ceux qui se séparent de l'Église et ne participent plus à sa foi ni à sa charité, comme des branches détachées du tronc n'en reçoivent plus la séve, en protestant contre son autorité qu'ils repoussent, s'éloignent nécessairement de celle qu'elle représente, et ne lui rendent plus le culte qui lui est dû, parce qu'ils méconnaissent sa mission sublime, et la grandeur comme la douceur de sa puissance.

PRATIQUE.

Au milieu de nos peines, quelque vives qu'elles

soient, considérons les douleurs de Marie, la Mère des douleurs, qui, comme son divin Fils, n'a pu accomplir sa mission qu'à travers les souffrances. Et nous aussi, nous ne pourrons nous délivrer du mal et faire quelque bien, sans être en butte aux contradictions, sans que notre cœur soit percé par le glaive. Unissons-nous donc avec Jean à la mère douloureuse au pied de la croix, pour participer avec lui à sa tendresse maternelle.

PRIÈRE.

O Jésus, qui pendant votre passion, avez vu l'âme si pure de Marie, votre mère toujours Vierge, traversée par le glaive de la douleur, accordez-nous la grâce, pendant que nous vénérons le déchirement de son cœur et ses souffrances, et par les mérites de tous les saints attachés fidèlement à la Croix, de recueillir les heureux fruits de votre sacrifice.

LE SAMEDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION

Jérémie, XVIII, 18.

Ils ont dit : Venez, et formons des desseins contre Jérémie, car nous ne manquerons point de prêtre qui nous instruise de la loi, de sage qui nous donne des conseils, ni de prophète pour nous annoncer la parole du Seigneur. Venez, frappons-le de notre langue, et ne faisons pas attention à tous ses discours. Seigneur, jettez les yeux sur moi et écoutez la voix de mes adversaires. Est-ce qu'on rend le mal pour le bien? car ils ont creusé une fosse pour m'y faire tomber. Souvenez-vous que je me suis présenté devant vous pour parler en leur faveur et détourner d'eux votre indignation. C'est pourquoi livrez leurs enfants à la famine et au glaive; que leurs femmes soient sans enfants et veuves; que leurs maris soient tués, et que leurs jeunes hommes soient percés par l'épée dans le combat; que des cris sortent de leurs maisons; car vous y amenerez tout d'un

coup le voleur, parce qu'ils ont creusé une fosse pour me prendre, et ils ont caché des piéges sous mes pieds. Mais vous, Seigneur, vous savez tous les complots de mort qu'ils ont formés contre moi. Ne leur pardonnez point leur iniquité, et que leur péché ne s'efface point devant vous. Qu'ils tombent en votre présence, et qu'ils ressentent en son temps les effets de votre fureur.

En offrant à notre méditation ce passage de Jérémie le dernier jour de la semaine de la Passion, l'Église nous présente ici le prophète comme un type de Jésus-Christ et elle applique à ses souffrances tout ce que Jérémie dit de ses propres tribulations. Elles ont préfiguré tout ce que Celui qui est venu pour notre salut a souffert et souffre encore de l'ingratitude et de la méchanceté des hommes, qui l'ont traité en ennemi, le persécutant de toutes manières pendant son existence sur la terre, au point de lui infliger le supplice le plus cruel et le plus ignominieux ; et qui depuis, à travers les siècles jusqu'à nos jours, le poursuivent dans son Église par la violence, par le sarcasme ou par la ruse, afin de la détruire avec lui s'il était possible ; en sorte qu'aujourd'hui encore, ne pouvant le tuer en réalité comme les Juifs déicides, ils le

tuent en effigie; soit en le déshonorant par leurs calomnies, ou même par leurs éloges qui l'exaltent comme homme pour le renier comme Dieu; soit enfin, dans la fureur qui les pousse à anéantir son influence, allant jusqu'à lui contester l'existence, en en faisant un vain produit de l'imagination populaire, un mythe sans réalité, ou ce qui revient au même, une idée de la pensée humaine personnifiée, que la multitude ignorante adore comme une idole, et que le philosophe tolère par condescendance, quand il ne juge pas à propos de la renverser.

Les pharisiens tenaient aussi contre Jésus-Christ le langage que Jérémie prête aux Israélites de son temps : Qu'avons-nous besoin de ce nouveau docteur et de ses enseignements fâcheux? N'y a-t-il donc plus de prêtres pour nous enseigner la loi et les commandements divins? Ne sommes-nous pas là, nous, avec la parole de Moïse et la tradition des anciens? Que peut-il dire qui ne soit écrit déjà dans les livres saints? S'il enseigne la même chose, et il le doit, sa prédication est inutile; et s'il enseigne autre chose, elle est blasphématoire et mérite la mort. D'ailleurs d'où vient ce prétendu prophète qui n'a que des choses pénibles à nous dire, et qui s'arroge insolemment le droit de nous décrier devant le peuple? N'est-ce pas le fils d'un charpentier de Nazareth, qui a passé sa jeunesse

à travailler de ses mains avec son père? Est-ce là qu'il a appris la science sacrée, et comment peut-il enseigner ce qu'il n'a jamais appris? Dieu merci, il y a encore à Jérusalem des docteurs de la loi pour instruire le peuple. Les conseils ne lui manqueront pas, s'il veut consulter les sages qui sont la gloire de la nation, les savants qui peuvent l'éclairer de leurs lumières, et il y a toujours en Israël des prophètes pour annoncer la vérité.

Ne croirait-on pas entendre, avec quelques variantes et un ton d'incrédulité plus accentué, les sages et les savants de nos jours parlant de Jésus-Christ et de son Évangile, de la religion chrétienne et de l'Église? Il n'y a de vrai et de bon là dedans, disent-ils, que ce qui est conforme à la morale naturelle et à ce que la conscience nous enseigne. Le reste, à savoir les dogmes et une morale exagérée, est un amas d'absurdités, que la raison ne peut comprendre, ou d'illusions chimériques, puisque la pratique en dépasse les forces de la nature humaine. Rien n'est vrai que ce qui est raisonnable, c'est-à-dire ce que la raison peut expliquer par ses propres lumières; et tout ce qu'on nous donne pour du surnaturel dans les idées et dans les actes est un produit factice de l'imagination surexcitée, hallucinée, ou d'une volonté exaltée par le mysticisme, au point de se croire

en rapport direct et intime avec l'infini. Ce qu'on appelle *la révélation* est une pure invention des hommes, qui se trompent eux-mêmes ou veulent tromper les autres. Il n'y a d'autre révélation que celle de la lumière naturelle qui éclaire l'intelligence, et lui fait percevoir par ses sens et ses facultés tout ce que nous avons besoin de connaître. A quoi bon une révélation surnaturelle, et des hommes qui prétendent en avoir le privilége et le dépôt, quand il y a parmi nous tant de savants, qui découvrent tous les jours les secrets de la nature, en dévoilent les mystères, en exploitent les forces? tant de philosophes qui nous apprennent à connaître l'homme par l'anthropologie, la psychologie et la métaphysique? tant de sages, qui donnent des règles et des conseils pour l'organisation des sociétés et la conduite des individus, tant d'esprits élevés pour prévoir notre avenir, prédire et annoncer les destinées du monde? Laissons donc là Jésus-Christ, sa doctrine et son Église; ou plutôt, comme il y a du vrai partout, prenons-en ce qu'il y a de mieux dans la morale, et abandonnons le reste aux femmes, aux enfants, au peuple qui leur ressemble, à tous ceux qu'on mène par l'entraînement du sentiment et les illusions de l'imagination!

C'est encore les meilleurs qui parlent ainsi, à savoir ceux qui se croyant au-dessus de la religion

par la science et par l'*idée*, et regardant le peuple comme incapable de les comprendre, tolèrent, protégent même les symboles, les figures, les mythes avec lesquels on le fascine et le maintient. D'autres, comme les pharisiens, sont plus animés contre le Christ et son Église. Ils veulent détruire l'un et l'autre, disant comme les mauvais Juifs contre Jérémie : Venez, frappons-les des traits de notre langue, et n'ayons aucun égard à tous leurs discours. Et à cette fin, ils font des livres, des brochures, des cours, des revues, des articles de journaux, où ils attaquent sans cesse et par tous les moyens les vérités fondamentales du christianisme, la parole révélée et tout ce qu'elle a enseigné au monde, la création de l'univers par la toute-puissance de Dieu, Dieu lui-même, dans sa personnalité et sa providence, la chute de l'homme et sa rédemption par le Verbe fait chair, la réhabilitation, le salut et la glorification de l'humanité par la miséricorde divine; s'efforçant de détruire la foi du peuple en la lumière du ciel, qui peut seule l'y conduire, et lui donnant en définitive dans les misères de la vie, en place de l'espérance et des consolations de cette foi, la perspective du néant qui éteindra toutes les douleurs par la mort de l'âme et du corps, ou l'avenir vague et obscur d'une absorption dans l'abîme du grand tout, qui engloutira les personnalités avec leur an-

tagonisme et leurs agitations. Voilà le bonheur que la philosophie nous promet au delà de cette existence, le bonheur de l'anéantissement de la vie, la joie du néant, en opposition avec l'exaltation de l'âme chrétienne, unie à Dieu par la grâce et participant à son éternelle félicité dans la gloire du ciel! *Mortem pacem appellant.*

Est-ce ainsi qu'on rend le mal pour le bien, s'écrie le prophète indigné! Hélas! oui. Les hommes en ont toujours agi ainsi dans leur orgueil et leur ingratitude; ils ont toujours tenté de tourner contre Dieu les dons divins; ils y ont répondu par les outrages et les blasphèmes. Et ceux qu'il a employés comme les instruments de sa bonté et les hérauts de sa parole, ont été de tout temps repoussés, insultés, persécutés ou tués, en retour de leur obéissance et de leur dévouement. Jérusalem, Jérusalem, dit le Seigneur, tu as maltraité ou mis à mort tous ceux que je t'ai envoyés (Matth., XXIII, 31). Les serviteurs du roi de la parabole évangélique, qui viennent réclamer aux colons ou aux fermiers ce qu'ils doivent à leur maître, sont chassés ou massacrés; et quand ceux-ci apprennent que le fils du roi va venir lui-même parmi eux, ils disent dans leur cœur : Nous tuerons l'héritier, et nous aurons l'héritage (Matth., XX, 14). C'est son propre sort que Jésus avait prophétisé. Qui plus que lui avait fait du bien

aux Juifs? Il les instruisait des choses du ciel, les guérissait des maux de la terre, soulageant toutes leurs misères, et rendant même la vie à leurs morts. Il était venu pour les ressusciter tous, en leur apportant la vie du ciel! et, en récompense, ils l'ont calomnié, outragé, garrotté, flagellé et crucifié. Et lui, il n'a cessé de les aimer jusqu'à la fin, cherchant toujours à leur faire du bien au milieu du mal dont ils l'accablent, et poussant la miséricorde et l'ardeur de sa charité jusqu'à prier pour ses bourreaux au milieu de son supplice, offrant encore leur ignorance comme excuse en atténuation de leur crime : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font (Luc, XXIII, 34).

Jérémie n'est pas aussi miséricordieux pour ses persécuteurs. Il a cependant aussi intercédé pour eux la première fois; mais comme ils ont repoussé la grâce qu'il implorait en leur faveur, il perd patience; et, lâchant la bride à son indignation, il appelle sur leur tête la vengeance divine avec tous les fléaux qui en sont les instruments. Seigneur, s'écrie-t-il, ne leur pardonnez point leur iniquité, et que leur péché ne s'efface jamais devant vous; qu'ils tombent en votre présence, et que votre fureur les abatte. Mon Père, dit Jésus sur la croix, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font! Toute la différence de l'ancienne

loi et de la nouvelle est dans le contraste de ces deux paroles : l'une, expression de la sévérité de la justice ; l'autre de l'immensité de la miséricorde, de l'infinité de l'amour. Jésus, priant sur la croix pour ceux qui l'y ont cloué, inaugure en ce monde le règne de l'amour, qui donne sa vie pour ses amis, et même pour ses ennemis ; ce qui est la perfection de la charité.

Évangile selon saint Jean, XII, 10.

Cependant les princes des prêtres résolurent de faire mourir aussi Lazare, parce que beaucoup de Juifs se retiraient d'avec eux à cause de lui, et croyaient en Jésus. Le lendemain, une grande troupe de peuple qui était venue pour la fête, ayant appris que Jésus venait à Jérusalem, prit des branches de palmier et alla au-devant de lui, en criant : Hosanna ! béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur ! Jésus, ayant trouvé un ânon, s'assit dessus, selon qu'il est écrit : Ne craignez point, fille de Sion, voici votre roi qui vient à vous assis sur le poulain d'une ânesse. Les disciples ne firent point d'abord attention à cela ; mais quand Jésus fut entré dans sa gloire, ils se souvinrent que ces

choses avaient été écrites de lui, et que ce qu'ils avaient fait à cet égard en était l'accomplissement. La multitude, qui était avec lui quand il avait appelé Lazare du tombeau et l'avait ressuscité, lui rendait témoignage. C'est pourquoi tant de monde alla à sa rencontre, parce qu'ils avaient entendu dire qu'il avait fait ce miracle.

Les Pharisiens se dirent donc entre eux : Vous voyez que nous ne gagnons rien ; voilà tout le monde qui court après lui. Or quelques gentils, qui étaient venus pour adorer au jour de la fête, s'adressèrent à Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée, et lui dirent : Seigneur, nous désirons voir Jésus. Philippe vint le dire à André, et André et Philippe le dirent ensemble à Jésus. Jésus leur répondit : L'heure est venue où le Fils de l'Homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de froment jeté en terre ne meurt, il demeure seul ; mais quand il est mort, il rapporte beaucoup de fruits. Celui qui aime sa vie la perdra ; mais celui qui hait sa vie en ce monde la conserve pour la vie éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive ; et là où je serai, il sera

aussi mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. Maintenant mon âme est troublée, et dirai-je à mon Père : Délivrez-moi de cette heure? Mais c'est pour cela que je suis venu en ce monde. Père, glorifiez votre nom. Alors une voix arriva du ciel qui dit : Je l'ai glorifié, et le glorifierai encore. La foule qui était là, et qui avait entendu, disait que c'était un coup de tonnerre. D'autres disaient : C'est un ange qui lui a parlé. Jésus leur dit : Ce n'est pas pour moi que cette voix est venue du ciel, mais pour vous. C'est maintenant que le monde va être jugé ; c'est maintenant que le Prince de ce monde va être chassé dehors. Et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. Il disait cela pour signifier de quelle mort il devait mourir. Le peuple lui répondit : Nous avons appris de la loi que le Christ demeurera éternellement ; comment donc dites-vous : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé de terre? Quel est ce Fils de l'homme? Jésus leur répondit : La lumière est encore avec vous pour un peu de temps : marchez pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres

ne vous enveloppent. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va.

Nous voici arrivés à la veille de la grande semaine, où doit s'accomplir le sacrifice qui sauvera le genre humain au prix du sang du Fils de Dieu fait homme, qui est venu vivre et mourir sur la terre à cette fin. L'heure providentielle approche, et tout annonce la crise terrible, mais salutaire, qui va s'opérer. La résurrection de Lazare, qui agite le peuple en faveur de Jésus, a fait déborder la colère des pharisiens; et, dans leur fureur insensée, non-seulement ils veulent tuer l'auteur du miracle, mais encore celui qui en a été l'objet: comme s'ils pouvaient détruire la vérité avec ceux qui la manifestent; comme si celui qui ressuscite les morts n'était pas capable de se sauver lui-même de la mort! Tout le monde court après lui, disent-ils avec dépit; ce qui signifie : On nous abandonne pour le suivre, et si cela continue, notre règne est fini; nous sommes perdus. Et en effet, la foule affluait de tous les côtés pour voir Jésus et l'acclamer. Tous les témoins de la résurrection de Lazare l'accompagnaient en triomphe, et de Jérusalem sortait une multitude innombrable qui allait au-devant du triomphateur. Non-seulement les Juifs exaltaient Jésus et criaient Hosanna, mais les gentils eux-mêmes, qui étaient

venus à la fête, demandaient à le voir pour le glorifier. Enfin, pour compléter ce témoignage spontané que rendaient à la fois au Sauveur le peuple de Dieu et les nations, une voix descendue du ciel, la même qui avait annoncé sa mission quand il l'a commencée, maintenant qu'il va la terminer, en proclame magnifiquement le succès et la gloire. L'heure du Rédempteur est donc venue. Jésus le sent et l'affirme; et comme dans le jardin de Gethsémani, où il consentira à boire jusqu'à la lie l'horrible calice des iniquités des hommes, son âme, troublée et triste jusqu'à la mort par l'horreur du supplice qui va frapper son humanité, se raffermit par la volonté divine qui la soutient, et dont elle a voulu être l'instrument pour cette heure et pour cette fin.

Ici nous croyons ne pouvoir mieux faire, pour l'édification de nos lecteurs, que de leur mettre sous les yeux la note simple et substantielle du Dr d'Allioli, sur ce passage.

« L'heure approche où j'entrerai dans la gloire par ma mort, et serai reconnu comme le Messie, non-seulement par les Juifs, mais encore par les Gentils. En effet, il ne devait être glorifié, et les Gentils ne devaient être convertis que par sa mort, comme on le voit par ce qui suit :

« De même que le grain de froment doit mourir dans la terre pour rapporter en son temps des

fruits abondants, ainsi il faut que je meure pour produire les fruits de la rédemption, procurer ma glorification et la conversion des hommes. » Ce que Jésus dit ici de sa personne s'applique à tous les hommes ; sa glorification est la nôtre ; d'où il suit que sa mor doit être notre mort, c'est-à-dire que pour produire les fruits de la vie éternelle pour nous et les autres, nous devons faire mourir spirituellement l'homme coupable qui est en nous avec toutes ses mauvaises inclinations, comme Jésus s'est soumis à une mort réelle ; et c'est parce que ces paroles s'appliquent à tous ceux qui doivent être régénérés par la vertu de son sang, qu'il continue à dire en général : « Celui qui aime sa « vie la perdra, mais celui qui hait sa vie en ce « monde, la conserve pour la vie éternelle. Celui « qui veut être mon disciple, doit faire ce que j'ai « fait moi-même, et là où je serai il sera avec « moi. Il faut donc qu'il imite ma vie crucifiée, et « qu'il se mortifie, en sorte qu'il soit pour ainsi « dire dans l'état de mort comme moi-même. A « cette condition, il sera glorifié avec moi et en « moi. » (Chrysost.)

« Jésus permit qu'au souvenir de sa passion, qui devait avoir lieu dans quelques jours, son cœur fût en proie à une angoisse semblable à celle qu'il éprouva au jardin de Gethsemani. Au milieu de cette angoisse, il dit : « Ma volonté hu-

« maine, il est vrai, inclinerait à ce que je ne « fusse point conduit par mon Père à l'heure si « douloureuse de ma passion, mais comme je « suis venu uniquement pour cette heure, et afin « de souffrir pour les hommes, elle viendra sui- « vant la volonté de mon Père. Que la volonté « de mon Père soit faite et non la mienne. » (August. Bède). Et vous, chrétiens, quand vous êtes exposés à des souffrances inévitables, ne laissez pas la partie inférieure de votre âme, la sensibilité, triompher de vous, mais abandonnez-vous à la volonté de votre Père, qui dans ses desseins impénétrables vous a préparé cette heure d'épreuve.

« Mon Père, je ne vous demande pas de me « délivrer de cette heure, mais je vous demande « que mes souffrances et ma mort augmentent « votre gloire, et que votre nom soit glorifié. » Et il lui est répondu : « Jusqu'à ce moment, j'ai pro- « curé par vous ma glorification, par toutes les « œuvres du ciel que vous avez opérées sur la « terre, et je vais la procurer encore plus efficace- « ment par votre mort et par ses fruits. » (Chrysost., Cyril.)

« Tous avaient entendu la voix, mais non pas de la même manière. Les Apôtres, ou du moins quelques-uns d'entre eux, y reconnurent clairement et intelligiblement la parole de Dieu. D'au-

tres y trouvèrent seulement quelque chose d'extraordinaire, et l'appelèrent la voix d'un ange. D'autres, au contraire, ne la prirent que pour un coup de tonnerre dans l'ordre de la nature. Pourquoi tant de différence? Parce que la voix de Dieu ne se fait entendre et comprendre qu'en raison des dispositions et de la bonne volonté de l'homme pour la recevoir. C'est pourquoi saint Jean Chrysostome dit : « La voix était à la vérité claire et « distincte ; mais, pour ceux qui avaient l'oreille « dure, et où l'esprit de la chair dominait, elle s'é- « vanouit bien vite, et il n'en resta que le reten- « tissement. » Ainsi en est-il encore de toute espèce de voix émanant de Dieu. Celui-là seul saisit et comprend la voix de Dieu parlant au cœur, qui l'entend avec bonne volonté.

« C'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé dehors. » Le moment approche où les hommes vont enfin être rachetés, délivrés de la puissance de Satan. Le démon, dit saint Augustin, avait en sa possession le genre humain ; et au moyen du péché il retenait les hommes comme ses débiteurs, il régnait dans les cœurs des infidèles. Mais par la foi en Jésus-Christ, par sa mort et sa résurrection, des milliers de captifs sont arrachés à sa puissance, incorporés au corps du Sauveur, et sous cet illustre chef, animés, comme des membres fidèles, d'un nouvel esprit. C'est là

ce que Jésus appelait le jugement, à savoir l'expulsion du démon de ceux qu'il avait rachetés.

« Et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi, c'est-à-dire par ma mort sur l'arbre de la croix, je ravirai tout à Satan, les Juifs et les Gentils, et je les unirai à moi. »

« Nous avons appris de la loi que le Christ doit demeurer éternellement. » Les Juifs avaient appris par les Écritures que le règne du Messie devait durer éternellement ; et parce qu'ils ne distinguaient pas le premier avénement du second, ils croyaient que le Messie, même à son premier avénement, devait apparaître dans la gloire. Ces idées leur paraissaient inconciliables avec la déclaration que Jésus fait ici, et qu'il avait déjà faite auparavant (Jean, III, 14), qu'en qualité de Fils de l'homme, il fallait qu'il fût élevé en croix. De là leur étonnement. Cette manière de voir des Juifs était du reste excusable ; car les Apôtres eux-mêmes, avant l'effusion du Saint-Esprit, n'avaient pas des idées plus exactes. Mais leur tort était de se laisser détourner par ces doutes de la foi en la personne de Jésus-Christ, dont les paroles et les actes répandaient sur sa mission la plus vive lumière. C'est pour cela que Jésus, dans ce qui suit, les exhorte à profiter du peu de temps où la lumière brille encore au milieu d'eux, et à croire en elle pour devenir des enfants de lumière. »

PRATIQUE.

Si nous voulons être vraiment chrétiens, chrétiens de fait et non pas seulement de nom, il nous faut suivre Jésus-Christ, non pas seulement au Thabor ou dans son entrée triomphale à Jérusalem, mais sur la voie douloureuse qui conduit au Calvaire, à la croix et au tombeau. Car pour ressusciter avec lui, il faut mourir avec lui et comme lui; il faut porter notre croix comme il a porté la sienne; il faut laisser notre vie de la terre dans la terre, afin que de sa dissolution sorte le germe céleste implanté dans notre âme par le baptême, duquel doit surgir la créature nouvelle, animée de la vie divine, et produisant les fleurs et les fruits de l'éternité. Marchons donc à la lumière de la parole de Jésus-Christ, puisque nous avons été faits enfants de lumière.

PRIÈRE.

Dieu tout-puissant, nous vous en prions, que votre bonté verse sa grâce dans nos cœurs, afin que nous préservant du péché par une mortification volontaire, nous ayons à supporter des peines passagères en ce monde, plutôt que de subir dans l'autre des supplices éternels. Par notre Seigneur Jésus-Christ.

Nous nous arrêtons au Dimanche des Rameaux, qui commence la Semaine sainte, parce que, pour suivre convenablement les offices de la grande Semaine, les fidèles doivent avoir en mains une *Quinzaine de Pâques*. Presque tous les jours de la semaine sont consacrés à la commémoration de la Passion de Notre-Seigneur. On en lit successivement le récit dans les quatre Évangélistes, et toutes les cérémonies de ces jours solennels s'y rapportent. Les chrétiens fidèles et pieux doivent y assister, autant qu'il leur est possible, et c'est aux ministres de la parole divine et aux confesseurs à leur expliquer pendant ce temps, où ils se préparent à leurs Pâques, tout ce qui peut servir à purifier à fond leur âme, afin qu'elle puisse s'ouvrir tout entière à Jésus-Christ qui demande à y entrer.

FIN.

L'ORDINAIRE

DE LA MESSE.

PRIÈRE AVANT LA MESSE.

Je me présente, ô mon adorable Sauveur, devant les saints autels pour assister à votre divin sacrifice. Daignez, ô mon Dieu, m'en appliquer tout le fruit que vous voulez que j'en retire, et suppléer aux dispositions qui me manquent.

Disposez mon cœur aux doux effets de votre bonté : contenez mes sens, fixez mon attention, réglez mon esprit, purifiez mon âme, effacez par votre sang tous mes péchés. Oubliez-les, ô Dieu de miséricorde. Je les déteste pour l'amour de vous ; je vous en demande très-humblement pardon, pardonnant moi-même de bon cœur à ceux qui m'ont offensé. Faites, ô mon doux Jésus, qu'unissant mes intentions aux vôtres, je me sacrifie tout à vous comme vous vous sacrifiez entièrement pour moi. Ainsi soit-il.

Le prêtre étant au pied de l'autel fait le signe de la croix.

In nomine Patris, et Filii et Spiritus Sancti. Amen.	Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.
Introibo ad altare Dei.	Je m'approcherai de l'autel de Dieu.
℟. Ad Deum qui lætificat juventutem meam.	℟. Je m'approcherai du Dieu qui réjouit ma jeunesse.
Judica me, Deus, et discerne causam meam de	Jugez-moi, mon Dieu, et séparez ma cause de celle des im-

pies : délivrez-moi de l'homme injuste et trompeur.

℟. Parce que, ô Dieu, vous êtes ma force. Pourquoi m'avez-vous repoussé et pourquoi est-ce que je marche triste, pendant que l'ennemi me persécute ?

Faites rayonner sur moi votre lumière et votre vérité ; elles m'ont conduit sur votre montagne sainte et dans vos tabernacles et m'en ont ramené.

℟. Et je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.

Je chanterai vos louanges sur la harpe, mon Seigneur et mon Dieu. Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ?

℟. Espère en Dieu, parce que je lui rendrai encore des actions de grâces. Il est mon Sauveur, il est mon Dieu.

Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit.

℟. Maintenant et toujours, comme dans le principe et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

gente non sancta : ab homine iniquo et doloso erue me.

℟. Quia tu es, Deus, fortitudo mea. Quare me repulisti, et quare tristis incedo, dum affligit me inimicus ?

Emitte lucem tuam et veritatem tuam. Ipsa me deduxerunt et adduxerunt in montem sanctum tuum et in tabernacula tua.

℟. Et introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam.

Confitebor tibi in cithara, Deus, Deus meus. Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me ?

℟. Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi ; salutare vultus mei et Deus meus.

Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.

℟. Sicut erat in principio et nunc et semper et in sæcula sæculorum. Amen.

On ne dit pas le Psaume *Judica* aux messes des morts ni au temps de la Passion, et alors la messe ne commence qu'ici :

Je m'approcherai de l'autel de Dieu.

℟. Du Dieu qui réjouit ma jeunesse.

Notre aide est dans le nom du Seigneur.

Introibo ad altare Dei.

℟. Ad Deum qui lætificat juventutem meam.

Adjutorium nostrum in nomine Domini.

℟. Qui fecit cœlum et terram.

℟. Qui a fait le ciel et la terre.

Avant de monter à l'autel, le prêtre s'incline profondément et confesse ses péchés. Les fidèles récitent après lui le *Confiteor*.

Confiteor Deo omnipotenti, beatæ Mariæ semper virgini, beato Michaeli archangelo, beato Joanni Baptistæ, sanctis apostolis Petro et Paulo, omnibus sanctis et tibi, pater, quia peccavi nimis cogitatione, verbo et opere, mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa. Ideo precor beatam Mariam semper Virginem, beatum Michaelem archangelum, beatum Joannem Baptistam, sanctos apostolos Petrum et Paulum, omnes sanctos, et te, pater, orare pro me ad Dominum Deum nostrum.

Je confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours vierge, à saint Michel archange, à saint Jean-Baptiste, aux apôtres saint Pierre et saint Paul, à tous les saints et à vous, mon père, que j'ai beaucoup péché, par pensée, par parole et par action; c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute. C'est pourquoi je supplie la bienheureuse Marie toujours Vierge, saint Michel archange, saint Jean-Baptiste, les apôtres saint Pierre et saint Paul, tous les saints et vous, mon père, de prier pour moi le Seigneur notre Dieu.

Misereatur vestri omnipotens Deus, et, dimissis peccatis vestris, perducat vos ad vitam æternam. ℟. Amen.

Que le Dieu tout-puissant vous fasse miséricorde et qu'après vous avoir pardonné vos péchés, il vous conduise à la vie éternelle. ℟. Ainsi soit-il.

Indulgentiam, absolutionem et remissionem peccatorum nostrorum tribuat nobis omnipotens et misericors Dominus. ℟. Amen.

Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous accorde le pardon, l'absolution et la rémission de nos péchés. ℟. Ainsi soit-il.

℣. Deus tu conversus vivificabis nos. ℟. Et plebs tua lætabitur in te.

℣. O Dieu! tournez votre regard vers nous et vous nous vivifierez. ℟. Et votre peuple se réjouira en vous.

℣. Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam. ℟. Et salutare tuum da nobis.

℣. Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde. ℟. Et donnez-nous le salut.

℣. Seigneur, écoutez ma prière. ℟. Et que le cri de mon âme s'élève jusqu'à vous.

℣. Le Seigneur soit avec vous. ℟. Et avec votre esprit.

℣. Domine, exaudi orationem meam. ℟. Et clamor meus ad te veniat.

℣. Dominus vobiscum. ℟. Et cum spiritu tuo.

Le prêtre montant à l'autel dit :

Seigneur, nous vous en supplions, délivrez-nous de nos iniquités, afin que nous puissions entrer dans le saint des saints avec un cœur pur. Ainsi soit-il.

Aufer a nobis, quæsumus, Domine, iniquitates nostras, ut ad sancta sanctorum puris mereamur mentibus introire. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Puis baisant l'autel :

Nous vous prions, Seigneur, par les mérites des saints dont les reliques sont ici et de tous les saints, de daigner me pardonner tous mes péchés. Ainsi soit-il.

Oramus te, Domine, per merita sanctorum tuorum, quorum reliquiæ hic sunt et omnium sanctorum, ut indulgere digneris omnia peccata mea. Amen.

PENDANT L'INTROÏT.

Heureux l'homme qui n'a point pris part à l'assemblée des impies, ne s'est point engagé dans la voie du pécheur et ne s'est point assis dans la chaire du mensonge.

Sa volonté est restée attachée à la loi du Seigneur, qu'il méditera jour et nuit.

Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum et in via peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentiæ non sedit.

Sed in lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte. Ps. I, 1-2.

Kyrie eleison, Christe eleison; Kyrie eleison, etc.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons,

Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. Laudamus te, benedicimus te, adoramus te, glorifica-

mus te. Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam. Domine Deus, rex cœlestis, Deus Pater omnipotens. Domine Fili unigenite, Jesu Christe, Domine Deus, agnus Dei, Filius Patris, qui tollis peccata mundi, miserere nobis. Qui tollis peccata mundi, suscipe deprecationem nostram. Qui sedes ad dexteram Patris, miserere nobis. Quoniam tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus, Jesu Christe, cum sancto Spiritu in gloria Dei Patris. Amen.	nous vous glorifions. Nous vous rendons grâce à cause de votre gloire infinie, Seigneur Dieu, roi du ciel, Dieu Père tout-puissant. Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, Seigneur Dieu, agneau de Dieu, Fils du Père, vous qui portez les péchés du monde, ayez pitié de nous. Vous qui portez les péchés du monde, recevez notre prière. Vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous; car vous êtes le seul saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut, ô Jésus-Christ, avec le Saint-Esprit dans la gloire de Dieu le Père. Ainsi soit-il.
Dominus vobiscum.	Que le Seigneur soit avec vous.
℟. Et cum spiritu tuo.	℟. Et avec votre esprit.

PENDANT LA COLLECTE.

Accordez-nous, Seigneur, par l'intercession de la sainte Vierge et des saints toutes les grâces que votre ministre demande pour lui et pour nous. M'unissant à lui, je vous fais la même prière en faveur des personnes pour lesquelles je dois prier, et vous supplie, Seigneur, de leur accorder à elles et à moi tous les secours qui nous sont nécessaires afin d'obtenir la vie éternelle. Par Jésus-Christ, etc.

Voir l'Épître du jour.

Le prêtre, après avoir lu le graduel, va au milieu de l'autel, où il demande à Dieu avant la lecture de l'Évangile de purifier son cœur et ses lèvres; puis après avoir dit : *Dominus vobiscum*, il fait le signe de la croix sur le livre, sur sa bouche et sur sa poitrine.

Lire l'Évangile du jour.

Le prêtre baise avec respect le saint Évangile en disant :

Per Evangelica dicta deleantur nostra delicta. Amen.	Que nos péchés soient effacés par les paroles du saint Évangile. Ainsi soit-il.

On répond :

Louange à vous, ô Christ.

Laus tibi, Christe.

Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, toutes les choses visibles et invisibles; et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu; qui n'a pas été fait, mais engendré, consubstantiel au Père et par qui tout a été fait; qui est descendu des cieux pour l'amour de nous et pour notre salut; qui s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de Marie et *s'est fait homme.* Je crois aussi que Jésus-Christ a été crucifié pour nous, qu'il a souffert sous Ponce Pilate et a été enseveli, qu'il est ressuscité le troisième jour suivant les Écritures; qu'il est monté au ciel, où il est assis à la droite de son Père; qu'il viendra encore une fois sur la terre avec gloire pour juger les vivants et les morts, et que son règne n'aura point de fin. Je crois au Saint-Esprit, qui est aussi Seigneur et qui donne la vie, qui procède du Père et du Fils, qui est adoré et glorifié avec le Père et le Fils, et qui a parlé par les prophètes. Je crois l'Église qui est une, sainte, catholique et apostolique. Je confesse qu'il y a un baptême uni-

Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem, factorem cœli et terræ, visibilium omnium et invisibilium; et in unum Dominum Jesum Christum, Filium Dei unigenitum et ex Patre natum ante omnia sæcula; Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero; genitum, non factum, consubstantialem Patri, per quem omnia facta sunt; qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis, et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine, et *homo factus est.* Crucifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato, passus et sepultus est. Et resurrexit tertia die secundum Scripturas. Et ascendit in cœlum, sedet ad dexteram Patris. Et iterum venturus est cum gloria judicare vivos et mortuos, cujus regni non erit finis. Et in Spiritum sanctum, Dominum et vivificantem, qui ex Patre Filioque procedit, qui cum Patre et Filio simul adoratur et conglorificatur, qui locutus est per prophetas. Et unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam; confiteor unum baptisma

in remissionem peccatorum, et exspecto resurrectionem mortuorum et vitam venturi sæculi. Amen.

Dominus vobiscum.

℟. Et cum spiritu tuo.

que pour la rémission des péchés; et j'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir. Ainsi soit-il.

Le Seigneur soit avec vous.

℟. Et avec votre esprit.

PENDANT L'OFFERTOIRE.

Dieu tout-puissant et éternel, quelque indigne que je sois de paraître devant vous, j'ose vous présenter cette hostie par les mains du prêtre, avec l'intention qu'a eue Jésus-Christ mon Sauveur, quand il institua ce sacrifice et qu'il a encore au moment qu'il s'immole ici pour moi. Je vous l'offre pour reconnaître votre souverain domaine sur moi et sur toutes les créatures. Je vous l'offre pour l'expiation de mes péchés et en action de grâces de tous les bienfaits dont vous m'avez comblé. Je vous l'offre enfin, afin d'obtenir de votre infinie bonté pour moi, pour mes parents mes bienfaiteurs, mes amis et mes ennemis, ces grâces précieuses du salut, qui ne peuvent être accordées à un pécheur qu'en vue des mérites de Celui qui est le juste par excellence, et qui s'est fait victime de propitiation pour nous.

OBLATION DE L'HOSTIE.

Le prêtre offre à Dieu le pain qui doit être changé au corps de Jésus-Christ.

Suscipe, sancte Pater, omnipotens æterne Deus, hanc immaculatam hostiam, quam ego indignus famulus tuus, offero tibi Deo meo vivo et vero pro innumerabilibus peccatis et offensionibus et negligentiis meis et pro omnibus circumstantibus, sed et pro omnibus fidelibus christianis vivis atque defunctis, ut mihi et illis proficiat ad salutem, in vitam æternam. Amen.

Recevez, ô Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, cette hostie sans tache, que moi, votre indigne ministre, je vous offre comme à mon Dieu vivant et véritable pour mes péchés, mes offenses et mes négligences sans nombre, ainsi que pour tous les assistants. et même pour tous les fidèles chrétiens, vivants et morts, afin qu'elle nous serve à eux et à moi pour le salut éternel. Ainsi soit-il.

Le prêtre met le vin et l'eau dans le calice et dit :

O Dieu qui avez fondé d'une manière admirable la dignité de la substance humaine, et qui l'avez restaurée plus admirablement encore, accordez-nous de participer par le mystère de cette eau et de ce vin à la divinité de Celui, qui a daigné revêtir notre humanité, Jésus-Christ votre Fils, Notre Seigneur, qui étant Dieu vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Deus, qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti et mirabilius reformasti : da nobis per hujus aquæ et vini mysterium, ejus divinitatis esse consortes, qui humanitatis nostræ fieri dignatus est particeps, Jesus Christus Filius tuus, Dominus noster, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus sancti Deus per omnia sæcula sæculorum. Amen.

OBLATION DU CALICE.

Nous vous offrons, Seigneur, le calice du salut, en suppliant votre clémence, afin qu'il monte en présence de votre majesté et avec une odeur de suavité pour notre salut et celui du monde entier. Ainsi soit-il.

Recevez-nous, Seigneur, à cause de l'humilité et de la contrition de notre esprit, et que notre sacrifice s'accomplisse aujourd'hui en votre présence de manière à vous être agréable.

Venez, tout-puissant sanctificateur, Dieu éternel, et bénissez ce sacrifice préparé pour glorifier votre saint Nom.

Offerimus tibi, Domine, calicem salutaris, tuam deprecantes clementiam, ut in conspectu divinæ majestatis tuæ, pro nostra et totius mundi salute cum odore suavitatis ascendat. Amen.

In spiritu humilitatis et in animo contrito suscipiamur a te, Domine, et sic fiat sacrificium nostrum in conspectu tuo hodie, ut placeat tibi, Domine Deus.

Veni, sanctificator omnipotens, æterne Deus, et benedic hoc sacrificium tuo sancto Nomini præparatum.

Aux fêtes solennelles le prêtre encense les oblations en disant :

Que cet encens bénit par vous monte vers vous, Seigneur, et que votre miséricorde descende sur nous.

Incensum istud a te benedictum ascendat ad te, Domine, et descendat super nos misericordia tua.

Puis il encense l'autel et dit :

Dirigatur, Domine, oratio mea, sicut incensum in conspectu tuo, elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum. Pone, Domine, custodiam ori meo et ostium circumstantiæ labiis meis. Non declinet cor meum in verba malitiæ ad excusandas excusationes in peccatis.

Que ma prière, Seigneur, monte en votre présence comme la fumée de l'encens, et que l'élévation de mes mains vous soit agréable comme le sacrifice du soir. Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et la circonspection sur mes lèvres. Que mon cœur ne cherche jamais des paroles de ruse ni de malice pour excuser mes péchés.

Il rend l'encensoir au diacre.

Accendat in nobis Dominus ignem sui amoris et flammam æternæ charitatis. Amen.

Que le Seigneur allume en nous le feu de son amour et la flamme de l'éternelle charité. Ainsi soit-il.

Le prêtre dit en se lavant les mains :

Lavabo inter innocentes manus meas et circumdabo altare tuum, Domine, ut audiam vocem laudis, et enarrem universa mirabilia tua. Domine, dilexi decorem domus tuæ et locum habitationis gloriæ tuæ. Ne perdas cum impiis, Deus, animam meam, et cum viris sanguinum vitam meam, in quorum manibus iniquitates sunt; dextera eorum repleta est muneribus. Ego autem in innocentia mea ingressus sum, redime me et miserere mei. Pes meus stetit in directo ; in ecclesiis benedicam te, Domine. Gloria Patri et Filio et Spiritui

Je laverai mes mains parmi les justes et je m'approcherai, Seigneur, de votre autel, afin d'entendre vos louanges et de raconter toutes vos merveilles. Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu de votre gloire. Ne perdez pas mon âme avec les impies, ô mon Dieu, ni ma vie avec les hommes de sang. Les iniquités sont dans leurs mains. et leur droite est remplie de présents. Pour moi, j'ai marché dans l'innocence. Rachetez-moi donc et ayez pitié de moi. Mon pied est resté dans la voie droite; je vous bénirai, Seigneur, dans les assemblées des fidèles. Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit,

maintenant et toujours comme dans le commencement et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

sancto, sicut erat in principio et nunc et semper et in sæcula sæculorum. Amen.

Le prêtre s'inclinant au milieu de l'autel :

Recevez, ô Trinité sainte, cette oblation que nous vous présentons en mémoire de la passion, de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ notre Seigneur, et en l'honneur de la bienheureuse Marie toujours vierge, de saint Jean-Baptiste, des saints apôtres Pierre et Paul et de tous les autres saints, afin qu'elle serve à leur gloire en même temps qu'à notre salut, et que ceux dont nous faisons mémoire sur la terre, daignent intercéder pour nous dans le ciel. Par le même Jésus-Christ, notre Seigneur. Ainsi soit-il.

Suscipe, sancta Trinitas, hanc oblationem quam tibi offerimus ob memoriam passionis, resurrectionis et ascensionis Jesu Christi Domini nostri, et in honorem beatæ Mariæ semper virginis et beati Joannis Baptistæ et sanctorum apostolorum Petri et Pauli et istorum et omnium sanctorum, ut illis proficiat ad honorem, nobis autem ad salutem; et illi pro nobis intercedere dignentur in cœlis quorum memoriam agimus in terris. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

Le prêtre se tourne vers les fidèles et dit :

Priez, mes frères, afin que mon sacrifice, qui est aussi le vôtre, soit reçu favorablement de Dieu le Père tout-puissant.

℟. Que le Seigneur reçoive de vos mains le sacrifice pour l'honneur et la gloire de son nom, pour notre avantage, et le bien de toute sa sainte Église. Ainsi soit-il.

Orate, fratres, ut meum ac vestrum sacrificium acceptabile fiat apud Deum Patrem omnipotentem.

℟. Suscipiat Dominus sacrificium de manibus tuis ad laudem et gloriam nominis sui, ad utilitatem quoque nostram, totiusque Ecclesiæ suæ sanctæ. Amen.

PENDANT LA SECRÈTE.

Dieu de miséricorde, faites que cette oblation salutaire

nous délivre sans cesse de nos propres péchés, et nous protége contre toutes les adversités, par notre Seigneur Jésus-Christ.

℣. Per omnia sæcula sæculorum.
℟. Amen.
℣. Dominus vobiscum.
℟. Et cum spiritu tuo.
℣. Sursum corda.
℟. Habemus ad Dominum.
℣. Gratias agamus Domino Deo nostro.
℟. Dignum et justum est.

℣. Dans tous les siècles des siècles.
℟. Ainsi soit-il.
℣. Que le Seigneur soit avec vous.
℟. Et avec votre esprit.
℣. Élevez vos cœurs.
℟. Nous les tenons élevés vers le Seigneur.
℣. Rendons grâce au Seigneur notre Dieu.
℟. Cela est digne et juste.

PRÉFACE COMMUNE.

Vere dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus, per Christum Dominum nostrum. Per quem majestatem tuam laudant angeli, adorant dominationes, tremunt potestates, cœli cœlorumque virtutes, ac beata seraphim, socia exultatione concelebrant; cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur, supplici confessione dicentes:

Sanctus, Sanctus, Sanctus Dominus Deus sabaoth: pleni sunt cœli et terra gloria tua. Hosanna in excelsis! Benedictus qui

Il est véritablement digne et juste, équitable et salutaire de vous rendre grâce toujours et partout, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par le Christ notre Seigneur. C'est par lui que les anges louent votre majesté, que les dominations l'adorent, que les puissances la révèrent en tremblant, et que les cieux, les vertus des cieux et les bienheureux séraphins célèbrent votre gloire dans un ravissement commun. Daignez, nous vous en prions, admettre nos voix dans le concert du ciel, où nous dirons en suppliant:

Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées. Les cieux et la terre sont remplis de votre gloire Hosanna au plus haut des cieux! Béni

soit celui qui vient au nom du Seigneur: Hosanna au plus haut des cieux.

venit in nomine Domini: Hosanna in excelsis!

LE CANON DE LA MESSE.

Te igitur, clementissime Pater, per Jesum Christum, Filium tuum, Dominum nostrum supplices rogamus ac petimus uti accepta habeas et benedicas, hæc dona, hæc munera, hæc sancta sacrificia illibata; in primis quæ tibi offerimus pro Ecclesia tua sancta catholica; quam pacificare, custodire, adunare et regere digneris toto orbe terrarum, una cum famulo tuo Papa nostro, N., et Antistite nostro N. et omnibus orthodoxis atque catholicæ et apostolicæ fidei cultoribus.

PRIÈRE PENDANT LE CANON.

Nous vous conjurons, au nom de Jésus-Christ votre Fils et notre Seigneur, ô Père très-miséricordieux, d'avoir pour agréable, et de bénir l'offrande que nous vous présentons, afin qu'il vous plaise de conserver, de defendre et de gouverner votre sainte Église catholique avec tous les membres qui la composent, le Pape, notre Évêque, et généralement tous ceux qui font profession de la foi catholique, apostolique et romaine.

MÉMOIRE DES VIVANTS.

Nous vous recommandons en particulier, Seigneur, ceux pour qui la justice, la reconnaissance et la charité nous obligent de prier, tous ceux qui sont présents à cet adorable sacrifice et singulièrement N. et N. Et afin que nos hommages vous soient plus agréables, nous nous unissons à la glorieuse Marie toujours vierge, mère de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, à tous vos apôtres, à tous les bienheureux martyrs et à tous les saints qui forment avec nous une même Église.

Memento, Domine, famulorum famularumque tuarum N et N, et omnium circumstantium quorum tibi fides cognita est et nota devotio, pro quibus tibi offerimus vel qui tibi offerunt hoc sacrificium laudis pro se suisque omnibus, pro redemptione animarum suarum, pro spe salutis et incolumitatis suæ, tibique reddunt vota sua æterno Deo vivo et vero.

Communicantes et memoriam venerantes in primis gloriosæ semper vir-

ginis Mariæ, genitricis Dei et Domini nostri Jesu Christi; sed et beatorum apostolorum et martyrum tuorum Petri et Pauli, Andreæ, Jacobi, Joannis, Thomæ, Jacobi, Philippi, Bartholomæi. Matthæi, Simonis et Thadæi, Lini, Cleti, Clementis, Xysti, Cornelii, Cypriani, Laurentii, Chrysogoni, Joannis et Pauli, Cosmæ et Damiani, et omnium sanctorum tuorum, quorum meritis precibusque concedas ut in omnibus protectionis tuæ muniamur auxilio. Per eumdem Christum Dominum nostrum.

Hanc igitur oblationem servitutis nostræ, sed et cunctæ familiæ tuæ, quæsumus, Domine, ut placatus accipias, diesque nostros in tua pace disponas, atque ab æterna damnatione nos eripi et in electorum tuorum jubeas grege numerari. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Quam oblationem tu, Deus, in omnibus quæsumus, benedictam, adscriptam, ratam, rationabilem acceptabilemque facere digneris, ut nobis corpus et sanguis fiat dilectissimi Filii tui Domini nostri Jesu Christi.

Qui pridie quam pateretur, accepit panem in sanc-

Que n'ai-je en ce moment; ô mon Dieu, les désirs enflammés avec lesquels les saints patriarches souhaitaient la venue du Messie! que n'ai-je leur foi et leur amour! Venez, Seigneur Jésus, aimable réparateur du monde, venez accomplir le mystère, qui est l'abrégé de toutes vos merveilles. Il vient, cet agneau de Dieu, voici l'adorable victime qui efface les péchés du monde.

PENDANT L'ÉLÉVATION.

Verbe incarné, divin Jésus, vrai Dieu et vrai homme, je

crois que vous êtes ici présent sous l'espèce du pain, je vous y adore avec humilité. Je vous aime de tout mon cœur, et comme vous y venez pour l'amour de moi, je ne veux plus rien faire que pour l'amour de vous.

Ici, ô mon Dieu, est le calice de votre sang, le sang de la nouvelle alliance, par lequel nous avons été rachetés. Ô mystère de foi! j'adore, ô mon Sauveur, ce sang précieux, que vous avez répandu sur le Calvaire pour le salut du monde et qui coule mystiquement encore sur l'autel pour la rémission des péchés. Ô sang divin, prix de ma rédemption, purifiez mon âme de toutes les souillures du péché.

APRÈS L'ÉLÉVATION.

Vous nous avez commandé, Seigneur, de célébrer ces divins mystères en souvenir de vous. Aussi est-ce en nous rappelant votre passion qui nous sauve, votre résurrection qui est le gage de la nôtre, et otre ascension qui nous ouvre le ciel, que nous vous offrons cette sainte et pure hostie, le pain sacré de la vie qui n'aura point de fin, et le calice du salut éternel.

Vous avez eu pour agréables, Seigneur, les sacrifices

tas ac venerabiles manus suas, et elevatis oculis in cœlum ad te Deum Patrem suum omnipotentem, tibi gratias agens, benedixit, fregit, deditque discipulis, dicens: accipite et manducate ex hoc omnes, ***hoc est enim corpus meum.***

Simili modo, postquam cœnatum est, accipiens et hunc præclarum calicem in sanctas ac venerabiles manus suas, item tibi gratias agens, benedixit, deditque discipulis suis, dicens: accipite et bibite ex hoc omnes: ***hic est enim calix sanguinis mei, novi et æterni testamenti (mysterium fidei) qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum.*** Hæc quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis.

Unde et memores, Domine, nos servi tui sed et plebs tua sancta, ejusdem Christi Filii tui Domini nostri tam beatæ passionis necnon et ab inferis resurrectionis, sed et in cœlos gloriosæ ascensionis, offerimus præclaræ majestati tuæ de tuis donis ac datis, hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam, panem sanctum vitæ æternæ et calicem salutis perpetuæ.

Supra quæ propitio ac

sereno vultu respicere digneris et accepta habere sicuti accepta habere dignatus es munera pueri tui justi Abel, et sacrificium patriarchæ nostri Abrahæ, et quod tibi obtulit summus sacerdos tuus Melchisedech, sanctum sacrificium, immaculatam hostiam.

Supplices te rogamus, omnipotens Deus, jube hæc perferri per manus sancti angeli tui in sublime altare tuum, in conspectu divinæ majestatis tuæ, ut quotquot ex hac altaris participatione sacrosanctum Filii tui corpus et sanguinem sumpserimus, omni benedictione cœlesti et gratia repleamur. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

de l'ancienne loi. Recevez avec bonté le nôtre, dont ceux-là n'étaient que la figure. Commandez que ces dons soient portés par les mains de votre ange sur votre autel sublime, en présence de votre divine majesté, afin que tous ceux qui, participant à cet autel, recevront le corps et le sang de votre Fils, soient remplis de la bénédiction et de la grâce célestes. Par Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il.

MÉMOIRE DES MORTS.

Memento etiam, Domine, famulorum famularumque tuarum N et N, qui nos præcesserunt cum signo fidei et dormiunt in somno pacis. Ipsis, Domine, et omnibus in Christo quiescentibus locum refrigerii lucis et pacis ut indulgeas deprecamur. Per eumdem Christum Dominum nostrum. Amen.

Nobis quoque peccatoribus, famulis tuis, de mul-

Souvenez-vous aussi, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes N et N, qui nous ont précédés avec le signe de la foi et qui dorment du sommeil de paix.

Nous vous prions, Seigneur, de leur accorder par votre miséricorde à eux et à tous ceux qui reposent en Jésus-Christ le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Par notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

Daignez nous accorder aussi cette grâce à nous-mêmes, ô mon Dieu, et tout pécheurs que nous sommes, nous admettre dans la société de vos saints apôtres, des martyrs et de tous vos saints, non à cause de notre mérite, mais par un pur effet de votre miséricorde. Par Jésus-Christ notre Seigneur, par qui, avec qui et en qui tout honneur et toute gloire vous sont rendus à vous, Père tout-puissant, dans l'unité du Saint-Esprit,

Dans tous les siècles des siècles.

℟. Ainsi soit-il.

PRIONS.

Instruits par les préceptes salutaires et formés par l'enseignement divin nous osons dire :

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; pardonnez-

titudine miserationum tuarum sperantibus, partem aliquam et societatem donare digneris, cum tuis sanctis apostolis et martyribus, cum Joanne, Stephano, Mathia, Barnaba, Ignatio, Alexandro, Marcellino, Petro, Felicitate, Perpetua, Agatha, Lucia, Agnete, Cæcilia, Anastasia, et omnibus sanctis tuis ; intra quorum nos consortium non æstimator meriti sed veniæ, quæsumus, largitor admitte. Per Christum Dominum nostrum; per quem hæc omnia, Domine, semper bona creas, sanctificas, vivificas, benedicis, et præstas nobis. Per ipsum, et cum ipso, et in ipso est tibi Deo omnipotenti, in unitate Spiritus sancti, omnis honor et gloria,

Per omnia sæcula sæculorum.

℟. Amen.

OREMUS.

Præceptis salutaribus moniti et divina institutione formati audemus dicere:

Pater noster, qui es in cœlis, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum : fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra. Panem nostrum quotidianum da nobis hodie, et di-

mitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris et ne nos inducas in tentationem.

℟. Sed libera nos a malo. Amen.

Libera nos quæsumus, Domine, ab omnibus malis præteritis, præsentibus et futuris, et intercedente beata et gloriosa semper virgine Dei genitrice Maria, cum beatis apostolis tuis Petro et Paulo atque Andrea et omnibus sanctis, da propitius pacem in diebus nostris, ut ope misericordiæ tuæ adjuti et a peccato simus semper liberi et ab omni perturbatione securi. Per eumdem Dominum nostrum Jesum Christum, Filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus sancti Deus,

Per omnia sæcula sæculorum.

℟. Amen.

Pax Domini sit semper vobiscum.

℟. Et cum spiritu tuo.

nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

℟. Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Délivrez-nous, Seigneur, nous vous en prions, de tous les maux passés, présents et futurs, et par l'intercession de la bienheureuse et glorieuse Marie toujours vierge, et de vos bienheureux apôtres Pierre et Paul et André, et de tous les saints, daignez nous accorder la paix pendant cette vie, afin que, avec le secours de votre miséricorde, nous soyons toujours exempts du péché et sans trouble. Nous vous en supplions par notre Seigneur Jésus-Christ, votre fils, qui étant Dieu, vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit,

Dans tous les siècles des siècles.

℟. Ainsi soit-il.

Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous.

℟. Et avec votre Esprit.

Le prêtre dépose dans le calice une parcelle de l'hostie.

Hæc commixtio et consecratio corporis et sanguinis Domini nostri Jesu Christi fiat accipientibus nobis in vitam æternam. Amen.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Que ce mélange et cette consécration du corps et du sang de notre Seigneur Jésus-Christ, que nous allons recevoir, nous serve pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, donnez-nous la paix.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem.

Aux messes des morts, au lieu de *miserere nobis*, on dit : *dona eis requiem*; et, au lieu de *dona nobis pacem*, on dit : *dona eis requiem sempiternam*.

PRIÈRES AVANT LA COMMUNION.

On omet la première aux messes des morts.

Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit à vos apôtres : je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, ne regardez point mes péchés, mais la foi de votre Église et daignez selon votre volonté la pacifier et la rendre une, vous qui étant Dieu vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui par la volonté du Père et la coopération du Saint-Esprit avez donné la vie au monde par votre mort, délivrez-moi par votre saint corps et votre précieux sang de tous mes péchés et de tous les maux. Faites que je demeure toujours attaché à vos commandements, et ne permettez point que je me sépare jamais de vous, qui étant Dieu, vivez et régnez avec Dieu le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des iècles. Ainsi soit-il.

Seigneur Jésus-Christ, que

Domine Jesu Christe, qui dixisti apostòlis tuis : pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis, ne respicias peccata mea, sed fidem Ecclesiæ tuæ, eamque secundum tuam voluntatem pacificare et coadunare digneris, qui vivis et regnas Deus per omnia sæcula sæculorum. Amen.

Domine Jesu Christe, Filii Dei vivi, qui ex voluntate Patris, cooperante Spiritu Sancto, per mortem tuam mundum vivificasti, libera me per hoc sacrosanctum corpus et sanguinem tuum ab omnibus iniquitatibus meis et universis malis, et fac me tuis semper inhærere mandatis, et a te nunquam separari permittas; qui cum eodem Deo Patre et Spiritu sancto vivis et regnas Deus in sæcula sæculorum. Amen.

Perceptio corporis tui,

Domine Jesu Christe, quod ego indignus sumere præsumo, non mihi proveniat in judicium et condemnationem, sed pro tua pietate prosit mihi ad tutamentum mentis et corporis et ad medelam percipiendam, qui vivis et regnas cum Deo Patre in unitate Spiritus sancti Deus per omnia sæcula sæculorum. Amen.

la réception de votre corps, tout indigne que j'en suis, ne tourne point à mon jugement et à ma condamnation, mais que par votre bonté elle serve à la fois à mon âme et à mon corps de rempart et de remède. Vous qui étant Dieu vivez et régnez avec Dieu le Père en l'unité du Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Panem cœlestem accipiam et nomen Domini invocabo.

Je prendrai le pain céleste et j'invoquerai le nom du Seigneur.

Le prêtre, tenant l'hostie entre ses doigts, dit trois fois la prière suivante en se frappant chaque fois la poitrine.

Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum, sed tantum dic verbo, et sanabitur anima mea.

Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie.

Au moment de communier sous l'espèce du pain le prêtre dit :

Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam meam in vitam æternam. Amen.

Que le corps de notre Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Prenant ensuite le calice il dit :

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo. Laudans invocabo Dominum, et ab inimicis meis salvus ero.

Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui. Je prendrai le calice de salut et j'invoquerai le nom du Seigneur. J'invoquerai le Seigneur en chantant ses louanges, et je serai délivré de mes ennemis.

Le prêtre fait le signe de la croix avec le calice et dit :

Sanguis Domini nostri

Que le sang de notre Sei-

gneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Jesu Christi custodiat animam meam in vitam æternam. Amen.

PENDANT LES ABLUTIONS.

Faites, Seigneur, que nous conservions dans un cœur pur le sacrement que notre bouche a reçu, et que le don qui nous est fait dans le temps nous soit un remède pour l'éternité.

Quod ore sumpsimus, Domine, pura mente capiamus et de munere temporali fiat nobis remedium sempiternum.

Que votre corps que j'ai reçu, Seigneur, et que votre sang que j'ai bu, s'attache à mes entrailles, et faites qu'après avoir été nourri de sacrements si purs et si saints, il ne demeure en moi aucune souillure du péché.

Corpus tuum, Domine, quod sumpsi et sanguis quem potavi, adhæreat visceribus meis, et præsta ut in me non remaneat scelerum macula quem pura et sancta refecerunt sacramenta.

PENDANT LA COMMUNION.

Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, je la lui demanderai toujours, c'est d'habiter dans sa maison tous les jours de ma vie. Ps. XXVI, 4.

Que le Seigneur soit avec vous.
℟. Et avec votre esprit.

Dominus vobiscum.
℟. Et cum spiritu tuo.

PENDANT LA POSTCOMMUNION.

Que la participation à votre sacrement, Seigneur, nous donne le secours pour l'âme et pour le corps, afin que guéris dans l'une et dans l'autre nous jouissions de la plénitude de ce remède céleste.

Que le Seigneur soit avec vous.
℟. Et avec votre esprit.
Allez, la messe est dite.
℟. Rendons grâce à Dieu.

Dominus vobiscum.
℟. Et cum spiritu tuo.
Ite, missa est.
℟. Deo gratias.

Lorsqu'on n'a point dit le *gloria in excelsis*, on dit :

Benedicamus Domino.
℟. Deo gratias.

Bénissons le Seigneur.
℟. Rendons grâce à Dieu.

Aux messes des morts :

Requiescant in pace.
℟. Amen.

Qu'ils reposent en paix.
℟. Ainsi soit-il.

Le prêtre incliné vers le tabernacle récite cette prière :

Placeat tibi, sancta Trinitas, obsequium servitutis meæ, et præsta ut sacrificium, quod oculis tuæ majestatis indignus obtuli, tibi sit acceptabile, mihique et omnibus pro quibus illud obtuli sit, te miserante, propitiabile. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Que l'hommage de mon dévouement vous plaise, ô Trinité sainte, et faites que le sacrifice, que j'ai offert à votre majesté dans mon indignité, vous soit agréable, et que votre miséricorde le rende salutaire à mon âme et à tous ceux pour qui je l'ai offert.

Puis il bénit le peuple en disant :

Benedicat vos omnipotens Deus, Pater et Filius et Spiritus sanctus.
℟. Amen.

Que le Dieu tout-puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit vous bénisse.
℟. Ainsi soit-il.

La bénédiction ne se donne pas aux messes des morts.

Dominus vobiscum.
℟. Et cum spiritu tuo.
Initium sancti Evangelis secundum Joannem.
℟. Gloria tibi, Domine.

Que le Seigneur soit avec vous.
℟. Et avec votre esprit.
Commencement du saint Évangile selon saint Jean.
℟. Gloire soit à vous, Seigneur.

In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. Hoc erat in principio apud Deum. Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil quod factum

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Il était dès le commencement en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans

lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes et la lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. Il vint pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la lumière. Le Verbe était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir de devenir enfants de Dieu; à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. *Et le Verbe s'est fait chair*, et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité, et nous avons vu sa gloire, qui est la gloire du Fils unique du Père.

℟. Rendons grâces à Dieu.

est. In ipso vita erat, et vita erat lux hominum; et lux in tenebris lucet et tenebræ eam non comprehenderunt. Fuit homo missus a Deo cui nomen erat Joannes. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum. Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine. Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit. In propria venit, et sui eum non receperunt. Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri; his qui credunt in nomine ejus, qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt. *Et Verbum caro factum est*, et habitavit in nobis; et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis.

℟. Deo gratias.

PRIÈRE APRÈS LA MESSE.

Seigneur, je vous remercie de la grâce que vous m'avez accordée en me permettant aujourd'hui d'assister au saint Sacrifice, préférablement à tant d'autres qui n'ont pas eu le

même bonheur, et je vous demande pardon de toutes les fautes que j'ai commises par la dissipation et la langueur où je me suis laissé aller en votre présence. Que ce sacrifice, ô mon Dieu, me purifie pour le passé et me fortifie pour l'avenir.

Je vais présentement avec confiance aux occupations où votre volonté m'appelle. Je me souviendrai toute cette journée de la grâce que vous venez de me faire, et je tâcherai de ne laisser échapper aucune parole, aucune action, de ne former aucun désir ni aucune pensée, qui me fassent perdre le fruit de la messe que je viens d'entendre. C'est ce que je me propose avec le secours de votre grâce. Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.



